

J'AI
LU

S-F

KAREN HABER
L'ÉTOILE
DES MUTANTS



LA SUITE DE LA SÉRIE DES MUTANTS
DE ROBERT SILVERBERG ET KAREN HABER

Karen Haber

LES MUTANTS

TOME III

L'Étoile des mutants

*Traduit de l'anglais
par Pierre R. Key*



Éditions J'ai Lu

Pour mon frère. Mark.

*Quelle est cette chair que j'ai payée de ma douleur,
Cette étoile marine qui se nourrit de mon lait,
Cet amour qui fige le sang à mon cœur,
Qui jette dans mes os un frisson glacé
Et fait mes cheveux se dresser ?*

W. B. Yeats

INTRODUCTION

par Robert Silverberg

Les gènes commandent la destinée : telle est la vérité première qui sous-tend la saga en quatre volumes où Karen Haber nous dépeint l'émergence d'une culture mutante dans l'Amérique du XXI^e siècle. Cette vérité première se confirme de façon spectaculaire dans le troisième volet de la série. Maintenant nous allons faire connaissance avec des jumeaux aux différences frappantes, dotés de capitaux génétiques distincts.

Une génération a passé depuis le précédent volume, *Super-mutant*. À la fin de ce récit, le faux super-mutant Victor Ashman disparaissait de mort violente. Puis Mélanie Ryton, la jeune mutante tourmentée qui avait contribué à mettre un terme à la carrière éclatante de l'imposteur Ashman, s'était présentée devant l'assemblée du Conseil mutant. Là, elle avait annoncé son intention d'épouser le compositeur non mutant Yosh Akimura.

Dans le jargon mutant, Mélanie est une « infirme », c'est-à-dire quelqu'un dont les pouvoirs ne se sont jamais développés. Elle porte toutefois des gènes mutants récessifs dont elle pense, lorsqu'elle tombe amoureuse de Yosh, qu'ils disparaîtront dans le patrimoine héréditaire du clan.

Mais Yosh n'est pas seulement un non-mutant : en plus, il est stérile. Si Mélanie désire avoir des enfants, il leur faudra donc recourir à l'insémination artificielle. Les mutants ne représentent qu'une minorité au sein de la société américaine. Ils sont parfaitement conscients de leur besoin de se multiplier pour ne pas se laisser submerger par l'espèce humaine. Le Conseil mutant entretient donc une banque du sperme pour parer à ce genre d'éventualités.

Mélanie accepte d'être fécondée par le sperme d'un donneur mutant anonyme. Elle met au monde Rick et Julian Akimura. Les jumeaux sont désormais adultes, et deviennent les personnages centraux de *L'Étoile des mutants*.

Julian possède les pouvoirs mutants.

Ce n'est pas le cas de Rick. Rick est un infirme, comme sa mère.

Les gènes commandent la destinée.

Rick et Julian sont évidemment de faux jumeaux. S'ils étaient de vrais jumeaux, ils seraient identiques à tous égards, avec un capital génétique similaire, et donc avec les mêmes caractères mutants. La distinction est importante et mérite qu'on s'y attarde.

Nous avons tendance à remarquer davantage les vrais jumeaux, en raison de l'étonnante ressemblance qu'ils offrent à notre regard. On les désigne par le terme scientifique de jumeaux *monozygotes*, parce qu'ils proviennent d'un seul ovule fécondé par un seul spermatozoïde. À un certain stade de son développement cet ovule se divise en deux fœtus, qui continuent à grandir côte à côte dans l'utérus jusqu'au moment de la naissance. On ne connaît pas encore tout à fait l'explication de ce phénomène ; on sait cependant qu'il a tendance à se produire plus fréquemment dans certaines familles ou certains groupes raciaux (il y a chez les Noirs, par exemple, plus de jumeaux que chez les Blancs). Les biologistes estiment donc qu'il doit exister certaines prédispositions génétiques pour engendrer des jumeaux.

Les jumeaux monozygotes proviennent du même matériel génétique et sont, par essence, des clones l'un de l'autre. Ils sont toujours du même sexe, appartiennent au même groupe sanguin, présentent des similitudes physiques marquées, jusqu'aux empreintes des doigts des mains et des pieds qui peuvent être identiques. Leurs yeux sont de la même couleur, leurs cheveux ont la même texture. Et s'il existe certaines différences physiques entre de vrais jumeaux, elles résultent, semble-t-il, de modifications affectant l'utérus pendant la période du développement embryonnaire. Mais en règle générale, il ne s'agit que de différences mineures. (Par exemple,

l'un des jumeaux sera droitier et l'autre gaucher. Et encore, cette différence ne résulterait que de la séparation originelle de l'ovule fécondé en deux moitiés opposées.)

Par conséquent, des jumeaux monozygotes mutants hériteraient l'un et l'autre de la même panoplie de pouvoirs. Que l'un d'eux soit télépathe, l'autre le serait aussi. Que l'un sache léviter, il en serait de même pour l'autre. Et si le premier s'avérait être un infirme, incapable d'accomplir une seule des prouesses accordées à l'espèce, le second serait également un infirme.

Rick et Julian, cependant, sont de faux jumeaux. Et c'est ce qui fait tout l'intérêt de l'histoire que vous allez lire.

Les faux jumeaux – les jumeaux *dizygotes* – constituent à vrai dire un phénomène beaucoup plus répandu que l'espèce monozygote. Aux États-Unis, les jumeaux représentent presque un pour cent des naissances, et on compte parmi eux presque trois fois plus de faux jumeaux que de vrais.

Les jumeaux dizygotes proviennent de deux ovules fécondés simultanément par deux spermatozoïdes. Puisqu'ils sont nés du même père et de la même mère, ces jumeaux ont le même genre de ressemblance qu'avec n'importe quel autre enfant de la famille. En fait ils pourraient effectivement se ressembler beaucoup, ou au contraire être tout à fait dissemblables. Tout cela est lié au processus de distribution aléatoire du matériel génétique dans les spermatozoïdes et les ovules.

Ainsi, les faux jumeaux peuvent être de sexe différent, appartenir à des groupes sanguins différents. Leurs empreintes digitales peuvent être identiques ou non.

Pour ce qui est des mutants, un jumeau dizygote pourrait posséder les gènes mutants et l'autre être un infirme.

C'est bien le cas avec les frères jumeaux de *L'Étoile des mutants*, très différents l'un de l'autre. Même dans l'espèce humaine, les relations entre jumeaux sont assez complexes, plus difficiles que celles qui lient des frères et sœurs ordinaires. Voilà deux enfants qui viennent au monde pratiquement au même moment, et dont le patrimoine héréditaire fait de chacun le plus proche allié de l'autre. Néanmoins, depuis la première minute

de leur existence, ils sont obligés de se comporter en rivaux face aux attentions de leurs parents. Au cours des années qui vont suivre, leur condition paradoxale d'alliance et de rivalité mutuelles s'exercera à plein. Le problème est encore plus complexe quand l'un des jumeaux bénéficie des étonnantes pouvoirs des mutants, et l'autre non !

Esprit conformiste, studieux, travailleur, Julian, le frère mutant, n'a aucun mal à s'intégrer à la structure familiale étriquée de la société mutante. Rick, son turbulent jumeau au tempérament rebelle, est privé dès la naissance de pouvoirs mutants. Bien sûr, il a les yeux dorés, comme ses congénères, mais il a grandi en traînant une profonde amertume, sans jamais savoir où était sa place dans la société.

En fait, ni mutant ni non-mutant, Rick a lutté en vain toute sa vie pour se situer dans ce monde. Pour les autres, ses yeux dorés le marquent de façon indélébile comme un membre de cette étrange sous-espèce de l'humanité dotée de talents extraordinaires. Après avoir abandonné leur retraite secrète à la fin du XX^e siècle, ces êtres ont laissé, tout au long du siècle suivant, une empreinte profonde sur chaque facette de la civilisation. Mais pour les mutants eux-mêmes, Rick Akimura est un être incomplet, un handicapé qu'il faut prendre en pitié – et peut-être redouter.

L'histoire de ce jeune homme tourmenté – et de son frère jumeau au caractère très différent – forme l'ossature de ce troisième volet de la série des *Mutants* écrite par Karen Haber. Le combat que mène Rick pour s'adapter à un monde qui le rejette, et les efforts de Julian pour tenter de comprendre son frère jumeau éclairent ce nouvel épisode de la saga des mutants. Les gènes commandent la destinée, en effet. Dans ce dernier roman de la série commencée avec *La Saison des mutants*, nous verrons comment les gènes qui ont façonné Rick Akimura vont influencer le destin de toute la race mutante.

Robert SILVERBERG
Oakland, Californie,
février 1991

1

Je suis l'homme dans la lune.

Ethan Hawkins contemplait la face blanc argent tachetée de sombre du satellite naturel de la Terre. Son visage – teint basané, cheveux bruns et tempes grisonnantes – se reflétait dans la vitre de sécurité. Le disque séculaire formait un halo brillant autour de sa figure aux joues creuses et fermes.

Hawkins se renfrogna à mesure que la vision s'estompait pour céder la place à un épais rideau de ténèbres piqueté d'étoiles glacées. Puis il haussa les épaules. Avec la rotation constante de la structure circulaire abritant ses bureaux et ses appartements privés, il retrouvait la lune à intervalles réguliers. Patience, se dit-il. Il paraît que c'est une vertu, à ce qu'on dit.

Il se déplaça sur son siège, tressaillant sous les élancements qui se manifestaient là où les implants de son bras rencontraient sa vraie chair, juste en dessous de l'épaule droite. Il inspira à fond et compta lentement les expirations qui suivirent. Il arriva à vingt avant que la douleur ne se calme.

Il fallait un salaire princier pour s'offrir des implants. Mais il avait plus d'argent que cinq princes réunis, comme il se plaisait fréquemment à le souligner en présence d'autres riches personnages. D'ailleurs, le coût de l'opération n'avait qu'une importance secondaire. C'était un cadeau qu'on lui avait fait, plusieurs années auparavant. Oh, rien de parfait, mais c'était le mieux que pouvait alors offrir la médecine bionique.

Il ressentit un nouvel élancement dans le bras, au moment où son écran s'allumait, révélant un visage aux traits suaves, au teint olive et aux yeux marron et pétillants, encadré d'une épaisse chevelure noire et bouclée, coiffée d'un chapeau rouge. Son assistant, Leporello. Un simulacre, programmé par ordinateur pour répondre à ses besoins particuliers.

— Colonel Hawkins ?

Il y avait un certain rythme dans l'intonation, comme des pas militaires marchant en cadence au son des tambours. « Colonel Hawkins », ce titre le suivait partout depuis le jour de ce sale atterrissage sur Marsbase. Il avait perdu son bras droit en sauvant la vie de Lee Oniburi, un riche entrepreneur japonais. Un bras perdu, mais une promotion gagnée. Sans compter ses relations dans l'industrie multinationale et assez de retombées médiatiques pour remplir les coffres de cinq princes. Et construire cinq satellites autour de la Lune. Pas une mauvaise affaire, en contrepartie d'un bras. Le taux de change était presque acceptable. Presque.

— Oui ?

Hawkins avait une voix de basse, profonde et vibrante. Il avait pourtant préféré l'espace à l'opéra, choisi une scène plus vaste. Il lui fallait plus d'horizons et de défis que ne pouvaient lui en procurer Verdi, Mozart ou Wagner. Et il les avait trouvés. Pour ça, oui.

— Jasper Saladin sur l'écran deux.

Leporello, en revanche, avait une voix de ténor léger. S'il avait été fait de chair et de sang au lieu de circuits logiques, il n'aurait jamais réussi une carrière de choriste à l'opéra, encore moins de premier chanteur. Par contre, il était doué pour transmettre les messages informatiques. Vraiment doué. Et Hawkins avait besoin d'être ainsi tenu rapidement au courant. Aujourd'hui plus que jamais.

De l'autre côté du bureau, le chef des opérations apparut sur l'holoécran : visage taillé à la serpe et teint cireux.

— Encore des ralentissements au pavillon deux, Ethan.

— Merde ! Quoi encore ?

— L'usine d'Oniburi. Ils ont modifié les déflecteurs : ça flotte dans l'espace, sans la moindre soudure. Il y a de quoi devenir dingue.

— Dis-leur de commander les anciennes pièces.

— Ils ne les fabriquent pas. Quand je vous disais de remonter votre propre usine, l'an dernier. Si vous m'aviez écouté, on n'aurait pas ce problème aujourd'hui.

Hawkins eut un instant d'hésitation. D'ordinaire, il ne tolérait guère l'insubordination. Mais Saladin était un bon

élément, qui abattait à lui seul l'équivalent du travail de trois hommes. Il avait juste besoin de se défouler un peu.

— Je fais tout de suite relancer l'usine trois. En attendant, peut-on faire quelque chose ?

L'image holographique de Saladin pointa un doigt vers lui.

— Si vous arriviez à obtenir un ou deux télékinésistes pour la construction, on pourrait faire fondre les joints et forcer les soudures. Ces mutants sont plus efficaces que les meilleurs outils.

— Est-ce que ça peut accélérer les choses ?

— Avec les mutants, on peut terminer dans les délais. Sans eux, n'y comptez pas.

— Tout de même, le syndicat...

— On a déjà essayé. Il n'y a pas beaucoup de soudeurs de l'espace mutants ; et ils ont du boulot jusqu'à l'année prochaine. En plus, les autres soudeurs ne les apprécient pas tellement.

— Donc, si on engage des mutants de l'extérieur, les permanents vont faire la gueule, nota Hawkins.

— Exactement.

— Eh bien, Jasper, tu viens de me poser un problème. Mais je verrai ce que je peux faire.

L'image de Saladin s'effaça. Hawkins commuta son écran intérieur.

— Leporello, quel était le nom, déjà, de ce producteur de Cable News si désireux d'obtenir une interview ?

— Mélanie Akimura.

— Une mutante, c'est ça ? Oui.

— Bien. Envoie-lui un message pour lui dire que je vais être bientôt sur Terre et que j'aimerais la rencontrer pour discuter du reportage en question. Dis-lui que je le ferai à une condition : je veux être invité à un Conseil mutant, de préférence en Californie. Et le plus tôt sera le mieux.

— Oui, monsieur.

Hawkins avait le bras presque engourdi par la douleur. Il prit un comprimé de bétaprofine, qu'il avala avec du café. La lune flottait à nouveau devant la fenêtre.

— Colonel, votre spationef est prêt.

Un nouvel implant indolore l'attendait sur Terre, par la grâce de Mr Lee Oniburi, éternellement reconnaissant. Mais d'abord, il avait quelques réunions d'affaires. S'il voulait tenir les délais de son programme de fabrication, il devait embaucher des mutants. Il avait besoin d'eux. Plus encore, ces mutants étaient indispensables à l'avenir du développement spatial.

Je suis peut-être à la retraite pour ce qui est du corps des navigateurs, songeait-il, mais un Spatial reste un Spatial. Et la colonisation du système solaire est un moyen comme un autre de se maintenir en forme.

— Allons-y, dit-il.

Tandis qu'il se dirigeait vers la porte, la face blafarde de la lune disparut peu à peu.

Blanc, puis rouge. Vert, bleu, violet. De l'argent qui passe brusquement au jaune, qui se fond dans l'orange avant d'exasuder du rouge, du violet et du bleu. Julian Akimura sillonnait le spectre chromatique, et il pleurait. Cela lui rappelait la folle virée nocturne en glisseur, tous cadrans aveugles, qu'il avait faite avec son frère jumeau, Rick, à Néon Park à l'époque du lycée. Mais le lycée, c'était il y a sept ans. Et aucune balade en glisseur ne lui avait jamais donné pareilles sensations.

Un kaléidoscope de couleurs assaillit ses récepteurs optiques. Ses yeux dorés versaient des larmes qui roulaient sur ses joues et venaient former une tache violette sur le col de sa blouse bleue. Il était désormais accoutumé à la douleur, aux larmes, et même, Dieu en témoigne, à l'éclat irisé de flashes morcelés. Mais, une minute... c'était quoi, ce truc ?

Une femme, revêtue d'une robe blanche qui lui tombait aux chevilles, montait les marches d'une vaste salle illuminée, jusqu'à un autel. On aurait dit un personnage sorti de quelque récit de l'Antiquité : de longs cheveux blancs, un visage pâle, des lèvres pleines et rouges. Une princesse ensorcelée. Mais ses yeux ! À la fois dorés et teintés de reflets prismatiques, vert, bleu, pourpre, comme une fine couche d'émaux cloisonnés sur un fond or. Ces yeux éblouissants semblaient braqués sur

Julian. La femme sourit, puis se désagrégua dans une grêle de particules aveuglantes.

— Image, dit Julian d'une voix forte, avant de se rappeler que le micro à induction posé sur sa gorge pouvait saisir le plus léger des murmures. (Et peut-être aussi les battements endiablés de son cœur ?) Quinze secondes. Femme en blanc, cheveux blancs, mutante, avec des yeux dorés aux reflets irisés, grimpant les marches d'une vaste salle. Fin de l'image.

Une douce voix d'alto chuchota à travers le casque à induction branché sur ses oreilles :

— Une idée sur la date ou le lieu ?

— Négatif.

— Détendez-vous, Julian, souffla le Dr Eva Seguy avec un petit rire. Un simple « non » suffira.

— Désolé.

— Moi aussi, désolée. J'oubliais, c'est votre première vision, n'est-ce pas ?

— Oui.

Julian sentit la chaleur lui monter aux joues. Cela faisait deux mois qu'il était au laboratoire de l'université de Californie à Berkeley. Il avait participé à trois autres expériences avant ça, mais c'était la première fois qu'il voyait une image. Évidemment, ça l'excitait beaucoup.

— Félicitations, dit le Dr Seguy d'un ton chaleureux. (Julian n'avait aucune peine à imaginer son visage d'elfe, avec les yeux verts pétillants de satisfaction.) Si vous saviez comme je vous envie de pouvoir voyager à travers ces visions. Mais c'est un privilège réservé aux mutants. Aux mutants télépathes.

— Un privilège ! se récria Julian. (Même si, au fond de lui, il était d'accord avec elle, il veillait à réagir avec une certaine réserve. Eva Seguy avait beau être le patron du laboratoire de recherche sur les visions de Berkeley, elle était aussi une non-mutante. Si elle pouvait consigner l'observation de ces phénomènes, elle était à jamais incapable de les vivre par elle-même.) Après chaque expérience, continua Julian, mon nez coule et j'ai mal à la tête pendant des heures. Et je dois porter des lunettes noires pour protéger mes yeux de la lumière solaire.

— Et ça vaut la peine malgré tout, n'est-ce pas ?

Il y avait un rire dans sa voix, un rire que Julian avait fini par aimer entendre et par provoquer à la moindre occasion.

— Absolument. Mais faites-moi apporter une blouse propre quand j'aurai terminé. Et un petit cognac.

— Pour vous remonter ? dit Eva Seguy. D'accord.

Julian se replongea en état de connexion, l'esprit rassuré. Du temps de son grand-père, les éblouissements étaient généralement attribués à une incapacité mentale. Aujourd'hui, on les considérait comme un phénomène psychique fascinant : une clé possible pour la préognition. Les mutants souffraient encore de ces crises, mais au moins les médicaments leur permettaient-ils de vivre normalement, avec un minimum de gêne. Bien sûr, ils étaient toujours perçus comme des animaux de laboratoire par les autres mutants plus chanceux.

Julian disposait encore d'une demi-heure avant que Rick ne vienne le chercher pour le meeting. Et connaissant son frère, autant dire une heure et demie, au minimum. Ce qui lui laissait le temps pour un autre voyage. Qu'allait-il voir dans le prochain ? Marsbase ? La tour de Babel ? Essuyant son visage en sueur, Julian ferma les yeux et se prépara mentalement.

Narlydda ! Alanna ! Nous sommes en retard et vous le savez. Bon sang, pourquoi dois-je toujours avoir l'œil sur la montre dans cette famille ?

Papa a toujours l'air de s'impatienter, songea Alanna. Rien de nouveau sous le soleil. Elle revint à son écran.

La cage d'os où volette l'oiseau rouge...

Elle se pencha, louchant sur les lettres orange. Elle n'arrivait pas à décider si le vers était affreusement mauvais ou incroyablement beau. Ça lui faisait souvent la même chose avec sa poésie. Sa mère, naturellement, n'avait jamais ce genre de doutes. Que Narlydda tombe sur ce poème, et elle chanterait ses louanges ; elle appellerait son agent, irait peut-être même jusqu'à graver les vers sur sa prochaine sculpture. Quant à Skerry, il approuverait de la tête et dirait en se caressant la barbe : « Très beau, Teenie. Vraiment très beau. »

Rien d'étonnant. Après tout, c'étaient ses parents. Mais était-elle réellement douée ? Avait-elle du talent ? Serait-elle jamais autre chose que la fille de Narlydda ? Lui dirait-on un jour si elle avait le don de la rime ?

Je vais vous laisser ici, toutes les deux. Mieux encore, je vais me trouver une famille où je ne serai pas le seul à savoir lire une horloge.

L'avertissement mental de Skerry se répercuta comme le tonnerre.

Alanna sourit, éteignit son écran et jeta un bref regard vers le miroir. Ses longs cheveux bruns tombaient en boucles sur ses épaules, puis sur son corsage de velours noir qui lui collait au corps, presque jusqu'à la ceinture du pantalon en cuir noir. Sur sa peau claire, légèrement verte, pâle écho du vert céladon plus foncé du teint de sa mère, les cheveux faisaient un effet de contraste ravissant, par ailleurs nullement contrarié par les nuances dorées des deux yeux pétillants.

Les couleurs sombres la vieillissaient. Maintenant qu'elle avait dix-huit ans, Alanna pouvait voter au Conseil mutant, et elle voulait se donner l'apparence du rôle. Après un ultime examen dans le miroir, elle se précipita dans l'escalier.

Sa mère, Narlydda, lui emboîta le pas.

— Nous ne sommes pas en retard, Skerry, dit-elle. Tu es toujours pressé.

Si elle n'avait pas pris la peine de répondre par télépathie, c'était parce que ce talent — Alanna en avait conscience — laissait quelque peu à désirer chez elle.

D'un geste impérieux, Narlydda rejeta en arrière son épaisse chevelure brune où brillaient des fils d'argent. Elle l'attacha avec une épingle violet fluo, au niveau du col de son tailleur moulant couleur lavande.

Alanna enviait à sa mère son style assuré, théâtral. L'éclat des cheveux blancs sur sa tempe. Peut-être devrait-elle aussi se passer ce genre de gel. Mais avec, en plus, une touche d'or. Ou de vert.

Skerry attendait, les bras croisés, au milieu du salon. Ses cheveux gris étaient tirés en arrière, comme à son habitude, rassemblés en queue de cheval ; et sa barbe était

impeccablement taillée. Il portait un kimono et des jambières bleu nuit, brodés de fils d'or.

— Une chance que je sois pressé, répliqua-t-il. Sinon, nous n'irions jamais nulle part.

Narlydda l'embrassa sur la joue.

— Détends-toi ! Une demi-heure de plus ou de moins, ça ne compte pas au meeting annuel. D'ailleurs, personne n'entame jamais les potins vraiment intéressants avant la fin du dîner.

— Je sais, grommela-t-il. En général, c'est le moment où je m'endors. Et ne me dis pas de me détendre, Lydda. Si je ne gardais pas un œil sur l'heure, vous vous pomponneriez jusqu'à ce que je m'endorme sur place. Et vous manqueriez toute la fête.

— Qui sera là ? demanda Alanna.

— Tout le monde.

— Y compris les Akimura, dit Narlydda. Ça fait un moment que je n'ai pas vu Mélanie et Yosh.

— Je me demande si les garçons vont venir.

— Les garçons ? réagit sa mère. Ce sont des hommes. Julian et Rick ont au moins vingt-cinq ans. Julian a presque terminé son doctorat.

— Et Rick a dû avoir son diplôme de pourvoyeur de breen à temps partiel avant de passer dealer professionnel. (Le ton de Skerry était acide.) Mélanie aurait peut-être dû vérifier l'origine des donneurs de la banque du sperme avec un peu plus de soin, avant de se faire inséminer. Elle aurait pu s'offrir deux prix Nobel de science plutôt qu'un œuf bon et un autre pourri.

— Skerry ! (Les yeux de Narlydda lancèrent des éclairs.) Tu sais qu'elle a fait le choix du hasard. En plus, les fichiers ont été détruits dans un incendie.

Alanna se mit à rire.

— On arrête les ragots, dit Skerry. Du moins jusqu'à la fin du meeting. (Il prit un gros paquet posé près de la porte.) Je vais charger ce truc.

— Ne sois pas idiot. Je peux le faire.

Narlydda, par la pensée, souleva le paquet hors des mains de Skerry. Celui-ci lui lança un regard furieux.

— Ne me traite pas comme un vieillard, Lydda.

— Très bien. Fais-le. Porte ma sculpture murale au camion, mais ne t'avise pas de la ranger à l'envers ou je t'échange contre deux jeunes gens de trente ans.

— Attends quelques années et les fils Akimura feront l'affaire. (À son tour, Narlydda lui lança un regard noir. Spectacle qui parut emplir Skerry d'une joie immense.) Pourquoi le Conseil mutant ne paie-t-il pas les frais de transport d'une donation ? Sans compter que ta sculpture doit être installée dans la salle du Conseil. Ils seront bien contents de l'avoir.

Les traits de Narlydda se radoucirent.

— Il faudra que tu leur dises.

— Tu ne m'en crois pas capable ? (Il lui décocha un sourire fendu jusqu'aux oreilles.) L'un des rares plaisirs qui me restent, maintenant, c'est de botter le cul, aussi souvent que possible, à tous les mutants qui m'en fournissent l'occasion.

— Est-ce que cela me concerne, papa ? demanda Alanna avec un sourire qui n'avait rien à envier à celui de son père.

— Absolument. Surtout lorsque tu es en retard. (D'un geste taquin, il lui donna une tape sur les fesses. Elle se sauva en direction de la porte.) On met les bouts, soldats. On a des kilomètres et plein de mutants à se farcir avant de manger.

La route se déroulait devant lui, ruban escarpé et sinueux. Exactement comme ça lui plaisait. Rick Akimura fit ronfler le moteur de sa moto turbo et, rasant le sol, prit le virage à toute allure. Et encore un autre. La vieille route qui traversait les collines de Santa Cruz constituait un parcours de montagnes russes idéal quand la voie était dégagée. Il avait pris cette route cent fois et ne s'en lassait jamais.

Intérieur, extérieur. Montée, plongée. Rick hochait la tête de bonheur, au rythme de la *Symphonie héroïque* qui résonnait dans son casque. Le ciel bleu au-dessus, et la route pour lui tout seul, songea-t-il. Et Ludwig van B. dans les oreilles. Tous ses amis trouvaient ses goûts musicaux bizarres. Mais qu'attendaient-ils du fils d'un compositeur ? Rick accompagnait en sifflant la mélodie endiablée. La seule chose qui lui

manquait, c'était la bande de piliers de bar de Santa Cruz : Tuli et Dave, Maria et Henley. Sa clique.

Ils n'avaient pas les yeux dorés, mais ils se fichaient complètement de ceux de Rick. Après tout, il n'avait pas de pouvoirs. Un infirme était toujours le bienvenu dans leurs virées au bistrot ou ailleurs. En ce moment même, il aurait préféré se rendre à une petite fête à San Francisco plutôt que de foncer vers les laboratoires de Berkeley pour récupérer son frère jumeau avant d'aller assister à un meeting du Conseil mutant. Sauf qu'il l'avait promis à sa mère, juste pour cette fois. Et il détestait lui manquer de parole.

Elle avait les yeux dorés, comme lui. Et comme lui, pas une once de pouvoir. Par moments, il se sentait plus le jumeau de sa mère que de Julian. Mélanie était une infirme, elle aussi, et cela leur conférait des liens d'affection et d'empathie particuliers. Un puissant attachement. Son père, Yosh, était un non-mutant, ce qui convenait très bien à Rick. Dans la famille Akimura, seul son jumeau de frère, Julian, était un mutant fonctionnel. Ce qui faisait de lui le mouton noir. Sacrément utile, il fallait bien le reconnaître. Un télépathe capable de porter le fardeau des pouvoirs mutants sans jamais rechigner. Julian tenait un tantinet du saint homme. Néanmoins, c'était un bon gars.

Rick fit une embardée pour dépasser un camion qui avançait lentement et fonça droit devant. Ses cheveux bruns flottaient au vent. Un instant, il fut tenté de se lever sur son siège et d'étendre les bras en s'abandonnant à la vitesse. Il n'avait pas besoin pour cela de pouvoirs mutants. Lévitation ? Télépathie ? Des foutaises. Ça, c'était la vraie liberté.

— Holà !

La route devant lui miroita et se brouilla. Il se frotta les yeux. Peine perdue. Les formations de roches grises bosselées qui bordaient la chaussée semblèrent bouger et se déformer comme de l'argile animée. Il crut entendre un léger grondement, comme un lointain roulement de tonnerre. Un tremblement de terre ? Un énorme rocher se dressa devant lui. Rick braqua sur la droite. La chaussée se souleva sous lui. Dans un crissement de pneus, la moto entama un violent dérapage. Le jeune homme essaya désespérément de reprendre le contrôle

de l'engin, mais la roue avant heurta le bord de l'accotement et Rick fut éjecté. Projeté dans les airs, il retomba dans un fourré gris-vert plein d'épines et demeura là, sonné et pantelant, ébloui par l'éclat du soleil. Le prochain tremblement allait-il l'expédier dans le canyon en dessous ?

— Ça va, mon gars ?

Un petit homme basané en bleu de livreur sauta de la cabine du camion que Rick venait de dépasser. Il le saisit par l'épaule et le tira hors des ronces.

— Hé, tu es un mutant ? (Il resta bouche bée et yeux écarquillés devant le jeune homme.) Pourquoi n'as-tu pas lévité pour te sortir de ce fourré ? Tu te sens bien ? Tu veux que je t'emmène à l'hôpital ?

— Ça va. Je vais bien. (Rick s'efforça de maîtriser l'irritation qui le gagnait. Après tout, le type aurait pu tout bonnement le laisser là, avec ces épines qui lui piquaient les fesses. Et peut-être aurait-il préféré ça.) Je suis juste un peu secoué, merci. Et ma moto n'a rien. J'ai seulement perdu mon casque.

— Mon gars, tu as fait un de ces vols planés, dit l'homme en hochant la tête de droite à gauche. La route me paraît pourtant bien dégagée. Tu as heurté quelque chose ?

Dégagée ? Rick jeta un regard autour de lui. Pas le moindre rocher. Était-ce son imagination ? Pourtant, il avait senti le sol trembler sous sa moto. Ce n'était tout de même pas un effet à retardement de l'alcool qu'il avait bu dans une fête, la veille ! Impossible. Impossible. C'était une super-soirée, mais pas au point de provoquer des hallucinations le lendemain. Le rocher était peut-être plus loin sur la chaussée, masqué à la vue. Peu importe. Il était en retard. Julian l'attendait. Ainsi que tous les autres bons petits mutants réunis pour le meeting du Conseil. Il essuya la poussière sur le siège de sa moto, l'enfourcha et mit le moteur en marche.

— Merci bien, lança-t-il à l'homme.

Après un dernier salut, il s'éloigna à vive allure sur la route, direction Berkeley.

2

Julian attendait à l'extérieur du bâtiment rose en béton, appuyé contre un pilier, sa blouse bleue claquant au vent doux de décembre. Devant lui passaient des étudiants, bavardant et riant, ou absorbés dans leurs bouquins. Ils allaient sous le soleil de cette fin d'après-midi, le sac à l'épaule, gobelet de café à la main, flirtant et plaisantant en arborant ce bonheur insolent qui est le propre de la jeunesse. Époque où l'on a généralement autant de temps à consacrer à l'oisiveté qu'aux études.

Il les observait avec envie, se remémorant non sans plaisir la période d'insouciance qu'il avait connue lui aussi lorsqu'il était étudiant. C'était ici, à Berkeley. Il avait préparé sa licence, achevée en trois ans, avait obtenu sa maîtrise dans la foulée et était en bonne voie pour son doctorat de psycho. Il l'aurait en juin, s'il travaillait dur. Et ensuite, adieu à l'université. Déjà, il sentait monter en lui la pression de ses futures responsabilités professionnelles.

« Deviens guérisseur, lui avait dit sa mère. Je ne sais pas pourquoi tu tiens absolument à affronter la concurrence en dehors de la communauté mutante. Tu ferais un formidable guérisseur. »

La barbe ! Il savait tout sur la tradition des guérisseurs mutants. Ouais, sa mère avait probablement raison. Il ferait un excellent guérisseur. Mais il aspirait à mieux que de rester enfermé derrière de grands murs, s'il s'engageait dans cette voie qui lui promettait une existence tranquille et recluse. Il voulait combiner les connaissances médicales qu'il tenait des deux mondes, celui des mutants et celui des non-mutants, en une seule discipline globale. Et les recherches du Dr Seguy sur les visions mentales étaient un bon commencement. Julian en était convaincu.

Le rugissement de la moto annonça l'arrivée de Rick. Ce satané moteur turbo, songea Julian. Ça vous fait trembler toutes

les fenêtres du quartier. C'est carrément bafouer la loi sur la limitation des décibels. Et voilà ce je-m'en-foutiste de première qui s'amène comme si la rue lui appartenait.

Une jolie blonde fit un clin d'œil à Rick. Julian sourit. Son frère était un rêve pour une étudiante... et un cauchemar pour ses parents. Le jean de cuir atavique. La chemise blanche de poète, à jabot de dentelle, que portaient tous les motards. La visière bleu nuit, les cheveux bruns ébouriffés, le petit anneau doré brillant à l'oreille gauche, et un sourire tellement cynique qu'il aurait dû être interdit. Dans son for intérieur, Julian admirait le tempérament indépendant de son frère, même s'il ne l'avouait jamais à haute voix.

Rick amena la moto dans un passage étroit entre deux poteaux et coupa le moteur.

— Salut, dit Julian.

— Salut à toi, dit Rick en remontant la visière sur son front et en s'essuyant le visage d'un air fatigué. (Il transpirait, et une fine couche de poussière couvrait son blouson.) Tu es prêt ?

— Ça fait trois heures que je suis prêt, répondit Julian avant de balancer son sac de vêtements à l'arrière de la moto. Qu'est-ce que tu fabriquais ? Fallait pas te presser ! (Il embrassa du regard le visage souriant et les habits poussiéreux.) Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— J'ai rencontré un fourré. J'ai l'air si mal en point ?

— Juste un peu chiffonné.

Julian brossa le blouson puis, avec une élégance calculée, se glissa sur le siège de la moto derrière Rick et mit son casque. Avant même qu'il soit installé, Rick démarra et fonça vers Marin County.

— Du nouveau, au labo ? cria-t-il.

J'ai eu une vision démente. C'était plus facile à dire par télépathie qu'à hurler dans le vent... enfin, plus facile pour ceux qui possédaient ce don.

— C'était quoi ?

Une femme en blanc, avec des cheveux blancs et des yeux aux couleurs du prisme.

Rick s'esclaffa.

— Et c'est moi qui ai la réputation d'être un fêtard, dit-il. Alors, tu y crois ?

Je ne sais pas. Est-ce réel ? Une hallucination ? Un fantasme ? La théorie courante, c'est que ces visions mentales participent de phénomènes précognitifs. Des messages venant du futur.

— Et ce genre de truc ne rend pas les normaux cinglés ? Tu vois, le genre : lis-moi les lignes de la main, mutant. Dis-moi mon avenir.

Rick gloussa comme un malade.

Tu trouves ça drôle, Rick, mais il y a peut-être quelque chose là-dessous.

Julian se rendait bien compte qu'il avait l'air d'être sur la défensive. Rick, à présent, ne disait plus rien. Bon, ces choses-là ne l'intéressaient guère ; il se fichait pas mal que Julian adore consacrer sa vie au labo, à créer des apparitions fantomatiques. Rick préférait l'univers concret des circuits et des fils qu'il manipulait dans son boulot à la boutique informatique du centre commercial de Santa Cruz. Là, l'incertitude n'était pas de mise.

Rick négocia un virage dans un crissement de pneus.

Hé là ! Je veux arriver entier au meeting, même si toi tu t'en fiches.

— Je vais surtout m'arranger pour le quitter entier, rétorqua Rick.

Tu n'y as pas une très bonne cote.

— Non, reconnut-il d'un ton guilleret. Je me fie à toi pour m'épargner les conflits et me tenir dans la bonne ligne.

Merci. Mais je refuse cet honneur, par égard pour ma santé.

Rick sourit.

— Je ne peux pas t'en vouloir. Accroche-toi, frangin. Je vais au moins essayer d'arriver avant le vote.

Mélanie consulta sa montre à nouveau et, gagnée par l'impatience, se tourna vers son mari.

— Où diable sont-ils, Yosh ? Ça fait des heures que Rick et Julian devraient être là.

Yosh haussa les épaules.

— Tu connais Rick. S'il dit midi, ça signifie 5 heures. S'il dit 5 heures, c'est pour le lendemain. Sois bien contente s'il vient. Tu le sais, il n'aime pas plus ces meetings que toi quand tu étais gamine. (Il tripota son synthétiseur de poche, d'où sortirent des accords aléatoires.) Je ne peux pas dire que je lui en tienne rigueur.

Autour d'eux, la salle du Conseil se remplissait de membres du clan. L'immense auditorium était équipé de sièges confortables, avec casques et écrans. Il y avait cette année davantage de visages inconnus que l'année précédente ; et parmi eux des non-mutants. Cela n'avait pas la moindre importance pour Mélanie. N'avait-elle pas elle-même amené un non-mutant, son mari, au sein du clan quand elle avait rallié le Conseil ? Et pourquoi les réunions ne seraient-elles pas ouvertes aux non-mutants ? S'ils pouvaient apprécier la communion, les chants et les rituels, alors qu'ils viennent et soient les bienvenus. Certes, tout le monde ne partageait pas ses sentiments ; par exemple, un groupe de mutants dissidents réclamant le retour à l'orthodoxie avaient commencé à tenir des meetings dans les environs de San Diego. Mélanie défendait une position beaucoup plus libérale. Toutefois, elle se serait sentie d'humeur plus accueillante si elle avait aperçu ses deux fils parmi tous ces visages.

— Ils feraient mieux d'arriver à temps pour le vote, dit-elle. Ils auraient au moins leur mot à dire sur la nomination du nouveau gardien du Livre, maintenant que Rebekah Terling nous a quittés.

Yosh lorgna vers elle, la mine sceptique.

— N'es-tu pas en train de te créer de faux problèmes ? Je sais bien que Julian est un peu conservateur, mais il hésiterait avant de voter pour un partisan de la ligne dure comme Paula Byrne. Elle se ferait un plaisir de virer tous les non-mutants de ces réunions. Y compris ton serviteur.

Mélanie hocha le menton.

— Ce serait bien d'elle ! Mais elle n'a pas une chance. Elle se cache dans le Sud avec sa petite bande de mutants rétrogrades... Comment se font-ils appeler ? L'armée des Vrais Fidèles du

Livre. Je ne sais pas. Tu as toujours des gens qui se retrouvent empêtrés dans des machins bizarres.

— Je dirais plutôt coincés. À mon avis, elle ne doit même pas espérer obtenir un poste plus important aux élections générales. Et si ton fils préféré a son mot à dire, il va vouloir probablement voter pour Skerry. Ce ne serait peut-être pas une si mauvaise idée. Il serait bien capable de dissoudre le Conseil juste pour se marrer.

— Skerry gardien du Livre ? dit Mélanie en pouffant. Dût-il s'écouler un million d'années, je ne le vois pas présider un meeting. C'est déjà difficile de s'habituer à le voir se pointer ici chaque année.

— Il s'entraîne pour être patriarche, dit Yosh. Je vais peut-être prendre des notes.

— Bonne idée, « papa Haydn ». (Mélanie donna un bref baiser à son mari, puis se tourna et sursauta.) Ethan Hawkins est là. Je me demandais s'il allait montrer son nez. Surtout que je lui ai obtenu une invitation à la dernière minute. Je ferais mieux d'aller le mitonner. Les affaires avant la famille.

Alanna aida son père à décharger la sculpture murale. C'était l'une de ses préférées. Sa mère lui avait permis de lui donner un coup de main pour le vernissage final ; elle était fascinée par ce magnifique brillant métallique, réfléchi en une centaine de particules chatoyantes. Elle était fière à l'idée qu'elle serait bientôt accrochée dans la salle du Conseil des mutants. Il faut dire que les œuvres de sa mère paraient déjà de splendides collections un peu partout dans le monde – et même au-delà, sur la Lune. Un jour, peut-être, l'art de Narlydda voyagerait jusqu'à Mars.

— Attention à ce coin, Teenie, gronda son père. Un petit choc et on peut tous les deux aller se chercher un nouveau travail.

Il avait employé son surnom familier, signe qu'il n'était pas vraiment sérieux. Mais lui arrivait-il d'être sérieux ? Oui, quand il se mettait en tête de la protéger des loups qu'il imaginait être sur les talons de sa fille. Quand donc comprendrait-il qu'elle n'était plus une enfant ?

Alanna rejeta ses longs cheveux bouclés en arrière et sourit à son père. Peut-être allait-il s'arranger pour qu'ils puissent s'éclipser avant la fin du meeting. Ils iraient à Sausalito se moquer des touristes comme ils l'avaient fait l'an dernier. Si elle admirait sa mère et l'aimait beaucoup, elle se sentait plus proche de son père. Il était courageux, irrespectueux des règles établies et, par-dessus tout, il la gâtait sans vergogne.

Elle l'avait vu rabattre son caquet à l'un des plus gros prétentieux du clan, et elle l'encourageait en secret. La dernière chose au monde qu'elle souhaitait, c'était d'avoir un père aux actes prévisibles. Mais pour ça, aucune crainte à avoir : même avec ses cheveux et sa barbe grisonnantes, il lui faisait toujours l'effet d'un marginal.

— Écoute, gamine, dit Skerry. Ou tu portes ton côté, ou tu le poses et tu me laisses dénicher une télékinésiste qui se chargera du boulot.

— Désolée.

En coordonnant leurs gestes, ils déposèrent la grande sculpture contre le mur derrière l'estrade du gardien du livre.

— Ouf ! fit son père en s'essuyant le front. Je suis partant pour un Red Jack. S'ils ont encore un de ces antiques rafraîchissements. Un conseil, fillette : ne vieillis jamais, ça ne vaut rien pour l'endurance.

Il lui pinça le menton, puis se dirigea vers le bar en jouant des épaules.

Un Noir aux traits nobles pénétra dans la salle. Un non-mutant, avec une telle arrogance dans son maintien qu'Alanna eut envie de lui tirer la langue. Pour qui se prenait-il ? Exactement le genre de type que son père adorait asticoter par plaisir. Sauf que son père avait disparu. La tante Mélanie s'était empressée d'accaparer l'étranger. Et Vincent Guindelle s'amenait pour le saluer. Guindelle le politicien, comme l'appelait la mère d'Alanna d'une voix sarcastique. Mais Alanna ne voyait pas quoi reprocher aux politiciens. Ils réalisaient quand même un certain nombre de choses. Brûlant de curiosité, elle se rapprocha du groupe qui s'était formé autour du nouvel arrivant.

Ethan Hawkins était en train d'admirer la salle de réunion quand Mélanie Akimura vint le coincer. Avec ses cheveux bruns, elle offrait l'aspect d'une femme entre deux âges, très chic dans sa tenue moulante rouge et chaussée de talons hauts lie-de-vin.

— Très impressionnant, dit l'homme. Vous avez un beau petit quartier général ici à Marin. Si en plus vous êtes des visionnaires efficaces...

— C'est un pari d'autres, répondit-elle. Le Conseil de la côte Ouest est encore considéré comme un tantinet gauchiste par nos membres les plus conservateurs... et par le Conseil de la côte Est. Nous sommes les seuls à autoriser les non-mutants à assister à nos réunions.

— Je l'avoue, j'ai été surpris par le nombre de non-mutants présents.

Hawkins parcourut la salle du regard, s'arrêtant sur un Japonais aux longs cheveux grisonnants. Ce visage ne lui était pas inconnu. Mélanie suivit son regard.

— Mon mari, Yosh. Vous vous souvenez peut-être de lui. Bien sûr, la dernière fois que vous vous êtes rencontrés, il n'était pas mon mari. Pas encore.

— Comment pourrais-je oublier ? grommela Hawkins. Toute cette équipe étonnante dont vous faisiez partie, à l'usine d'Emory, quand vous avez tenu sous le dôme E qui s'était rompu. Je me demande encore comment vous avez survécu.

— Moi aussi, dit Yosh en serrant la main de l'homme. Mais depuis, je me suis fait une règle de rester à l'écart des dômes pressurisés.

Un type entre deux âges, d'aspect corpulent et le teint rougeaud, avec une épaisse chevelure blanche et des yeux dorés brillants, s'empressa de rejoindre le groupe.

— Je vous présente Vincent Guindelle, le gardien du Livre par intérim, dit Mélanie.

— Ah ! Colonel Hawkins. Ça me fait plaisir de vous rencontrer. Votre requête était un peu inattendue. Il n'est pas toujours facile d'accepter un conférencier à la dernière minute.

Hawkins fit son sourire le plus mielleux.

— Merci de m'avoir accordé cette invitation, dit-il. L'avenir des L-5 peut en dépendre.

Les sourcils de Guindelle se levèrent aussitôt.

— Vraiment ? Eh bien, je suis sûr que vous allez tout nous dire à ce sujet.

L'écho du grondement d'une moto turbo traversa la salle du Conseil avant de s'interrompre brusquement.

— Ce doit être Rick et Julian, dit Yosh. Nos jumeaux. Peut-être que Mélanie va enfin se détendre.

Une minute après, les deux jeunes gens s'engouffraient dans la salle. Des frères jumeaux, constata Hawkins, l'un au teint hâlé, l'autre à la peau claire. Et tous les deux avec ces yeux d'or vifs et étincelants qui étaient la marque des mutants.

— Ce n'est pas trop tôt ! dit Mélanie. Excusez-moi.

Elle se hâta vers la porte, où elle reçut un baiser de chacun de ses fils.

Hawkins observa la scène avec intérêt. Il avait toujours pensé que le gène mutant était récessif. Comment Mélanie avait-elle réussi à concevoir des jumeaux mutants ? Manifestement, son mari, Yosh, était un Japonais non mutant bon teint ; et elle-même semblait avoir quelque héritage asiatique. Pourtant, ni l'un ni l'autre de ses fils ne montraient le plus léger stigmate de cette hérédité ; mieux encore, l'un d'eux était blond. Bizarre. Très bizarre. Mais quelle importance ? Il était notoire que les mutants conservaient des liens du sang étroits. Et que les jeunes mutants arrivaient dans la vie pourvus de toute une panoplie de précieux talents. Oui, il allait certainement renouer des liens avec cette famille.

— Rick, Julian, dit Mélanie, venez que je vous présente à celui qui a sauvé la vie de vos parents. Voici le colonel Hawkins, l'un des pilotes de navette qui nous a ramenés, votre père et moi, de l'usine d'Emory, avec Skerry et Narlydda.

Les jumeaux se regardèrent un instant comme s'ils partageaient une vieille plaisanterie complice. Puis le grand aux cheveux blonds se tourna pour dévisager Hawkins froidement.

— Vous êtes devenu un personnage de la saga familiale, colonel. Ravi de faire votre connaissance.

— Également, lâcha Rick, le brun musclé.

— Et moi de même, dit Hawkins avant de leur secouer la main tour à tour. J'aimerais tous vous inviter là-haut, au pavillon Hawkins.

— Votre dôme de plaisir orbital ? dit Mélanie avec un sourire espiègle. N'oubliez pas que je travaille pour Cable News, colonel, et que vous m'avez donné votre accord pour une interview.

— Comment pourrais-je l'oublier ? Et je vous promets une solide interview, Mélanie. Mais j'espère que vous amènerez votre famille.

— Maman, tu as juré que tu n'irais plus jamais en orbite, fit remarquer Rick.

— C'était avant que le colonel Hawkins accepte de parler devant une caméra.

— Le meeting commence, clama Vincent Guindelle. Approchez tous.

— On continuera plus tard, dit Mélanie. Pourquoi ne prendriez-vous pas place sur un siège près de l'estrade, à proximité de Vincent ?

Le calme se fit dans la salle. Les jeunes qui étaient en train de léviter se posèrent doucement sur le sol. Les conversations éparses cessèrent peu à peu. Par groupes de deux ou trois, membres du clan et non-mutants gagnèrent tranquillement leurs sièges, jusqu'à ce que l'auditorium soit plein. Il y avait au moins cent personnes dans l'assistance, dont deux tiers de mutants.

— Veuillez vous joindre à moi à présent, entonna Guindelle. Unissez vos mains, s'il vous plaît. Unissez vos coeurs. Vous êtes tous les bienvenus.

Et il souleva un livre géant qu'il installa devant lui et commença à lire.

*Et quand nous nous sommes acceptés comme différents,
Comme des mutants et donc des êtres d'une autre nature,
Nous nous sommes retranchés du monde,
Avons caché ce qui nous rendait étrangers,
Et ainsi montré un visage affable aux yeux aveugles
Du monde.
Nous avons formé notre communauté en silence, en secret.*

Nous nous sommes donné l'amour et la communion.

Et avons attendu des jours meilleurs.

Un cycle où nous pourrions communier

Par-delà notre seule famille.

Nous attendons encore.

De la foule, s'éleva une voix masculine :

— Puisse l'attente bientôt se terminer.

L'attente ? se demanda Hawkins. L'attente de quoi ?

— Joignez-vous à nous à présent et communiez, dit Guindelle en fermant les yeux.

Hawkins se sentit emporté, contre sa volonté, dans une communion fantastique. Cent esprits tourbillonnaient autour de lui ; chacun absorbé dans ses propres pensées, marmonnant des mots ou des chiffres, chantant et soupirant. Tout un chœur de consciences résonnant dans sa tête. Ce chant enflait et montait en l'élevant au-dessus et en dehors de lui-même, au-delà de ses petits soucis personnels, vers une chaleur dont il n'avait jamais imaginé qu'elle pût exister, un bien-être plus profond que celui des bras d'une mère. Pas étonnant, songea-t-il, pas étonnant qu'on soit si nombreux à rechercher la compagnie des mutants. C'est pour cette chaleur. Ce réconfort. Oh oui. Il ferma les yeux et se laissa porter vers la lumière.

À contrecœur, Julian émergea de la transe. Il ouvrit les yeux, retournant à la froide réalité. Il battit des paupières. Dans la salle, ses parents, les membres du clan et tous les étrangers rassemblés s'éveillaient lentement à mesure que refluait la conscience collective.

Une vive douleur au flanc fit sursauter le jeune homme. C'était Rick qui lui donnait un coup de coude.

— C'est qui ?

— Qui ça ?

— La fille avec tous ces cheveux assise à côté d'oncle Skerry, chuchota Rick.

Julian la voyait pour la première fois. Grande, mince, les pommettes saillantes, des lèvres pleines et une crinière brune et bouclée tout en bataille. Un teint pâle et délicat, à peine coloré d'une touche de vert. Jolie. Plus que jolie, à vrai dire.

— Ce doit être Alanna.

— T'es sérieux ? La fille de Skerry et de Narlydda ? (Rick resta un instant bouche bée.) Je me souviens d'elle comme d'une petite chipie, d'une enfant gâtée.

— C'était il y a trois ans. Tu sais, on ne peut pas dire que tu aies été un habitué de ce genre de réunions. Mais si tu veux mon avis, elle est sans doute encore un peu trop gâtée.

— Elle est superbe !

— Je croyais que tu ne t'intéressais pas aux mutantes, dit Julian en ressentant un étrange pincement de jalousie.

Il est vrai qu'Alanna était belle. Sans compter que, vis-à-vis des mutantes, Julian ne partageait pas les préjugés de son frère.

— On peut toujours changer, répondit Rick.

Il se leva, avec l'intention de s'approcher d'Alanna. Mais vissé par le regard ulcéré de Vincent Guindelle, il finit par se rasseoir.

— Nous ouvrirons le chapitre affaires de la réunion en souhaitant la bienvenue au colonel Ethan Hawkins, déclara Guindelle. Celui-ci a exprimé le désir de faire un exposé sur la colonisation spatiale, plus précisément sur le réseau de satellites L-5.

Hawkins se leva et adressa un bref sourire à l'assistance.

— Merci, Vincent. (La voix était grave et mélodieuse.) Je vous suis très reconnaissant de me donner l'occasion de parler avec vous. Comme certains le savent peut-être, ma spécialité, c'est l'espace : l'exploration, l'aménagement, la colonisation.

— Comment est-ce qu'on « aménage » l'espace ? dit Rick, à voix basse.

Chut.

Julian ne voulait pas être distrait. Non seulement ce Hawkins dégageait du magnétisme, mais en plus il avait l'air extrêmement sérieux.

— Selon moi, l'avenir de l'humanité réside dans l'espace, exposait Hawkins. Et je consacre tout mon temps à faire en sorte que ce credo devienne réalité. Nous pouvons doubler notre productivité, innover deux fois plus. Déjà trois colonies satellites sont en orbite, et nous avons trois autres projets similaires. Je vous demande d'envisager la perspective de vous

joindre à ce programme de conquête de l'espace. Je fais appel à ceux d'entre vous portés par l'esprit d'aventure et la foi en notre avenir. (Il tendit les bras vers l'assistance.) Joignez-vous à moi. Ensemble, nous pouvons être tellement plus efficaces que nous le sommes séparément. Nous pouvons accomplir les plus grandes choses, pour le bien de tous. Laisser un héritage aux générations futures. Je n'ai que faire des pessimistes clamant que l'espace est un grand vide qui ne servirait qu'à amuser les scientifiques et quelques mordus. (Là, le ton devint plus grave. Les yeux de l'homme brillèrent.) Je crois que cette aventure sera fondamentale pour la renaissance de l'esprit humain, et son épanouissement. Mais uniquement si nous travaillons dans ce but. Ensemble.

Discours séduisant, songea Julian. Mais pourquoi s'adresser à nous ? À quoi serviraient les mutants dans l'espace ? Il y avait tant à faire sur Terre.

— Une fois déjà, à force de tergiverser, nous avons failli perdre cet héritage, cet espace qui nous était donné, poursuivit Hawkins. Nous étions gouvernés par l'étroitesse d'esprit et la peur. Plus jamais nous ne devons laisser ces sentiments nous dominer.

Partout dans la salle, les têtes approuvèrent. Julian observait la scène, fasciné. Même Rick, l'éternel sceptique, semblait subjugué par tant d'éloquence. D'accord, Hawkins avait le don d'hypnotiser son public. Il était néanmoins évident qu'il avait un projet bien arrêté, un projet qui réclamait le concours des mutants.

— Il nous est offert une formidable occasion d'apporter notre contribution à cette œuvre, de participer à l'aventure, dit Hawkins. Et les mutants ont ici un rôle particulier à jouer.

Nous y voilà, pensa Julian. Le point d'orgue.

— Les dons fabuleux de vos télékinésistes sont d'une valeur inestimable pour l'ingénierie spatiale. Vos télépathes, vos multitalents pourraient devenir les pivots des réseaux de communication et de transport.

» En outre, ai-je besoin de le préciser, la rémunération reçue pour ces services est considérable. Les salaires dans l'espace sont deux à trois fois supérieurs à ceux de la Terre.

Au milieu des hochements de tête et des sourires, Julian nota quelques froncements de sourcils dans l'assistance. Hawkins avait touché quelques points sensibles. Des tas de gens avaient leurs petits projets personnels pour les mutants : lobbies, requins de l'industrie, agents du gouvernement, chefs militaires. Veuillez donc nous faire léviter ce petit engin nucléaire suborbital ; pourriez-vous lire dans l'esprit de ce chef d'État étranger ; mettez le feu à ce bâtiment abandonné, pour qu'on touche les assurances ; s'il vous plaît, s'il vous plaît, exercez pour nous votre étrange et merveilleuse magie. C'était la même chose à chaque meeting du Conseil. Mais bien peu s'étaient montrés aussi persuasifs que Hawkins. Si Julian ne s'était pas engagé à prêter ses talents au laboratoire de Berkeley, il aurait pu être tenté de signer avec Hawkins.

Avec un mépris à peine masqué, Skerry observait Hawkins faire son boniment. Il gardait de l'homme l'image d'un as de l'espace à l'air hautain, gonflé de l'orgueil d'avoir connu les merveilles de la galaxie et tout le tremblement. Intéressant de constater qu'il n'avait pas changé d'un poil à travers les années.

Et pourtant, il n'était pas différent de ces types qui se présentaient le chapeau à la main pour quémander un petit coup de pouce auprès des mutants. Écoutez-moi, je vais vous dire ce que nous pouvons faire pour vous. Et Guindelle qui était en train de gober tout ça ! Dans le temps, sur la côte Est, à l'époque où Halden était gardien du Livre, si quelqu'un comme Hawkins s'était pointé à un meeting du Conseil, Halden l'aurait ridiculisé et congédié sur-le-champ. Et ici, dans l'Ouest, Bekah Terling ne lui aurait même pas permis d'entrer. Mais aujourd'hui, c'est le Conseil nouvelle manière, où tout le monde est le bienvenu. On en voit de belles ! Non que cette participation des normaux me dérange, mais je déteste quand ils viennent me demander l'aumône pour leur rendre l'existence plus facile.

Skerry jeta un coup d'œil vers Alanna et vit sa fille suspendue aux lèvres de Hawkins.

Hou là ! Mauvais signe. Alanna était de nature à se laisser impressionner au point de se faire engager sur la première

colonie flottante. Et il n'était pas question que sa fille à lui parte en orbite, pas tant qu'il aurait son mot à dire.

— Tu m'as l'air sombre comme un ciel d'orage, chuchota Narlydda.

C'est comme ça que je me sens. A-t-on besoin que ces fichus bonimenteurs viennent jusqu'ici harponner nos jeunes ?

— Harponner nos jeunes ? répéta Narlydda à voix haute, dévisageant son mari comme si elle doutait de sa raison. Je croyais que tu appréciais Hawkins. En tout cas, tu as été content de le rencontrer, à un certain moment...

C'était à un certain moment.

Autour du couple, des gens commençaient à remuer. Il y eut au moins un télépathie pour leur suggérer poliment de continuer leur discussion en privé.

Pour éviter toute autre diversion, Skerry dirigea les ondes mentales de Narlydda sur une bande de fréquence étroite.

De quoi parles-tu ? Il n'a ni filet, ni canne à pêche.

Non, Lydda. Mais c'est tout comme. Et d'après ce que je vois, il n'est pas loin de prendre Alanna à l'hameçon.

Tu te fais trop de souci. Narlydda lui tapota le bras. Alanna est à un âge où tout la fascine. Y compris les fils de Mélanie. À ta place, je m'inquiéterais davantage de ça. As-tu remarqué la façon dont Rick la regardait ? Jeunesse impudique. Ça me rend nostalgique.

Skerry fronça les sourcils. Rick Akimura ne correspondait pas exactement à l'idée qu'il se faisait du partenaire idéal pour sa fille. Trop imprévisible, ce garçon. Écervelé et violent. Il y a deux ou trois ans, Skerry avait dû le séparer de Tomas Carpenter, qui lui avait fait quelques remarques désobligeantes sur sa condition d'infirme. Bon, Carpenter l'avait cherché, bien sûr, mais Rick l'aurait tué. Skerry l'avait lu, comme un éclair rouge vif, dans l'esprit du garçon. Et cela l'avait effrayé. Dieu sait qu'il n'était pas du genre à reprocher sa fougue à la jeunesse. Sauf que Rick était différent. Dangereux, et peut-être instable.

Je ne m'inquiéterais pas si c'était Julian qui s'intéressait à Alanna. Mais ce Rick, c'est de la graine de malheur.

Et toi, tu tournes à la vieille baderne. Il y a encore deux ans, tu l'aurais invité à boire un coup.

C'était un autre temps. Je n'avais pas une fille de cet âge. D'un côté, des entrepreneurs prétentieux qui veulent l'embaucher dans l'espace. De l'autre, un petit tordu qui veut l'emmener sur sa moto.

Qu'est-ce que tu préférerais ?

Ni l'un ni l'autre.

Tu sais, à plus ou moins brève échéance, Alanna va partir vivre sa vie et nous abandonner, Skerry. Et tu auras beau t'inquiéter tant que tu veux, ça n'y changera rien.

Merci, chérie. Grâce à toi, je me sens beaucoup mieux.

Il se renfrogna et reporta son attention sur Hawkins.

Il a une voix superbe, songeait Alanna en écoutant Ethan Hawkins, subjuguée. Que c'est excitant. Les colonies spatiales. Elle adorerait les visiter. Elle vit son père qui regardait Hawkins de travers et retint un rire. Ses parents n'étaient pas des fans du voyage spatial. Elle ne pouvait certainement pas les blâmer après l'épreuve qu'ils avaient traversée, des années auparavant. Mais elle, pourquoi ne partirait-elle pas ? Malgré sa première impression, Hawkins lui semblait un type bien. Après tout, c'était un héros. Il avait sauvé ses parents, sans parler de Mélanie et de Yosh.

— Merci, colonel. (Vincent Guindelle était debout et il s'adressa au public :) Nous allons faire une courte pause durant laquelle notre conférencier invité répondra volontiers à vos questions.

L'auditorium s'illumina. Alanna se leva et s'étira.

— Ça t'a plu ? lui demanda sa mère.

— Il était super, dit Alanna. Tu crois que quelqu'un va se proposer ?

— Qu'est-ce qu'on en a à fiche ? intervint son père. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour Hawkins. Il me paraît tout à fait capable de s'engager lui-même.

Mélanie et Yosh s'étaient rapprochés.

— Skerry, ne sois pas si dur envers Hawkins. Il m'a l'air sincère, dit Yosh.

— Ce genre de type n'est jamais sincère.

— Ce genre ? Quel genre ? demanda Alanna.

— Le genre dont l'intérêt s'arrête à ce que les mutants peuvent lui rapporter.

— Je ne pense pas qu'il soit comme ça, protesta vivement Alanna. Pour moi, c'est un héros. Un visionnaire. Je sais qu'il recherche notre aide, mais c'est pour une bonne cause, non ?

— Teenie, tu ne sais rien de ce type. Crois-moi, dit son père en lui tapotant l'épaule, quand tu auras bourlingué autant que moi, tu ne le trouveras plus aussi héroïque. Ni visionnaire.

Alanna s'enflamma encore plus. Comment son père osait-il la traiter comme une jeune sotte devant tout le monde ?

— Excusez-moi !

Elle s'éloigna à grandes enjambées, rageuse. Lorsqu'elle retrouva sa clarté d'esprit, elle était au sein de la salle, les yeux braqués sur Rick Akimura. Il se trouvait au sein d'un petit groupe en effervescence entourant Hawkins. Alanna étudia le garçon avec attention. La mâchoire puissante et le nez proéminent. Des épaules musclées. Cheveux bruns en bataille. Tout en lui l'attirait. Oh, certes, son frère Julian était séduisant lui aussi, mais sans cette force brute qui émanait de Rick. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il n'avait cessé de la taquiner. C'était il y a trois ans. Le ferait-il aujourd'hui ? Si oui, il allait s'apercevoir qu'elle avait du répondant.

3

Rick avait vu son enthousiasme grandir à chaque mot que prononçait Hawkins. Aller dans l'espace ! Participer au développement de la technologie spatiale ! Oui, oui, oui. C'était ce qu'il avait toujours pressenti vouloir faire, mais sans jamais vraiment parvenir à l'exprimer. Profitant de la suspension de séance, Rick avait bondi pour rejoindre le groupe entourant l'homme à la peau noire et au charme charismatique. Signer pour partir dans l'espace ? Et comment donc. Il imaginait la tête de sa tante Kelly, qui avait tenté quelques années auparavant de l'intéresser au corps des navigants. Mais ça, c'était différent. C'était, comment dire, tout à fait son truc. En quelque sorte, il l'avait toujours su. Il appartenait à l'espace. Il était né pour aider Ethan Hawkins à conquérir le futur.

L'homme lui adressa un large sourire.

— Eh bien, jeune homme, je vois que j'ai capté votre intérêt.

— Euh, oui, je veux dire, je pense que vos propos avaient beaucoup de sens. Du reste, l'espace m'a toujours fasciné.

— Ravi de l'entendre, commenta Hawkins. Vous vous appelez Rick, n'est-ce pas ?

— Rick Akimura.

— Évidemment. Rick, cela me ferait plaisir si vous veniez me voir. (Hawkins lui tendit une holocarte.) J'ai un satellite stationné en orbite et je serais heureux d'organiser pour vous le voyage, l'hébergement et le reste.

— Génial !

Un sourire apparut sur le visage de Rick. Il se voyait déjà installé avec Hawkins à bord de son satellite, à discuter des petits problèmes de soudure dans le vide pendant que la Terre tournerait au loin.

Tomas Carpenter s'avança nonchalamment vers Hawkins. Il avait le visage fendu d'un sourire pétillant de malice. Il adressa à Rick un bref regard en coin.

— Ainsi, colonel, dit-il, vous vous intéressez aussi aux mutants infirmes ?

— Pardon ? réagit Hawkins, l'air troublé.

— Infirmes, répéta Carpenter. Dysfonctionnels. Il n'a pas le moindre don. La seule soudure qu'il serait capable de faire, ce serait avec une lampe au laser.

— Si je ne m'abuse, je ne discutais pas avec vous, lança Hawkins d'un ton glacial.

Carpenter lui adressa un regard surpris et recula parmi la foule. Hawkins se tourna vers Rick.

— Veuillez excuser cette intrusion, dit-il. Et s'il vous plaît, restons en contact. On ne fait pas de distinction au niveau des aptitudes, on a besoin de tout le monde.

Le ton chaleureux paraissait forcé. Rick s'éloigna avant que Hawkins puisse remarquer son désappointement.

Julian s'approcha de son frère, un verre à la main.

— Depuis quand te passionnes-tu pour l'espace, Rick ?

— Laisse-moi tranquille.

Julian le prit par l'épaule.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je te dis de me laisser tranquille, bon sang !

Rick tourna les talons et se dirigea vers la sortie.

À cet instant, il ne pensait pas au futur. Tout ce qu'il voulait, c'était un peu d'air frais. Peut-être celui de Portland. Il pouvait y être en cinq heures...

— Tu pars déjà ? fit une voix féminine aux accents mélodieux.

Rick s'arrêta net.

Alanna. Elle était tout près, avec un sourire engageant sur les lèvres. Ses cheveux noirs tombaient en mèches ondulantes autour de son visage et jusque dans le dos. Sa peau était d'un vert de glace et ses yeux étincelaient.

— Oui, je pensais aller marcher un peu, répondit-il en lui décochant son sourire de corsaire. Tu es Alanna, n'est-ce pas ?

Elle lui retourna un regard effronté, un regard qui invitait au flirt.

— Tu veux de la compagnie ?

Il haussa les épaules.

— Bien sûr. Mais ta famille ne va pas s'inquiéter si tu n'es pas là pour l'assemblée générale ?

Il s'attendait à la voir se refermer, rire sottement, rougir et courir vers son père. Au lieu de cela, elle le regarda crânement dans les yeux.

— Ils s'en remettront. À moins que tu veuilles que je leur demande de nous accompagner.

— Non, merci.

— Bon, alors ?

Rick eut un moment d'hésitation.

— Tu ne préférerais pas aller te promener avec un multitalent ?

— Si c'était le cas, je m'adresserais à l'un d'eux.

— Parfait.

Il lui tint la porte. Il eut juste le temps de croiser le regard de son frère Julian et de lire sur son visage un étonnement admiratif mêlé de déconvenue. Puis il s'avança dans la nuit étoilée, sur les talons de sa cousine.

Les étoiles répandaient leur lumière froide sur le chemin qui les éloignait de la salle de réunion. C'était une de ces nuits sans lune, celles qu'il préférait ; et marcher dans les bois aux senteurs aromatiques en compagnie d'une jolie femme était également l'une de ses activités préférées.

— Sens les eucalyptus, dit Alanna d'une voix enjouée. Leur parfum me paraît toujours tellement pur. Comme s'il filtrait les impuretés de l'air.

— Ça me fait chaque fois penser à l'hiver, répondit Rick. Et aux inflammations de gorge. (Il rit.) Ce n'est pas très poétique, hein ?

— Non. Mais c'est authentique.

— Sans doute. Mais dis-moi, je crois avoir entendu quelque chose à propos de tes talents de poète ? Selon mon père, ta mère t'aurait demandé d'écrire quelques paroles pour une de ses compositions.

— Ma mère ! (Le ton d'Alanna était explosif.) Bien sûr qu'elle me l'a demandé. Si je la laissais faire, elle gérerait toute mon existence. Tiens, cet automne, elle s'est arrangée pour que je suive le programme Whitlock à Radcliffe. Elle a tiré toutes les

ficelles, et une fois que tout était réglé, elle m'a demandé si j'avais envie d'y aller.

— Ça ne me paraît pas une offense mortelle.

— Oh, je sais que je devrais lui en être reconnaissante. (Elle poussa un soupir théâtral.) Mais je sais aussi que, pour tout le monde, avant d'être Alanna, je suis d'abord la fille de Narlydda. Quand ils me regardent, c'est ma mère qu'ils voient.

— N'en sois pas si sûre, dit Rick. Si je ne m'abuse, ce n'est pas à ta mère que j'ai proposé de faire une promenade.

Alanna gloussa et prit le bras du garçon.

Il percevait l'exaltation dans sa voix, la grâce dans sa démarche. Comment Skerry et Narlydda avaient-ils pu concevoir pareille beauté ? Il était à la fois attiré et hésitant. Elle était ravissante, c'est vrai. Mais aussi un membre de sa famille.

— Pourquoi es-tu venue ici avec moi ? demanda-t-il.

— Oh, j'en ai tellement assez de ces réunions, répondit-elle. Les meilleurs moments, c'est encore quand je réussis à m'éclipser. (Elle éclata d'un rire aux sonorités cristallines.) Une fois, mon père et moi sommes partis en douce pour aller dans un bar à Sausalito. Ma mère était furieuse. Rick eut un petit rire.

— Ton vieux est renommé pour ce genre d'exploits. J'ai entendu des trucs dingues sur lui.

— Il est formidable. Mais c'est quand même un père.

— Protecteur à l'excès ?

— C'est peu dire. Il ne se rend pas compte que je ne suis plus une petite fille. Aussi, je pense que je dois lui prouver.

— En partant dans la nuit avec ton cousin, la brebis galeuse de la famille ?

— Eh bien, non. Et oui. Rick la saisit par l'épaule.

— Écoute, si tu es venue simplement ici pour donner une leçon à tes vieux, ne compte pas sur moi. Je ne tiens pas à servir à cela. Ni à me frotter à ton père.

— Tu as peur ?

— Ne sois pas bête, répliqua-t-il.

Mais c'était peut-être bien le cas, pensa-t-il.

— Mon père ne te ferait jamais de mal.

— Oui, si je l'ai repéré avant qu'il me voie. (Rick donna un coup de pied dans un bourgeon d'eucalyptus, qu'il envoya rouler

sous un buisson.) Tu m'as accompagné pour cette seule raison ? Pour contrarier tes parents ?

— Si je dois expliquer pourquoi je suis venue, alors autant retourner au meeting, dit-elle en prenant un faux air dégoûté. Je crois que tu sais pourquoi je suis là. (Elle se rapprocha de lui.) J'ai entendu raconter des choses intéressantes sur toi aussi, Rick. Mon jeune cousin tout fou.

Il sentit sur sa joue un contact froid, spectral. La main d'Alanna, qui s'attarda un peu. Comme s'il était touché par la lumière des étoiles.

— Je ne suis pas aussi fou qu'on le dit.

Elle se rapprocha davantage. Ses lèvres étaient douces sur les siennes, fraîches d'abord, puis chaudes. Beaucoup plus chaudes. À chaque endroit qu'elle effleurait, il sentait monter la chaleur.

Il l'attira contre lui et sentit une force étonnante dans cette silhouette délicate. L'envie de la coucher sur la mousse de la colline était puissante. Rester là avec elle jusqu'à ce que sa colère et sa frustration soient apaisées. Serait-elle celle qui les dissipérait ? Celle qui le guérirait ? Pendant un moment, il fut tenté de céder, terriblement tenté. Mais pas maintenant. Le meeting n'était pas encore terminé. Et s'ils revenaient tous les deux dans la salle, transpirant et haletant, Alanna devrait rendre des comptes. Il ne pouvait pas lui faire ça. Déjà, il sentait qu'elle n'était pas de taille à lui résister. À contrecœur, il la lâcha.

— Que se passe-t-il ? demanda Alanna.

— Rien.

— Tu n'as pas envie de sortir avec moi ?

— Si. Très envie. Mais pas ici. Pas maintenant.

Elle jeta un regard au loin, comme anéantie.

— Dis donc, pour un jeune fou...

— Je ne veux pas commettre de folie avec toi. Pas comme ça.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

Il lui prit la main.

— Moi non plus, à vrai dire.

Comment expliquer qu'il la désirait, mais pas ici, pas maintenant ? Comment lui dire qu'il ne voulait pas être le prétexte pour elle de faire un pied de nez au Conseil ? Pas question d'être un trophée qu'elle brandirait devant ses parents. Mais était-elle vraiment la fille de son père, toute insouciance et insolence, simplement en quête d'un bon moment à passer ?

Et s'il en était ainsi ? Devait-il le lui reprocher ? Au moins était-elle sincère. Fallait voir comment ses yeux brillaient. Magnifiques. Pourquoi se transformait-il soudain en pur chevalier alors que la ravissante Alanna était à ses côtés dans la nuit froide, et le désirait ?

Elle fit demi-tour, prête à repartir.

Il lui prit la main. L'attira à lui. Se laissa glisser sur le doux tapis de feuilles.

— Hé !

— J'ai changé d'avis, murmura-t-il.

Elle émit un petit rire.

— À la bonne heure.

Dès lors, aucun des deux ne parla davantage.

Julian regardait un groupe d'enfants pratiquer la lévitation près de la porte latérale de l'auditorium. Ils faisaient des bonds en s'élançant depuis le plafond et les murs, riant et criant d'excitation. De temps à autre, la réprimande d'un adulte les calmait quelques secondes, mais rien ne pouvait entraver bien longtemps leur exubérance. Julian, lui, n'était pas gêné par leur chahut.

Quand il était plus jeune, les meetings du Conseil étaient les seules occasions où il pouvait jouer avec d'autres enfants mutants. Les seuls moments où s'effaçait l'impression d'être quelqu'un d'un peu bizarre à cause de ses pouvoirs. Là, devant les jeux bruyants des enfants, il éprouvait un sentiment d'envie mêlée de nostalgie : aucun d'eux n'avait grandi au sein d'une famille d'infirme ou de non-mutants. Aucun d'eux ne se disputerait jamais avec un frère jumeau handicapé. Les pouvoirs mutants – ou l'absence de ces pouvoirs – auraient pu dresser une solide barrière entre Julian et Rick. C'était sans

compter avec l'empathie due à leur condition de jumeaux, ce lien spécial qui les unissait.

— Julian, qu'as-tu pensé du discours de Hawkins ? Sa tante Narlydda, revêtue d'un tailleur moulant couleur lavande, le regardait du haut de sa stature royale. Il haussa les épaules.

— Il est comme tous ces requins qui viennent mendier nos talents.

— Ta remarque est cynique.

— Mais réaliste. D'ailleurs, je parie que tu ressens la même chose.

— Je ne veux pas en discuter là avec toi. (Les yeux de Narlydda pétillèrent.) Naturellement, j'ai de bonnes raisons de trouver le colonel sympathique. Après tout, il m'a sauvé la vie, ainsi que celle de Skerry. Sans parler de ta mère et de ton père.

— Oui, je sais. Un de ces jours, mon père va mettre ça en musique : *La Ballade du libérateur*. (Julian fit mine de pianoter sur un clavier de synthétiseur.) Du reste, je croyais que c'était *toi* qui les avais tous sauvés. En les maintenant dans une sphère d'oxygène le temps que Hawkins et compagnie viennent vous récupérer ?

Narlydda sourit.

— Oui, quelque chose comme ça. Bon, je suppose que tu es immunisé contre la fièvre de l'espace.

— Je l'espère. J'ai des projets sur Terre. Il m'arrive de penser que mon dingue de frère serait plus heureux en orbite. La vitesse de décrochage, apparemment, c'est le temps qui convient à Rick. Mais très peu pour moi.

— Parle-moi de ton labo, ton univers de miracles. Est-ce que la recherche sur les visions avance ?

Julian hésita. Il n'avait pas vraiment envie de parler de son travail. Mais il ne voulait pas non plus se montrer grossier.

— C'est très intéressant, dit-il. Jusqu'ici, je n'ai vu qu'une image.

— Quel genre ?

— Une femme, vêtue de blanc.

— Qu'est-ce que ça signifie ? L'as-tu reconnue ?

— Non. Et je ne tiens pas à l'interpréter. Nous avons un tas de théories sur le contenu précognitif des visions, mais pas grand-chose qui nous ouvre des horizons. Pour l'instant.

Narlydda secoua la tête.

— J'ai toujours pensé que tout cela n'était que balivernes. Une chapelle de scientifiques mutants qui prennent leurs désirs pour des réalités.

— C'est faux.

Julian avait parlé plus haut qu'il n'aurait voulu. Mais Narlydda l'avait mis à cran.

— Tu veux dire qu'ils ont fait la preuve qu'il y a incontestablement matière à précognition dans ces visions ?

— Pas exactement.

Elle lui lança un regard triomphant.

— C'est ce que je pensais.

— Je suis certain que nous finirons par décoder le contenu des visions, reprit le jeune homme.

— Ne te sens pas offensé, Julian, dit-elle en lui pressant l'épaule. Si on fait abstraction du sens de toutes ces expériences, je suis sûre que ce doit être fabuleux d'avoir des visions. En fait, j'aimerais beaucoup essayer.

Ses yeux s'étaient mis soudain à briller. Julian détourna le regard.

— Seuls les télépathes peuvent recevoir des visions.

— Oh ! (Elle lui adressa un sourire ironique.) Quel dommage ! Bon, je suppose que ça ne te fait pas peur.

— Quoi donc ?

— Les visions.

— Pourquoi devrais-je en avoir peur ? Quelqu'un a une vision, et moi je ne fais qu'y pénétrer par télépathie.

— Pour moi, les visions ont toujours été synonymes de douleur et de folie.

— Peut-être pour ta génération et les précédentes. Mais aujourd'hui, nous avons des drogues pour les contrôler. (Julian se déplaça d'un pied sur l'autre, brusquement mal à l'aise.) Je veux dire, je sais bien que mon grand-père en est mort, mais c'était avant que la Percoline et les autres antidépresseurs soient inventés.

— Bon, j'aimerais partager ce sentiment. (Narlydda eut un petit frisson.) Sois prudent, Julian.

— Ne t'inquiète pas.

— C'est une de ces prérogatives qui incombent aux tantes, dit-elle en souriant. Et s'il te plaît, tiens-moi informée de l'avancement de tes recherches. Les perspectives esthétiques qu'elles recèlent me paraissent fascinantes. Peut-être qu'un jour les non-télépathes pourront eux aussi entrevoir des visions. Bon, je crois que Guindelle est sur le point de nous rappeler. (Elle s'interrompit, et son sourire disparut.) J'espère que ton frère va se décider à nous rejoindre bientôt.

Mais Rick ne revint pas. Ni Alanna. L'annonce fusa : « Rappel à l'ordre. » Chacun reprit sa place.

— Prêts pour le vote ?

La foule répondit de façon affirmative. Le compte des voix se fit rapidement, sans surprise. Vincent Guindelle l'emporta sur Paula Byrne et fut élu gardien du Livre pour le Conseil mutant de l'Ouest. Il accepta sa nomination avec quelques phrases de remerciement.

Byrne concéda la défaite avec moins d'élégance. Elle se dirigea vers le podium tel un ouragan, ses cheveux blancs flottant autour de sa tête comme un nimbus.

— J'avais espéré que vous auriez retenu la leçon, dit-elle. Mais l'érosion des valeurs, des traditions, poursuit son chemin. Quand reconnaîtrez-vous vos erreurs ? Revenez à ce que dit le Livre. Avant qu'il ne soit trop tard ! Chassez les étrangers ou alors vous perdrez votre héritage.

— Va t'asseoir, Paula.

— Rentre chez toi !

A-t-elle vraiment cru qu'elle avait une chance ? On devrait la jeter dehors. Elle est folle. Elle veut faire du Livre une espèce de religion. Nous faire passer pour des hérétiques ! Où se croit-elle ?

— Tu as vu le vote. Alors à bientôt. Ou à jamais.

— Elle ne sera pas contente tant qu'elle n'aura pas contaminé l'ensemble de la communauté mutante avec ses idées paranoïaques.

Sous ce concert d'invectives railleuses, proférées de vive voix ou projetées par la pensée, Paula Byrne sortit précipitamment de la salle, suivie par cinq ou six fidèles.

— Un peu d'ordre, maintenant, demanda Vincent Guindelle. Du calme. Il faut se calmer. (Les sifflets s'éteignirent.) L'œuvre de l'artiste Narlydda est renommée, déclara Guindelle. Et nous sommes honorés de la recevoir parmi nous. Aujourd'hui, elle nous a apporté un cadeau précieux, destiné à être accroché dans la salle du Conseil.

Un paquet volumineux flotta en direction du podium. L'emballage se mit à brûler. Des flammes jaunes et vertes dévorèrent le rembourrage protégeant l'œuvre d'art, tandis que des jets d'étincelles couleur de bronze étaient projetés dans les airs.

L'assistance retenait son souffle.

La fumée recouvrait l'estrade. Alors, un vent de tempête s'engouffra depuis le balcon pour aérer la salle, révélant la sculpture à trois panneaux, soigneusement accrochée au mur derrière le gardien du Livre. Éclatante de lumières fluo bronze, bleu et pourpre, dont chaque nuance était réfractée ou réfléchie par l'émail.

— Bravo, Narlydda !

— Et Skeny aussi !

Magnifique. Simplement magnifique.

Un discours ! Allez, dis quelques mots.

Mais Narlydda secoua la tête.

Le brouhaha grandit. Finalement, Skerry envoya un message télépathique : *Narlydda ne fait jamais de discours. D'ailleurs, son œuvre parle d'elle-même. Aussi, contentez-vous de la regarder et calmez-vous. Ou alors, on la remporte à la maison.*

Au milieu des rires, la réunion se transforma peu à peu en un joyeux tohu-bohu de bavardages et d'invitations à dîner. Toutefois, quand Julian rejoignit le petit groupe formé par ses parents, Narlydda et Skerry, il constata que son oncle n'avait pas du tout le sourire.

— Mélanie, ton fils, je vais lui briser le cou pour lui donner une leçon, dit celui-ci d'une voix grinçante.

— Calme-toi, intervint Narlydda, avant d'adresser un sourire glacial à son mari. Ce qu'il veut dire en réalité, c'est qu'il meurt de faim.

— Qu'y a-t-il ? s'étonna Mélanie. Où est Rick ? Où est Alanna ? Je croyais... (Elle parcourut la salle du regard.) Oh ! oh !

Skerry fronça les sourcils.

— C'est aussi mon avis.

— Julian, se hasarda Yosh, ne voulais-tu pas nous parler de ton travail au laboratoire ?

— Papa, tu es un peu en retard, répondit Julian, dont les préoccupations étaient ailleurs.

Où était Rick ? S'était-il sauvé ? Oncle Skerry semblait sur le point d'exploser.

— Mélanie, retournons à l'hôtel, proposa Yosh. Skerry et Narlydda peuvent nous retrouver là-bas pour dîner dans une demi-heure. Si Rick n'est pas revenu à ce moment-là, qu'il aille au diable. J'ai une répétition tôt demain matin.

— Vas-y, répondit Mélanie. Je vais attendre.

— Ne sois pas stupide, insista Yosh. Julian prit sa mère par le bras.

— Il a raison, maman. Tu ne sais même pas si Rick va revenir.

Une lueur de défi apparut sur le visage de Mélanie.

— Il ne partirait pas sans me dire au revoir.

— Maman, sois raisonnable. Il n'y a plus personne ici, le soir. Mets un message sur l'écran près de la porte. Il saura où nous retrouver. (Il secoua gentiment sa mère.) Allons.

Mélanie se renfrogna.

— Très bien. Allons-y.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la sortie, Rick entra précipitamment dans la salle. Il s'arrêta net, les yeux écarquillés de surprise.

— Le meeting est terminé ?

— Évidemment, dit Mélanie d'un ton sec. Ton minutage est parfait, comme d'habitude.

— Désolé. J'ai été, euh... retardé.

Son air mystérieux se changea en expression de dépit lorsque Alanna, après une entrée discrète, vint se placer à côté de lui.

— Je me suis perdue dans les bois, dit-elle. Rick m'a aidée à retrouver mon chemin.

Elle sourit au garçon d'une façon que Julian trouva amusante. Il était bien le seul dans ce cas.

— Ainsi, la galanterie n'est pas morte, déclara Mélanie.

Skerry fit un pas en avant. Son visage était rouge de colère.

— Alanna, je veux te parler.

— Plus tard, papa.

— Alanna, intervint vivement Yosh, aimerais-tu nous accompagner jusqu'à l'hôtel ? Tes parents doivent nous y retrouver...

— Je la ramène en moto, dit Rick. Ça ne dérangera pas Julian de rentrer avec maman et papa. Je sais qu'il se sentira plus en sécurité.

Julian se força à rire.

— C'est vrai, acquiesça-t-il.

— Ah, eh bien, d'accord, dit Alanna. On se verra donc à l'hôtel.

Elle se retrouva dehors avec Rick avant que personne n'ait pu réagir. Narlydda se tourna vers Skerry.

— Pas un mot de plus ou je fais de toi le sujet de mon prochain tableau.

Installée dans le glisseur, Mélanie hocha la tête avec admiration.

— Cette petite Alanna a du style.

— J'appellerais ça de l'aplomb, rétorqua Yosh. Et vu son héritage, cela n'a rien d'étonnant.

— Peut-être que Rick sera assez malin pour ne pas s'arrêter, dit Julian.

— Pas avant Los Angeles, ajouta son père.

— Ou l'Amérique du Sud.

Mélanie poussa un soupir.

— Je souhaite presque qu'il le fasse, annonça-t-elle. Sinon, je vais devoir avertir la sécurité de l'hôtel. Je ne tiens pas à ce que Skerry le tue sous mes yeux.

Des fluos rose et jaune pastel illuminaient la salle à manger du *Hérisson*. Le haut-parleur mural diffusait une musique d'instruments à cordes. Lénifiant. Pourtant, le groupe attablé était tendu, plongé dans un silence embarrassé.

Alanna mastiquait sans goûт le contenu de son assiette. Son père refusait obstinément de la regarder ou de lui parler. Sa tante Mélanie, cependant, semblait bien résolue à rompre le silence.

— Alanna, dit-elle, ta mère me dit que tu as été acceptée à Radcliffe.

— C'est exact.

La jeune fille piqua un morceau de calamar sur lequel elle fixa son attention, évitant le regard de sa tante.

— Mais c'est formidable. Tu dois être très contente. Est-ce qu'il te tarde de commencer ?

— Oui. Ce devrait être intéressant.

— Tu n'as pas l'air très enthousiaste.

— Eh bien...

— Bien sûr qu'elle l'est, coupa Narlydda. Son travail a impressionné tout le jury d'admission à Whitlock. Ils m'ont fait part de leur impatience à l'idée de l'accueillir dans le cours.

— Bon, on sait maintenant dans quelles dispositions se trouve Whitlock, dit Yosh. Mais toi, Alanna, qu'en penses-tu ? demanda-t-il avec un sourire doux et engageant.

Alanna aurait voulu lui répondre qu'elle se sentait indécise, confuse, certainement pas confiante. Oncle Yosh était capable de comprendre ce sentiment ambivalent. Mais sa mère la tenait sous son regard, et la jeune fille savait ce qu'on attendait d'elle. Elle feignit un sourire ravi.

— C'est vraiment très stimulant, dit-elle. C'est une merveilleuse opportunité et j'ai la chance qu'elle me soit offerte.

À l'évidence, c'était une performance remarquable. D'ailleurs, tout le monde autour de la table hochait la tête en souriant. Tout le monde, sauf son père. Il la regardait à présent d'un air sceptique, presque narquois. Elle fixa les yeux sur son assiette, loin de la fureur glacée qui se lisait dans le regard de Skerry.

À côté d'elle, Rick continuait à manger, indifférent à la conversation. Alanna sentait une chaleur amie se dégager à l'endroit où sa jambe pressait la sienne. Tout à coup, elle aurait voulu qu'ils se retrouvent tous les deux sur cette colline, sous une pluie d'étoiles.

— Yosh, dit sa mère, à quand est prévue la première de ton cycle de chansons sur la Planète Rouge ?

— Le mois prochain. Et je suis en train de composer la musique de l'holorama ambulant des bulles III et IV.

Alanna vit que Rick commençait à s'affaisser sur son siège, rendu somnolent par la nourriture et la boisson, après leurs ébats amoureux. S'imaginait-il pouvoir l'ignorer sous prétexte qu'il était repu ? Par la pensée, elle lui infligea un petit pincement espiègle entre les jambes, ce qui l'obligea à se redresser. Il se rassit, les yeux écarquillés, et se tourna vers la jeune fille.

— Alanna, tu y vas un peu fort, chuchota-t-il. Je t'avertis, ne t'amuse pas à tes trucs de mutant avec moi.

De l'autre côté de la table, son père virait au cramoisi.

Vaut mieux freiner un peu, se dit-elle. Je n'ai pas envie que papa nous fasse une attaque.

Mais alors que les adultes poursuivaient leur conversation décousue, Alanna était de plus en plus agitée et agacée. L'attitude glacée que lui imposait son père lui portait sur les nerfs. À présent, Rick la snobait ouvertement, discutant avec Julian des travaux du laboratoire de Berkeley, tandis que sa mère parlait de sa dernière œuvre. Avec précaution, elle envoya une onde télékinésique sonder en douceur, mais irrésistiblement, le jean de Rick. Au-dessus du genou droit. Puis le gauche. Plus haut. Voilà. Maintenant, concentre-toi.

Rick se tortilla sur sa chaise.

— Arrête, murmura-t-il.

Le sourire aux lèvres, elle augmenta l'intensité des attouchements. Des gouttes de sueur commencèrent à perler sur le front du garçon. Son pantalon trahissait à présent un net renflement. Alanna but une gorgée de vin, souriant gentiment à sa tante Mélanie, sans perdre une miette des réactions à côté d'elle. N'était-ce pas un faible gémissement qu'elle entendait ?

Elle circonscrit sa cible, augmenta la cadence. Rick tenta de se lever. Tout en répondant à une question de l'oncle Yosh, Alanna, d'une vive poussée mentale, remit le garçon sur son siège. Sa respiration devenait haletante.

— Rick, ça va ? demanda sa mère.

— Très bien, répondit-il d'une voix étranglée.

— Ça n'en a pas l'air.

Attends encore une minute, pensa Alanna. Juste une minute et...

Splash !

Alanna resta bouche bée. Elle était trempée, couverte de bière. Le verre devant Rick était vide.

— Désolé, dit-il. (Le ton était désinvolte, mais son regard meurtrier.) Un tic nerveux, sans doute. Je vais demander des serviettes.

Il fit signe au roboserveur.

— Je ne te crois pas, souffla Alanna. Je faisais juste ça pour rigoler.

— Rigole avec quelqu'un d'autre, alors.

Deux sphères noires, bardées de lumières bleues clignotantes, se précipitèrent. En un clin d'œil, la table fut nettoyée. Rick jeta la dernière serviette imbibée de liquide sur la table et se leva.

— Je dois y aller, dit-il.

Il se pencha pour embrasser sa mère sur la joue. Sans un regard derrière lui, il sortit de la salle à grands pas.

Alanna se leva pour le suivre. Sans prendre la peine de réfléchir. Elle était furieuse d'avoir été arrosée de bière, mais elle ne pouvait pas le laisser partir comme ça.

— Hé, attends !

Le parking était sombre, l'air glacial. La grande silhouette de Rick se dessinait, telle une ombre, à côté de la moto.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança-t-il d'un ton cassant.

— Tu t'en vas ?

— Oui.

— Rick, je suis désolée.

— Ça va.

Il mit le moteur en marche.

— Reste là.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne veux pas que tu t'en ailles. Les yeux du garçon brillaient de colère.

— C'est ça ! Tu veux continuer à jouer avec moi à tes petits jeux de sorcière ? M'humilier devant mes parents ? Estime-toi heureuse, ce n'était que de la bière.

— J'ai dit que j'étais désolée, insista-t-elle en s'agrippant au blouson de cuir du garçon.

— Des mots.

— Comment puis-je me faire pardonner ?

Il eut un rire sardonique et la fit monter sur la moto.

— Attends ! objecta-t-elle. Il faut que j'y retourne. Mes parents...

En guise de réponse, il lança l'engin sur le parking, avant de s'engager sur un chemin obscur au milieu du bois. Pendant quinze minutes, Alanna n'eut d'autre ressource que de se cramponner. Elle avait peur d'user de son don télékinésique. Si elle calculait mal, la moto risquait de sortir de la route et de percuter un arbre.

Ils émergèrent du bois pour se retrouver dans une clairière sablonneuse. Rick coupa le moteur. Le roulement des vagues emplissait l'air, et un vent violent fouettait le sable qui s'incrustait cruellement dans la peau.

— Ramène-moi, intima la jeune fille. Tout de suite.

— Toi, la petite garce mutante aux talents si remarquables, tu n'as qu'à flotter jusque là-bas.

Il commença à s'éloigner d'un pas décidé. Elle le saisit par le bras.

— Tu ne vas quand même pas me laisser ici.

— Non ? dit-il en se retournant. À quoi on joue maintenant, Alanna ? (Il l'attira vers lui.) Tu cherches encore des sensations au rabais ?

Elle se débattit sous les doigts qui creusaient sa chair.

— Ce n'était qu'une blague.

Les yeux du garçon lancèrent des éclairs.

— Ne joue pas à ces petits jeux. Surtout avec moi. Je t'ai prévenue.

— Ce n'est pas ce que je voulais.

— Ah bon ? (Il la secoua.) Tu ne cherchais pas à prouver quelque chose à tes parents ? Eh bien, je vais t'en donner la possibilité. On va finir ce que tu as commencé.

Il la renversa sur le sable. Elle se tortilla pour lui échapper. Mais il était sur elle et déchirait sa tunique.

— Arrête !

Le sable crissait sous eux, froid et rugueux au contact de la peau. Elle tenta de se libérer du corps de Rick par la télékinésie, mais sa rage et sa peur dissociaient les impulsions, qui creusaient des sillons sur la plage en projetant des nuages de sable vers le ciel obscur.

— Toute ma vie, j'ai dû subir les blagues des mutants, dit Rick. Quand ils voyaient que je ne pouvais pas me défendre, ils en profitaient. Alors j'ai appris à rendre les coups, à être encore plus dur, plus méchant. C'est toute une éducation. Je ne veux pas être ton jouet, Alanna. Je ne veux être le jouet d'aucun mutant.

Il ouvrit la fermeture éclair de son jean.

— Rick, non ! Je t'en prie, arrête.

Il était comme un animal sauvage, et continuait à lui arracher ses vêtements.

— Arrête ! (Elle hurlait à présent, des cris de douleur.) Rick, tu te comportes exactement avec moi de la façon que tu reproches à tous les autres.

Quelque chose dans le ton de sa voix sembla toucher le garçon. Il eut un mouvement de recul et la regarda comme s'il émergeait d'un terrible cauchemar. Puis il se laissa retomber en arrière, secouant la tête.

— Oh, merde. Oh, merde. Je suis désolé, Alanna, (Elle se couvrit le visage en sanglotant.) Écoute, je... je suis devenu fou. Je savais bien que je n'aurais pas dû m'approcher d'une mutante.

Il se mit debout et s'éloigna. Alanna s'essuya les yeux du revers de la main. Tu voulais une expérience, songea-t-elle. Eh bien, c'est fait, n'est-ce pas ? Tremblante, elle se releva dans l'obscurité. Derrière elle, le moteur de la moto rugit.

— Rick, cria-t-elle. Ne me laisse pas ici !

Sur ses jambes chancelantes, elle courut vers la moto et grimpa derrière le garçon.

— Descends.

— Non.

— J'ai peur de te faire mal.

Sous la clarté lunaire, le visage de Rick paraissait plus jeune, sans défense. Terriblement pathétique. Alanna effleura sa joue. Sa main tremblait.

— La colère t'aveuglait, murmura-t-elle. Je te promets de ne plus jamais te traiter ainsi.

— C'est-à-dire ?

Elle lui prit la main.

— Donne-moi une seconde chance.

— Non. Tu le regretterais. Et moi aussi.

— En ce cas, ramène-moi au moins au restaurant. À une station de métro. Quelque part.

Elle sourit malgré elle. Devant le regard furieux du garçon, elle se demanda un instant s'il n'allait pas la jeter à bas de la moto et filer.

— Quelque part, dit-il dans un souffle rauque. O.K., je vais t'emmener quelque part.

Et il mit les gaz.

L'engin s'éloigna de la plage en faisant plusieurs embardées. Sous le vent qui menaçait de la décoller du siège, Alanna se cramponna à Rick, se serrant contre son dos. Elle entendit un puissant grondement et sentit la moto accélérer sous l'effet des turbos.

Les arbres n'étaient plus que des taches gris foncé. Ils grimpèrent la colline, franchirent le sommet. Une ville défila devant eux en bandes fluo rouge, bleu, orangé ; puis une autre. La station de métro de Sausalito passa comme une éclaboussure d'argent. Ils évitèrent un glisseur vert sur la voie supérieure du Golden Gate, dépassèrent un camion à trois remorques qui avait ses phares antibrouillard allumés, et traversèrent le péage comme une flèche. Le vent faisait flotter les cheveux d'Alanna comme un drapeau. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, la ville avait disparu. Ils roulaient sur une grande route sombre et sinuuse. Devant eux,

sur la droite, se dressait un panneau cabossé indiquant Santa Cruz.

Ils roulèrent encore une heure le long d'étroites routes de montagne, puis Rick engagea la moto dans la cour d'une vieille maison victorienne aux murs gris et coupa le moteur. L'éclairage au-dessus de la porte d'entrée jetait un halo vert-jaune sur leurs visages.

— Où sommes-nous ? demanda Alanna.

— Chez moi.

— Je pensais que tu allais me déposer à une station de métro.

— Tu avais tort. (Il monta les marches du porche.) Le taxi s'arrête ici, mademoiselle. Tu viens ?

Il pressa la plaque détectrice et entra dans la maison. Alanna se précipita à sa suite.

Dans la pièce centrale, un jeune homme maigre au teint pâle, aux yeux bleu clair et aux cheveux blond/blanc, était assis près de la fenêtre sur un canapé rouge avachi. Il paraissait avoir une trentaine d'années. Dans sa main, il tenait une pipe de breen.

— Aki. C'est qui, ton amie ? Rick se retourna.

— Henley, je te présente Alanna.

Le gars posa sa pipe et détailla la fille de la tête aux pieds, aller-retour.

— Drôlement mignonne, surtout pour une mutante.

— Ravie de vous plaire, ironisa Alanna.

— Si tu veux bien nous excuser, dit Rick. Je lui fais faire le tour du propriétaire.

Il tendit la main, qu'Alanna prit avec hésitation. Ils grimpèrent une volée de marches grinçantes avant d'arriver sur un palier.

— Ici, c'est ma chambre, indiqua Rick. La salle de bains est au bout du couloir. Là, c'est celle de Henley. Et voilà celle de Tuli. Dave est au bout du palier et la porte juste à côté de la sienne, c'est celle de Maria.

Le papier peint se décollait, avec ses motifs décolorés de canards en vol, et la moquette marron se désagrégait. Alanna pouffa de rire devant ce triste spectacle.

— Tu vis vraiment ici ?

— Ouais. (Il s'appuya contre le mur et lui décocha un sourire sarcastique.) Ce subtil charme rustique a un effet apaisant sur ma nature sauvage.

— Certainement.

— Évidemment, tout le monde n'apprécie pas. (D'un geste large, il ouvrit la porte de sa chambre.) Si ce n'est pas à ton goût, tu peux partir quand tu veux. Mais il y a une sacrée trotte jusqu'à Marin. Remarque, je te sens capable d'arrêter un camion sur la grand-route pour rentrer.

Elle passa devant lui et entra dans la pièce. Au mur, un hologramme de Beethoven la toisait sévèrement, juste au-dessus du plasti-lit. Des fluos rouges, au clignotement paresseux : les yeux.

— Un ami à toi ?

— À mon père.

Rick s'assit sur un coussin mural et observa la jeune fille. Le lit occupait un angle de la pièce. À côté, il y avait un écran portatif et un casque à transmission directe dans l'oreille interne. Les murs étaient garnis d'étagères supportant du matériel audio et des compacts.

— La musique doit prendre une place importante dans ta vie, fit remarquer Alanna. Je n'ai jamais vu un équipement pareil en dehors d'un studio.

— C'est de famille.

Rick se pencha et toucha un bouton argenté sur une console d'un noir brillant. Une musique classique sirupeuse sortit des haut-parleurs cachés dans les murs. Intriguée, Alanna dévisagea le garçon.

— Je m'attendais à tout sauf à ça, dit-elle. Beethoven ? Et le fin du fin en équipement audio. C'est si surprenant. Tu m'épates, Rick.

— À la bonne heure, dit-il, les yeux brillants. La mélodie s'amplifia. Alanna ferma la porte.

— Tu peux encore rentrer chez toi, insista Rick. Courir chez maman.

Elle tendit la main vers l'interrupteur et baissa la lumière.

Il l'attira dans ses bras avec une violence qui l'effraya et l'excita à la fois.

— Alanna, murmura-t-il. Ses lèvres étaient chaudes sur son cou. En moins d'une minute, ils furent sur le lit, leurs vêtements en tas sur le plancher. Sans un mot, il s'allongea sur elle et la pénétra. Elle répondit à chaque poussée avec une énergie féroce, l'invitant à aller plus loin. Gémisante, elle enfonça ses talons dans les cuisses du garçon, tandis que ses doigts lui labouraient le dos. Bientôt, sous les battements triomphants de son cœur, qui stimulaient la montée du plaisir vers l'orgasme imminent, elle perdit conscience de la musique, du décor et de tout le reste.

Rick s'éveilla en sursaut. Il était seul dans le lit. Où était Alanna ? Peut-être aux toilettes. Il entendit de l'eau couler dans les vieux tuyaux. Une minute après, la jeune fille revenait se glisser sous les couvertures.

— Hé ! Ils sont froids, ces orteils.

— Réchaaffe-les.

Il la caressa nonchalamment, pas vraiment excité, mais pas indifférent non plus.

— Mmmm, c'est bon. Je sens que je m'y habituerai.

— Ah oui ? dit Alanna en se blottissant contre lui. Ça te plairait si je restais quelque temps ?

— Hein ? Oui, je crois. (Il se gratta la tête.) Je n'ai pas l'habitude d'avoir une compagnie régulière...

— Je ne voudrais pas m'imposer.

Il enroula une boucle brune autour de son index, la déroula, l'enroula à nouveau.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'aime la façon dont tu t'imposes. Mais je n'ai pas vraiment passé d'annonce pour partager ma chambre. Et d'ailleurs, tu as des projets.

— Ma mère a des projets, répliqua-t-elle d'un ton acide.

— Peut-être. Mais ce cours Whitlock sera une excellente opportunité pour toi. Si tu es sérieuse dans ton travail.

Elle lui lança un regard sombre.

— Évidemment je suis sérieuse. Mais je ne pensais quand même pas que tu te rangerais du côté de mes parents.

— Attends. (Il s'assit et alluma une lampe fluo.) Je ne suis du côté de personne. En fait, tu peux me considérer comme un observateur objectif. Ce n'est pas du luxe puisque tu ne sais pas vraiment ce que tu veux, n'est-ce pas ?

Alanna poussa un soupir.

— On ne me laisse jamais le temps de décider seule. Dès que je donne un avis sur quoi que ce soit, ma mère déboule pour m'inscrire à un cours ou à un groupe d'études. Elle régente ma vie, et je dois dire amen.

Rick eut un sourire de compassion.

— Je crois savoir ce que c'est. Ma mère était un peu comme ça avec moi. Quand je me suis fait étendre à l'université de Berkeley, elle m'a poussé à aller bosser pour Cable News. Oh, j'ai essayé. Mais je n'ai pas pu supporter ces crétins de la vidéo. Ils sont tous comme des robots sans personnalité. (Le sourire se transforma en grimace.) Alors, mon père m'a trouvé un boulot à l'orchestre philharmonique de L.A. J'étais une sorte d'homme à tout faire. Encore que ça m'a plu. La musique était super. Papa m'a même laissé travailler avec lui sur son synthé. Mais il y a eu des compressions de budget. Gayle, l'autre larbin en chef, était une mère célibataire. Ils voulaient la virer. Alors je suis parti, pour qu'elle conserve son poste. Je me suis dit que c'était bon pour mon karma.

— C'est ça le privilège du rang. Tu ne peux pas te faire réengager ?

— Selon mon père, ils pourraient me proposer un poste l'année prochaine. Je verrai. Pour l'heure, ce qui m'amuse, c'est de conduire ma moto et de réparer des ordinateurs. J'envisage même d'aller faire des courses de moto sur les circuits professionnels. (Il croisa les bras et hocha le menton de satisfaction.) À mon avis, je devrais me défendre.

— Et tes parents seraient ravis, dit Alanna d'un ton pince-sans-rire.

Rick émit un rire bref.

— Non, sans blague. Si tu me voyais piloter une moto de jour...

— Si ça ressemble à ce que tu m'as montré cette nuit, je te crois sans peine. Quand même, on dirait que tu ne sais pas non

plus exactement ce que tu veux. Aussi ne vais-je peut-être pas tenir compte de tes sages conseils. (Elle fronça le nez.) Je ne suis pas prête pour l'université. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été protégée et couvée.

— Hé là ! Ne laisse pas tomber.

— Je ne laisse pas tomber. Mais si je veux être poète, j'ai besoin d'en savoir davantage sur la vie que sur les quatrains et les distiques.

— Et tu aimerais gagner un peu de temps en composant un poème sur nous deux, c'est ça ? (Rick secoua la tête.) Je ne sais pas si je dois me sentir flatté ou dépité.

— Oh, espèce de... (Elle lui donna un coup de coude dans les côtes.) Ce que je dis, c'est que j'aime être avec toi. C'est plus agréable, plus réel que tout ce que j'ai pu faire avant.

Rick se pressa contre elle.

— Je dois reconnaître que ça pourrait difficilement être plus réel. Du moins pour moi.

— Arrête de blaguer, Rick. Est-ce que tu me veux ? Est-ce que tu veux qu'on reste ensemble ? (Elle se redressa, pâle fantôme aux noirs cheveux fous et aux yeux dorés.) Tu sais, il faut que tu commences à penser à l'avenir. Tu n'es plus un gosse.

Rick allait dire qu'il n'avait pas envie de penser à l'avenir et que personne ne pouvait l'y obliger. Mais sous la lumière douce, le visage de la jeune fille était si beau... Il s'entendit répondre :

— Tu as peut-être raison.

Oui, peut-être. Subitement, il entrevit un futur qui n'était pas fait que de rencontres d'un soir, de repas à la va-vite et de virées solitaires sur les routes nocturnes. Il entrevit soudain la perspective de vivre avec Alanna. D'appartenir à quelqu'un qui lui appartiendrait. Peut-être même l'épouserait-il. C'était étrange, l'idée fit battre son cœur. Il regarda la jeune fille. Et resta le souffle coupé.

Les yeux d'Alanna étaient bordés de cernes sombres. Brusquement, elle paraissait beaucoup plus vieille. L'exubérance et la jeunesse de son visage avaient cédé la place à quelque chose de noble et de résigné. Des mèches grises éclaircissaient ses cheveux noirs. Sa peau s'était distendue au

niveau du cou, resserrée autour des lèvres. Et ses yeux étaient tristes. Tellement tristes.

— Rick, dit-elle, qu'y a-t-il ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

Il la vit se flétrir comme une aquarelle attaquée par la pigmentation. Il cligna des yeux, et elle était jeune et belle à nouveau. Son visage finement ciselé tremblotait dans la lueur jaune de l'éclairage. Il se frotta les yeux.

— Rien. Rien. (Il la tint tout contre lui et sentit la chair ferme. La fatigue, simplement.) Je crois que je suis en train de tomber amoureux, Alanna, chuchota-t-il. Je veux que tu vives avec moi. Dès maintenant.

Elle resta silencieuse.

Finalement, il risqua un regard vers elle.

Et vit des larmes couler le long de ses joues.

— J'ai dit quelque chose de mal ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête, lui adressa un sourire mouillé et l'embrassa.

— Non. Non. Tu as dit exactement ce qu'il fallait. Exactement. (Elle l'embrassa à nouveau.) Oh, Rick, moi aussi je t'aime.

Il la serra dans ses bras.

— Alors, c'est décidé. Tu restes. Whitlock, ce sera pour plus tard.

Alanna hocha la tête.

— Je vois d'ici la tête de mes parents. Autant que je ne suis pas là-bas pour vivre ce cauchemar. (Elle resta un moment pelotonnée contre lui, puis parut ne plus pouvoir tenir en place et se mit à observer la pièce.) Oh ! la la ! Si ma mère voyait ça. (Elle contemplait, fascinée, des mémoires électroniques reconstituées, alignées sur une étagère en face du lit. De minuscules lampes fluo bleues scintillaient.) C'est de la sculpture ? Ma mère adorerait ça !

Rick s'esclaffa.

— Maintenant que tu le dis, c'est une idée géniale. Quand ils ne seront plus réparables, je les vendrai comme des originaux d'Akimura. Ce sont des cerveaux d'ordinateur. C'est la première

fois que tu en vois ? Je m'amuse à les restaurer. Quand je ne fais pas de la moto.

— Ah oui ? lança-t-elle. (L'excitation brillait dans ses yeux.) C'est vraiment étonnant. Du post-révolutionnaire. Tu devrais les montrer à ma mère. Je suis sûre que ça l'inspirerait.

Il eut un sourire accommodant.

— La prochaine fois qu'elle vient nous voir. Promis.

Alanna tendit la main vers le cerveau électronique le plus proche. Mais le lit en plasti-gel bascula sous son poids. Elle perdit l'équilibre, heurtant durement l'étagère qui se détacha de ses crochets. Toute la rangée d'éléments glissa vers elle : une demi-tonne de métal.

Non.

Rick ne savait pas trop s'il l'avait crié ou pensé.

L'instant suivant, il était aux côtés de la jeune fille, son bras passé autour de ses épaules. Sur le plancher, les cerveaux électroniques formaient un tas impeccablement rangé, avec les lumières bleues toujours clignotantes.

— Ça va ? s'enquit Rick. Heureusement que tu as ces pouvoirs télékinésiques. Quand je pense que tu es assez forte pour retenir une tonne d'électronique.

Alanna demeura un moment dans les bras du garçon, tremblante. Puis elle leva les yeux vers lui.

— Rick, ce n'est pas moi qui ai rattrapé ces cerveaux, dit-elle. C'est toi.

Il la regarda dans le blanc des yeux.

— Tu plaisantes, répliqua-t-il d'un ton irrité. Tu sais bien que je suis un infirme.

4

Soulevant ses ailes vertes déployées en arc, un immense oiseau traversa les murs de la chambre d'hôpital dans une envolée majestueuse. L'image holographique restituait les moindres détails des plumes, sur lesquelles Hawkins fixait son regard tandis que les effets de l'anesthésie s'estompaient.

Il chercha des yeux une horloge murale ou un écran. Combien de temps était-il resté inconscient ? Le mobilier, au style aussi élégant qu'anonyme, ne lui fournit aucune indication. Il avait l'impression de sortir d'un état d'hibernation. Chacun de ses muscles protestait à la moindre sollicitation. Le simple fait de bouger la tête ou de tourner les yeux de droite à gauche lui était insupportable.

Un grésillement se produisit, et une image émergea du mur opaque. L'infirmière en chef du service des soins intensifs de l'hôpital général de Tokyo l'observait d'un air approuvateur.

- Vous êtes réveillé. Bien. Comment vous sentez-vous ?
- Ankylosé.
- Normal. Ça va passer.

Il sentit la piqûre d'une aiguille et vit un robot se replacer dans sa niche près du lit.

- Reposez-vous à présent.
- Il se sentait déjà mieux. Presque enjoué.
- Et le bras ? demanda-t-il.
- Oh, le bras est parfait. Vous verrez.

L'image de l'infirmière se brouilla. Quand Hawkins rouvrit les yeux, il découvrit M. Lee Oniburi, debout près de la porte, le visage fendu de son éternel sourire.

— Ça va ? s'enquit celui-ci. (Chaque fois qu'il hochait la tête, ses cheveux noirs en cuir verni se soulevaient comme du duvet.) J'ai demandé qu'on vous affecte une équipe spéciale de chirurgiens pour l'opération. Vous n'en trouverez pas de meilleurs.

Hawkins se redressa, plia son tout nouveau bras. La douleur cuisante avait disparu. La prothèse était lisse, recouverte d'une membrane plastique d'un brun tout à fait réussi et chaude au toucher : trente-sept degrés deux. Garantie par les meilleurs chirurgiens de Tokyo. Et par M. Lee Oniburi.

— Formidable.

Hawkins plia à nouveau son bras, brandissant le poing contre un danger imaginaire. Cinq doigts de plasti-chair prêts à frapper. Du beau boulot. Du très beau boulot.

— Essayez-le, proposa Oniburi.

Hawkins desserra son poing et attrapa un verre posé sur la table de chevet. Il le souleva. Le verre n'était encore qu'à mi-chemin du lit lorsqu'il se brisa en mille morceaux. Hawkins remercia le ciel que sa main ne soit pas faite de chair : il lui aurait fallu plusieurs points de suture. Sauf que, à l'évidence, une main normale n'aurait jamais brisé ce verre.

Oniburi avait les joues cramoisies.

— J'ai oublié de vous prévenir que ce bras est deux fois plus puissant que le précédent, précisa-t-il. Je suis terriblement désolé.

— Il faudra que je m'en souvienne, dit Hawkins.

Un panneau s'ouvrit dans le plafond. Un robot au corps rond et aux multiples jambes descendit au bout d'une corde transparente. Toutes ses lampes rouges clignotant, il arpenta le lit et le plancher alentour, aspirant les éclats de verre au son d'une aria de *Madame Butterfly* que diffusait un haut-parleur fixé dans son dos. Une fois sa mission accomplie, il émit un coup de sifflet aigu et remonta au bout de sa corde avant de disparaître dans la trappe du plafond.

— Ravissant, commenta Hawkins. Et pratiquement dans le ton. En tout cas, je vais devoir faire attention à ce bras. Surtout à faible gravitation. (Il s'assit sur le lit, l'air impatient.) Lee, combien de temps encore dois-je rester alité ?

— Vous allez pouvoir quitter l'hôpital bientôt, répondit Oniburi. Je souhaite que vous veniez avec moi maintenant pour un petit après-midi de relaxation.

Hawkins ne se départit pas de son sourire malgré sa contrariété. Il désirait retourner dans l'espace, sur la face froide

et impassible de la Lune qu'il regardait à travers la fenêtre. On s'occupait mieux des gens à distance ; on comprenait mieux leurs soucis, leurs angoisses, leurs besoins, leurs ressentiments. Mais Oniburi était là, qui réclamait de l'attention. Il fallait sacrifier aux convenances. Eh bien soit. Ce serait donc un après-midi au nom de l'amitié et des affaires.

— C'est très gentil de votre part, répondit Hawkins en faisant en sorte de moduler sa voix pour rassurer son interlocuteur, tel Pooh-Bah s'adressant à Ko-Ko dans l'acte deux du *Mikado*.

S'ensuivirent d'autres courbettes et hochements de tête. À première vue, Oniburi était fait pour le rôle du *Mikado*. Sauf que Hawkins l'avait entendu chanter chez *Salut Tonton*, un bar karaoké. Et en réalité, Oniburi n'était pas vraiment doué pour l'opérette. Chez lui, une douche insonorisée n'aurait pas été un luxe. En revanche, c'était un génie des composants miniaturisés pour prothèses en tout genre. Lui et tous les savants qu'il employait à Oniburi International.

— J'aimerais avoir un bref entretien avec mon assistant. Ensuite, je suis à votre disposition.

— Mais naturellement, acquiesça Oniburi en désignant d'un geste l'écran mural. Faites-moi signe quand vous serez prêt. Il salua son hôte avec raideur et sortit. Hawkins demanda une transmission privée. Le rose qui délimitait l'écran vacilla légèrement, et bientôt une succession de papillons tremblotants bleus et roses encadrèrent l'image, attestant qu'on était bien en mode confidentiel. Hawkins observa la chose avec un certain agacement : dès lors qu'on traitait affaires au Japon, on prenait le risque de se voir imposer ces petits gadgets aussi charmants qu'inattendus.

La face rubiconde de Leporello se matérialisa sur l'écran. Il portait, comme d'habitude, une casquette rouge et une tunique de velours vert. Hawkins avait donné à son simulacre le sobriquet de « chevalier à la riante figure ». Résultat : celui-ci affichait une certaine tendance à l'espièglerie.

— L'opération s'est bien passée ?

— À merveille. (Sourire aux lèvres, Hawkins leva son nouveau bras et fit jouer les doigts.) M. Oniburi a requis ma compagnie pour cet après-midi.

— Alors je vais reprogrammer la réunion avec le Conseil mutant de la côte Est, dit Leporello.

— Parfait. (Hawkins apprécia la faculté qu'avait le simulacre d'anticiper ses désirs. Cela dit, il avait été programmé pour ça.) Des nouvelles de Jasper Saladin ?

— Il a demandé qu'on lui envoie d'autres mutants.

— Hum ! Je fais mon possible.

Hawkins se glissa hors du lit et commença à s'habiller.

— Et Hugh Farnam a demandé un rendez-vous.

— « Bus » Farnam ? Je croyais qu'il était plongé jusqu'au cou dans les listings au département de physique de Berkeley.

— Je lui ai indiqué que vous étiez libre mercredi matin.

— Parfait, Leporello. En fin d'après-midi, nous serons au salon de thé *Le Chausson jaune*. Invente-moi un imprévu qui nécessite malheureusement mon départ.

— Et un imprévu, un, dit Leporello avec un clin d'œil.

Puis son visage guilleret s'effaça de l'écran.

Rick bâilla et s'étira. Il sentit les muscles raidis de son cou et ses bras protester puis, peu à peu, se dénouer. Aaaah ! La lumière matinale éclatait à travers les rideaux rouges élimés, projetant une tache claire sur le mur au-dessus du lit. Alanna bougea et émit des murmures de désapprobation lorsque le garçon, en se levant, fit tanguer le lit en plasti-gel. Une lèvetard, Alanna. C'était aussi bien comme ça. Il serait parti avant qu'elle s'en aperçoive. Il voulait se mettre au boulot avant midi. Si elle se réveillait, plus question d'y aller.

Le souffle puissant de la douche sonique lui fit dresser les cheveux sur la tête. Après avoir enfilé un jean et une chemise propres, il courut à la cuisine, prit un biscuit au chocolat et au tofu et, tout en mastiquant, il sortit précipitamment. Il était en retard pour le travail. Ce n'était pas bien. Pas inhabituel non plus.

La moto rugit.

La chaussée inégale se mit à défiler sous l'engin. Rick souriait dans le vent. Il ne comprenait pas pourquoi tant de gens manifestaient du dédain pour les anciens véhicules à roues. Un de ses plus grands plaisirs, c'était, de temps à autre, de laisser une traînée de gomme sur le bitume. Impossible avec un glisseur. D'autant qu'il pouvait toujours rentrer les roues et utiliser les turboréacteurs s'il lui fallait se rendre très vite quelque part.

Le vent rejettait ses cheveux en arrière et gonflait son blouson de cuir, au point de le faire doubler de volume. Il avait l'air presque aussi gros que Skerry. Skerry. Je n'ai pas envie de penser à lui en ce moment. Ni à ce dîner : quel supplice. Sans parler de la suite des événements. Encore que, chose étonnante, tout se soit plutôt bien terminé entre Alanna et lui, avec échange de baisers et réconciliation. Et puis, par bonheur, il n'y avait personne chez elle lorsqu'il l'avait amenée chercher ses vêtements. Alanna avait laissé un message sur l'écran – *bye bye*, la famille – et s'était éclipsée avec lui.

Cela faisait presque deux semaines. Il sourit. L'image de la jeune fille flottait dans sa tête. La chair pâle, les cheveux noirs, les yeux brillants. Ainsi, il n'était pas son premier amant. Ça n'avait pas vraiment d'importance. Il était surpris, certes, mais soulagé aussi de ne pas avoir à tout lui apprendre. En fait, c'est elle qui lui apprenait des tas de choses. Il devait reconnaître que la télékinésie avait du bon. Oh, ça, oui. Il lui tardait d'être à ce soir avec Alanna pour lui proposer quelques applications originales de ses dons.

Eh bien, monsieur Liberté totale, seriez-vous réellement amoureux ?

Il écarta la question. Après tout, quand deux personnes vivaient ensemble, c'est qu'elles le voulaient bien. L'amour, c'était pour les chansons et la poésie. Et ça, c'était le rayon d'Alanna.

« L'éclat du soleil n'est rien comparé aux yeux de ma maîtresse...» Ce vers ancien dansait dans son esprit. « L'éclat du soleil n'est rien...» Et pourtant. Ces yeux dorés, rayonnants, enflammés...

Par Dieu, tu as tiré le gros lot cette fois ! Et en plus tu possèdes le don, quelle affaire !

Une vieille mégère aux dents saillantes lui souriait par-dessus un amas de colifichets scintillants : pendentifs sertis de pierres à facettes rouges et bleues, anneaux d'argent, bracelet de diamants et d'émeraudes. Le contenu du coffret à bijoux de Mme Jonathan Reddington. Laissé sans surveillance au mauvais moment. Avec un peu de chance...

La vieille Lucy lui en donnerait un bon prix, c'était sûr. Le meilleur qu'il pourrait en tirer à Back Bay. Et il le méritait. Il lui avait fallu du culot pour attendre près de la fenêtre le moment propice avant d'utiliser son don pour faire tomber une potiche dans le couloir. Et milady de bondir sur ses pieds et de se précipiter pour voir ce qui se passait. Abandonnant son précieux coffret à bijoux. Ouvrir la crémone de la fenêtre était un jeu d'enfant pour quelqu'un possédant le don. Clic-clac. Enjamber le cadre, un rapide coup d'œil à l'intérieur, et te voilà avec le coffret à bijoux de Mme Reddington chatoyant dans ta main. Merci, madame. Un petit coup de chapeau, et le butin est dans la poche. Tu repasses par le châssis de la fenêtre, froid sous sa couche de peinture, sans oublier de refermer et de verrouiller derrière toi – tu ne voudrais tout de même pas laisser un courant d'air pour que milady attrape la grippe, n'est-ce pas ? –, et tu repars tranquille dans la nuit, droit chez la vieille Lucy. Le monte-en-l'air le plus habile de Back Bay, et peut-être de tout le vieux Boston. Que quelqu'un essaie de dire le contraire.

— Hé là !

Rick battit des paupières. Un énorme camion-citerne le croisa en vrombissant, secouant la moto dans son sillage – et lui avec. Devant lui, la chaussée déroulait son ruban sous le chuintement des pneus. La vieille Lucy ? Boston ? Qu'est-ce qu'il fabriquait ? S'il s'endormait sur la route, il allait bien vite se faire tuer. Il secoua la tête afin de s'éclaircir les idées. Il avait des picotements dans les bras et il se sentait bizarre : sa tête tournait, un peu comme s'il était soûl. À la première occasion, il s'arrêterait pour boire un café ou s'injecter un stimulant. Il s'était couché trop tard la nuit précédente. Peut-être se faisait-il vieux. Ou alors il était en train de devenir dingue.

Julian flottait, tournoyant sur lui-même dans un espace infini, avec des arcs-en-ciel scintillants qui dansaient dans son champ de vision. Rouge pourpre vert. Bleu jaune orange. Un instant... il vit une forme. Un mouvement. Quelque chose en trois dimensions. Une silhouette vêtue à l'ancienne épiait à travers les carreaux d'une vitre une femme assise devant sa coiffeuse. On aurait dit un de ces films d'autrefois : l'homme portait un long manteau, un chapeau et une écharpe, la femme une somptueuse robe de velours vert décolletée ; ses cheveux étaient tirés en arrière, retenus au niveau de la nuque par un ruban vert satiné d'où s'échappaient d'épaisses boucles brunes. Pataugas !

Julian entendit le bruit d'une potiche heurtant le sol.

La femme sursauta, se leva d'un bond et sortit en toute hâte de la pièce. La porte se referma derrière elle. Sous le regard ébahi de Julian, la crémone de la fenêtre joua et celle-ci s'ouvrit. L'homme enjamba le rebord. Son visage fut un instant éclairé par la lueur d'une lampe. Julian demeura bouche bée.

Les yeux du cambrioleur étaient d'un or lumineux. Et son visage familier, bien trop familier. Il ressemblait étonnamment à celui de son frère, Rick.

— Ô mon Dieu !

— Julian, qu'y a-t-il ?

La voix d'Eva Seguy résonna dans les écouteurs. La vision disparut.

— Mon Dieu, répéta Julian. (Il se redressa, secoua la tête pour recouvrer ses esprits.) Vous feriez peut-être mieux de me retirer de ce programme. Je commence à avoir des hallucinations.

— Venez me rejoindre.

Eva l'attendait à la porte de son bureau. Elle lui tendit une seringue.

— Prenez ça.

Le jeune homme regarda la seringue rouge avec méfiance.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un remontant. Sérotonine.

— Je n'en veux pas.

— Ce sont les guérisseurs mutants qui me l'ont donné. Tous ceux qui ont des visions ont besoin d'une injection de temps à autre. (Elle posa ses mains sur ses hanches.) Allons, prenez ça. Ne faites pas l'entêté.

Julian enfonça l'aiguille dans son bras et pressa la seringue. Il perçut un chuintement et lâcha un soupir de soulagement lorsque son étrange mal de tête s'atténuua.

— Maintenant, asseyez-vous et racontez-moi tout.

— Eva, vous allez peut-être devoir me retirer du programme.

— Oh, vraiment ? Laissez-moi en être seul juge. (Elle s'installa à côté de lui, sur les coussins muraux d'un bleu fané.) Si vous commençiez par le commencement.

— J'ai vu un homme... une espèce de cambrioleur.

— Où ça ?

— On aurait dit, je ne sais pas, l'Angleterre ou peut-être Boston, il y a plusieurs centaines d'années. Difficile à dire. Toujours est-il que le type se servait de la télékinésie pour dérober les bijoux d'une femme riche.

— Comment savez-vous ça ?

— Je l'ai vu détourner l'attention de la femme, puis s'introduire dans la maison. Et il avait les yeux dorés, Eva.

— Intéressant. (Elle demeura pensive, son pied tapant doucement le plancher.) Mais je ne vois pas pourquoi vous voudriez vous retirer du programme.

— Non, vous ne comprenez pas. (Julian ferma les yeux.) L'homme. C'était le sosie de Rick.

— Votre frère jumeau ? Il acquiesça.

— Je crois que je suis en train de perdre mon objectivité, dit-il.

Il sentit le contact frais de la main d'Eva sur sa tête. Il ouvrit les yeux. La femme lui adressa un regard sceptique.

— Coïncidence, dit-elle. Vous attachez trop d'importance à ce détail.

— Eva, je sais ce que j'ai vu.

— Votre frère ? Allons ! Vous avez dit que la scène semblait se situer dans le passé. Peut-être deux cents ans en arrière. Soyez logique, Julian.

— Je sais. Je sais.

La femme se leva et se mit à arpenter le bureau.

— Jusqu'ici, vous avez été un de nos capteurs les plus fiables, déclara-t-elle. J'ai besoin de vous pour ce programme, Julian. Ne soyez pas effrayé par une vision que vous ne comprenez pas.

— Mais...

— Naturellement, si vous voulez un congé, vous pouvez l'avoir, dit-elle en prenant place derrière son bureau. Je ne peux pas faire grand-chose pour vous empêcher de partir. Après tout, peut-être avez-vous vraiment envie d'arrêter.

— Ne soyez pas ridicule ! (Il la regarda, la mine atterrée.) Vous connaissez mes sentiments pour ce projet de recherche.

Mais pas mes sentiments envers vous, songea-t-il. Pas encore.

Un sourire malicieux éclaira le visage de la femme.

— Parfait. C'était juste un test. Julian, il faut nous attendre à faire toutes sortes de découvertes troublantes pendant ces expériences. Je n'ai pas envie de vous voir vous effondrer à la première observation un peu particulière.

— Je comprends.

— Peut-être ai-je été un peu dure avec vous, mais je suis moi aussi sous pression. (L'éclairage fluorescent projetait des ombres bleues sur son visage à la beauté irréelle. Elle paraissait lasse.) De tous côtés, on me demande des comptes sur nos expériences. Je suis pressée par le Dr Dalheim, qui veut des résultats. Il devrait avoir un peu plus de bon sens. On ne travaille là-dessus que depuis six mois. Le programme dispose de fonds pour trois mois de plus. Je n'ai pas eu le moindre écho concernant l'une ou l'autre de nos demandes de subvention. En revanche, on m'a fait plus ou moins comprendre qu'on a besoin de ces locaux.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que si nous ne sortons pas bientôt quelque chose qui les impressionne, nous pourrons nous chercher de nouveaux bureaux. (Elle s'adossa à son fauteuil.) Je ne tiens pas à ce que ce programme fasse l'objet de publicité avant qu'il soit mené à bien : ou alors ça va être le cirque.

— Pas avec vous aux commandes. Elle détourna les yeux.

— Je pourrais ne plus être aux commandes.

— Comment ça ?

— Il suffit de pressions appropriées, tout peut arriver. J'ai vu des projets universitaires récupérés par des directeurs de département. Ou privatisés en un clin d'œil. On voit brusquement débarquer des experts de « l'industrie ». Le financement change de mains. Et peu de temps après, on apprend que le meilleur endroit retenu pour les tests, c'est un laboratoire à Séoul. Et les chercheurs qui étaient à l'origine des travaux se retrouvent à la porte, dans l'indifférence générale.

Le visage d'Eva Seguy, d'ordinaire si animé, était lugubre. Julian se pencha en avant et lui tapota la main, se permettant de prolonger quelque peu le contact.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Ne vous inquiétez de rien. Nous avons obtenu des résultats formidables. Je me sens déjà mieux.

La mine d'Eva s'égaya.

— Merveilleux. Vous avez envie de reprendre la connexion ?

— Allons-y.

Ensemble, ils retournèrent au laboratoire. Il lui laissa appliquer les senseurs sur son front et derrière les oreilles, rebrancher le micro. Ses doigts étaient habiles et délicats, et il éprouva un picotement dans la colonne vertébrale.

— Prêt ?

Il leva les pouces pour lui donner le signal et sentit la connexion repartir. L'arc-en-ciel familier dansa devant ses yeux. Mille nuances à contempler. Et, qui sait, mille années.

Rick arrêta la moto sur les bandes rouges de la zone de stationnement interdit, derrière la boutique La Souris verte, sous l'enseigne de même couleur qui annonçait : « Si vos puces sont mortes, on vous les remplace. »

Shog, le patron, l'accueillit avec une grimace.

— Sympa de ta part de débarquer avant le déjeuner, Akimura. Y a trois cerveaux qui t'attendent sur ton établi. Si tu ne veux pas que j'ajoute des heures à ton ardoise, tâche de me les retaper *presto*.

— Tu es vraiment un cadeau le matin, Shoggie.

Rick lui jeta un baiser, attrapa son tablier en nylon tout graisseux et se mit à la tâche. Ce travail délicat avait le don de l'absorber tout en le distrayant. Les boîtiers colorés des cerveaux électroniques, avec leurs grilles rouge et argent, lui rappelaient les voyages en navette qu'il faisait avec ses parents lorsqu'il était petit. Un fabuleux spectacle les attendait quand ils atterrissaient de nuit : les grilles des bouches du métro de L.A., scintillant tout autour de la piste ; les avenues illuminées, s'emboîtant les unes dans les autres à l'infini.

À l'aide d'une pince spéciale, il saisit une micropuce aux reflets étincelants, si minuscule qu'il n'aurait pu la voir sans ses verres grossissante. L'outil était à son extrémité fin comme une aiguille et remplissait les fonctions d'un microlaser, permettant de souder les micropuces sur leur support. Ce qui exigeait une main sûre. C'était drôle, mais même après ses longs ébats de la nuit dernière, il arrivait encore à se concentrer sur son travail. Des paillettes dorées ici. Qui brillaient comme le soleil. Comme des yeux de mutant. Comme un magnifique pendentif dans un coffret à bijoux...

Une main lui empoigna l'épaule.

Une immense créature aux traits flous le regardait de ses yeux énormes. Mon Dieu, non. Pas encore une de ces foutues visions. Sous le coup de la peur, Rick faillit lâcher son instrument. Puis il se souvint qu'il portait ses verres et tira sur la bande élastique pour les remonter sur son front. Ouf ! ce n'était que Shoggie. Un monstre plus familier.

— Qu'est-ce qui se passe, Akimura ? Tu es livide, comme si tu avais vu un fantôme. (Shog émit ce gloussement qui n'appartenait qu'à lui.) Je voulais seulement te prévenir qu'on vient de récupérer deux réparations urgentes. Tu peux t'en occuper cet après-midi ? En heures supplémentaires.

— Oui, bien sûr.

Des fantômes. Voyait-il des fantômes ? Des tremblements de terre imaginaires. Des flash-back de vieilles vidéos. Va falloir que je me range un peu, se dit-il. Fini, le breen. Fini, le vin de skree. Quand tu rentres, fais-toi une piquouze de R-12. Deux, c'est plus sûr.

Rick laissa le robot assistant replacer les cerveaux réparés dans leurs boîtiers écrans et les sceller sous vide. C'était l'heure du déjeuner. On se débarrassa du tablier, on saute sur la moto et *bye-bye* La Souris verte, bonjour la route. Dix minutes après, on est à la maison, les idées bien éclaircies par le souffle du vent.

À son arrivée, Henley, son voisin de chambre, leva les yeux de la table sur laquelle il s'occupait d'ensacher le breen qu'il allait livrer tout à l'heure. La poudre bleu clair trônait bien en vue dans son sac de plastique.

— Aki, ta nana est en ville, elle court les magasins. Tu veux une dose de breen pour l'après-midi ?

— Non, merci, dit-il.

Henley leva les sourcils, abasourdi.

— Quand Rick s'amuse au lieu de travailler, la parano finit par le gagner, chantonna Rick en ouvrant le congélateur et en fourrageant dans les tiroirs. Ce matin, j'ai vu Shog en monstre aux yeux pédonculés.

Henley ricana.

— Ça, ce n'est pas vraiment une hallucination.

Rick sortit une pizza congelée et la mit dans le four à micro-ondes. Cinq minutes pour les anchois et le fromage. C'est parti.

Il monta à l'étage. L'écran portatif, placé en évidence sur le lit, clignotait par intermittence. Pas d'image, mais un message d'Alanna : *Ai emprunté la moto de Henley et suis allée en ville. Serai de retour à 4 heures.*

Rick hocha la tête. Henley ne prêtait quasiment jamais sa moto. Était-ce l'apparition, au petit déjeuner, d'Alanna revêtue de la chemise de Rick – avec pratiquement rien d'autre sur elle – qui avait ravivé la générosité latente du garçon ? En fait, elle aurait pu se passer de la moto et se téléporter. Mais elle n'avait pas voulu le faire. Les facultés télékinésiques de la jeune fille étaient suffisamment étonnantes sans qu'elle aille les afficher par des démonstrations compliquées.

Alors qu'il redescendait, la porte d'entrée s'ouvrit violemment, sous l'effet d'une forte rafale de vent. Ce foutu loquet avait besoin d'être réparé.

— Merde ! lança Henley en se levant d'un bond.

Il empoigna avec frénésie le sac de breen, que le vent ouvrait, en épargnant la poudre. Une sorte de neige bleu clair flottait dans la pièce. La tapisserie fanée, les vieilles chaises et le linoléum, tout et tout le monde était saupoudré.

Rick hoqueta. La poudre commençait à l'étouffer. Une overdose de breen par inhalation, c'était la cécité. Et aussi les crises d'hystérie. Et bien sûr les synapses rompues.

Le sol s'affaissa sous lui. Il entendit Henley crier très loin. Henley qui, à présent, se déplaçait de façon étrange – un effet du breen ? Rick, fasciné, le regardait s'éloigner de lui, ses cheveux blancs ondulant sous le vent. Il revint lentement, très lentement, se rasseoir sur sa chaise, et la poudre bleue se mit à tourbillonner, à former un nuage de plus en plus compact, qui prit la forme d'un entonnoir et s'engouffra finalement dans le sac. La porte d'entrée se referma. Plus rien ne flottait dans l'air. Rick et Henley se regardaient.

Le bip-bip du four à micro-ondes retentit. La pizza était prête.

— Qu'est-ce qui est arrivé, mec ? (Les yeux bleu pâle de Henley transperçaient ceux de Rick.) Où est passée toute cette poudre ?

— Dans le sac, autant que je sache.

Rick passa devant lui et, d'un geste désinvolte, vérifia la porte d'entrée : bien fermée. Il se servit un morceau de pizza sur une assiette et le testa également : chaud, trop chaud pour le manger tout de suite.

— Mais d'abord, dit-il, qui a laissé s'échapper le breen ?

— Arrête de déconner, Akimura. Tu ne nous as quand même pas fait un de ces trucs de mutant ?

— Ce n'était pas moi, vieux frère, répondit Rick. (Il prit une bouchée de pizza, se brûla le palais, avala sans tarder.) Tu te rappelles ? dit-il en se donnant des tapes sur la tête. Des yeux dorés, mais rien là-dedans. Je suis de la vieille confrérie des infirmes, tu te rappelles ?

— C'est que... (Il y avait comme de la méfiance dans la voix de Henley.) O.K. ! Mais si ce n'est pas toi qui nous as sauvés, c'est qui, alors ?

Rick haussa les épaules.

— Un acte divin ? Une perception déformée ? De mauvaises portes qui se sont ouvertes... Demande à Aldous Huxley.

— Qui ? Je ne connais personne de ce nom-là...

— Laisse tomber, coupa Rick. Ça n'est peut-être pas arrivé. Juste une petite hallucination entre amis. Mais fais-moi une faveur, Henley : ferme ce sac, veux-tu ? (Il se leva, lança l'assiette vers le recycleur, manqua son coup et la laissa sur le plancher.) Je dois retourner à La Souris verte.

Henley eut un geste dédaigneux, avant de se remettre à couver son breen.

Rick s'empressa de quitter la maison.

Que s'était-il passé ? Pourquoi n'était-il pas là-bas, allongé au sol, en train de suffoquer d'une overdose ? Les visions étaient-elles contagieuses ? Il ne comprenait pas. Et il n'aimait pas la façon dont Henley l'avait accusé de faire « un de ces trucs de mutant ». Heureusement, à la nuit tombante, Henley aurait complètement oublié l'incident. Et tout le reste. Y compris, peut-être, son propre nom. Il grimpa sur sa moto et reprit la route qui le menait au travail.

5

Par la fenêtre de son bureau, Hawkins pouvait voir la lune, suspendue dans le ciel comme une lanterne blanc argent brillant d'une lumière aussi vive que les lampes halogène éclairant la station orbitale.

— Bel endroit, déclara « Bus » Farnam en promenant son regard autour de lui. (La convoitise s'entendait dans sa voix.) À l'époque du corps des navigants, tu disais déjà que tu ne quitterais jamais l'espace. Et par Dieu, tu as tenu ta promesse. Je me demandais, après Marsbase...

— J'ai enfourché ce cheval et je n'ai cessé de l'éperonner, Bus. C'était ça ou abandonner. (Hawkins adressa un sourire à l'homme trapu et marqué par la calvitie. Bus s'était vraiment laissé aller depuis le temps où ils jouaient les jockeys de l'espace. Voilà comment un emploi de bureau pouvait vous transformer si vous n'y preniez garde.) Et tu sais que je n'abandonne jamais.

— Amen. (Farnam se fit remplir une nouvelle tasse par le robot préposé au café.) C'est pour cette raison, entre autres, que je t'ai contacté pour te parler du programme de fusion à froid sur lequel je bosse à l'université.

— Comment ça se passe à Cal Tech ? demanda Hawkins.

— Pas très bien.

— Quel est le problème ?

— Le financement. (Farnam secoua la tête et poursuivit :) Je pensais qu'on nous considérait comme prioritaires et que les autres programmes étaient voués à faire la course derrière. Tous ces enfantillages, comme la recherche que fait Eva Seguy sur les visions mutantes. Et voilà qu'ils coupent les crédits du département de physique. Fichue politique universitaire. Je n'arrive toujours pas à y croire.

— Combien te faut-il ?

Farnam prit une profonde inspiration.

— Un demi-million.

— Je vois. (Hawkins tourna la tête pour suivre, le temps de la réflexion, la face blanche de la lune glissant doucement devant sa fenêtre.) Bus, allons nous dégourdir les jambes.

Farnam le suivit le long d'un couloir qui menait sur une galerie dominant un atrium. De là, on avait vue sur cinq étages en dessous et autant au-dessus. Des robots affairés flottaient d'un niveau à l'autre, comme des ballons ceints de petites ampoules bleues clignotantes. Le jet d'une fontaine, éclairé par un spectre mouvant de lumières fluo, dessinait des acrobaties paresseuses dans son environnement protégé à basse gravitation. Partout, il y avait de la lumière et du mouvement. Entre les différents niveaux, on pouvait voir, à travers les fenêtres en coupole, le velours noir de l'espace, piqueté d'étoiles. Farnam émit un sifflement admiratif.

— Tu utilises vraiment tout cet endroit ?

— C'est plus que je n'en ai besoin. Je prends un étage pour mes quartiers privés. Ma compagnie, Aria Corporation, est établie à l'étage en dessous. Les chambres du personnel, la cuisine, la salle de spectacle, les commerces, la crèche et l'école, le gymnase occupent les troisième et quatrième niveaux. J'ai loué un étage à la N.A.S.A., un autre à Tokyo News. Un demi-étage est dévolu à la recherche hydroponique, mais il reste de la place. Et encore, on n'utilise toujours pas le pavillon auxiliaire en orbite autour de la station.

— Très impressionnant.

— J'aime cet endroit. (Hawkins reconduisit son hôte dans son bureau et attendit qu'il soit confortablement installé sur le canapé mural en tissu.) Dis-moi, Bus, as-tu demandé des subventions ?

— Si j'ai demandé des subventions ? dit Farnam avec un sourire désabusé. Satanée procédure. Il faut une éternité simplement pour s'entendre répondre non.

— Ton truc, ce n'est pas encore un de ces tours de magie comme celui qu'on a tenté de nous faire avaler il y a cinquante ans ? taquina gentiment Hawkins. Tu as fait tes comptes ? Tu as les chiffres ?

Les joues de Farnam étaient rose vif d'indignation.

— Ethan, tout est vérifié. Crois-moi, si on avait le financement, on te donnerait la fusion à froid. Et davantage.

— Toujours des promesses. (Hawkins ouvrit une boîte en ébène taillée dans la masse, en sortit un cigare auto-allumant, en offrit un à Farnam.) Donc, d'après toi, tout le fric va à ces stupides programmes de recherche et de formation ? (Il se laissa aller en arrière dans le fauteuil flottant et, le visage tourné vers la lune, souffla un anneau de fumée.) Comme celui que tu as mentionné. C'était quoi, déjà ? Les visions mutantes ?

Le rire de Farnam semblait un peu forcé.

— Oui. Un truc dingue. Tu sais, ces mutants atteints de migraines destructrices, ils souffrent de...

— Ces fameuses crises ?

Hawkins se pencha en avant, ne quittant plus des yeux le visage de Farnam.

— Cela même. En tout cas, selon les théories actuelles, elles ne seraient pas générées par une contraction des vaisseaux sanguins du cerveau ou par un déséquilibre hormonal. Non. Elles seraient plutôt causées par la perception de messages télépathiques sous une forme si comprimée qu'il serait impossible au receveur de les décoder. Et pour les mutants non télépathes, le choc pourrait être fatal. Je lui ai offert de partager sa subvention et en échange je lui ai proposé de lui fabriquer un décodeur.

Hawkins ne releva pas la boutade.

— Je croyais, fit-il observer, qu'il y avait des drogues pour traiter ces visions et leurs effets.

— Bien sûr. Mais personne avant Eva Seguy n'avait pensé à les explorer.

— Les explorer ?

— Oui. Placer le receveur en état hypnotique et lui envoyer des images télépathiques. Il semblerait qu'il n'y ait aucun danger pour celui-ci.

— Mais quel est l'intérêt de la chose ?

— Seguy est convaincue que les visions renferment des informations de nature précognitive. Et elle a une équipe de mutants télépathes qui travaillent à déchiffrer ces fichus messages. Tiens, d'ailleurs, je voudrais bien qu'elle me dise si je

vais avoir un financement pour mes recherches sur la fusion à froid.

— Ont-ils déjà trouvé quelque chose ?

— Pas que je sache, répondit Farnam d'un ton aigre. Son programme a l'air de bigrement t'intéresser.

Hawkins haussa les épaules.

— Les mutants sont des êtres spéciaux. Et je pourrais être amené à en employer quelques-uns ici, pour m'aider dans certains projets. Ce Dr Seguy, c'est une mutante ?

— Non. Mais elle est très mignonne. (Farnam adressa à son interlocuteur un regard roublard.) Fais un petit saut chez nous, histoire de te faire une idée sur le programme de fusion à froid. Je te la présenterai.

— Je ne sais pas, Bus. Je me remets tout juste de cette opération. Et je n'aime pas trop descendre sur Terre, si je peux l'éviter.

— Allez, tu vas trouver ça passionnant. Tu ne perdras pas ton temps. D'ailleurs, j'ai été invité à une petite fête, une sorte de réunion des anciens du corps des navigateurs. C'est Kelly McLeod qui l'organise, dans son ranch près de Denver.

— Kelly McLeod, dit Hawkins en hochant la tête. Ça me rappelle des souvenirs. Un pilote de premier ordre.

— Je suis sûr que Kelly t'a envoyé une invitation. (Farnam se fendit d'un sourire un peu trop éclatant.) As-tu renoncé aux réceptions ?

— Pas tout à fait.

— Alors, viens, Hawk. Viens retrouver les copains. D'abord, un petit saut à l'université, et ensuite la fête.

Hawkins regarda la face brillante de la lune disparaître lentement à sa vue.

— Tu sais quoi ? lança-t-il. Arrange-moi cette rencontre avec le mignon Dr Seguy, et je dis oui.

— C'est comme si c'était fait. Je vais dire à mes gars du labo de préparer une petite démonstration.

Hawkins écarta la proposition d'un geste impatient.

— Ne t'embête pas avec ça. Farnam resta bouche bée.

— Mais... mais...

— Détends-toi, Bus. Tu as le financement.

— Quoi ?

Farnam demeura sans voix.

— Je veux me rappeler ce moment, dit Hawkins. Buster Farnam ne trouvant plus ses mots. Pourquoi n'ai-je pas déclenché ma caméra ? (Il lui donna une tape dans le dos.) Ton café refroidit.

— Tu es sérieux.

— Évidemment, répondit Hawkins en fronçant les sourcils. Quand m'as-tu vu plaisanter lorsqu'il s'agissait d'argent ? Je suis très sérieux, Bus. J'ai fait mon enquête et je suis persuadé d'une chose : ton programme mérite d'être soutenu, et je veillerai à ce que cela soit fait.

— Hawk, je... je ne sais que dire. Merci.

— Ce sera un bon investissement. (L'estomac de Hawkins gargouilla. Chez lui, c'était toujours le signe d'une grande satisfaction. Il consulta sa montre, se leva.) C'est l'heure du déjeuner. Allons voir ce que je peux t'offrir en matière de cuisine orbitale.

Satori Grillé, un groupe de robotmusique qui animait la soirée au *Zeitgeist*, entamait son quatrième morceau lorsque Henley vint s'interposer entre Alanna et Rick. Celui-ci eut un instant d'hésitation. Depuis qu'ils étaient entrés dans la boîte, son copain de piaule les tarabustait pour faire danser Alanna. Et merde. Rick interrogea du regard la jeune fille, qui acquiesça. Avec un haussement d'épaules, il la libéra et partit vers le bar. Il s'appuya au comptoir.

Bien sûr, elle avait le droit de danser avec qui elle voulait. Et presque tous les gars qu'il connaissait n'attendaient que ça. Il n'aimait pas franchement l'idée d'être considéré comme un type possessif, mais ses yeux se portaient sans arrêt vers la jeune fille, dont le collier de cuivre scintillait de reflets rouges à chaque balancement de hanches.

Puis il y eut un slow. Le regard froid, Rick observait le couple sur la piste. Henley tenait Alanna serrée. Au bout d'une minute, elle se dégagea des bras du garçon en lui jetant une remarque sévère et un regard furieux, puis traversa rapidement la piste pour venir rejoindre Rick.

— La musique ne te plaît pas ? demanda-t-il.

— Ce type est malade, dit-elle d'un ton acerbe. Il n'a pas arrêté d'essayer de glisser sa main sous ma robe, au point qu'il a failli tout arracher.

— Et alors ?

— Il a dû s'imaginer qu'il pouvait tout simplement passer entre les perles. (Elle fronça les sourcils.) S'il me croit assez folle pour porter ça sans une résille en spandex en dessous. Ton copain devrait s'estimer heureux. J'aurais dû le passer par la fenêtre.

— Eh oui. Il ignore probablement qu'il est passé tout près d'un petit voyage sur la Lune. Mais faut dire qu'il n'a pas tellement l'habitude des mutantes. Moi non plus, d'ailleurs. Alanna rejeta la tête en arrière.

— Il ne méritait aucune pitié, dit-elle. Heureusement pour lui, je n'aime pas utiliser mes dons en public. Et puis, on vit tous sous le même toit, désormais. Mais j'espère que ça ne va pas durer. Viens, j'ai besoin de respirer un peu d'air pur.

Le parking était encombré de glisseurs et de motos. Alanna s'appuya contre une Harley à trois places et sortit un joint.

— C'est donc ici ton quartier général ?

Son expression ne laissait planer aucun doute sur ce qu'elle pensait de la boîte.

— Ouais, se hérissa Rick. J'aime cet endroit. Et mes amis aussi.

— Ça ne m'étonne pas.

— Ecoute, ce n'est peut-être pas une de ces boîtes chics, toutes robotisées, qu'on trouve à Marin, mais moi ça me va. Désolé si ça ne correspond pas à tes standards.

— Rick, je... Qu'est-ce que c'est ?

Un bruit sourd, comme un lointain grondement de tonnerre, ébranla le parking. Des motos turbo venaient dans leur direction. L'écho s'amplifia, de plus en plus proche, jusqu'à devenir plus une sensation qu'un bruit. Des phares verts, derrière lesquels se dessinaient des silhouettes fantomatiques, apparurent brusquement sur le parking, puis s'éteignirent. En silence, les motards descendirent de leurs engins et se dirigèrent en groupe serré vers le *Zeitgeist*. Quand ils passèrent sous

l'éclairage halogène près du porche, leurs yeux accrochèrent des reflets dorés.

Des mutants. Rick se tendit. Ce devaient être les Pénitents. Pourtant, habituellement, on ne les voyait qu'à Salinas ou à Monterey. Qu'est-ce qu'ils fichaient ici ? Il fallait prévenir les copains.

Si j'étais toi, je ne ferais pas ça.

L'avertissement était venu par télépathie.

— Qui vous a invités ? lança Rick.

Ce n'est pas un club privé, que je sache ?

Le type lui adressa un regard glacé, méprisant. Il était de taille moyenne, blond et mince, presque décharné. Rick se dit qu'il n'aurait aucun mal à le maîtriser.

Me maîtriser ? Le type ricana, et les autres avec lui à mesure que l'idée faisait son chemin dans les esprits. *Peut-être bien, si j'étais sous neurodépresseurs. Petit con de normal. J'entends tout ce que tu penses. Tu le sais, ça ?*

Il s'approcha de Rick. Et écarquilla les yeux de stupeur.

Mais tu es un mutant. Je ne comprends pas.

— Et ça, tu comprends ?

Rick lui balança un coup de poing qui lui percuta violemment le nez. Le mutant chancela et tomba à la renverse.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria Alanna.

— Rentre à l'intérieur.

— Tu n'as pas une chance. Tu ne peux pas tous les arrêter.

Il entendit grésiller un éclair et eut juste le temps de baisser la tête. La décharge télépathique plia un montant du porche, ricocha et alla fondre un tonneau à ordures avant de s'évanouir dans un éclat de lumière bleue.

— Arrêtez ! C'est contraire à la loi, dit Alanna. On n'a pas le droit d'utiliser des décharges mentales contre les normaux.

Ce n'est pas un normal.

— Non, mais c'est un infirme.

— C'est son problème. Pas le nôtre. Ou tu es avec nous, petite sœur, ou alors tu te tires du chemin.

— Oui, tire-toi, Alanna, dit Rick en la poussant vers la porte.

— Pas question.

Il y eut une autre décharge. Impossible à éviter.

Rick se jeta devant Alanna. Par bonheur, quelque chose se trouvait entre lui et les Pénitents : une grosse Renault monoplace. L'éclair toucha l'engin, qui fut secoué comme un vulgaire berceau et prit peu à peu une coloration rouge vif tandis que la peinture métallisée se liquéfiait et commençait à couler sur le revêtement du parking.

— Sale garce ! Ma bécane !

Une femme au visage dur et aux cheveux bruns coupés ras lança un regard de colère à Alanna. D'un hochement de tête, elle l'envoya voler dans les airs et percuter le mur. La jeune fille glissa au sol et ne bougea plus.

On s'occupera d'elle plus tard, pensa le chef de la bande. Et on va bien s'amuser. Mais d'abord, toi.

Rick tourna les talons, tenta d'atteindre la porte pour se réfugier à l'intérieur. Il se sentit alors comme empoigné par une force télékinésique. Incapable de bouger. Il jeta un coup d'œil désespéré vers Alanna. Rien à attendre de ce côté-là. Elle avait perdu connaissance. *Amène-toi.*

Comme une marionnette, il avança vers le groupe. Le chef le frappa sur la bouche, avec rudesse. Rick sentit sa tête partir en arrière. Il ne dut qu'à la force télékinésique de rester debout. Malgré le goût du sang dans sa bouche, il conservait un sourire de défi.

— Des coups de poing ? dit-il. N'est-ce pas un peu grossier ? *Mais efficace.*

Le type le frappa une nouvelle fois. Et remit ça. Rick commença à tourner de l'œil. Des cris et des bruits de pas lui firent reprendre conscience. Lorsque la poigne mentale le libéra, il s'affaissa sur les genoux. Après avoir recouvré ses esprits, il comprit ce qui se passait.

Tous les occupants du *Zeitgeist* étaient sortis pour se ruer sur les Pénitents. Tout mutants qu'ils étaient, ils avaient bien du mal à contenir trois cents motards enragés.

Rick se releva péniblement, avec la sensation que le décor tourbillonnait autour de lui. À sa gauche, Henley prêtait main-forte à trois autres gars pour pilonner le crâne du chef contre un capot de glisseur. À quelques mètres, la mutante aux cheveux courts était étendue par terre, inconsciente, la tête appuyée

contre une poubelle en métal fondu. Un Pénitent en blouson de cuir maintenait deux femmes suspendues dans les airs au-dessus de lui, jusqu'à ce qu'une troisième s'approche par-derrière avec une clé à molette.

Le propriétaire du *Zeitgeist*, Lan Chung, installa ses cent trente kilos sur sa Harley. Au guidon de son engin aussi monstrueux que lui, il entreprit d'emboutir les motos des Pénitents. Tous les membres de la bande tentaient de battre en retraite.

— Rick ?

Celui-ci se retourna. Alanna venait vers lui en titubant. Elle avait une vilaine ecchymose sur la joue.

— Attention !

Un pot d'échappement, perdu dans la bagarre, vola dans les airs. Il allait la frapper sur le côté. Elle tourna la tête, mais trop tard, regardant, bouche bée, le projectile se diriger vers elle.

Rick tendit la main dans sa direction comme s'il lui était possible d'allonger le bras jusqu'à elle pour la soustraire à l'impact. Au même moment, il éprouva une étrange sensation dans son dos, comme un ressort qui se détendait. Alanna fut projetée en avant, la distance entre eux réduite à néant, et la jeune fille se retrouva dans les bras du garçon, saine et sauve. Derrière eux, l'objet de métal griffa le béton.

— Qu'est-ce que tu as fait ? chuchota-t-elle.

— Rien, répondit-il. Je n'ai rien fait.

Mais Rick, sentant le regard de Henley sur lui, comprit que son ami avait aussi assisté à la scène. Un hurlement de sirènes monta dans le ciel.

— Tirons-nous.

Les deux jeunes gens coururent vers la moto de Rick.

— Grimpe.

D'un coup de pied, Rick mit les turbos en marche. Alanna lui agrippa la taille, et l'engin partit dans un vrombissement. Le fracas de la bagarre s'éteignit peu à peu. Pour une fois, Rick était ravi qu'il fasse nuit. Il appréciait également le contact des bras enserrant sa taille, la chaleur de la joue contre sa nuque. Il avait l'impression de pouvoir filer ainsi éternellement à travers la forêt brumeuse, dès lors qu'Alanna était avec lui.

Arrivés à la maison, ils se ruèrent à l'intérieur, montèrent l'escalier quatre à quatre et entrèrent dans la chambre. L'échauffourée les avait excités l'un et l'autre. Ils arrachèrent leurs vêtements avec frénésie et firent l'amour avec une ardeur vorace, à grand bruit, sans se soucier de leurs voisins de chambre se retournant dans leurs lits. Quelqu'un tapa contre le mur.

— Hé, les deux obsédés, cria Henley, vous ne pouvez pas vous contrôler un peu ?

Ils l'ignorèrent. Même Beethoven jouant à plein volume sur l'écran musical de Rick couvrait à peine les bruits de succion du lit en plasti-gel et les gémissements sonores du couple.

Lorsque leur désir fut assouvi, la maison retomba dans le silence. Alanna se pelotonna contre Rick. Le garçon bâilla. Sa main suivit lentement la colonne vertébrale de sa partenaire.

— Grands dieux, d'où est-ce que tu sors ? Promets-moi de ne jamais t'en aller.

— Promis, dit-elle. Du moins, jamais pour de bon. Mais je dois m'absenter un petit moment.

— Hein ? Pour aller où ?

— Chez moi.

— C'est ici que tu vis, répliqua-t-il d'une voix où montait la colère. Avec moi.

— Oui, bien sûr. Mais tu n'as pas envie qu'on ait enfin un endroit à nous ?

— C'est vraiment important ?

— Oui. C'est la raison pour laquelle je veux voir mes parents. Ils peuvent nous aider.

— Je n'ai besoin de l'aide de personne.

— En plus, j'ai promis à ma mère de lui donner un coup de main pour le moulage de *Larme de Mars*. C'est une sculpture à plusieurs éléments destinée au quartier général de la N.A.S.A., et elle doit être livrée bientôt.

— Je croyais que tu avais un boulot en ville.

Alanna fronça le nez.

— Vendre des fripes. Tu appelles ça un boulot ?

— Je vois ce que c'est. Tu t'ennuies. Tu préférerais travailler avec maman. Mieux payé. Plus prestigieux.

— Parfaitement, dit Alanna avant de s'asseoir sur le lit, visiblement agacée. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas envie de bosser toute ma vie dans une boutique de fripes de Santa Cruz.

— Et tu veux faire quoi ? Devenir une pâle copie de Narlydda ? Dépoussiérer les statues de maman et griffonner des petits poèmes à tes moments perdus ?

— C'est con ce que tu dis ! En tout cas je préférerais préparer des vernissages plutôt que de passer mon temps à chasser de la boutique un ramassis de clochards. Ou de passer mes soirées à me bagarrer.

Rick se redressa à son tour.

— On aurait dit que tu trouvais ça plutôt excitant. Ou me serais-je mépris sur tes halètements de tout à l'heure ?

— Arrête. (Alanna avait les joues en feu.) Tu sais très bien ce que je veux dire. (Elle respira à fond.) Rick, je n'ai pas envie de me disputer avec toi.

— Parfait.

— Je serai absente deux semaines maximum. Ça devrait te laisser le temps de chercher une nouvelle maison.

— Et avec quoi va-t-on se payer cette nouvelle maison ?

— Tu disais que Shoggie insiste pour te nommer chef d'atelier.

— Oui. Mais je ne veux pas de cette responsabilité.

— Pourquoi ? De quoi as-tu peur ?

— De rien.

Alanna poussa un soupir.

— Est-ce que tu vas vraiment vivre ainsi toute ta vie ?

— Qu'est-ce que tu trouves à redire à ça ? (Il désigna d'un geste les murs qui s'écaillaient, comme s'il s'agissait d'un grand palais.) Je sais que ça ne correspond pas aux standards de ta mère, mais moi ça me convient parfaitement. J'aime mes amis. J'aime l'existence que je mène. Si tu as envie de vivre avec moi, ça peut te plaire, toi aussi.

— Rick, tout change.

— Pas moi.

— Surtout toi, répliqua-t-elle en le regardant droit dans les yeux. C'est aussi une des raisons qui me font penser qu'on devrait avoir notre propre appartement.

— De quoi parles-tu ?

— Rien. Peu importe. Je voulais juste t'expliquer ce que j'allais faire.

— Merci. Quand pars-tu ?

— Demain, sans doute.

— Fais ce que tu veux. C'est ta vie. (Il se tourna vers le mur.) Maintenant, excuse-moi. Je voudrais dormir.

Il était 8 h 30 du matin. Julian avait dormi plus longtemps que d'habitude. Il se précipita au labo. Eva lui avait demandé de passer la voir de toute urgence. Ça devait bien faire une demi-heure qu'elle poireautait.

— Il était temps que vous arriviez, dit-elle. (Elle était assise à son bureau, un programme défilait sur son écran. Elle se tourna vers le jeune homme ; la concentration se lisait dans son regard.) Julian, deux autres « voyageurs » ont vu votre dame.

— Ce n'était donc pas une hallucination ? Eva eut un sourire.

— Si c'était le cas, elle est collective.

— Fabuleux ! Ça signifie qu'il y a un contenu réel dans les visions, commenta Julian. Un contenu qui peut être perçu et référencé.

— Pas exactement. Il semble bien qu'il y ait un contenu perceptible. Mais ce n'est que la confirmation d'une seule petite image. Il y a une demi-douzaine d'autres éléments qui demandent à être corroborés.

— Et ce truc extravagant ? Le voleur qui entre par la fenêtre ?

— Je suis navrée, Julian. Vous êtes le seul à avoir vu ça. En tout cas, nous avons au moins une confirmation sur quelque chose. Et ça pourrait sauver le programme.

— Sauver le programme ?

— Dalheim a menacé d'annuler le bail. Vous le savez, il veut ces locaux pour le projet de recherche Henderson.

— Ouais. Des chimpanzés programmeurs, dit Julian avec un petit rire moqueur.

— Mais maintenant qu'on a un début de résultat quantifiable, je vais peut-être pouvoir le faire patienter.

Le sourire s'effaça sur le visage de Julian.

— Vous ne m'aviez jamais dit que la situation était aussi grave.

— Je vous l'ai laissé entendre. De toute façon, vous ne pouviez rien faire.

— Je ne suis pas sans ressource. J'aurais pu...

— Faire quoi ? Fausser les résultats ? (Elle eut un regard désapprobateur.) Écoutez, je me collette avec la politique interdépartementale depuis l'époque où vous étiez encore au lycée, Julian. Alors, merci beaucoup, mais laissez un pro s'occuper de ça.

— Bien sûr.

— Ne le prenez pas mal. On est tous embarqués dans le même bateau. (Elle se leva de son siège et contourna le bureau.) Mais c'est moi le capitaine, et c'est à moi qu'incombent les soucis. Et la marche à suivre.

Sous sa blouse blanche, elle portait une magnifique robe en laine à col roulé qui soulignait le vert profond de ses yeux. Ses cheveux roux, courts et raides, encadraient son visage d'elfe. Julian fut encore une fois frappé par la délicatesse de ses traits. Eva Seguy avait dix ans de plus que lui. Généralement, les femmes de son âge ne lui faisaient qu'une pâle impression, mais Eva exerçait sur lui un charme irrésistible.

— Ce n'est pas ce qu'on appelle user de sa position ? dit-il.

— Quelque chose comme ça.

Leurs regards se croisèrent. Restèrent rivés l'un à l'autre. Le téléphone sonna. Merde, pensa Julian.

— Excusez-moi, dit Eva. (Elle se pencha sur le bureau.) Oui, Seguy, répondit-elle dans l'appareil.

Sur l'écran, un homme au front dégarni et au teint coloré la salua avec jovialité.

— Eva ? Bus Famam.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle.

— J'ai un ami qui vient bientôt et qui a entendu parler de votre programme.

— Par qui ?

— Euh, par moi.

— C'est bien ce que je pensais, dit Eva en se renfrognant.

Le sourire vacilla sur le visage de Farnam. Néanmoins, il poursuivit bravement :

— En tout cas, il aimerait vous rencontrer...

— Et visiter la maison ? Désolée, ce n'est pas un parc d'attractions, Bus.

— Eva, c'est un type très important.

— Pour vous, très certainement.

— Eh bien, il pourrait bien l'être pour vous aussi.

J'ai entendu dire que Dalheim vous ennuyait toujours.

— Ce n'est pas une nouveauté. C'est qui, ce visiteur, Bus ?

— Ethan Hawkins.

— Qui ?

Le visage de Farnam vira au rouge.

— Le colonel Ethan Hawkins. Vous ne regardez jamais vos vidéos d'histoire ? Seigneur, qu'est-ce qu'on vous a appris à l'école ? Il a perdu un bras sur Marsbase...

— O.K. ! (Eva se détourna de l'écran pour regarder Julian.) J'y suis, Bus. C'est un ancien collègue à vous, n'est-ce pas ? Et il s'intéresse au programme sur les visions ?

— Eva, il a des relations avec un « R » majuscule. Et de l'argent.

— Il commence à me plaire.

— Il a demandé à vous rencontrer.

— Je vais vous dire, Bus. Invitez le Dr Dalheim à la petite réunion et c'est oui.

Farnam lui adressa un regard entendu.

— Très habile. Vous voulez que Dalheim constate l'intérêt de Hawkins pour votre programme, c'est ça ? J'aime bien votre état d'esprit. C'est d'accord, j'arrange le truc. Pour demain.

L'image disparut de l'écran.

— C'est vraiment une bonne idée, madame le chef ? demanda Julian.

— Qui sait ? (Eva eut un signe d'agacement.) Ça vaut le coup d'essayer.

— Je suis de l'avis de Farnam.

— Comment ça ?

— J'aime bien votre état d'esprit. (Julian se rapprocha d'Eva. Il prit sa main dans la sienne.) Et je vous aime, Eva. Mais je ne suis pas très doué pour les usages. (Il prit une profonde inspiration.) Voulez-vous dîner avec moi ce soir ?

Il vit ses sourcils se lever. Durant quelques secondes, elle resta muette. Mais elle ne retira pas sa main. Puis une lueur pétilla dans ses yeux.

— C'est une charmante suggestion, Julian. À quelle heure ?

L'écran téléphonique sonna avec insistance. Narlydda, absorbée dans sa peinture, ne bougea pas. À la troisième sonnerie, Anne Verland, le simulacre, prit la communication.

— Vous êtes bien chez...

— Maman ? retentit la voix d'Alanna par-dessus celle du robot. Maman, réponds. Tu es à la maison ?

— Navrée, dit Anne Verland d'un ton doucereux. Nous ne pouvons répondre à votre appel pour le moment...

Narlydda laissa choir son pinceau.

— Merci, Anne, dit-elle. Je la prends. (Elle jeta un regard furibond vers l'écran.) Où étais-tu passée ? Où es-tu ? J'ai même lancé la police à ta recherche !

— Écoute, je suis désolée. (Alanna se mordit la lèvre inférieure.) J'étais avec Rick.

— Ça, je m'en doutais. Alanna, tu es complètement irresponsable. Ton père et moi étions dans tous nos états. Sans parler que je comptais sur toi pour la sculpture *Larme de Mars*. Tu as vraiment choisi ton moment pour t'enfuir de la maison.

— Le numéro de Rick n'est pas sur liste rouge, que je sache. Et je ne me suis pas enfuie.

— Non ? (Narlydda émit un rire bref.) Quitter la table en plein repas pour ne plus revenir, tu appelles ça comment ? Mon Dieu, si tu avais vu la colère de ton père. Un instant, j'ai cru qu'il faudrait lui administrer un neurodépresseur.

— Papa va bien ?

— Ça va. Disons, aussi bien que possible. Mais quand je vais lui dire où tu es...

— Attends. Ne lui dis pas.

— Tu plaisantes, j'espère, dit Narlydda en braquant son regard sur sa fille.

— Je vais passer et c'est moi qui lui dirai. Je veux vous parler, répondit Alanna.

— En personne ?

— Oui. Cet après-midi. Ça te va ?

— Naturellement, Alanna. On t'attend. Reviens vite.

— D'accord.

L'écran s'éteignit. Narlydda secoua la tête. Ma fille est impossible, songea-t-elle. Dès qu'elle va rentrer, il va y avoir du grabuge.

Elle se courba et ramassa son pinceau, prit la peine de nettoyer la tache bleue sur le sol au white spirit.

Quel grabuge ?

— Je te croyais à la fonderie.

J'y étais.

Skerry entra d'un pas nonchalant.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question ? dit-il à haute voix. De quel grabuge parlais-tu ?

— Alanna a appelé.

— Il était temps, nom de Dieu. Et alors ?

— Elle était avec Rick.

— Évidemment. (Skerry ouvrit une canette de Red Jack et s'assit.) Lui as-tu dit que nous étions un rien inquiets ?

— J'ai failli lui arracher la tête.

— J'espérais que tu m'as laissé quelque chose. (Il ferma les yeux.) Je ne pense pas être un père autoritaire, mais je trouve sa conduite plutôt minable. Et il est hors de question que je la laisse s'amouracher de Rick.

— Je sais que tu n'aimes pas ce garçon...

— Le fait de l'aimer ou pas n'a rien à voir, répliqua Skerry. (Ses yeux jetaient des étincelles.) Il y a quelque chose de mauvais chez lui, Lydda. Une violence latente, comme une graine semée dans sa tête et prête à germer. Et je refuse que ma fille fréquente ce genre de type.

Narlydda se leva, l'esprit tourmenté.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ? Skerry, si tu es convaincu que quelque chose ne va pas chez ce garçon, tu devrais peut-être en parler à Mélanie et à Yosh. Les guérisseurs...

— Les guérisseurs ne vont pas squatter chez lui. Ce garçon est une bombe prête à exploser. Peut-être parce qu'il est infirme, je ne sais pas. Regarde ce que sa mère a enduré avant de se faire à la situation.

— C'était il y a longtemps.

— Mélanie est très bien, dit Skerry en levant son verre comme pour la saluer. Il y a une dame de fer sous tout ce vernis de soie et d'ongles manucurés. Et j'apprécie beaucoup Yosh, en dépit de sa musique étrange. Quant à l'autre fils, il est peut-être un peu froid, mais c'est un gars honnête, autant que je puisse en juger. Rick, lui, c'est de la graine de malheur.

— Et le préféré de Mélanie, fit observer Narlydda.

— Je sais. Et tu veux que je lui dise que son bébé est fêlé de la tête ? Qu'il va exploser un de ces quatre matins ? Non, merci. Simplement il faudra qu'on soit loin du point zéro quand il va éclater. Et notre fille aussi.

— Plus facile à dire qu'à faire, répondit Narlydda en hochant la tête. Alanna est en route : elle veut nous parler. Tu pourrais peut-être lui dire ce que tu as vu.

— Je ne vais pas me gêner.

— Et peut-être cela pourra-t-il changer les sentiments qu'elle a pour Rick. Mais j'en doute, tu sais.

6

L'après-midi tirait à sa fin. Rick s'était échappé du boulot pendant la pause-déjeuner. Il avait avalé les cent trente kilomètres jusqu'à San Francisco en un peu moins d'une heure.

— L'empreinte du pouce ici, lui dit l'employé de l'Office du logement, dont le crâne chauve était parsemé de perles bleues et de lumières fluo. Là, le numéro de Sécurité sociale. On vous appellera.

— Ouais, fit un Chinois maigrichon, un rang derrière. Peut-être dans votre prochaine vie. Moi, c'est la quatrième fois que je me déplace.

— Génial ! s'exclama Rick.

Il quitta le bureau, sauta sur sa moto et démarra. La circulation était ralentie, et il lui fallut presque une heure pour se faufiler à travers le dédale des rues du centre-ville, jusqu'à la bretelle de la vieille autoroute 17. Les glisseurs et les voitures avançaient au ralenti dans un concert de klaxons, parfois changeaient précipitamment de file.

Des images décousues défilaient dans la tête de Rick. La tempête de breen se transformant en une tornade inversée. Alanna projetée dans ses bras sous les yeux de Henley, avec l'enseigne au néon en forme de tête de mort qui clignotait sur le toit du *Zeitgeist*. L'étagère qui dégringolait, et tous les cerveaux électroniques qui s'empilaient en bon ordre sur le sol comme par miracle. Alanna vieillissant devant lui. Sa voix lui murmurant :

« Ce n'est pas moi qui ai maîtrisé ces cerveaux, Rick. C'est toi. » *C'est toi. C'est toi. C'est toi.*

Il fixa son attention sur le ronflement du moteur, pour ne plus entendre la litanie qui s'incrustait dans ses neurones. Il s'était produit tant de choses bizarres ces derniers temps. Ces visions, ces dérives inexplicables. C'était souvent comme s'il

voyait se dérouler la vie de quelqu'un d'autre au travers du regard de celui-ci.

Alanna se trompait, c'était sûr. Instinctivement, elle avait dû échapper par elle-même à cette demi-tonne de métal qui lui tombait dessus. C'était juste pour le flatter qu'elle avait prétendu le contraire, au cours de la première nuit qu'ils avaient passée ensemble. Mais elle l'avait mal jugé. Il ne voulait pas être un mutant fonctionnel. Jamais. Il préférait être un infirme. Il avait même pensé se faire poser des implants d'iris pour cacher le doré de ses yeux. Alanna était la première mutante qui l'attirait.

Leur discussion de la nuit dernière l'avait laissé perplexe. Tous les deux, et rien qu'eux, installés dans un appartement ? Avait-il vraiment envie de cela ? Durant quelques secondes, il hésita sur la réponse. Puis il revit l'image de la jeune fille riant en rejetant une mèche de cheveux noirs sur son épaule. Il mit la main à sa poche et palpa l'holocarte de l'Office du logement, sur laquelle était inscrit leur numéro d'enregistrement : S-157QL. Ça, au moins, c'était du réel. Oui, c'était sérieux. Il l'aimait. Il évita un glisseur qui se traînait, contourna une berline noire d'époque. Son estomac gargouilla. Il écarta de son esprit toutes ces histoires de mutants et essaya d'imaginer le menu qu'il allait composer avec l'aide de son congélateur.

La maison était vide à son arrivée. Bizarre. Tout le monde avait dû partir faire la fête, se dit-il. Curieux, quand même, qu'ils ne lui aient pas laissé un mot sur l'écran lui indiquant où il pouvait les retrouver. C'était la règle de la maison : le dernier qui sort laisse toujours un message.

Il fourra un sachet de rouleaux de printemps dans le four à micro-ondes et s'assit en attendant que ce soit chaud.

La pièce lui parut étrangement miteuse. Des fenêtres bordées de rideaux au bleu fané. Un tapis marron qui partait en lambeaux. Toute la pièce était meublée de bric et de broc, d'éléments qui avaient appartenu à d'autres gens. Et quel futoir ! Tout était disposé n'importe comment. En fin de compte, Alanna avait peut-être raison. Par exemple, la table là-bas : elle ne serait pas mieux contre le mur ?

Sous son regard ébahi, la table traversa la pièce en pivotant et frappa le mur dans un claquement sourd. Ouaouh !

Rick se frotta les yeux, puis les écarquilla à nouveau.

La table était contre le mur, impeccablement rangée.

La sonnerie du micro-ondes retentit. Lentement, Rick tourna la tête vers le four et resta ainsi plusieurs secondes, avant d'envisager d'aller ouvrir la porte.

Avec un petit bruit sec, celle-ci s'ouvrit toute seule, comme sous l'effet d'un coup de vent. *Apporte l'assiette jusqu'ici.*

Oscillant traîtreusement, l'assiette rose en fibre striée, avec ses rouleaux de printemps, flotta vers lui, passa au-dessus de la table et descendit lentement vers le sol. Rick s'en saisit au dernier moment. Ses mains étaient devenues subitement engourdis.

Mon Dieu. Mon Dieu. C'est vrai. Alanna ne se trompait pas. J'ai développé des pouvoirs mutants.

— Qu'est-ce qui m'arrive ?

Les carreaux brillants au-dessus de l'évier lui renvoyèrent son reflet : longs cheveux bruns, yeux dorés, menton fendu recouvert d'une barbe naissante. Extérieurement, il n'y avait aucun changement.

Dois-je appeler les guérisseurs ? Ou ma mère ? Non, elle s'inquiéterait. Qu'est-ce que je pourrais bien lui raconter ? Maman ! Surprise ! Je suis maintenant un vrai mutant.

Il mangea mécaniquement, sans porter attention à la nourriture. Intérieurement, il tremblait.

Alanna m'a peut-être refilé quelque chose, se dit-il. Un microbe mutant. Je n'étais pas comme ça avant de vivre avec elle.

Tu perds les pédales, lui souffla une petite voix. On n'attrape pas le mal mutant comme on attrape un rhume.

Et pourtant, j'allais bien avant de la rencontrer. Je ne veux pas être un mutant. Je n'ai pas envie de me tenir en l'air la tête en bas. C'est elle. C'est elle qui a provoqué ça je ne sais comment. Elle tient absolument à ce que son homme soit un mutant. Si je me tiens à l'écart, tout ira bien. Oui, c'est ça. Tiens-toi à l'écart d'Alanna. Il sortit de sa poche la carte d'inscription à

l'Office du logement et la balança dans le compacteur de verre sous l'évier.

L'écran fit entendre les notes de son code téléphonique personnel. *Écran allumé.*

— Rick ?

C'était Kelly Ryton, sa tante préférée. Elle avait épousé Michael, le frère de sa mère, après un gros scandale dans la famille. Michael avait déjà été marié avant ça, mais il n'avait jamais rencontré sa première femme, ni sa fille. Encore aujourd'hui, sa mère avait une moue de désapprobation chaque fois qu'elle faisait allusion à son ex-belle-sœur.

Avec Kelly, par contre, on s'amusait bien. Non seulement c'était une non-mutante, mais elle avait été pilote de navette sur la Lune, ce qui voulait dire qu'elle avait des histoires formidables à raconter sur le corps des navigants. Elle fixait le garçon de ses yeux bleus étincelants.

— Quelque chose ne va pas ? On dirait que tu viens de voir un fantôme.

— Euh, non, pas vraiment, répondit Rick d'une voix rauque, rugueuse. Comment vas-tu ? Et comment vont Michael et Mary ?

— Je vais très bien. Michael est à Washington, comme d'habitude. Et notre fille est dans l'arrière-cour, en train de préparer une bêtise, j'en suis sûre. Rick, je t'appelle pour t'inviter à une petite fête, ce week-end. Je sais, ça fait court, je suis désolée. J'ai dû avancer la date. Ethan Hawkins sera là avec un groupe d'anciens du corps des navigants, et j'ai pensé que ça t'intéresserait de discuter avec eux. Je sais comme tu aimes les histoires de l'espace.

— Ouais. (Rick se sentit soudain pris d'une envie désespérée de fuir, de se cacher tant qu'il n'aurait pas découvert ce qui lui arrivait. Il ne voulait pas revoir Alanna. Il ne voulait pas revoir Henley et la bande. Denver, voilà un endroit qui lui semblait sûr et tranquille, éloigné à souhait.) Bien sûr, acquiesça-t-il. Si on disait ce soir ?

— Ce soir ? (Kelly fut légèrement interloquée.) Comme tu veux.

Ressaisis-toi, mon gars. Tu lui fais peur. Rick respira à fond.

— Euh, je plaisantais. Mais je peux venir demain, si ça ne pose pas de problème.

— Parfait.

— Ouais ! Super ! À bientôt, alors.

— Rick, tout va bien ?

— Mais oui. Formidable.

Kelly se mordit la lèvre.

— Bon. Eh bien, alors, à demain. Essaie d'arriver de bonne heure.

— Compte sur moi.

L'écran s'éteignit. Rick y appuya son front.

Julian lança un regard à Eva assise à la table face à lui. Il la trouvait ravissante dans l'éclairage tamisé du restaurant. Elle avait troqué sa blouse blanche pour une robe-kimono plissée de soie jaune, qui commençait par une collerette arachnéenne et descendait le long du corps en une succession de tortillons terriblement excitants, pour se terminer en pantalon. Cette tenue révélait beaucoup de sa petite personne, trapue, avec des bras graciles, une poitrine mince et des hanches larges. Dans sa soie jaune, Eva lui donnait l'impression d'être une houri : une énigme des plus troublantes.

— Vous n'avez pas fini votre dessert, lui dit-elle avec un soupçon de sollicitude très maternelle dans la voix, agrémentée d'un accent malicieux et taquin.

— Je ne dois pas aimer le gâteau aux amandes avec de la sauce chocolat.

Eva sourit.

— Je ne peux pas vous en vouloir. Vous savez quoi ? Partons d'ici, allons chez moi, et je vous ferai une de ces bonnes glaces d'autrefois.

— Pas parfumées au thé, j'espère.

Elle eut un petit frisson gracieux.

— Je pensais plutôt à la fraise.

— En ce cas, c'est oui.

Il pressa le bouton pour demander l'addition. Se montrait-il trop impatient ? En fait, il l'était. Cela faisait trop longtemps qu'Eva le tenait à distance.

Leur table était placée sur la terrasse panoramique dominant la baie. On pouvait voir le pont à triple niveau, serpent de lumières scintillantes s'étirant vers San Francisco. Le robocaisse intégré carillonna et présenta la note. Eva avança la main, mais Julian fut le plus rapide et arracha la note par télékinésie.

— Hé !

— J'insiste.

Le jeune homme apposa sa carte de crédit sur le lecteur du robocaisse.

— Je croyais que les étudiants de troisième cycle étaient fauchés, dit Eva.

— Nous le sommes. Mais quand nous invitons les dames, ce n'est pas pour les faire payer. Certains d'entre nous ont conservé de vieilles tendances machistes.

— Charmant. J'essaierai de m'en souvenir. Durant le trajet du restaurant à l'appartement d'Eva, ils poursuivirent leur conversation sur un mode léger, effleurant tour à tour divers sujets : les querelles intestines de la faculté, les derniers potins et, bien sûr, le programme.

Julian avait encore le sentiment exaspérant qu'Eva était en train de lui échapper, qu'elle se dissimulait derrière un mur d'aimable séduction tout à fait étanche. Un mur qu'il était résolu à briser.

— Qu'allez-vous montrer à Hawkins ? demanda-t-il.

— Ce qu'il voudra.

— Dans quelles limites ?

— Les plus larges possibles.

— Jusqu'où iriez-vous pour préserver le programme ?

— Aussi loin qu'il le faut.

— Coucheriez-vous avec lui ?

Eva se redressa, droite comme un piquet. Lorsqu'elle parla, sa voix tremblait de colère.

— Julian, si je pensais que ça pouvait rapporter quoi que ce soit, je coucherais même avec Dalheim. Heureusement pour moi, il préfère les hommes. Quant à Hawkins, il semblerait qu'il soit amoureux de l'espace uniquement.

— C'était une question idiote.

— Oui.

Elle détourna son regard. Merde. Imbécile. Pauvre imbécile.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez choisi la recherche au lieu de vous faire une bonne petite clientèle privée. Marchander sans cesse pour obtenir des subventions et des locaux, ça ne vous épouse pas ?

— Absolument pas, répondit-elle en se tournant à nouveau vers lui. J'adore me battre. Démarrer un cabinet privé ? Mais je ne pourrais pas rester assise dans un petit bureau, à écouter les gens se plaindre de leur existence ! Et puis n'oubliez pas que vous avez à votre disposition les « psy-minute », moins chers et souvent meilleurs. Les seules solutions dont les gens aient besoin sont des solutions simples. Les robots thérapeutes peuvent peut-être les leur apporter. Pas moi.

— J'aimerais essayer ça, dit Julian. Je crois que les gens ont besoin d'aide.

— Ne me dites pas que vous voulez ouvrir votre cabinet privé !

— Un jour, sans doute. Je voudrais combiner les techniques des guérisseurs mutants avec la psychothérapie. Peut-être trouver quelque chose de nouveau. Quelque chose qui soulage vraiment la souffrance émotionnelle et l'angoisse.

— Et pourquoi ne seriez-vous pas guérisseur ?

— C'est une existence de moine. Très peu pour moi. Ils stoppèrent devant une maison en bois, dans les collines de Berkeley. Julian éteignit le moteur et suivit Eva jusqu'à la porte d'entrée. Elle pressa la plaque détectrice.

— Voici mon sanctuaire, dit-elle. Vous voulez faire le tour complet ?

— Absolument.

L'appartement était charmant. Des rayonnages en laqué blanc s'alignaient le long des murs et des sculptures aborigènes trônaient un peu partout. Les planchers de bois clair étaient recouverts de motifs électroniques vert et or entrecroisés. Julian s'assit sur un épais canapé mural et se détendit en écoutant les sons qui provenaient de la cuisine où s'affairait Eva. Il entendit du métal tinter contre du verre.

— Et voilà !

Elle apparut avec deux coupes en verre sculpté remplies de crème glacée de couleur rose. Ils s'installèrent confortablement l'un à côté de l'autre sur les coussins verts. Julian parvint quand même à avaler quelques cuillerées de la préparation froide et sucrée, mais l'impatience le gagnait. Il posa sa cuillère.

— Vous n'aimez pas ça ?

— Si.

Il glissa ses bras autour d'Eva et l'attira doucement vers lui. Ses lèvres étaient douces, consentantes, légèrement sucrées.

— Laissez-moi au moins reposer ma coupe.

Elle repoussa les deux glaces à l'autre bout de la table, puis se tourna vers lui, les joues en feu. Il l'embrassa à nouveau, et ensemble ils s'enfoncèrent dans les coussins. Il découvrit que sa robe de soie se détachait en plusieurs endroits très intéressants. Sa peau était satinée, lustrée. Il en savoura le contact. Un sourire se dessina sur le visage d'Eva alors qu'il lui passait doucement la main sur la hanche. La jeune femme se courba avec grâce pour manœuvrer la fermeture éclair de son pantalon. En quelques minutes, ils se retrouvèrent enlacés, nus.

À présent, il se montrait plus audacieux dans ses caresses. Elle était douce, si douce, dans ses bras. Un instant, il fut tenté de jeter, par télépathie, un coup d'œil discret dans son esprit afin d'y déceler ses préférences érotiques. Mais il préféra procéder par tâtonnements. D'ailleurs, à en juger par les réactions d'Eva et par les soupirs qu'elle poussait sous ses doigts parcourant lentement son corps, il commettait bien peu d'erreurs. Il l'explora avec une patience méticuleuse, jusqu'à ce qu'elle le supplie de venir, vite, vite. Mais Julian ne voulait pas précipiter les choses.

— S'il te plaît ! Elle tremblait.

Pas encore, pensa-t-il. Eva était pantelante sous lui.

— Je t'en supplie. Julian !

Il retarda encore un peu le moment, jusqu'à ce qu'elle lui parût absolument prête. Alors, son pouls battant bruyamment à ses tempes, il la pénétra.

Attentif à ses halètements, il se retint jusqu'au moment où il fut certain qu'elle allait jouir. Lorsqu'elle perdit tout contrôle d'elle-même, il se joignit à elle, mêla ses cris aux siens.

Un peu plus tard, ils démêlèrent leurs corps pour se reposer, blottis joue contre joue. Julian fut gagné par un sentiment de frustration. Une sensation d'inachèvement. D'une certaine façon, et il en était conscient, il n'avait pas vécu le moment transcendant qu'il avait espéré. Agréable, certes, mais sans engagement total. Il avait bel et bien vu briller la passion érotique dans les yeux d'Eva, mais il en voulait encore davantage.

— Je n'ai jamais fait l'amour avec un mutant avant toi, dit-elle. À vrai dire, je n'avais jamais couché avec un homme plus jeune que moi. (Elle fit courir sa main sur la poitrine du garçon, sur son ventre, puis plus bas.) C'est très agréable : à ce que je vois, tu récupères vite.

— Est-ce la seule chose agréable ? Il vit ses yeux briller.

— Je te le dirai plus tard.

Quelques minutes suffirent à Eva pour que Julian, à son grand étonnement, soit de nouveau en érection et prêt. Il gémit au contact de ses doigts. Et quand elle arrêta ses caresses, il ouvrit les yeux, avec l'envie de protester.

Elle était appuyée sur un coude et le regardait fixement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Je suis en train de briser tout un tas de règles personnelles.

— C'est bien le moment de parler de ça.

— Tu es un collègue, quelqu'un dont je suis censée superviser le travail. Et tu as dix ans de moins que moi.

— Écoute, répondit-il d'un air désespéré, ça ne me dérange absolument pas. En fait, j'aime ça.

Néanmoins, il la sentait s'écartier, s'éloigner. Comment lui montrer ce qu'il éprouvait pour elle ? Il avait espéré que le sexe suffirait. Alors, brusquement, il sut ce qu'il devait faire.

Il posa la main sur la nuque de la jeune femme et l'attira à lui.

— Ferme les yeux. Eva se raidit dans ses bras.

— Non, Julian. Arrête !

— N'aie pas peur. Ça ne fait pas mal.

— Je ne veux pas...

Chut. Doucement, avec précaution, il établit entre eux un pont télépathique.

Elle était ouverte à lui à présent. Il pouvait sonder chaque recoin de son être, de sa mémoire. Chacun de ses désirs. Mais ce n'était pas ce qu'il voulait. Pas encore. À la place, il ouvrit la porte de son esprit à lui et invita Eva à entrer. Comme elle hésitait sur le seuil, il l'attira à l'intérieur de sa conscience. *Me voici*, pensa-t-il. *Découvre-moi.* Découvre ce que ça représente pour moi d'avoir grandi comme un mutant dans une famille d'infirme et de non-mutants. D'apprendre à vivre avec un pied dans chaque monde, constamment en équilibre précaire. Et puis de me passionner pour la science. Vois comment j'en suis venu à te respecter, Eva. Et à t'aimer.

Il lui montra comment elle brillait en lui, telle une précieuse icône.

— Est-ce moi ?

Eh oui.

— Mais j'ai l'air d'une sainte sortie d'un manuscrit enluminé. Ou d'un ange perché sur un arbre de Noël.

Oui.

— Oh, Julian. (Sa voix avait une tonalité étrange. C'était comme si elle riait et pleurait à la fois.) Je ne ressemble pas du tout à cette femme.

En ce cas, montre-moi qui tu es.

— J'ai peur.

Je t'aime. Je veux te connaître mieux.

— Et si après tu ne m'aimes pas ?

Aucun risque. Nous ne sommes pas vraiment des étrangers.

— Non. C'est vrai. (Elle hésita un instant.) Très bien.

Alors il pénétra son esprit. Il vit les sévères privations qu'elle avait endurées dans son enfance et qui avaient forgé la détermination qui était la sienne. Et cette forteresse où elle se protégeait du monde. Ces douves et ces pont-levis. Ces murs ceints de barbelés. Il y vit, aussi, son humour et sa fantaisie. Son chagrin : un mari, une grossesse avortée, un divorce.

Je ne savais pas.

— Je t'avais prévenu.

La douleur était grande dans sa voix et dans son esprit.

Julian la serra contre lui et l'embrassa jusqu'à ce que la douleur s'efface et que vienne se cristalliser à la place un motif érotique. Il le percevait aussi nettement que s'il avait été tatoué sur la peau d'Eva. Elle frémît lorsqu'il se mit à la caresser.

— Julian, on est encore connectés.

Oui. Je me disais que ce serait mieux ainsi. Elle retint son souffle.

— Mais je sens ce que tu ressens.

C'est pareil pour moi.

Il suivit les tracés de son désir.

— Oh ! fit-elle. Oh, oui.

Sa réponse se répercuta à travers l'épiderme de Julian comme un étrange bourdonnement en feed-back qui ajoutait à l'acte des sonorités hallucinatoires. Les mains et les lèvres du garçon laissaient des traînées brillantes sur le corps de la femme. Elle vibrait avec lui dans cette communion d'esprits, tous les nerfs en éveil, tandis que montaient les battements tumultueux de son cœur. Julian vit ce qu'il avait à faire pour prolonger chez elle la montée de l'orgasme, et il savait qu'elle voyageait dans ses visions, à travers ses yeux à lui et ses yeux à elle. Alors qu'elle avançait, courait vers son plaisir, il courait pour la rattraper. Et lorsqu'elle explosa, il était Eva, qui criait son nom, et elle était Julian, chacun poussant l'autre encore plus loin dans la jouissance. Ils s'étaient forgés l'un à l'autre, unis dans l'urgence d'un plaisir infini.

Toujours connectés, ils sombrèrent dans une douce léthargie.

— Stupéfiant, souffla-t-elle.

Oui. Dors, maintenant.

Leurs rêves se mêlèrent, des rêves dorés et enchanteurs. À l'approche de l'aube, Julian s'éveilla. Eva était encore endormie à ses côtés. Lorsqu'il coupa le lien télépathique, elle ouvrit les yeux.

— Quelle heure est-il ?

— Presque 5 heures.

— Ah, bon. On a encore le temps, alors.

Elle se pelotonna contre lui. Aussitôt, son sexe durcit.

— Seigneur. Visiblement, tu as l'air content de me voir.

— Je suis un peu surpris, dit-il.

— Et moi, j'apprends à ne pas l'être. (Elle se tourna vers lui, dès lors complètement réveillée, et l'enfourcha.) Quel autre tour de mutant as-tu encore dans ta... manche ?

Julian les fit léviter à trente centimètres au-dessus du lit.

— On ne risque rien ?

— Non, tant que je ne jouis pas, dit Julian. Après, je ne promets plus rien.

Ce matin-là, à 9 h 45, Ethan Hawkins faisait le pied de grue devant le laboratoire de psychologie expérimentale de Berkeley. Il attendait en compagnie de Farnam et de Hugh Dalheim, chef du département de psychologie à Berkeley.

Dalheim était grand et avait le dos voûté. Des cheveux gris, des yeux gris et le visage creusé de rides profondes.

— Je suis désolé pour ce retard, colonel, dit-il. D'ordinaire, le Dr Seguy est très ponctuel.

— Je l'espère, répliqua Hawkins. (Il arpenta le couloir, traînant derrière lui Farnam et Dalheim.) Je lui donne encore cinq minutes.

Le laboratoire était situé à l'extrémité sud du campus, à l'emplacement d'anciennes installations sportives. Une piscine vide, aux parois bleu pâle, attendait dans la cour qu'on la détruisse. Hawkins la montra du doigt.

— Vous disiez qu'il vous fallait plus d'espace. Pourquoi ne pas avoir enlevé la piscine ?

— Question de budget, répondit Dalheim. J'ai bien peur que les gars des sciences pures, comme notre ami Farnam ici présent, ne recueillent la plus grosse part du gâteau alloué à l'université.

Farnam lui décocha un sourire acide.

— Tu veux rigoler, Hugh. L'argent et les locaux, il nous faut les grappiller, exactement comme toi.

— Ce n'est pas aussi dur, à mon avis.

Les deux hommes se dévisagèrent avec des regards mauvais.

— Bonjour, bonjour, chanta une voix d'alto. Navrée d'être en retard.

Une femme de petite taille, rousse, s'avançait dans le couloir. Ses yeux verts pétillaient, et son sourire lui donnait un charme presque irréel. Elle était suivie par un grand jeune homme blond en blouse blanche.

— Docteur Seguy, je suppose ? (Hawkins lui serra la main. Quoiqu'elle fût toute petite dans la sienne, la poigne était ferme.) Je suis Ethan Hawkins.

— Bien sûr, dit-elle avec un sourire épanoui. J'espère que vous n'avez pas attendu trop longtemps.

Dalheim s'éclaircit la gorge.

— À vrai dire..., commença-t-il.

— Pas du tout, coupa Hawkins.

Bus lui avait dit qu'Eva Seguy était séduisante. Il n'avait pas précisé – sans doute ne s'en était-il pas rendu compte – qu'elle dégageait des étincelles. Un petit bout de femme aux yeux pétillants de malice, débordante de vie et d'intelligence. Avec, par-dessus le marché, une jolie voix.

— Voici mon assistant, Julian Akimura.

Elle se tourna vers le jeune homme blond, avec qui elle échangea un regard entendu. Dans les yeux de ce dernier, Hawkins vit briller l'or mutant.

— Akimura, dit-il. Ne vous ai-je pas déjà rencontré ?

— Oui, à la réunion du Conseil des mutants, répondit le jeune homme d'une voix froide et l'air distant.

Akimura, songea Hawkins. Le jumeau fonctionnel.

Eva Seguy appuya la paume sur la plaque détectrice à côté de la porte. Un déclic se fit entendre.

— Bienvenue dans notre labo, colonel. Vous êtes ici chez vous.

Hawkins découvrit une vaste salle séparée en deux par un panneau de verre avec, en surplomb, une galerie d'observation. Dans chacune des deux parties, on avait disposé des divans, en vis-à-vis, équipés de casques à écouteurs. Le colonel en saisit un.

— À quoi ça sert ?

— À connecter les capteurs aux rêveurs.

- Les capteurs ?
 - Les télépathes.
 - Et les rêveurs ?
 - Ceux qui ont des visions.
 - Mais pourquoi endormis ?
 - Nous avons découvert qu'un cerveau en activité fonctionnelle réduite est plus facile à manier télépathiquement.
 - Est-ce que ça ne pourrait pas affecter les données ?
- Eva Seguy hocha le menton.
- Bien sûr. C'est un risque à prendre. Akimura intervint d'autorité :
 - Nous avons fait l'expérience au début avec des sujets éveillés. Leur esprit, toujours conscient, opposait trop de résistance.
 - Intéressant, commenta Hawkins avant de s'asseoir sur le divan le plus proche. Docteur Seguy, si j'ai demandé à voir votre programme, c'est parce que j'avais la promesse de Bus que je trouverais cela passionnant. Et qui ne serait fasciné par les phénomènes précognitifs ?
 - Colonel, personne n'a jamais parlé...
 - Appelez-moi Ethan, je vous en prie, coupa-t-il avec un sourire.
 - Personne n'a jamais parlé de précognition. Il ne s'agit là que d'un programme d'essai. Nous voulons savoir s'il existe la possibilité d'un certain contenu dans les visions.
 - Un contenu de nature précognitive ? interrogea Hawkins.

La jeune femme rougit.

 - Oui. Peut-être.
 - Et quels résultats avez-vous obtenus ?
 - Colonel Hawkins... Ethan, autant être franche. (Elle le regarda droit dans les yeux.) Nous n'avons pas pu apporter de preuves tangibles selon lesquelles les visions contiendraient des informations claires susceptibles d'être utilisées.
 - Mais la possibilité existe toujours ? insista Hawkins.
 - Nous sommes optimistes.
 - Eva, j'ai fait une petite enquête, lui confia-t-il. Vous êtes vous aussi à court d'argent.

Elle lui adressa un regard pénétrant. Croisa les bras.

— Nous avons sollicité des demandes de subventions. Et nous sommes...

— Optimistes. J'en suis convaincu. (Hawkins eut un large sourire.) Mais se pourrait-il que l'une des raisons pour lesquelles vous avez autorisé ma visite soit, disons... mes relations ?

Eva jeta un coup d'œil à Dalheim.

— Oui, répondit-elle.

Hawkins ne put qu'admirer sa franchise.

— Et si je vous disais que je serais peut-être en mesure de vous aider, mais qu'il y aurait un prix à payer ?

— Je dirais que je m'y attendais. Mais quel prix ?

— Je veux être connecté à une machine. Je veux capter une vision.

Julian avait observé son manège sans dire un mot. Mais à présent il ne pouvait plus se contrôler.

— C'est impossible, dit-il. Les non-mutants n'ont pas les aptitudes requises pour mener ce genre d'expérience.

— C'est vrai, colonel, souligna Dalheim.

— Hawk, intervint Farnam. C'est quoi l'idée ? Hawkins se tourna lentement vers Julian.

— Et si je me connectais avec vous ? Vous êtes un télépathe fonctionnel, n'est-ce pas ? Ne pourriez-vous pas m'amener à capter une vision ?

Sidéré, Julian chercha le secours d'Eva. Elle avait le visage marqué d'un étrange sourire. Comme leurs regards se croisaient, elle hocha discrètement la tête. Julian demeura les yeux fixés sur elle, refusant d'y croire, jusqu'à ce qu'elle renouvelle, de façon plus affirmée, son acquiescement.

— Je... je ne sais pas, bredouilla Julian, les yeux toujours rivés sur la jeune femme.

— On peut essayer, non ?

— Je pense que oui. Mais c'est délicat. Je suis incapable de savoir comment le colonel Hawkins va réagir.

— J'en prends l'entièvre responsabilité, déclara Hawkins. Quoi qu'il arrive, on ne vous fera aucun reproche.

— Alors c'est réglé, décréta Eva. Donnez-moi une minute pour consulter le tableau des rêveurs, ajouta-t-elle en se

tournant vers l'écran de son bureau. Parfait. Schueller est prêt d'une minute à l'autre. En attendant, Julian, tu peux te connecter avec le colonel.

Julian hésita. Il n'avait aucune envie de se relier à quelqu'un d'autre si tôt après son expérience de la nuit précédente : il voulait préserver l'intimité particulière de son lien avec Eva. En outre, les connexions mentales ne fonctionnaient pas toujours entre mutants et non-mutants. Et il pressentait un danger potentiel en la personne du colonel Hawkins. Il n'aimait pas tous ces types imbus de leur réussite qui s'attendaient qu'on satisfasse leurs quatre volontés. Très imprudent de sa part. Mais Eva aussi était imprudente, résolue à sauver son programme par tous les moyens.

La mine contrariée, Julian plaça les électrodes sur les tempes de Hawkins.

Un homme de petite taille, aux cheveux bruns et frisés et aux yeux dorés, s'avança dans l'autre partie du laboratoire : Marcus Schueller, le dormeur désigné pour l'expérience. Il s'arrêta brusquement, surpris de découvrir le petit groupe dans l'autre pièce. Eva appuya son doigt sur un sélecteur acoustique pour s'adresser à lui.

— Tout va bien, Marcus, dit-elle. Dans une minute, Julian va se connecter avec toi.

Schueller fit un petit signe de tête indécis. Puis il s'installa sur un divan, mit un casque et enfonça l'aiguille d'une seringue dans son bras. Lorsque la drogue fit son effet, ses yeux se fermèrent et son visage se détendit.

— Prêt, dit Eva. Vas-y, Julian.

Le jeune homme s'assit à côté de Hawkins sur le divan. Respira profondément. Posa les doigts sur la tempe de Hawkins.

— Détendez-vous, dit-il avant de fermer les yeux. Et il fut emporté dans une communion d'esprits vertigineuse. La conscience de l'autre, sa personnalité dégageaient une énergie puissante, dévorante. Julian lutta pour conserver la maîtrise du processus. Il perçut la stupéfaction de Hawkins au moment de la connexion. Il maintint ses défenses en place, empêchant toute

communication, télépathique ou autre. Avec précaution, il se laissa aller en arrière sur le divan.

Le feu d'artifice débutait. Un éclat de lumière !

Ils étaient dans un parc de verdure coupé de profondes vallées jalonnées de hautes collines. Entre deux sommets, un long édifice de verre jetait un pont au-dessus du vide. En dessous, coulait une rivière dont les eaux changeaient de couleur, du rouge au vert, puis au bleu.

Depuis l'intérieur de l'édifice, un couloir s'enfonçait dans la colline et descendait jusqu'à une vaste salle de réunion. Il y régnait une atmosphère animée. Tous les sièges étaient occupés. Une sonnerie retentit. Une fois. Deux fois. Le silence envahit la pièce.

Une grande femme vêtue d'une cape lavande s'avança sur l'estrade. Tignasse blanche sur les tempes. Peau vert clair. Narlydda ? Oui. Qui d'autre avait ce port de reine, ce maintien majestueux ? Cependant, elle n'était plus la même : elle avait vieilli, épaissi à la taille et aux hanches, son visage s'était ridé.

Et qui était donc l'autre grande femme à ses côtés ? Un reflet plus pâle. Alanna ? Oui, certainement. Mais une Alanna beaucoup plus âgée, dont les cheveux commençaient à grisonner et dont les yeux étaient tristes. Tellement tristes.

Fantastique !

La brusque exclamation de Hawkins craquela les défenses de Julian. Il augmenta la puissance de sa protection afin de garder ses pensées pour lui-même.

Une porte s'ouvrit à l'arrière de l'estrade, et un homme de haute taille apparut et se dirigea jusqu'à une tribune. Au début, Julian crut qu'il s'agissait de son oncle Michael. Mais non. L'homme était trop jeune, ses cheveux blonds en témoignaient. On aurait dit – était-ce possible ?

— Julian. En personne. Plus vieux, certes, mais parfaitement reconnaissable. Fascinant. Il se vit tendre une main vers Alanna. La scène se brouilla. Non.

Non. Reprends-la.

Avec toute son énergie, il tenta de récupérer la vision qui s'effaçait.

— Julian, qu'est-ce que tu fais ? La voix d'Eva résonnait bruyamment dans les écouteurs.

Il ouvrit les yeux et vit. À travers la vitre, Schueller, le pourvoyeur d'images, se convulsait sur son divan.

— Cesse de lutter, dit Eva. Arrête. Tu vas le tuer. Mais c'était trop tard. À côté de lui, Hawkins battait des bras, en train de suffoquer. Alors que Julian se dirigeait vers lui, une grande plaque de métal se détacha de l'écran mural sur leur gauche et s'abattit sur le plancher dans un fracas retentissant. Et puis une autre. Le laboratoire se désintégrait. Dalheim et Farnam baissèrent la tête pour échapper à la chute des débris. Julian entendit un cri. Eva. Où était-elle ?

Il arracha son casque, sans se soucier de sa propre sécurité. Un panneau énorme était tombé sur la galerie d'observation, à l'arrière du laboratoire. Eva était-elle dessous ? Il agrippa la plaque de métal déformée, mais elle était trop lourde pour qu'il puisse la déplacer.

Avec une force animale, il projeta une puissante décharge télékinésique. Le panneau se souleva légèrement, puis vola dans les airs avant d'aller percuter le mur opposé.

Eva. Non.

Elle était étendue au sol, tordue comme une marionnette désarticulée. Du sang coulait, filet rouge sombre au coin de ses lèvres.

Julian lui souleva la tête et sentit un poids mort dans sa main.

— Eva ?

Aucune réaction.

Eva. Mon amour. Réponds-moi. Je t'en supplie.

Son appel mental ne rencontra que le silence.

Doucement, il la reposa.

Audacieuse, songea-t-il. Elle s'est montrée trop audacieuse. Et je l'ai encouragée dans cette voie.

Que me reproches-tu ? Mon audace ? Tu as toujours travaillé pour moi, que je sache.

Le message télépathique était appuyé, vibrant. Julian essaya aussitôt d'en situer la provenance.

Ici, gros bête.

Ça venait du corps d’Eva.

Toujours à chercher ce qui est sous ton nez, n'est-ce pas ?

La jeune femme était en train de se redresser, le sourire éclatant, essuyant le sang sur son visage.

— Je ne comprends pas, dit Julian. Comment peux-tu communiquer mentalement ? Comment se fait-il que tu aies des pouvoirs mutants ?

Mais j'ai toujours eu des pouvoirs mutants. Tu ne t'en es jamais aperçu ?

Le visage changeait à présent, s’altérait, se désagrgeait, pour se recomposer... et ce n’était plus Eva qui était assise, lui souriant, mais son frère, Rick.

— Où est Eva ? implora Julian.

Qui ?

— Merde, ne te fous pas de moi ! Que lui as-tu fait ?

Il empoigna son frère par le cou et sentit, l'espace d'un instant, une chair ferme sous ses doigts. Juste avant de la voir se dissoudre entre ses mains. La pièce se mit à tournoyer autour de lui et implosa. Il était étendu sur le divan au milieu d'une pluie de particules bleues, vertes, jaunes et rouges, qui peu à peu disparurent.

Une nuit d'encre, brisée par la seule clarté uniforme de milliers de lumières froides et blanches. L'espace. Les étoiles. Julian contemplait une station orbitale en forme de cône, flottant au-dessus d'une planète rouge vif. Mars ? Mais aucune station n'y avait encore été établie. Était-il réellement en train de voir le futur ?

Par le lien télépathique, il perçut l'immense excitation qui avait gagné Hawkins. Et évidemment ça l'intéressait, lui, le pionnier de l'espace.

La station grossit, grossit, jusqu'à ce que Julian se retrouve à l'intérieur. On y célébrait quelque chose. Il vit une foule entassée sur une plate-forme flottante : des gens qui riaient, parlaient, mangeaient et buvaient aux sons aigus d'une musique sinistre interprétée par un étrange orchestre, mi-humain mi-robot. Au milieu de la foule, Ethan Hawkins dansait, enlaçant sa partenaire. Eva. Ils se regardaient dans les yeux et souriaient tels des amants partageant un moment intime en public.

Julian eut un mouvement de recul. Hawkins et Eva, amoureux ? Non. Non. Non. Impossible. Il ne laisserait pas faire ça.

La vision s'évanouit, les couleurs revinrent. Julian clignait des yeux devant le mur de verre le séparant de Schueller toujours endormi. Le laboratoire était intact. Rien n'avait changé.

Hawkins leva les yeux, le visage marqué par la stupeur, comme s'il était frappé d'effroi et d'admiration. Il battit rapidement des paupières et s'exclama :

— Extraordinaire ! Particulièrement la seconde vision.

Julian eut envie de le frapper.

— La seconde vision ? s'étonna Eva.

Elle s'avança jusqu'à eux et pressa le bouton de contrôle de l'enregistreur.

Elle allait parfaitement bien. Elle était vivante. Il ne s'était rien passé.

— Qu'avez-vous vu ? Julian, toi, d'abord.

Dépité, il hésita à répondre. Il aurait souhaité en discuter avant. Impossible. Il s'en rendait compte à présent. Bon, alors, ce ne serait que les grandes lignes.

— Euh, oui, une seconde vision. Dans la première, il y avait une immense salle où étaient rassemblés beaucoup de gens, mutants et non-mutants.

— As-tu reconnu quelqu'un ? demanda Eva.

— Oui, répondit le garçon, pour qui chaque mot était un fardeau. Sur l'estrade. Ma tante, Narlydda, et sa fille, Alanna. Mais plus âgées. Beaucoup plus âgées.

Hawkins le regardait, rivé à ses paroles.

— Quelqu'un d'autre ?

— Oui. Un homme. (Julian fixa Eva du regard.) Il me ressemblait.

— A-t-il dit quelque chose ?

— Non, la vision était muette.

— Vous voulez dire que vous avez néanmoins entendu des choses ? demanda Hawkins d'un ton surexcité.

— Parfois.

Seguy se tourna vers Hawkins.

— Est-ce que vous confirmez son compte rendu ?

— Absolument, répondit le colonel. Une immense salle remplie de mutants et de non-mutants, dans laquelle on allait célébrer une cérémonie.

— Et la seconde vision ? continua le Dr Seguy.

— Ça se passait dans le laboratoire, dit Julian.

— Non, pas du tout, démentit Hawkins. C'était dans l'espace.

— Combien de visions avez-vous eues ? demanda Julian.

— Deux. J'en ai eu deux. La réunion des mutants, et puis la station spatiale.

— C'était près de Mars ? Il y avait une usine orbitale, en forme de cône, qui flottait au-dessus ?

Le colonel acquiesça d'un signe de tête.

— C'était un pavillon orbital C-II à multiusage, précisa-t-il. On travaille sur le prototype en ce moment même dans les laboratoires de ma compagnie.

— Qu'avez-vous vu d'autre ?

— Juste la station, tournoyant dans l'espace. Julian eut un temps d'hésitation. Ainsi, ils n'avaient pas vu exactement la même chose. À moins que Hawkins n'ait préféré taire l'information. Non. Pourquoi le ferait-il ?

— Ça correspond à la vision que j'ai eue, dit Julian.

— Et le labo dont tu as parlé ? demanda Eva.

— Rien. J'avais les idées confuses. Hawkins se leva.

— Eh bien, docteur, annonça-t-il, vous n'êtes peut-être pas convaincue du contenu précognitif de ces visions, mais moi je le suis, et sans le moindre doute dans mon esprit. (Il se tourna vers Dalheim.) J'aimerais assurer tout le financement que requiert ce programme.

Le visage de Dalheim devint blême.

— Vraiment, colonel, il n'est pas nécessaire...

— Merveilleux, dit Eva. Je ne sais comment vous remercier. Hawkins sourit.

— Eh bien, commençons par un déjeuner.

Personne ne dit mot.

Farnam s'éclaircit la gorge.

— Hawk, on nous attend à Denver...

— Nous serons en retard.

— Colonel, j'ai un autre programme à vous montrer. Je suis certain qu'il vous intéressera, insista Dalheim.

— Je suis désolé, docteur Dalheim, rétorqua Hawkins sans quitter Eva des yeux. Je suis déjà assez en retard comme ça, et deux programmes de recherche dans la même journée, c'est trop pour moi. Peut-être la prochaine fois.

— Je connais un bon endroit pour déjeuner, proposa Julian. Eva le regarda dans les yeux.

— Julian, j'aimerais m'entretenir avec le colonel en privé. Je te vois après.

Elle quitta la pièce suivie de Hawkins, laissant sur place les trois hommes dans le laboratoire.

7

La maison était silencieuse. Alanna jeta un regard dans le salon. Personne. Sa mère devait être en haut dans son studio. Peut-être avec son père. N'ayant pas la patience de grimper les marches, la jeune fille lévita promptement dans l'escalier. Comme elle approchait de l'atelier de sculpture de sa mère, elle entendit ses parents se chamailler.

— Skerry, tu te trompes complètement sur cette maquette. Il faut que les bras soient allongés, sinon l'objet n'aura pas l'équilibre que je veux lui donner.

— Conneries. Moi, je dis que tu deviens paresseuse, Lydda. Si c'était cohérent, je serais le premier à applaudir. Mais là, tu as comme qui dirait besoin d'une leçon d'anatomie.

— Comment oses-tu me faire un cours sur la perspective ! s'exclama Narlydda en haussant le ton. Ce n'est pas parce que tu es responsable du moulage que ça te confère une autorité sur mon travail.

— Excuse-moi, ô grand récipiendaire de la grâce des muses.

Alanna se figea dans son élan. Quand son père en venait au sarcasme, mieux valait débarrasser le plancher. Et vite. Elle les verrait une autre fois.

Elle pivota et lévita vers l'escalier. Mais elle avait dû faire du bruit, car son père passa la tête dans le couloir et, la surprenant, claironna :

— Narlydda, ta fille est ici. Elle n'aurait pu mieux choisir son moment. Ne te sauve pas, Alanna. (Le ton était cinglant.) Ou plus exactement, ne te sauve pas une fois de plus.

La jeune fille rebroussa chemin et effectua un élégant atterrissage au milieu de la pièce.

— Je ne me sauvais pas.

— Appelle ça comme tu veux.

— Arrêtez, tous les deux, intervint Narlydda. (À la surprise d'Alanna, elle se pencha vers elle et l'embrassa sur la joue.) Je suis contente que tu sois revenue.

— Pour l'amour de Dieu, Lydda, ne joue pas les mères compréhensives.

— Et pourquoi pas ? Si je ne le suis pas, qui le sera ?

— Pas moi, c'est certain, dit Skerry avant de pointer un doigt vers sa fille. Tu as dépassé les bornes, gamine. Là, tu es allée trop loin. Mais que cherches-tu à prouver ?

— Je ne cherche pas à prouver quoi que ce soit, répondit la jeune fille.

Elle battit des paupières. Bien vite, des larmes lui piquèrent les yeux.

— Non ? C'était quoi, alors, ce truc avec Rick Akimura ? Est-ce que nous méritons cela ?

— Je ne l'ai pas fait contre vous. (À présent, elle pleurait franchement.) Je l'ai fait pour moi. Je pensais que vous comprendriez.

— Nous comprenons, ma chérie, dit Narlydda d'une voix douce.

— Parle pour toi, Lydda.

Les sanglots redoublèrent.

— Ça suffit, Skerry ! lança sa mère.

Alanna ne l'avait jamais entendue employer ce ton-là. Ses parents se regardèrent sans prononcer un mot. Puis son père poussa un soupir.

— Lydda, commande-nous deux sheries au robobar et fais-en flotter un jusqu'ici, tu veux ?

— Ça irait plus vite avec une seringue.

— Tu sais que je ne supporte pas ça. (Il s'assit dans un fauteuil rembourré de couleur pourpre et, d'un geste habile, attrapa le verre de liquide ambré qui passait à sa portée.) Teenie, je suis désolé. Je suis furieux contre toi, mais ça ne veut pas dire que j'ai envie de te faire pleurer.

— Je sais, dit Alanna en s'essuyant le visage du dos de la main.

— Tu as l'intention de vivre avec lui, n'est-ce pas ? Tu vas renoncer à Radcliffe pour vivre avec ce gars.

Alanna accusa le coup.

— Comment as-tu deviné ?

— Ce n'est pas la peine d'être un génie pour s'en rendre compte.

— Alanna, as-tu vraiment bien réfléchi à ce que tu fais ? demanda Narlydda. Je ne sais pas s'ils vont te garder une place à Whitlock pour le semestre d'après...

— En ce cas, je n'irai pas.

Sa mère lui lança un regard affligé.

— Et tu sais ce que nous pensons de Rick, ajouta-t-elle.

— Vous ne l'aimez pas parce que vous le trouvez dangereux.

— Nous n'avons jamais dit ça. Nous le trouvons seulement casse-cou.

— Appelez ça comme vous voudrez. Bien sûr, il est impulsif. Mais il est aussi très excitant. Et tendre. Il est beaucoup plus intelligent que vous ne le pensez. Et je compte vraiment pour lui.

— Tu cherches des ennuis, dit Skerry.

— Tu n'es pas juste avec lui.

— Peut-être. Mais je le sens, Teenie. Mieux que tu ne peux le faire. Crois-moi.

Le père et la fille se dévisagèrent. Dans les yeux d'Alanna, se lisait l'obstination.

— Je ne demande pas la permission, papa. Je n'ai pas à le faire. J'ai passé l'âge. (Elle leva la tête dans un geste de défi.) Je t'explique ce que j'ai l'intention de faire. Nous allons prendre un appartement en ville. Que cela te plaise ou non.

Elle se tut, dans l'attente de l'explosion. Skerry resta face à elle, comme foudroyé. Puis il se mit à rire.

— Si j'avais le moindre doute que tu sois ma fille – et ce n'est pas le cas –, il serait désormais dissipé. (Il fit entendre un gloussement de dépit.) Bon, nous t'avons élevée en essayant de te donner un esprit d'indépendance. Peut-être avons-nous trop bien fait les choses.

— Alanna, insista Narlydda, nous avons de bonnes raisons de nous inquiéter.

— Lesquelles, par exemple ? (Au lieu de lui répondre, sa mère et son père se regardèrent.) Voilà, je le savais. Il ne vous

plaît pas, c'est tout. Mais donnez-lui au moins une chance. Si vous le connaissiez mieux, vous verriez comme il est doux et gentil en réalité. Blessé au fond de lui par son infirmité, et je veux l'aider à cicatriser. (Elle hésita un instant.) Vous croyez que je ne me rends pas compte à quel point son esprit est troublé. Mais je le sais parfaitement. Et je ne veux pas m'éloigner de lui. Je veux m'en rapprocher.

Sa mère sourit et eut ce commentaire :

— Ça, c'est de l'amour, ou je ne m'y connais pas.

Skerry, lui, ne dit mot et tendit la main vers son verre.

Le téléphone sonna.

— Je le prends, réagit aussitôt Alanna avant de filer dans son ancienne chambre et d'allumer l'écran.

Le visage de Rick emplit l'image.

— Salut, lança-t-il.

— Oh, Rick. Tu ne vas pas me croire...

— J'ai enregistré ce message à ton intention parce que je dois prendre la navette. Je m'absente deux ou trois jours. Serai probablement de retour la semaine prochaine. Je ne serai donc pas là vendredi. Désolé. Je t'appelle dès mon retour.

L'image s'effaça. Mais où s'en allait-il ? Voir qui ? Pourquoi ne pas lui en avoir parlé avant ? Narlydda apparut.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle.

— Rick. Un message enregistré. Il quitte la ville quelques jours. On ne pourra pas se voir ce week-end.

— A-t-il indiqué où il allait ?

— Non.

— Je vois. (Narlydda marqua un temps d'arrêt, comme si elle cherchait ses mots.) Écoute, finit-elle par dire, pourquoi ne pas m'accompagner à la fonderie cet après-midi ?

— La fonderie ? (Alanna se détourna pour cacher ses larmes.) Oui, d'accord. (Elle se retint tant qu'elle put, puis s'effondra.) Oh, maman. Et s'il ne m'appelle pas à son retour ?

— Ne t'inquiète pas. Il le fera.

— Mais s'il ne le fait pas ? dit-elle en sanglotant. Ça te ferait plaisir, n'est-ce pas ?

Elle fut surprise par le ton particulièrement conciliant de sa mère.

— Je ne peux nier que je préférerais te voir avec quelqu'un d'autre. Mais si c'est Rick qui te rend heureuse, eh bien c'est tout ce que je demande. Le reste est secondaire. (Elle serra un court instant sa fille dans ses bras.) Il appellera. Et s'il ne le fait pas, je le retrouverai où qu'il soit pour l'écorcher vif avec mon couteau à peinture. Maintenant, dépêche-toi et va te préparer.

Sans le moindre à-coup, le glisseur argent fonçait le long de la route. À travers la vitre, Rick regarda défiler le paysage couvert de neige et ne put retenir un frisson. Il avait oublié comment était le début du printemps au Colorado. Glacé.

— Ça me fait plaisir de te voir, dit Kelly. (Ses cheveux étaient d'un noir lustré et elle n'avait pas une seule ride, à l'exception des pattes-d'oie révélatrices au coin des yeux.) Je reconnaissais que je suis surprise.

— Ouais, eh bien, j'avais besoin de prendre l'air.

Rick tourna son regard vers les montagnes neigeuses et se demanda si Denver était bien l'endroit idéal pour s'échapper. Il appréciait beaucoup Kelly et Michael, mais cela faisait des années qu'il ne les avait pas vus. Assis là dans leur glisseur, il se sentait tout à coup mal à l'aise.

— Tu as des ennuis ?

— Non, répondit-il avant de lâcher un soupir. C'est une longue histoire.

— Peux-tu me donner la version abrégée ? Je récupère Mary à l'entraînement de hockey dans dix minutes.

— Ça pourrait prendre plus de temps que ça.

— Mets-moi au moins sur la voie.

— C'est un truc de mutant.

Le visage de Kelly s'assombrit.

— Je me souviens des difficultés que ça a posées à ta mère d'être une infirme. Je pensais que ce serait plus facile pour toi.

— Au niveau de la famille, il n'y a pas eu de problèmes. (Enfin, c'est ce que je croyais, songea-t-il. Il attendit quelques secondes avant de poser la question qui le tracassait.) Comment Mary a-t-elle fait pour contrôler sa pyrokinésie ?

— Elle n'est mutante que par un seul de ses parents, ce qui est déjà un énorme avantage. On a tout de même fait installer

un équipement anti-incendie très sophistiqué dans la maison, avec extincteurs et sas spéciaux dans chaque pièce. Pendant ses deux premières années, j'ai bien cru que nous – ou la maison – n'y survivrions pas. Je peux simplement imaginer ce qui serait arrivé si elle avait été un mutant en pleine possession de son pouvoir. (Kelly secoua la tête.) En tout cas, on a dû aller consulter les guérisseurs quand elle était bébé, ne serait-ce que pour l'empêcher de mettre le feu à son berceau.

— Est-ce qu'il lui arrive parfois de perdre le contrôle d'elle-même ?

Kelly jeta un rapide coup d'œil interrogateur vers Rick.

— Non, bien sûr que non.

— Mais elle est si jeune.

— Les guérisseurs lui ont bien appris la leçon. Et, ironie du sort, j'ai hérité un gène mutant récessif d'un quelconque ancêtre – personne ne sait de qui ça provient – et Mary se retrouve l'heureuse bénéficiaire d'un pouvoir mutant aux trois quarts actif. Sinon, j'imagine qu'elle aurait été infirme, comme toi.

— Comme moi, peut-être pas, dit le jeune homme en contemplant le manteau de neige d'un air mélancolique.

— Rick, tu me parais bien mystérieux. (Kelly fronça les sourcils, engagea le glisseur sur une bretelle de sortie indiquant Cherryhurst.) Voilà le gymnase. On est en avance. À mon avis, l'entraînement n'est pas encore terminé.

Le stade était immense, avec cinq niveaux de gradins entourant la patinoire. Sur la glace, les filles allaient et venaient à toute allure, agrippées à leur bâton d'acrylique transparent dont la forme évoquait un boomerang allongé. Chaque crosse était ceinte d'un léger halo.

— Voilà Mary.

Une fille brune de petite taille, habillée en rouge, jouait sur la glace avec un palet à faible gravitation, un peu à l'écart du groupe principal.

— Comme d'habitude, elle ne regarde pas où elle va, dit Kelly en se penchant en avant. Elle file droit sur ce monstre. (Rick vit le robot massif foncer sur la fille.) Mary ! Mary, attention ! s'écria Kelly.

Mais sa voix fut noyée sous les cris des autres joueuses.

Rick se tendit. Quelle solution adopter ? Essayer d'écartier le robot d'un souffle télépathique, faire léviter Mary ? Ou bondir sur la glace et empoigner la fille ?

Un coup de sifflet strident déchira l'air, et une femme vêtue d'un sweater vert d'entraîneur se précipita vers Mary. La fille leva la tête, aperçut le robot, et la terreur se lut dans son regard. Par bonheur, la femme réussit à la saisir par le bras et à l'écartier de la trajectoire de la machine.

— Ouf ! fit Kelly en fermant les yeux. Il s'en est fallu de peu.

— Tu peux le dire, approuva Rick. Mais n'aurait-elle pas pu faire fondre le robot ?

— Je ne pense pas que son pouvoir soit assez fort. Allons la chercher avant qu'elle ne s'expose à nouveau.

Située dans les contreforts des montagnes entourant Denver, la propriété des Ryton offrait un agencement bien plus élaboré que dans le souvenir de Rick : quatre bâtiments, dont un avec gymnase réservé aux invités. Le jeune homme inspecta ses quartiers temporaires avec un regard d'envie. Bois clair verni et coussins jaunes rebondis. L'écran mural était neuf. Michael et Kelly faisaient bien les choses.

Il laissa tomber sa sacoche sur la tablette au pied du lit et s'assit sur la couverture tissée de couleur rouge.

J'aurais dû me porter au secours de Mary, songea-t-il. J'aurais pu écartier ce robot par la télékinésie. Sauf que j'ignore si je peux vraiment me fier à mon pouvoir. À vrai dire, je ne sais même pas si je saurais diriger le faisceau d'énergie. Toujours est-il qu'au lieu d'agir je suis resté cloué sur mon siège, à jouer les simples spectateurs. Et pendant ce temps-là, Mary aurait pu mourir écrasée.

À travers la lucarne, il regarda le ciel où s'amoncelaient de lourds nuages gris. La pénombre envahissait la pièce.

Lumière, pensa-t-il.

La pièce demeura sombre.

Hum ! Pas aussi facile qu'il l'avait cru.

Il scruta dans la semi-obscurité, jusqu'à localiser l'interrupteur. Fronçant les sourcils, il s'imagina le presser, et la lampe de chevet s'alluma.

Bon. Et maintenant ? Déballe tes affaires.

Il posa le regard sur la sacoche. Les attaches se défirent avec un chuintement. Chemises et jeans sortirent du sac, les manches et les jambes ondulant dans les airs. Ensuite, Rick se tourna vers l'armoire. Ses vêtements tombèrent au sol en un tas informe.

Merde. Concentre-toi, s'exhorta-t-il en pensée. Tu veux mettre tes habits dans l'armoire.

Il la fixa des yeux. Les portes s'ouvrirent en grand, en forçant de plus en plus sur les gonds. Non. Non. Arrête. Remets ça comme avant. Les portes se refermèrent violemment. Rick poussa un soupir, se pencha et ramassa ses jeans. Il ouvrit alors la porte de l'armoire manuellement et suspendit ses vêtements sur les cintres. Pas aussi simple que ça de maîtriser un pouvoir télékinésique.

Il expédia mentalement sa trousse de toilette à travers la pièce. Elle alla heurter le mur juste à droite de la porte de la salle de bains.

Il y a aussi du travail à faire pour ce qui est de la précision.

Je me demande pourquoi il est venu.

Rick perçut la phrase mentale aussi nettement que si elle venait de sa chambre. C'était Kelly. Pourtant, sa tante était une normale. Ainsi, il lisait dans ses pensées. Il ne put réprimer un frisson.

Il y a quelque chose qui ne va pas. Je le sens. Pourquoi ne veut-il pas en parler ? Est-ce que Mélanie est au courant ? Je ferais peut-être mieux de l'appeler.

Assez, pensa Rick. Il faut arrêter ça.

Il a toujours été un enfant perturbé...

Rick prit son blouson. L'air du dehors interromprait peut-être cette liaison mentale dont il ne voulait pas. Allez, une bonne marche dans le froid.

Le vent glacé lui fouettait la peau. Il ferma son blouson. Un sentier contournait le gymnase et descendait sur une pinède.

Après avoir longé le mur, Rick aperçut Mary dans la cour au-delà du gymnase, juchée sur un monoski à faible gravitation. Il la regarda évoluer avec grâce, en équilibre sur sa planche qui

sautillait et dérapait sur la piste inégale. Il repartit toutefois en catimini avant qu'elle ne se rende compte de sa présence.

La forêt devenait de plus en plus dense, et le sentier commençait à grimper. Il le gravit jusqu'à ce qu'il ressente une douleur dans les poumons. Le chemin avait disparu. Rick était seul dans le silence, au milieu des senteurs de pin.

Il continua à avancer, jusqu'à ce que l'absence de bruits le rende nerveux. Le seul son audible était celui de la neige crissant sous ses pas. À quelle distance était-il du sentier ? Impossible de se rendre compte. Il était perdu dans les bois, quelque part dans la région de Denver.

La panique s'empara de lui. D'une impulsion mentale, il se projeta dans les airs. Il distingua la propriété des Ryton, loin en bas, sur sa gauche. Il sentit alors chanceler son pouvoir télékinésique et retomba au sol avant d'avoir repéré le moindre sentier. Prenant une profonde inspiration, il sollicita à nouveau son talent tout neuf et bondit en l'air. Mais il avait mal calculé son élan et se retrouva propulsé au-dessus de la cime des arbres. Sa trajectoire l'amena à proximité du gymnase, où il atterrit rudement.

— Rick ! s'écria Mary en levant des yeux stupéfaits. Que s'est-il passé ? (Elle lâcha ses bâtons et se précipita vers lui.) Étais-tu en train de léviter ? Moi qui te croyais infirme.

Tandis que Rick cherchait son souffle, un froid glacial s'insinua à travers son blouson. Il resta étendu là, regardant le ciel neigeux, se sentant plutôt idiot.

— Doucement, dit Mary. Respire lentement.

Il se mit péniblement à genoux, puis leva un œil penaillé vers sa cousine. Le bleu de ses yeux était rehaussé d'un éclat doré. Ils n'étaient pas comme les siens. Pas comme ceux d'un vrai mutant.

— Je ne suis pas un infirme, articula-t-il en détachant les mots. Plus maintenant.

— J'aurais aimé que vous me laissiez vous offrir un vrai dîner, dit Ethan Hawkins.

Assis sur un banc près du clocher du campus, il regardait Eva Seguy terminer son falafel de bon appétit.

— Mmm. C'est bon. (Eva se lécha les doigts.) J'ai pensé que ce serait plus amusant de manger dehors. De profiter de l'air frais. D'ailleurs, vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez subitement pris la décision de sauver mon programme de recherche.

— Est-ce la raison pour laquelle vous avez accepté de déjeuner avec moi ?

— En partie.

Hawkins lui servit sa réponse habituelle :

— Les universités doivent continuer d'évoluer et de prospérer. (Il lui adressa un sourire mielleux, tel don Juan s'entretenant avec Zerlina.) Et si l'on veut prospérer, il faut investir. En ce qui me concerne, j'estime réaliser une bonne affaire.

— N'importe quoi, rétorqua Eva en lui décochant un regard perçant. Vous pourriez trouver une douzaine d'investissements plus rentables dans la minute qui suit. L'aide financière aux programmes universitaires, ça ne rapporte pas grand-chose. Oh, bien sûr, je suppose que c'est déductible d'impôts. Mais d'après moi, ce n'est pas ce qui vous intéresse. (Hawkins la dévisagea, l'air dérouté.) Et n'allez pas croire que je ne vous suis pas reconnaissante, colonel. Je serai franche. J'attendais désespérément votre soutien. Mais ce que j'ai du mal à comprendre, c'est la raison pour laquelle vous me l'accordez. Que voulez-vous au juste, colonel ?

— Je ne crois pas avoir déjà rencontré une femme comme vous depuis mon service dans le corps des navigants. Vous dites toujours ce que vous pensez.

— Aussi souvent que possible. Mais si cela doit vous conduire à annuler votre promesse d'appui financier, je retire tout ce que j'ai dit.

Hawkins se mit à rire.

— Non, ne retirez rien, Eva. À mon tour d'y aller franchement. J'ai besoin de mutants pour m'aider à construire mes pavillons dans l'espace. Et grâce à votre programme, j'ai le moyen de les rencontrer.

Eva restait perplexe.

— C'est un coup à tenter.

— Oui. Mais je dois convaincre les différents syndicats, voyez-vous.

— Vous vous fichez donc pas mal de la recherche.

— C'était vrai, jusqu'ici. Jusqu'à ce que je fasse ce voyage télépathique. Là, tout a changé pour moi.

Hawkins s'interrompit. Il revit en pensée la splendeur de ce pavillon tournoyant dans l'espace. Il se souvenait de son plaisir lorsqu'il avait tenu Eva Seguy dans ses bras lors de cette bruyante cérémonie. Cela finirait par se réaliser. Il en était certain.

— Vous avez devant vous un authentique fidèle, poursuivit-il. Un converti. Ces visions peuvent prédire l'avenir. Je serais stupide si je m'en désintéressais.

— Ne vous emballez pas, colonel.

— Ethan.

— Ne vous attendez pas à trouver chez nous une boule de cristal qui vous donnerait l'état des marchés financiers du lendemain.

Hawkins sourit. La musique de cet orchestre céleste résonnait encore dans sa mémoire. Et il revoyait Eva lever son visage souriant vers lui pendant qu'ils dansaient, seuls au monde au milieu de la foule.

— J'avais beaucoup plus que des considérations financières à l'esprit, répondit-il. (Il porta la main à la poche de sa veste et en sortit une holocarte.) Voici ma ligne privée. Appelez-moi à n'importe quelle heure. Je suis sérieux.

Lorsque Eva Seguy prit la carte, la main de Hawking s'attarda quelques instants sur la sienne. Elle leva les sourcils.

— Ça m'a tout l'air d'une invitation personnelle.

— Absolument.

Elle le dévisagea un moment, le regard grave, presque sévère. Puis son expression se radoucit.

— En ce cas, peut-être nous reverrons-nous, colonel, dit-elle en se levant. Je vous suis profondément reconnaissante pour votre appui. Je ne sais comment vous remercier.

— C'est facile. J'espère que vous me laisserez vous offrir un meilleur déjeuner lors de mon prochain passage sur Terre.

— Entendu.

— Et s'il vous plaît, appelez-moi Ethan. Sa poignée de main était ferme.

— D'accord, Ethan.

Elle lui dit au revoir de la main avant d'être avalée par la foule. Envolée.

Hawkins se dirigea à pas lents vers le parc de glisseurs de location, où il savait que Farnam l'attendait. Tout en marchant, il siffla l'air du champagne de *Don Giovanni*. Partout dans le campus, des étudiants se prélassaient sur les pelouses, des chiens aboyaient, des athlètes dégourdisaient leurs muscles. Brusquement, il se sentit en connexion totale avec le reste du monde. Présent et à venir. Et avec Eva Seguy.

Alanna déambulait le long de la grève de Pocket Beach, murmurant les premiers vers d'un poème de sa composition.

Ce qui brûle aussi ardemment dans l'esprit

Que dans le cœur, le mot non dit,

Enflamme...

Elle secoua la tête.

— Merde !

C'était mauvais. Elle ferait mieux de se concentrer davantage sur sa poésie. Et aussi de reconsidérer la proposition qui lui était faite d'aller à Whitlock. Au lieu de quoi, elle passait son temps à ressasser éternellement les mêmes questions. Rick n'avait pas appelé. Elle avait laissé tant de messages sur son écran que la mémoire devait être pleine. Elle se sentait stupide et humiliée. « Oublie-le », avait dit son père. « Viens, je vais te présenter mon nouveau contremaître adjoint », avait dit sa mère.

Il était temps d'affronter la réalité, estima Alanna. Rick ne pensait qu'à se payer du bon temps. Enterre-le dans un lointain recoin de ton cerveau et prépare-toi à aller à Cambridge à l'automne.

La vague gronda en déferlant sur la plage. Alanna frissonna dans le vent glacé. Depuis une semaine, elle venait ici tous les jours, dans l'espoir de trouver une réponse. Et tout ce qu'elle trouvait, c'était du sable.

Elle fit du stop pour aller à la gare : elle avait quinze minutes de trajet pour rejoindre le parc de stationnement à côté de chez elle. Le prochain train passait dans vingt minutes. Largement le temps de descendre et de remonter le quai cent fois, de graver dans sa tête les annonces du kiosque vidéo, d'aller voir le psy-minute... hum ! une petite séance de thérapie vite fait bien fait, après tout, ce n'était pas une si mauvaise idée. Elle compta ses crédits : juste le compte. Elle glissa les pièces dans l'appareil et entra dans la cabine en argent rutilant.

Un pan entier était occupé par un écran. De grosses lettres bleu-vert offraient toute une liste de sujets, l'invitant à faire son choix. Elle se jucha sur le coussin mural blanc en face de l'écran et considéra le menu.

Voyons. Communication ? Non. Famille ? Eh bien, pas exactement. Relations ? Parfait. Alanna pressa le troisième bouton sur le côté de l'écran et attendit.

L'image d'une femme blonde au teint rose apparut. Elle était vêtue d'une combinaison blanche.

— Bonjour, dit-elle d'une voix chaude et vibrante, marquée d'un léger timbre métallique. Je suis Sigma. Je serai votre robot psy pendant cette séance. Vous avez sélectionné la catégorie « Relations ». Veuillez décrire votre problème de manière aussi concise que possible.

Alanna laissa échapper un soupir.

— Voilà, je vivais avec ce gars... Ou plutôt, je vais vivre avec lui. Je l'ai vu... enfin...

— Oui ? fit le robot.

Était-il programmé pour inciter son interlocuteur à faire une pause de temps à autre ?

— Eh bien, cela fait une semaine qu'il ne m'a pas appelée.

— Je vois, énonça Sigma d'un ton bienveillant. Comment réagissez-vous ?

— Justement ! Je suis furieuse. Comment ose-t-il me traiter ainsi ?

— Je vois que vous êtes en colère. Mais pourquoi donc ?

— Je me sens trahie. Par Rick. J'avais confiance en lui.

— Examinons cela d'un peu plus près, proposa Sigma.

Alanna fit tourner une mèche de cheveux entre le pouce et l'index.

— Je pensais qu'il voulait s'installer avec moi. Se ranger. Je l'ai peut-être un peu trop poussé. Il n'était sans doute pas prêt.

— Continuez.

— Il a dû avoir peur. (Alanna cessa de gigoter.) Il m'aime tellement qu'il n'a pas osé me dire à quel point ça le perturbait.

Sigma eut un sourire approubatif.

— Et maintenant ?

— Rick me manque. J'ai voulu croire que je ne voudrais plus jamais le revoir, mais je n'arrête pas de me demander ce qu'il est en train de faire, s'il voit quelqu'un d'autre, si je lui manque moi aussi.

— Quelles sont vos intentions ?

— Je... je veux le voir. Lui parler. Je l'aime encore, malgré tout.

— En ce cas, vous devriez peut-être suivre votre idée. (Une petite sonnerie retentit.) Vos cinq minutes sont écoulées. Y a-t-il autre chose dont vous aimeriez discuter ? Dans ce cas l'entretien peut vous être facturé ultérieurement.

— Je crois que ça ira.

— Très bien. (Un large sourire se dessina sur le visage de Sigma.) Je suis heureuse que nous ayons eu l'occasion de bavarder. Vous trouverez une copie imprimée de notre conversation en dessous de l'écran. Merci d'avoir choisi Psy-Minute.

L'image souriante de Sigma s'estompa, l'écran devint opaque et la porte de la cabine s'ouvrit.

Une feuille de papier sortit du mur : la transcription de l'entretien. Alanna la détacha, la mit dans sa poche et quitta la cabine.

Avec un siflement de freins caractéristique, le train de Marin entra en gare. Alanna se rua dans le compartiment le plus proche.

Quand elle arriva chez elle, la maison était vide. Il y avait un message sur son écran. Rick avait appelé. Il rappellerait à 4 h 30. L'horloge de l'écran indiquait 4 h 15. Alanna la regarda cliquer jusqu'à 4h 29. 4h 30. 4 h 35.

À 5 h 50, elle était ivre de rage. D'un coup sec sur le cordon, elle débrancha le circuit des messages pour réinstaller la ligne téléphonique. Lorsque, une heure plus tard, le téléphone sonna, elle ne répondit pas. Il continua de sonner et de sonner. Puis se tut.

8

Le doux éclairage rose fluo du plafond jetait un éclat flatteur sur les visages des invités réunis dans le salon des Ryton. Les haut-parleurs muraux diffusaient une musique de jazz sirupeuse : sons mélodieux des cordes, batterie jouant en sourdine.

« De la musique pour crétins », aurait dit le père de Rick. Mais ce n'était rien de plus qu'un agréable fond sonore pour une soirée. Rick se laissa bercer par le rythme tranquille, en essayant de se détendre.

La pièce était remplie d'anciens jockeys de l'espace : une foule plus calme qu'il ne l'aurait pensé. La plupart avaient les cheveux gris et l'apparence digne d'hommes imprégnés d'un long et glorieux passé. Que penseraient-ils s'ils apprenaient qu'il y avait parmi eux un mutant qui venait tout juste de découvrir son pouvoir ? Qu'en penseraient Kelly et Michael ?

Son regard se porta vers la table chargée d'amuse-gueule. Une assiette où s'empilaient des rouleaux de choba attira son attention. Son estomac gargouilla, manifestation d'une faim subite. À sa grande horreur, il vit l'assiette et son contenu se soulever dans les airs. Non. Non. Non.

L'assiette revint se poser sur la table avec un bruit net. De l'autre côté du salon, Kelly leva aussitôt les yeux, son instinct de maîtresse de maison brusquement éveillé. Puis elle haussa les épaules et retourna se consacrer à ses invités.

C'était passé près. Trop près. Il fallait qu'il se surveille. Rick se saisit d'un verre de bière et avala une bonne rasade.

Kelly est magnifique. Quel est son secret ? Son mariage avec un mutant ? La voix avait résonné fortement dans son oreille. Rick pivota. Il était seul dans l'angle de la pièce ; la seule personne à proximité était un homme aux cheveux gris avec de longues rouflaquettes et un nez rougi par l'alcool.

Je me demande si Michael ne pourrait pas me faire un prêt.

Cette fois, c'était une voix rauque de baryton. Rick s'empressa d'avaler une gorgée de bière.

Je perds la boule, songea-t-il. Voilà que j'entends des voix.

Devait-il raconter à sa tante et à son oncle ce qui lui arrivait ? Mais quelle serait leur réaction quand il leur dirait qu'il entendait des voix ? Il avait peut-être simplement besoin d'un bon repos dans une chambre capitonnée sous la surveillance d'un guérisseur.

— Charmante soirée, susurra une voix de femme. (La quarantaine, des cheveux blancs raides et un corps vigoureux, aux formes bien dessinées, à demi couvert par une robe du soir dorée particulièrement courte. Elle reluquait Rick avec un intérêt évident.) Vous travaillez avec Mike ?

— Euh, non. Enfin, oui. Et vous ?

Rick se dit qu'il devait sourire. S'efforcer d'avoir l'air normal. Quoi que lui veuille cette femme.

— Non. Mon mari travaillait avec lui. Mais c'était avant que Mike devienne le meilleur ami du sénateur Greenberg, à Washington.

Elle lui adressa un regard entendu. Rick se demanda un court instant de quoi elle parlait.

— Ah, oui, dit-il.

— Comment Kelly peut-elle supporter tous les voyages qu'il fait à Washington pour ses petits tête-à-tête ?

Tandis qu'elle parlait, une image se formait dans l'esprit de Rick, celle de son oncle Michael et d'une grande et belle femme rousse s'embrassant. La vision flottait devant lui, aussi réelle que l'écran mural à sa gauche. Rick resta bouche bée. Et cependant, il y avait quelque chose de faux dans cette apparition. Quelque chose de malicieux et de trompeur. Il le sentait. Et il était sur le point d'en parler à la femme quand le verre de bière glissa de sa main. La vision s'évanouit. Il tenta de rattraper le verre, mais ne réussit qu'à éclabousser la robe dorée de la femme. Il y eut un bref chuintement, le tissu se décolora et devint transparent. En dessous, elle était encore plus musclée qu'il ne l'avait imaginé.

— Mon Dieu, je suis désolé, dit Rick.

Il prit une serviette sur la pile qui trônait sur la table et la tendit à la femme, souhaitant qu'elle répare bien vite le dommage.

Au lieu de quoi, celle-ci sourit, révélant de magnifiques dents blanches, et déclara :

— Vous visez prodigieusement bien.

Pendant un moment, aucun des deux n'émit un son. Puis Rick retrouva la voix :

— Excusez-moi. Il faut que j'aille aux toilettes.

Et, fuyant ce sourire carnassier, il fila vers le vestibule.

Du beau monde, résonna dans sa tête une voix grave familière. *Une jolie maison. On dirait que Kelly s'est très bien débrouillée.*

Ce n'est pas quelqu'un qui parle, estima Rick. Ce que j'entends, c'est une pensée. Et je connais cette personne. Il parcourut la pièce des yeux. Un homme de couleur, grand et de belle prestance, se tenait aux côtés de Kelly. Évidemment. Ethan Hawkins. L'homme qui avait fait un discours devant le Conseil mutant. Hawkins et sa tante faisaient partie du corps des navigants à la même époque. L'homme leva les yeux, croisa le regard du garçon et lui sourit en le reconnaissant.

Akimura. Rick. L'autre frère. L'infirme. Je devrais aller le saluer.

C'est ça, se dit Rick. Viens saluer l'infirme. Tu auras peut-être une surprise.

Je me demande s'il est au courant de ce qui se fait au laboratoire. Non, il n'est pas capable de capter les visions. Dommage. Avec les deux frères dans le coup, on pourrait accélérer le programme.

Le programme ? Hawkins pensait-il au programme sur lequel travaillait Julian à Berkeley ? S'agissait-il de télépathie ? D'un pouvoir médiumnique ? Ça devenait intéressant. Apparemment, Hawkins émettait sur une bande de fréquence qui cadrait avec ses centres récepteurs. Et le voilà qui s'amène, pensa Rick.

— Rick Akimura, n'est-ce pas ? dit Hawkins en lui serrant la main. Je ne m'attendais pas à vous voir ici.

— Michael est le frère de ma mère.

— Je vois. (*Hum ! devrais-je lui parler du programme ?*) En parlant de frères, j'ai rencontré le vôtre. Hier. Je faisais une petite visite des installations au laboratoire de Berkeley. Tout à fait impressionnant. (Hawkins arbora un large sourire.) Je suis convaincu qu'ils vont obtenir des résultats remarquables à partir de ces recherches. Peut-être vont-ils nous ouvrir les portes du futur.

— Moi qui croyais que ce n'était qu'une espèce de petit divertissement scientifique.

— Pas du tout.

Rick décela dans les pensées de Hawkins l'image d'une station spatiale flamboyant au-dessus d'une planète rouge. Il vit aussi une femme aux yeux verts et aux cheveux roux, vêtue d'une robe diaphane. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

— Je comprends que vous soyez sceptique, Rick. Néanmoins, vous devriez tout de même interroger votre frère. Ce programme, à mon avis, le rendra célèbre un jour ou l'autre.

Rick sourit à ces propos, tout en sentant s'installer en lui une certaine perplexité. Julian célèbre ? Oui, Julian serait célèbre. Tout à coup, il en était convaincu. Une vision surgit, dans laquelle son frère se trouvait face à une foule, en train de prononcer un discours. De quoi s'agissait-il ? Recevait-il le prix Nobel ? Le Pulitzer ? Hawkins disait vrai. Sans savoir vraiment pourquoi, Rick en était persuadé. L'homme le dévisagea.

— Vous vous sentez bien ? demanda-t-il.

Rick sentit son front mouillé de transpiration.

— Euh, j'ai seulement un peu chaud, je crois. Je vais peut-être sortir prendre l'air.

Après un bref sourire d'excuse, il se fraya un chemin parmi la foule des invités et sortit dans la nuit cristalline.

L'air était glacé sur sa peau brûlante. Ces nouveaux pouvoirs étaient déconcertants.

Il descendit la rue rapidement, respirant à pleins poumons dans le froid mordant. Il appréciait le coup de fouet que cela procurait à son organisme. Il avait froid, certes, mais cette sensation était agréable. Le thermomètre devait être au-dessous de zéro, et il ne ressentait pourtant à travers sa chemise qu'une

fraîcheur agréable. Revigorante. Une bouffée d'énergie l'envahit brusquement. Au-dessus de lui, scintillaient les étoiles. Et pourquoi pas ? Monte, pensa-t-il. Monte. Monte. Monte. Il banda ses muscles, brûlant de fièvre sous l'effort imposé. Il prit son élan et... oui, voilà qu'il évoluait dans les airs, les nerfs tendus à craquer. Holà, attention au réverbère ! Il vira pour éviter la collision et monta plus haut, flottant au-dessus des toits, au-dessus des arbres, plus haut dans la nuit glacée, jusqu'à ce que les maisons en dessous aient rapetissé au point d'apparaître comme des jouets. Doucement. Calme, maintenant.

Ces maisons minuscules, là, en bas, pareilles à des boîtes d'allumettes. Quelle impression de puissance. Il aurait pu les balayer d'un coup de pied. D'un seul coup de talon. Loin au-dessus de lui, il vit clignoter les feux d'un avion. Et s'il s'élevait jusque là-haut pour flanquer la frousse au pilote ? Tandis qu'il s'élançait à travers le ciel, la peur née du vertige se transforma en ivresse totale. Il se posa sur le toit d'un immeuble de trois étages, avant de décoller, de remonter et de s'enfoncer à nouveau dans la nuit. En riant, il se laissa partir en arrière et exécuta un saut périlleux dans les airs.

C'était fantastique ! C'était génial d'être un mutant. Un mutant : ce secret que tous les autres avaient tenté de lui cacher. Mais maintenant il savait.

En haut, la lune était froide et blanche comme du marbre. En bas, des lumières jaunes brillaient aux fenêtres des maisons. Il se laissa descendre en piqué jusqu'à hauteur des lampadaires de la rue, puis fendit l'air jusqu'à ce qu'il aperçoive la lueur lointaine du quartier commerçant de Denver, avec ses dômes d'hiver et ses galeries à air conditionné : une ville qui se protégeait contre les rigueurs d'un climat auquel lui, Rick, demeurait insensible.

C'était incroyablement fantastique d'être un mutant. C'était mieux. Mieux que d'être un normal. Et ça aussi, il en était conscient, désormais.

Il finit quand même par se lasser du froid et de la nuit. La fête l'appelait : la chaleur des lumières, les bonnes choses à déguster. À présent, il se sentait prêt à papoter, et même très désireux de se montrer sociable. Il atterrit sans difficulté, et

avec élégance, sur l'allée menant à l'entrée de la maison. Juste en face d'Ethan Hawkins.

— Je suis sorti prendre un peu l'air moi aussi, dit celui-ci en posant sur Rick un regard songeur. Joli numéro de télékinésie. Surtout pour un mutant dysfonctionnel. Moi qui les croyais incapables de léviter.

Rick sentit le chaud lui monter aux joues. Hawkins l'avait littéralement attrapé au vol.

— Il a dû se produire quelques changements depuis qu'on s'est vus, répondit le garçon avant de passer devant Hawkins pour se diriger vers la maison.

— Attendez...

Rick pivota sur un pied.

— Dites-moi, colonel ? Serais-je subitement devenu plus intéressant ? Parce que j'ai quelques pouvoirs, vous souhaiteriez m'en parler ? Cela vous plairait-il d'assister à quelques petits tours de lévitation ? Vous souhaiteriez peut-être que je vous expédie sur la Lune ?

Son sourire s'était presque transformé en rictus. Jusqu'ici, il ne s'était pas rendu compte à quel point la rebuffade de Hawkins l'avait irrité, à la réunion du Conseil mutant. L'homme leva les mains.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser, Rick, se défendit-il. Si je l'ai fait, j'en suis vraiment navré. D'ailleurs, laissez-moi vous rappeler que je vous ai invité à venir me voir. C'était sincère. Et j'irai plus loin : que diriez-vous de travailler pour moi ?

— J'ai déjà un boulot.

— Je vous paierais le triple de votre salaire actuel.

— Vous ne savez même pas combien je gagne. Ce que je fais.

— Je m'en moque. (Une lueur étrange passa dans les yeux de Hawkins.) J'ai besoin de puissants télékinésistes pour construire mon nouveau pavillon. Tout de suite. Si vous êtes partant, je vous promets une aventure que vous n'oublierez jamais.

Rick eut un instant d'hésitation. Hawkins pensait avoir devant lui une espèce de mutant doué de pouvoirs magiques. Mais s'il devait se réveiller le lendemain dépourvu du moindre

talent ? Redevenir l'infirme qu'il était avant ? Hawkins lui saisit les épaules.

— L'espace, Rick. L'avenir de l'humanité. Cela vous intéressait naguère. Dites-moi que ça vous intéresse encore.

Rick lut dans l'esprit de l'homme toute son ambition dévorante. Il voyait l'image de cette station spatiale tournoyant dans le grand vide. Mais c'était trop tôt. Il venait juste de réaliser l'étendue de ses nouveaux talents. Et il n'était pas question de les confier à quelqu'un d'autre pour son propre usage. D'ailleurs il était trop fier, et trop troublé, pour sauter sur la proposition de Hawkins.

— Je ne pense pas, colonel, répondit-il. Hawkins resserra sa prise sur l'épaule du garçon.

— C'est la chance de votre vie.

— Peut-être, dit Rick en écartant la main de l'homme. Sauf que j'ai des affaires qui me retiennent ici.

Il avait soudain envie de retrouver Alanna. Il fallait qu'il la voie, le plus tôt possible.

— Pas de ça avec moi, Rick. Demandez-le. Je vous obtiendrai un permis de voyager permanent sur n'importe quelle navette Terre-Lune.

Rick sentit sa détermination vaciller. Avec ce boulot, il pourrait se faire assez de fric pour s'acheter une maison avec Alanna. Et sans aucune aide de ses parents. Mais non, il ne pouvait quand même pas capituler ainsi. Pas question.

— Je vais y réfléchir, lâcha-t-il.

— Ne réfléchissez pas trop longtemps, conseilla Hawkins avant de lancer un regard vers la maison. Eh bien, je ferais mieux de retourner à la fête de votre tante. Vous m'accompagnez ?

— Je vous rejoins dans un petit moment.

Rick regarda Hawkins se mêler discrètement à la foule. Il aurait bien voulu le trouver sympathique, lui faire confiance, mais l'arrogance de l'homme l'en empêchait. À l'évidence, les mutants ne représentaient pour Hawkins qu'un réservoir de main-d'œuvre hors du commun.

Rick fit un pas vers la porte, avant de reculer devant le tintamarre qui venait de la fête : le brouhaha de la foule, auquel

se mêlait la musique, tourbillonnait autour de lui, se répercutant en échos bizarres. La pièce était trop vivement éclairée et remplie d'étrangers. Il avait envie d'être seul, loin d'ici. C'était une erreur d'être venu à Denver.

Il se détourna de la chaleur et du bruit, s'empressa de gagner sa chambre et alluma l'écran.

— Kelly, transmit-il. Michael. Écoutez, je suis désolé de partir si vite. La fête était super. Géniale, vraiment. Merci de m'avoir invité. (Il s'interrompit un moment, cherchant que dire d'autre, histoire de s'expliquer.) J'avais besoin de me changer les idées, c'était parfait. Vous allez penser que je suis timbré de partir si vite. Peut-être, mais il le faut. Bon, merci encore. Et salut à Mary.

Rick éteignit l'écran, récupéra ses affaires. Une fois dehors, il eut un moment de flottement. Pas de moto. Et il ne pouvait quand même pas emprunter un glisseur. C'était trop tard pour avoir un taxi. Et merde. En marchant vers le sud, il finirait bien par arriver à Denver. Il mit son sac à l'épaule et s'élança dans la nuit froide.

Le ciel était gris et couvert, et un épais rideau de brume voilait le matin. Le soleil jetait une lumière diffuse à travers les fenêtres du laboratoire. À l'intérieur, Julian fixait d'un regard trouble les personnages défilant sur son écran, en essayant de donner un sens à toutes ces visions.

Dix voyages. Huit apparitions de son frère. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il avait consulté les rapports des autres capteurs, mais sans y déceler quoi que ce soit d'inhabituel, rien qui ne vienne étayer ses propres observations, aucun signe de la présence de Rick.

L'horloge de l'écran fit entendre son doux tintement. 10 h 30. Il devait aller prendre son poste. C'était l'heure de se mettre en selle.

Alors qu'il se rendait à la salle d'expérience, Julian vit Tom Cole remonter le couloir d'un pas pressé. Cole assurait d'ordinaire la première expérience du matin.

— Tom, l'interpella-t-il. Comment s'est passée la balade.

Les yeux dorés de Cole étaient larmoyants de fatigue.

— Pas mal, répondit-il. Un flash par-ci, un flash par-là.

— Quelque chose de particulier !

— Une femme traversant un couloir. Et ensuite, un avion spatial qui s'écrasait au sol. Mais rien de bien passionnant. (Cole secoua la tête, puis ajouta :) Je suis crevé. À demain.

Julian enfila sa blouse et jeta un coup d'œil dans la salle. Karla Rogers était déjà endormie sur son divan, ronflant légèrement. Grande, maigre, les cheveux gris, dans la cinquantaine. C'était seulement la deuxième fois que Julian faisait équipe avec cette mutante.

Il se connecta, prenant soin d'incliner le micro de façon à être à l'aise.

Détends-toi, pensa-t-il. Tes mains tremblent. Tu es un scientifique. Il respira à fond et plongea en plein milieu d'un cauchemar.

Un vent brûlant mugissait à travers les canyons déchiquetés d'une ville anonyme. Des silhouettes en haillons erraient dans ce paysage lugubre, uniquement éclairé de flammes jaunes vacillantes. Les ombres mouvantes laissaient entrevoir des visages grisâtres, marqués par le désespoir. Les yeux rendus vitreux par la misère et la douleur, des gens titubaient et s'écroulaient. D'autres se couchaient, roulés en boule, contre des portes squelettiques, ou couraient en poussant des cris hystériques et inintelligibles. Une rangée d'immeubles était la proie des flammes. Peut-être que la ville entière était en feu. Là, c'était un enfant qui pleurait toutes les larmes de son corps ; au loin, une femme semblait hurler une souffrance absolue. Mais par-dessus tous ces cris, s'élevait un rire aigu, haineux. Un rire de maniaque. Comme une espèce de gnome géant, l'homme était perché sur un nuage pourpre et noir en forme de champignon. Skerry ? Non. Les traits changeaient sans cesse. C'était Narlydda. Alanna. Rick. Oui, Rick.

Il marchait. Des menottes lui maintenaient les bras dans le dos, et on l'obligeait à avancer vers un bâtiment aux fenêtres munies de barreaux. Il était entouré d'hommes en uniforme militaire. À coups de pied et de poing, ils le jetèrent dans un cachot dont ils verrouillèrent la porte. Rick se laissa tomber sur les genoux, en poussant des hurlements d'animal sauvage. Il

avait la voix rauque, éraillée, et pourtant il criait. Puis il commença à donner de violents coups de tête contre les planches robustes de la porte. À chaque choc, Julian ne pouvait s'empêcher de tressaillir.

— Alanna, gémit Rick. Alanna.

Le sang dessinait un masque hideux sur son visage : une citrouille de Halloween tailladée de part et d'autre.

Julian arracha le casque et le micro. Il avait l'échine trempée de sueur.

— Julian ? résonna faiblement la voix d'Eva dans les écouteurs. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Quelques secondes après, elle était agenouillée à ses côtés, lui tenant la main, l'écoutant raconter d'une voix étranglée sa vision.

— Cette image de ton frère qui revient sans arrêt, dit Eva. Je ne sais pas quoi faire de ça.

— Ce que tu veux dire, c'est que, selon toi, je ne serais pas assez objectif. Tu penses que je fausse les résultats. Parce que je suis trop émotif.

— Calme-toi, souffla-t-elle. Je pense simplement que tu es peut-être plus impressionnable que d'autres capteurs. Peut-être le moment est-il venu pour toi de t'asseoir quelque temps derrière un bureau et de laisser voyager quelqu'un d'autre.

— Bon sang, Eva ! Tu ne vois donc pas qu'il y a quelque chose de bizarre qui se passe autour de mon frère ? J'ai eu d'horribles visions le concernant : des scènes de guerre et de folie.

— Même si l'une ou l'autre de ces visions dit vrai, nous ne sommes pas là pour prophétiser l'avenir de ton frère, répliqua la jeune femme. Nous devons simplement recueillir et enregistrer le contenu de chaque vision. Sans nous préoccuper de leur signification.

— Et si cela m'est impossible sans que j'en sois affecté, tu m'invites gentiment à quitter le divan, c'est ça ?

— J'aurais aimé que tu ne présentes pas les choses ainsi. (Julian fixa un regard rageur sur la jeune femme. Pour elle, le programme passait avant tout le reste. Avant sa vie privée et, bien évidemment, avant leur relation amoureuse.) Tu devrais

peut-être décrocher quelque temps, ajouta-t-elle d'un ton aussi suave que persuasif. Nous avons d'autres capteurs. Depuis la visite d'Ethan Hawkins, tu n'as cessé de... déprimer, dirons-nous.

— Coïncidence. Tu sais parfaitement que je ne pourrais pas rester éloigné du labo. Ni de toi.

— Qui a parlé de t'éloigner de moi ? Je pensais juste à une petite période de repos, pour détendre ton esprit...

— Non ! s'écria Julian.

Il ne pouvait pas s'arrêter maintenant.

— Bon, alors, va te balader. Fais un peu d'exercice. (Elle le prit par l'épaule, le secoua gentiment.) À mon avis, tu as besoin de vacances. Mais je ne vais pas te forcer à lâcher le programme. Pas tout de suite. (Elle jeta un coup d'œil à sa montre.) Écoute, on m'attend à la réunion du département. Je te vois ce soir ?

— Bien sûr, répondit-il.

Elle avait déjà franchi la porte.

Julian se pencha sur l'écran d'Eva et composa le numéro de téléphone de Rick.

Une voix plate, métallique, annonça : « La ligne est occupée, je répète, la ligne est occupée. Rappelez plus tard. »

Merde. Voilà qui n'arrangeait rien. Où était Rick ? Julian ne pouvait s'empêcher de penser – le sixième sens des jumeaux – que son frère avait de sérieux ennuis. Et il ne pouvait rien faire pour le tirer de là.

Il consulta l'horloge. Il avait le temps d'embarquer pour une autre vision. Eva avait tort. Il n'avait pas besoin de vacances. Il avait besoin de réponses.

Il ajusta le casque et le micro, se connecta et se laissa emporter par les images. C'était encore son frère, revêtu d'une combinaison pressurisée bleue. Il avançait le long d'un couloir vers une paroi transparente. Derrière la paroi, se découpait, sur la toile de fond de l'espace et des étoiles, la courbure de la Terre, immense et bleutée. La vision demeura un moment, avant de se désintégrer en une centaine de particules bourdonnantes. Julian attendit quelques secondes. Sans succès. Il ôta les écouteurs.

— Enregistrement, demanda-t-il.

— Enregistrement en cours, répondit l'écran du laboratoire.
— 11 h 15. Akimura. Vision extra-sensorielle. Un mutant de sexe masculin, âge estimé entre vingt-cinq et trente ans, en combinaison pressurisée, apparemment dans l'espace. Marche vers une vitre à travers laquelle on aperçoit la Terre. Durée approximative de la vision : vingt secondes.

— D'autres données à enregistrer ?

— Non.

Un déclic. L'écran s'éteignit. Julian se leva. S'il signalait avoir vu Rick une nouvelle fois, il serait bon pour quitter le divan. Néanmoins, il avait dit la vérité, non ? En omettant juste un petit détail.

Rick gara sa moto devant la maison. Il avait déjà essayé d'appeler Alanna sur la route. Sans obtenir de réponse. Bon, le temps de monter dans sa chambre, et il tenterait un autre coup de fil.

— Aki.

C'était Henley, assis dans la pièce commune. Il avait l'air plus pâle que d'habitude, et encore plus anxieux.

— Henley, comment va ?

— Pas fort. Tu vois, Akimura, on a un petit problème dont on voudrait te parler.

— On ?

— Tous les potes.

— Et c'est toi le représentant désigné. Bel esprit démocratique.

— Arrête de déconner, Ak. Il faut qu'on te parle.

— Eh bien, parle, dit Rick en s'adossant au mur, les bras croisés.

Henley se mit à gigoter, visiblement mal à l'aise.

— Voilà, on a... je veux dire, ils ont... et merde ! Ak, tu dois partir d'ici.

— Quoi ? Qui a dit ça ?

— Nous tous.

— Même toi, Henley ?

Celui-ci hocha lentement la tête.

— Même moi. Allez, Ak, ta place n'est plus ici. Tu ne peux pas rester.

— Pourquoi ça ?

— Ces trucs de mutant que tu nous as faits. Au *Zeitgeist*. Et elle. Je veux dire, je te suis reconnaissant de m'avoir sauvé de l'overdose, le breen et tout ça. Mais simplement, ça commençait à faire trop. Jusqu'à Shoggie qui s'est plaint... C'est... ça fout la trouille, Rick. C'est pas des trucs normaux. Tu dois t'en aller, je suis désolé.

Henley avait effectivement l'air embarrassé. Pourtant, Rick le sentait bien, il n'y avait aucune chance pour que les gars reviennent sur leur décision. Henley ajouta que Tuli – son vieux copain avec qui il faisait des virées en moto – avait voulu balancer les affaires de Rick par la fenêtre et changer les serrures.

— Et si je refuse ? (Henley le regarda, bouche bée. Dans ses yeux, on pouvait lire une authentique terreur. Rick en fut mortifié.) Du calme, dit-il. Je rigolais. Je vais ramasser mes affaires et demain je ne serai plus là.

— Ce soir, risqua Henley d'une voix qui était presque un murmure. Il faut que tu partes ce soir.

— Et où suis-je censé aller ? demanda Rick. Tu trouves ça loyal ? Ce n'est pas facile de trouver un endroit où crêcher, tu le sais. Bon Dieu, Henley, tu peux prendre toutes les agences de logement de la Californie du Nord, il y a trois semaines d'attente. Sois raisonnable.

— Désolé. Tu te tires. Va chez ton frère à Berkeley. Ou chez un autre mutant.

Rick sentit la douleur lui tordre les entrailles, aussi nettement que sous l'effet d'un coup de pied dans l'estomac. Retourne chez les tiens. La colère monta brusquement en lui. Ah, Henley avait donc peur de ses pouvoirs ? Mais pas encore assez.

Il se produisit un grondement sourd, qui peu à peu s'enfla en un roulement de tonnerre assourdisant. Ébranlant les murs. Henley, le visage blême, hurla : « Tremblement de terre », et se jeta sous la table. Rick éclata de rire. Non, pas un tremblement de terre. Pas exactement. Mobilier, tapis, poteries, cassettes,

écrans, habits, tout dégringola dans l'escalier à grand fracas, tel un torrent charriant le contenu d'une pièce entière, et vint s'amasser au pied de la table qui servait d'abri à Henley.

— Hé ! s'écria celui-ci. C'est à moi, tous ces trucs !

— Désolé, dit Rick. Je ne vise pas encore très bien. Un autre grondement, et les affaires de Rick vinrent rejoindre la pile : plasti-lit, cerveaux électroniques, cassettes numériques, vêtements. Une montagne d'objets qui emplit la moitié de la cage d'escalier, menaçant de submerger le salon.

— Maintenant, que suis-je censé faire de tout ça ? demanda Rick à son ex-colocataire complètement terrifié. Pourrais-tu m'aider une minute ?

— Tu es viré, glapit Henley.

Il était debout sur le canapé à présent, comme s'il se préparait à plonger par la fenêtre.

— Pas encore, dit Rick. (Il voulait briser les vitres, jeter Henley dehors par la porte de derrière, réduire la maison en cendres. Non. Non. Il respira à fond.) Salut, lança-t-il.

La porte s'ouvrit toute seule, et Rick s'empressa de sortir. Arrivé sur la pelouse, la respiration encore haletante, il fut effrayé de ce qui s'était passé.

J'aurais pu le tuer, songea-t-il. J'ai failli le faire.

Des larmes emplirent ses yeux, noyant le décor. Il n'avait plus rien à faire ici. Henley et les autres l'avaient bien vu, pendant qu'il avait feint de ne pas s'apercevoir des changements qui s'étaient opérés en lui. Mais maintenant il savait. Il n'y avait pas place pour lui dans un monde de non-mutants. Plus jamais. Il enfourcha sa moto, jeta un dernier regard vers la maison et partit pour Mendocino et ses guérisseurs.

Le Refuge : une communauté installée sur un domaine de cinq hectares à l'extérieur de Mendocino, dans trois grands bâtiments cachés derrière de hauts murs, avec des rondes régulières pour tenir les curieux – et les non-mutants – à l'écart. Le garde regarda seulement les yeux de Rick et lui fit signe d'avancer.

Les premiers rayons du soleil éclairaient un chemin bordé d'eucalyptus qui descendait en courbe jusqu'à un groupe de

bâtisses en bois du Brésil, nichées les unes contre les autres en formant un cul-de-sac. Rick arrêta sa moto et pénétra dans le bâtiment le plus grand. Bien qu'il ait roulé toute la nuit, il se sentait alerte, reposé, animé d'une énergie qu'il avait du mal à s'expliquer.

Dans l'entrée, se tenait une femme imposante aux cheveux gris, vêtue d'une toge bleu pale. *Je suis le Dr Rita Saiken.*

— Rick Akimura.

Pourquoi êtes-vous venu, comme ça, sans prévenir ?

— Il m'arrive quelque chose de bizarre.

Saiken fronça les sourcils. *Vous êtes un infirme, n'est-ce pas ?*

— J'étais.

M'autorisez-vous un petit test ?

— S'il le faut. Est-ce que ça va faire mal ?

Non. Entrez dans cette pièce. Ôtez votre blouson et allongez-vous sur cette table. Maintenant, fermez les yeux.

La table était froide contre son dos. Rick éprouva par ailleurs une étrange sensation, comme une pression exercée sur son front, qui lui parut s'insinuer sous la peau, de plus en plus profondément. Pourtant, la guérisseuse ne l'avait pas touché, lui semblait-il. Il ouvrit les yeux. Elle était assise sur un coussin mural, tête baissée, absorbée dans la méditation.

Les yeux fermés, s'il vous plaît.

— Désolé.

La pression augmenta, jusqu'à se transformer en une vibration se propageant à travers le cortex, le long de la colonne vertébrale, dans chaque nerf. Les muscles des bras et des jambes tressautèrent.

Intéressant. Pouvez-vous visualiser le petit écran portatif dans l'angle de la pièce ?

— Le rouge ? Oui.

Parfait. J'aimerais que vous le déplacez jusqu'à l'angle opposé. Rick voulut se redresser.

Restez où vous êtes. Essayez simplement de déplacer le moniteur.

— Ah bon.

Rick se concentra mentalement sur l'objet, dont il dessina de mémoire dans sa tête le contour lisse et incurvé. Lévite. Il sentit comme un cordage se dévider dans sa nuque et prit conscience que l'écran se soulevait, puis traversait tranquillement la pièce, en suspension dans les airs.

Parfait. Le contrôle est excellent.

Rick souleva également la table sur laquelle il était étendu.

Très impressionnant.

Ça vous plaît, les tours de magie ? pensa-t-il. Je vais vous en faire voir. Il canalisa toute l'énergie dont il était capable, et la guérisseuse commença à s'élever du sol.

Ça suffit. Arrêtez. C'est du temps perdu.

— Et alors ?

Nous avons beaucoup de travail en perspective. Respirez lentement. Réglez votre rythme. Non. Non. Non.

— Excusez-moi.

Et utilisez le langage télépathique. Vous en êtes capable, vous savez. La seule façon pour vous de comprendre comment contrôler vos talents est de vous en servir.

D'après vous, je fais quoi ici ?

Cessez de vous battre contre nous, Rick. Nous sommes de votre côté.

Et c'est quoi, ce côté ?

Ouvrez les yeux, je vous prie. Venez avec moi.

Où ça ?

Faire d'autres tests.

Elle le conduisit à travers un long couloir, puis le fit entrer dans une salle à plusieurs niveaux, remplie de jouets, de bancs, de coussins et de tables.

Qu'est-ce que c'est ? Un jardin d'enfants ?

Oui.

Je suis un peu vieux pour ça.

Au plan de la chronologie, oui. Mais en termes de pouvoirs mutants, vous n'êtes guère plus qu'un enfant. En conséquence, c'est ici qu'il nous faut démarrer. Vous ne possédez que les contrôles les plus rudimentaires. C'est un miracle que vous n'ayez blessé personne, vous ou quelqu'un d'autre. Quand donc vos talents ont-ils commencé à se manifester ?

Je ne sais pas. Il y a deux semaines. Peut-être trois.

Remarquable. Nous n'avons jamais enregistré le cas d'un infirme développant un quelconque pouvoir, encore moins si tardivement. Toutes les études que nous avons faites vont en être affectées. Nous devons vous soumettre à un examen approfondi.

Attendez. La seule chose qui m'importe, c'est d'apprendre à maîtriser mes talents.

Bien sûr. Mais ce genre de formation prend du temps.

Combien ça va durer ?

Difficile à dire. Nous n'avons jamais eu un cas comme le vôtre. Plusieurs mois, au moins, je dirais.

Rick voyait déjà tout un programme se former dans l'esprit de la femme. Un programme qui le montrait défilant de pièce en pièce, soumis à un aréopage d'experts et voué à faire son numéro comme n'importe quel animal de laboratoire, devant des généticiens mutants qui discuteraient entre eux, prendraient des notes et lui feraient subir toutes sortes d'épreuves de stimulation.

Adroitemment, il s'insinua dans les pensées de la femme et y inséra ses propres clauses : *C'est un cas inhabituel, certes, mais nous sommes vraiment surchargés. Je vais lui donner la formation de base, une semaine, et ensuite nous aviseraons.*

Rita Saiken lui lança un regard furieux.

— Si vous voulez influencer mes pensées, dit-elle, il vous faudra travailler beaucoup plus durement, monsieur Akimura. Je suis un télépathe de niveau un. Excellente protection. Vraiment, vous perdez votre temps.

— Ah bon, fit Rick en sentant le rouge lui monter au visage. Et moi, je suis de quel niveau ?

— Je ne sais pas. Pas encore.

Il sonda rapidement, encore une fois, l'esprit de la femme. De fait, il discernait maintenant les boucliers de protection. Fascinant. Il en étudia les structures. Des couches d'arrêt interdisaient la liaison télépathique. Très efficace. Sans trop d'efforts, il les reproduisit pour lui-même, se coupant aussitôt de la sonde psychique que Rita Saiken dirigeait sur lui.

Celle-ci se redressa, la bouche ouverte de stupeur.

Qu'avez-vous fait ? Ces protections n'étaient pas là tout à l'heure. Pas mal pour un enfant, hein ? Enlevez-les immédiatement !

Demandez-le-moi gentiment.

Si vous refusez de coopérer, nous ne pourrons pas progresser.

Rick s'assit sur la table et empoigna Rita Saiken par le bras.

Arrêtez ! réagit-elle. Ce que vous faites est strictement interdit.

Je viens de modifier les règlements, à l'instant.

Il la maintint sous prise mentale et travailla sur ses protections, décollant et éliminant les couches les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il ait libre accès à ses pensées. Saiken avait beau se tortiller et donner de brusques secousses, il la tenait fermement, tout en usant de son pouvoir télépathique pour réprimer ses mouvements frénétiques. Il se promena à loisir dans l'esprit de la femme, pénétrant les secrets qui permettaient de maîtriser les dons psychiques : la façon de resserrer ou d'élargir la vision, les techniques de la communication à distance, comment amplifier les messages mentaux, les diverses commandes télépathiques. Il sonda abondamment, absorbant la connaissance à un rythme aveuglant. Il lui arriva de s'égarter dans des souvenirs profondément enfouis, où surgissaient des flashes montrant un vieil homme – un non-mutant – au visage cruel, et une pièce sombre et une porte fermée à clé. Saiken laissa échapper une plainte inarticulée. Rick s'arrêta sur la vision : une séquence sur fond rouge, des coups assenés avec brutalité, une horrible scène de viol.

Rita, ce souvenir vous fait du mal. Et dans le même temps qu'il transmettait ce message, Rick effaça les images pernicieuses de la mémoire de la femme. Celle-ci poussa un soupir de délivrance. Guéris un guérisseur, tu auras ta récompense. Rick vit alors que Saiken n'avait plus rien à lui offrir. *Dormez.* Il rétablit ses boucliers de protection et se retira de son esprit.

Couchée en boule sur le flanc, elle reposait sur d'épais coussins rouges. Rick lui tapota doucement l'épaule.

Je ne peux rester ici, se dit-il. Ils vont vouloir me mettre en cage. Et tôt ou tard, ils pourraient bien y parvenir.

Il s'empessa de gagner la sortie. Dehors, l'air était glacé. La matinée était à peine avancée. Combien de temps avaient duré les manipulations de Saiken ?

Il perçut derrière lui des appels télépathiques, d'abord faibles, puis de plus en plus nets. *Arrêtez. Revenez. Vous n'êtes pas prêt.*

Il est dangereux. Il a fait subir un viol psychique à Rita. Attrapez-le !

D'un coup de talon, Rick démarra les turbos et, dans une tentative désespérée, lança sa moto vers le portail. Le garde, alerté par les guérisseurs, avait déjà fermé les battants et l'attendait de pied ferme, les bras croisés.

— Fais demi-tour, cria-t-il.

J'essaie de m'y obliger.

Un éclair bleu et rouge siffla. Rick sentit la brûlure d'une décharge télékinésique, et sa moto changea brusquement de direction. Il eut beau se débattre avec les commandes, rien n'y fit. Il allait percuter le mur. Non. Il tenta de faire léviter l'engin. Sans résultat. Au dernier moment, il se libéra de son siège et s'éleva dans les airs. La moto s'écrasa contre la brique et ne fut plus qu'un amas de ferraille fumant et crachotant.

Rick, suspendu au-dessus du sol, contempla les débris avec des yeux incrédules. Puis, il se laissa descendre et posa la main sur la tôle froissée de ce qui avait été un garde-boue.

Vous êtes fatigué, lui chuchotèrent les voix. Tellement fatigué.

Il lui sembla que ses jambes s'amollissaient sous son poids.

Il faut vous reposer. Retournez au Refuge. Sa tête s'affaissa un instant sur sa poitrine. Fatigué. Oh oui, il était tellement fatigué. Il allait rentrer, et ils le recueilleraient et...

L'image d'Alanna surgit dans son esprit. Vision flamboyante, aussi soudaine qu'irrésistiblement attirante. Rick eut une brusque envie de revoir la jeune fille. Il sentait qu'il le fallait. Il s'emplit de son pouvoir, se retourna et fit face au gardien du portail.

— Laisse-moi sortir.

Pour toute réponse, le garde expédia une autre décharge télékinésique. Mais cette fois, Rick s'y était préparé. Il baissa la tête à l'approche de l'éclair, en dévia la trajectoire pour le diriger vers le portail. Les montants se tordirent en gémissant, avant de plier sous la volonté du garçon et de s'aplatir au sol tels des rails de chemin de fer. Rick se précipita, s'élança au-dessus des restes de la grille d'entrée et s'enfuit en lévitant jusqu'à ce que tout écho télépathique ait cessé. Désormais, il n'entendait plus que le battement accéléré de son cœur.

Il savait qu'il ne pourrait pas maintenir son effort pendant des heures, mais il devait rejoindre Marin. Et Alanna. Il n'avait plus de moto. Il lui fallait trouver un moyen de transport quelque part. En ville.

Il gagna Mendocino et se posa sur un parking proche de la station d'information des horaires des trains.

Il n'avait pas de jetons. Et merde, pourquoi ne pas voler un glisseur ? Il passa en revue tous les véhicules stationnés sur le parking, jusqu'à ce qu'il en repère un, bleu foncé, à la coque profilée, qui semblait n'attendre que lui. Ce fut un jeu d'enfant, avec ses dons télékinésiques, de déverrouiller la portière et de démarrer le moteur. Il aurait pu le faire même sans ses pouvoirs. Ces glisseurs de fabrication coréenne avaient tous le même système de fermeture. Il conduisit l'engin hors du parking.

Marin était à trois heures d'ici. Avec un peu de chance, il y serait avant minuit.

Le plafond était recouvert d'un lavis de couleurs changeantes, particulièrement reposant pour l'œil. Alanna, les yeux fixés sur le motif mouvant, s'efforçait de trouver le sommeil. C'était sa mère qui, des années auparavant, avait conçu ce décor à son intention. L'acoustique de la pièce avait été prévue pour générer une impression d'ondulations. La jeune fille récita lentement l'invocation, dans l'espoir qu'elle l'aide à s'endormir. Ses orteils s'engourdirent, ses bras se firent lourds. Sur le point d'être enveloppée par la vision d'un étrange paysage sous les étoiles, elle entendit l'appel. *Alanna.*

Faible, mais audible. *Alanna.*

Plus fort, à présent. Mais qui lui parlait ? *Est-ce que tu m'entends* ? Elle s'assit sur le lit.

Pense à quelque chose. Ne t'inquiète pas. Je t'entends.

Rick ? Depuis quand es-tu télépathie ? Elle s'aperçut qu'elle transpirait. Que lui était-il arrivé ? *Où es-tu ?*

À Mendocino.

Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

C'est une longue histoire. En tout cas, je devrais être là dans quelques heures. Peux-tu emballer tes affaires et te tenir prête ?

Oui, mais attends. Où allons-nous ?

Je ne le sais pas encore.

Tu es fou ?

Tu ne veux pas partir avec moi ?

Rick, ça fait des siècles que tu ne m'as pas donné signe de vie ; tu étais injoignable. Et voilà que tu m'appelles, par télépathie, pour me dire : « Tiens-toi prête, on s'en va, mais je ne sais pas où. » Télépathie, rien que ça. Je ne suis même pas sûre d'être en train de te parler !

Hé ! Si tu arrêtais de me reprendre tout le temps. Il s'est passé des trucs incroyablement étranges. Je t'expliquerai tout ça quand je te verrai.

Tu viens ici ?

Bien sûr. Pourquoi cette question ?

Rick, je ne pense pas que tu aies envie de rencontrer mon père. Et je sais que lui n'a pas spécialement envie de te voir.

Ne t'en fais pas pour ça. Tu n'as qu'à guetter mon arrivée.

Je t'attendrai dans la rue. Rick, je...

Ah, encore une chose. Il nous faudra un véhicule.

Tu n'as plus de moto ?

Je te raconterai. On se retrouve dehors vers 11 heures.

La communication s'interrompit.

— Ah ben, merde !

Alanna était tout à fait réveillée à présent. Rick venait la chercher. Elle se mit à trembler, à la fois de peur et d'excitation. Tous ces changements : serait-il différent ? Était-elle folle de se précipiter ainsi pour répondre à sa demande ? Peut-être bien. Mais comment aurait-elle pu l'éconduire ? Non, c'était au-

dessus de ses forces. Impossible. Elle irait avec lui, où qu'il veuille. Respirant à fond, elle réussit à faire cesser ses tremblements, alluma la lumière et commença à rassembler ses affaires dans un sac à dos.

Assise dans son bureau plongé dans une semi-obscurité, le Dr Rita Saiken regardait les étoiles scintiller au-dessus des arbres comme des lanternes distantes dans le ciel matinal. Elle n'était pas du genre à céder à l'hystérie, mais son entrevue avec Rick Akimura l'avait profondément secouée. Elle se tourna vers les autres guérisseurs installés autour de la pièce.

— Un infirme ne change pas d'état du jour au lendemain, déclara-t-elle. À moins qu'il ne s'agisse que d'une période de latence.

— Et pourquoi en serait-il ainsi ? demanda Hesta Doherty, le Premier Guérisseur. Rita, pardonne-nous, mais nous devons nous montrer sceptiques devant toute théorie sur l'évolution de l'espèce mutante. Cet intrus t'a fait subir toutes sortes de manipulations. Nous avons enregistré des signes indiquant un effacement de mémoire. Qui sait quel autre dégât il a pu causer ? Es-tu certaine de vouloir en discuter maintenant ?

— Absolument.

— Tu devrais te reposer.

— Et toi, tu devrais accepter de voir la vérité en face.

— Rien ne permet d'affirmer qu'il soit autre chose qu'un multitalent isolé, fit observer Kristof Jenner, l'assistant de Doherty.

— Examine donc son fichier, répondit Saiken. Ce multitalent dont tu parles a été classé infirme jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Infirme et fils d'un infirme reconnu.

— Disons qu'un sort funeste s'est abattu sur cette famille.

— Par le Livre ! Ne voyez-vous pas à quoi nous sommes confrontés ?

Doherty hocha la tête.

— Calme-toi, Rita, dit-elle. Nous comprenons ton émotion. Mais franchement, nous devons procéder avec prudence. Es-tu sûre de conserver une totale objectivité ?

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Seulement que ton adhésion à l'armée des Vrais Fidèles est connue de tous. Peut-être es-tu impatiente de voir les vieilles prophéties s'avérer.

Saiken lui décocha un regard furieux.

— Comment oses-tu ? Mes opinions ne te regardent pas. Cela fait quinze ans que je suis guérisseur à demeure. Tu as lu mon dossier.

— Bien sûr. Je ne voulais pas t'offenser.

— Alors, que proposes-tu de faire au sujet de Rick Akimura ?

— Faire ? On ne peut rien faire.

— Il faut aviser le Conseil des mutants. Nous devons ramener ce garçon ici.

— Et le tenir en cage comme un animal ? Ce n'est pas notre style. D'ailleurs, il a déjà montré qu'il était plus fort que nous.

— Nous n'étions pas préparés, répliqua Saiken. Si on met dans le coup des télépathes chevonnés, sans compter les neurodépresseurs... (Elle lut dans les esprits de ses collègues que sa proposition était vouée à l'échec.) Je vous le demande, insista-t-elle. Nous n'avons jamais vu des pouvoirs éclore si tardivement. Un infirme dûment catalogué qui se transforme en un multitalent, c'est une première. Pourrait-on obtenir sa fiche génétique ?

— Vous savez bien que nous manquons d'informations sur le père, signala Jenner. L'incendie qui a ravagé le fichier central de Los Angeles a détruit des années d'archives.

— Rita, essaie de dormir un peu, conseilla Doherty. Nous discuterons de tout ça demain.

Le Dr Saiken attendit patiemment que les autres soient sortis du bureau. Elle resta assise, seule dans la faible clarté. Et s'il y avait eu conjonction des bons facteurs génétiques pour exercer une magie particulière ? Voilà qu'on assisterait à un bond dans révolution. Un infirme qui se métamorphose en multi.

Et si Rick Akimura était le prochain stade dans l'espèce mutante ?

Rita sentit son cœur s'emballer à cette perspective. Presque machinalement, pour apaiser son émotion, elle se mit à réciter l'invocation.

*La nuit est longue,
La nuit est sombre
Et profonde.
La nuit nous enveloppe
Dans son doux cocon protecteur,
Sur l'oreiller des étoiles
Nous posons notre tête lasse,
Dans l'océan de l'espace
Nous nous laissons glisser
Pour traverser la nuit éternelle
Vers la promesse de la lumière.
Nous attendons. Et attendons encore.
Ensemble.*

Son souffle se ralentit. Par mesure de précaution, elle s'injecta une demi-dose de valédrine.

Seuls les Vrais Fidèles du Livre utilisaient encore les anciens chants. Elle s'était mise à fréquenter les réunions des Fidèles trois ans auparavant. Elle avait commencé à trouver déprimant le rassemblement annuel du Conseil des mutants : trop de non-mutants admis dans le cercle privé, trop peu de respect pour la tradition.

Un sourire apparut sur son visage quand la valédrine fit son effet, l'emportant sur un tapis volant à travers la douceur des ténèbres. Sa conviction en fut renforcée, et elle avança la main vers le clavier pour taper le code du gardien du Livre de l'armée des Vrais Fidèles.

Paula Byrne répondit sans tarder à l'écran. Ses cheveux blancs formaient un halo pâle autour de son visage creusé. Elle sourit en reconnaissant le visiteur.

— Rita, c'est un plaisir rare de te parler. En quoi puis-je t'être utile ?

— Ma sœur, j'apporte de merveilleuses nouvelles, dit Saiken. Notre longue attente est terminée.

9

Julian était penché sur son bloc-notes, un œil sur l'écran, l'autre sur sa calculatrice. Quand il entendit la sonnerie du téléphone, il leva les yeux de son cahier avec un soulagement teinté d'agacement. Il divisa l'écran en deux, conservant les statistiques dans la fenêtre de gauche. Dans celle de droite, à côté de plusieurs rangées de chiffres orange clignotants, apparut le visage de sa mère.

— Julian, est-ce que tu as vu Rick ?

— Maman, je suis en plein dans les chiffres, un véritable casse-tête.

— C'est important.

— Ma thèse aussi. Je ne la finirai jamais si je dois m'occuper de mon frère toutes les cinq minutes.

— Je ne t'en parle pas toutes les cinq minutes. Je t'en parle maintenant, dit Mélanie en appuyant légèrement sur le dernier mot.

— Désolé. Non, je n'ai aucune nouvelle de Rick.

— Ta tante Kelly l'a vu il y a un jour ou deux.

— À Denver ?

— Oui. Tu sais bien, pour sa fameuse réunion d'anciens des navigateurs...

— Rick y est allé ? (Julian regarda sa mère d'un air sidéré.) Mais il déteste ce genre de soirées.

Mélanie hocha la tête.

— Je sais, dit-elle. Et le plus curieux, c'est qu'il a demandé à Kelly s'il pouvait venir plus tôt. D'après elle, il paraissait nerveux, un peu comme s'il voulait fuir quelque chose.

— Tu parles ! Probablement le Yakuza.

Les yeux du jeune homme se portèrent vers la gauche, sur les rangées de chiffres orange.

— Écoute-moi, Julian ! C'est aussi important que tes études. Rick a disparu au beau milieu de la fête. Kelly l'a aperçu en train de bavarder avec Ethan Hawkins. Puis envolé.

— Hum ! A-t-il laissé un mot ?

— Juste un au revoir et des excuses.

— Bizarre.

— Il y a encore plus bizarre. Kelly m'a dit que sa fille, Mary, avait vu Rick léviter dans le coin : derrière leur maison.

— Quoi ? C'était sans doute une blague.

— Je ne crois pas. Julian secoua la tête.

— Comment Rick pourrait-il léviter ? C'est un infirme. Tout le monde sait ça. Est-ce que Kelly s'est rendu compte elle-même de quelque chose d'inhabituel ?

— Non. Et j'ai essayé d'appeler Rick, ne serait-ce que pour laisser un message, mais la ligne est sans cesse occupée. Les gens avec qui il habite doivent passer leur vie au téléphone.

— J'ai eu le même problème quand j'ai voulu l'appeler, indiqua Julian. As-tu essayé de joindre Alanna ?

— Oui. Narlydda était dans tous ses états. Elle a dit qu'Alanna s'était sauvée en pleine nuit. En leur laissant un vague message qu'ils ont trouvé ce matin. Narlydda est persuadée qu'Alanna est partie avec Rick. Mais où ?

— Ça me semble plausible. On va les voir réapparaître un de ces quatre.

— Julian, je me fais un mauvais sang terrible.

— Maman, tu t'es toujours fait du mauvais sang pour Rick. (Mélanie ne répondit pas, mais la colère brilla dans ses yeux.) Excuse-moi, dit Julian.

Il regrettait déjà ses paroles. Mais c'était la même chose chaque fois qu'il parlait à sa mère. Il arrivait inévitablement un moment où elle lui annonçait son inquiétude à propos de Rick. Julian venait de déranger l'une des règles du rituel familial. Un geste de réconciliation s'imposait.

— Maman, tu sais quoi ? Je vais faire un saut à Santa Cruz cet après-midi, proposa-t-il. On ne m'attend pas au labo avant 3 heures. Je vais tâcher de trouver les colocataires de Rick pour leur demander s'ils savent où il se trouve.

— Autrement, j'appelle la police. Si je ne me fais jamais de souci pour toi, Julian, c'est parce que je te connais comme un garçon de bon sens. Et en plus, tu as tes pouvoirs mutants. Mais ton frère...

— Il est probablement parti en virée, maman. C'est évident, ils se sont retrouvés en bande, lui et ses copains, et ils se paient du bon temps avec leurs motos tandis qu'on est là à s'inquiéter pour lui. Je vais le retrouver.

— Quand tu le verras, rappelle-lui qu'il a une mère, lança Mélanie avant que son visage ne s'efface de l'écran.

Julian se frotta la nuque. La dernière chose qu'il pouvait se permettre, vu le peu de temps dont il disposait, c'était une expédition à Santa Cruz. Les chiffres orange à l'écran réclamaient son attention. Néanmoins, il avait promis, non ? Il resta un moment le regard fixé sur l'écran, puis l'éteignit.

Ah, ce Rick ! Julian aussi se faisait du souci pour son frère. Même s'il n'était pas question d'en parler à sa mère. Ni à qui que ce soit.

Dans tous les voyages extra-sensoriels qu'il avait faits, pratiquement un sur deux lui avait apporté une nouvelle vision inquiétante de son frère. Il l'avait vu en train de déliorer dans une retraite de guérisseurs, faire de la contrebande d'armes en Algérie, ou encore assis à la droite du président des États-Unis, et même étendu mort dans un bar.

Ces visions étaient devenues si démentes qu'il en était arrivé à les taire dans les comptes rendus qu'il faisait pour le programme. Si Eva le découvrait, elle ne lui pardonnerait jamais. C'était un jeu dangereux car leur intimité s'affirmait de plus en plus. Le risque était grand : quelque chose pourrait transparaître, un de ces soirs, lors d'une de leurs connexions télépathiques. D'un autre côté, s'il lui rapportait ce qu'il avait réellement vu, elle l'évincerait immédiatement du programme. Et Julian était convaincu que seuls les voyages extra-sensoriels lui permettraient de comprendre la signification de ces visions particulières. Aussi avait-il négligé de mentionner que le mutant de sexe masculin qui lui apparaissait au cours d'une séance sur deux n'était autre que son frère, Rick Akimura, âgé de vingt-

cinq ans. Il espérait découvrir bientôt la clé de cette énigme. Avant qu’Eva apprenne qu’il avait masqué des informations.

Ethan Hawkins démarra tôt la journée. Au petit déjeuner, tout en mélangeant son bol quotidien de céréales et de fruits de culture hydroponique, il consulta son écran pour prendre connaissance d’abord des informations, puis des messages enregistrés.

Lee Oniburi : pour leur projet commun de fabrication de prothèses destinées au grand public.

Jasper Saladin : on prend du retard dans la construction du pavillon.

Un état chiffré des exploitations minières situées sur la face cachée de la Lune.

Mélanie Akimura : s’il vous plaît, rappelez. C’est urgent.

— Leporello, commanda-t-il, contacte Mélanie Akimura à Cable News.

— Ça sonne.

Un instant plus tard, une image en trois dimensions se matérialisa devant Hawkins. La femme portait une tunique jaune qui chatoyait du fait de l’effet holographique.

— Colonel, merci de me rappeler.

— Vous disiez que c’était urgent. Mais je n’avais pas précisément parlé d’interview urgente, Mélanie.

Celle-ci parut se troubler.

— L’interview ? Ah oui, bien sûr. Bon, je veux bien qu’on en discute. Mais ce que je veux savoir, c’est si vous avez vu mon fils Rick.

— Le jumeau aux cheveux bruns ? Pas depuis la semaine dernière, à Denver. Pourquoi ? Il y a un problème ?

— J’espère que non. J’essaie de le localiser.

— Si je peux faire quelque chose...

— Oh, non. J’avais juste entendu dire que vous l’avez rencontré à la soirée de Kelly Ryton.

— Oui, en effet. J’imagine que vous êtes assez fière de ses nouveaux talents.

— Nouveaux talents ? Quels nouveaux talents ?

— Il a fait une démonstration très impressionnante de ses dons télékinésiques. (Hawkins s'interrompit un instant devant la mine abasourdie de Mélanie.) Ne me dites pas que vous n'étiez pas au courant.

— Oh, si, bien sûr, répondit-elle avec un peu trop d'empressement.

— Est-ce coutumier chez un infirme de développer des pouvoirs mutants ? demanda Hawkins.

— Je ne sais pas. C'est théoriquement possible. De nouveaux talents... (Ses yeux étaient braqués sur l'homme, mais c'était comme si elle ne le voyait pas. Puis, à brûle-pourpoint, elle annonça :) Merci, colonel. Je n'abuserai pas davantage de votre temps.

Et avant qu'il ait pu dire un mot, l'écran s'éteignit. Bizarre. Bon, les problèmes de la famille Akimura n'étaient pas son affaire. Mais cette conversation lui fit se souvenir de l'autre frère, Julian. Et des travaux de recherche d'Eva Seguy.

— Leporello, a-t-on reçu quelque chose de Berkeley ?

— Le laboratoire de fusion à froid...

— Non. L'autre programme.

— Rien de la part d'Eva Seguy.

— Envoie-lui un fax : « Je pense à vous, en souhaitant que l'avenir soit lumineux. » Et une douzaine de roses. Non, attends. Des orchidées.

— Cymbidium ?

— Trop masculin. Envoie plutôt celles qui ressemblent à des papillons sur une branche...

— Paphiopedilum.

— C'est ça. Les blanc et rose. Dans un tube protecteur autonutritif. En verre moulé doré ou céladon. Quelque chose de rond.

— C'est fait.

Le téléphone sonna.

— Colonel, c'est Rick Akimura. Je vous appelle en P.C.V.

Quelle étrange coïncidence, pensa Hawkins. D'abord la mère, puis le fils.

— Passe-le-moi. (L'écran s'alluma sur le visage du jeune Akimura, les cheveux ébouriffés, un anneau d'or scintillant à

l'oreille. Il avait l'air sur ses gardes.) Rick, je viens juste de parler à votre mère. Elle vous cherchait. Elle veut que vous la contactiez.

Le jeune homme eut un rire saugrenu.

— J'y penserai un de ces jours. Mais pour l'heure, c'est à vous que je veux parler, colonel.

— Que puis-je faire ?

— Vous m'avez dit de vous appeler si je voulais un boulot. Est-ce que l'offre tient toujours ?

— Naturellement. Quand puis-je compter sur vous ?

— Je prends la prochaine navette en partance de San Francisco.

— Parfait. Il y aura un sauf-conduit pour vous à la porte d'embarquement.

— Ce serait mieux s'il y en avait deux, colonel. Hawkins fronça les sourcils.

— Je ne suis pas censé fournir des vols gratuits à vos amis, Rick.

— C'est plus qu'un ami, colonel. Et si elle ne vient pas, je ne viens pas non plus.

— Je vois. Bon, amenez-la alors. Mais dites-moi, est-elle télékinésiste ?

Un sourire narquois apparut sur le visage du jeune homme.

— Pour ça, vous ne serez pas déçu. Colonel, vous gagnez deux petits mutants pour vous aider à bâtir vos châteaux en espace. Félicitations.

L'écran devint noir. Hawkins fredonna un morceau de la marche triomphale de *Aida* en contemplant la courbure blanc doré de la lune, qui glissait lentement devant sa fenêtre. Puis il revint à son écran.

— Leporello, appelle-moi Jasper Saladin.

— Il est en réunion.

— En ce cas, laisse-lui ce message : « La réponse à nos prières est en chemin. »

Devant la vieille maison victorienne à l'aspect miteux et fatigué, il y avait trois motos. Mais pas celle de Rick. Julian gara son glisseur, grimpa les marches du porche et appliqua sa

paume à deux reprises sur la plaque détectrice. Il entendit de la musique à l'intérieur et l'écho de pas lourds se rapprochant.

— Ouais ?

L'écran demeura noir. Apparemment, seul le système audio fonctionnait.

— Je suis Julian Akimura. Le frère de Rick.

— Rick est parti. Il a déménagé.

— Quand ça ?

— La semaine dernière. Hé, Henley, c'est quand que tu as dit à Akimura de déguerpir ?

— Ça fait des lustres, répondit une voix éteinte.

— Son frère est ici.

— Ah oui ?

Julian entendit un autre bruit de pas. La porte s'ouvrit en grinçant. Un homme aux cheveux blancs et au teint aussi pâle que le bleu de ses iris passa la tête au-dehors, clignant des yeux comme un hibou au soleil de midi. Il avait les pupilles dilatées. Il portait une chemise blanche à jabot semblable à celles que Julian avait déjà vues sur Rick.

— Écoutez, lança-t-il. Si vous voyez votre frère, dites-lui qu'il doit rembourser à Henley les dégâts qu'il a faits à ma chaîne laser.

— J'ignore où il est. J'avais espéré que vous le sauriez.

— Ah ! Ça, c'est marrant. Non, je ne sais pas. Et je m'en fous complètement.

La porte commença à se refermer.

— Attendez, insista Julian. Vous lui avez demandé de partir ?

— Ouais.

Le ton du motard indiquait qu'il était sur la défensive.

— Pourrais-je vous demander pourquoi ?

— Pourriez-vous me demander pourquoi ? singea le type. Mais certainement, monsieur. Nous l'avons prié de nous débarrasser de sa présence parce qu'il s'était mis en tête de jouer les mutants avec nous.

— Jouer les mutants ?

— Ouais, fit Henley en adressant un regard dédaigneux à Julian. Vous devez être au courant. Du style faire flotter des

trucs dans les airs ou lire dans les esprits. Le genre de conneries habituelles.

— Mais c'est un infirme.

Allez donc lui dire ça. (Henley s'apprêta à tourner les talons, puis se ravisa.) Écoutez, votre frère était un type chouette. Il m'a même sauvé la vie une fois. Mais il ne fait plus partie de cette maison. Cette fois, la porte se referma.

— Merci, dit Julian, s'adressant à personne. Maintenant, il comprenait. Ils avaient pris peur et jeté Rick dehors. Julian secoua la tête. Un instant, il fut tenté de forcer l'entrée et de leur flanquer à tous une bonne frousse. Une vraie panique, avec quelques tours télépathiques. Des plafonds qui suintent. Des murs qui fondent. Rick aurait aimé ça. Mais Rick n'était plus là.

Il retrouva son sang-froid. Sans parvenir à se libérer du sentiment que Rick était poursuivi par le malheur. Dès l'enfance, Julian avait su que son frère était condamné à accumuler les ennuis : la corde des jumeaux avait vibré comme un diapason à son oreille. Et aujourd'hui, ça bourdonnait, au point de le picoter au bas de la nuque. Rick s'était-il réellement transformé en un mutant fonctionnel ? Impossible. Comment cela aurait-il pu se produire ? Et surtout, où était-il en ce moment ?

Plus inquiet que jamais, Julian retourna à Berkeley poursuivre son travail au labo.

Marcus Schueller l'accueillit avec un sourire et ces mots :

— Je dors toujours mieux quand c'est toi qui voyages, Julian.

— Tant mieux si tu dors bien. Moi, je fais des cauchemars.

Schueller se renfrogna.

Holà ! Julian n'était pas censé déclarer quoi que ce soit qui puisse influencer les dormeurs. *Influencer les dormeurs*.

Il se figea tandis que le concept se cristallisait dans son esprit. Si un autre télépathe s'était trouvé dans le voisinage, Julian aurait rougi de cette pensée coupable. Non. Non, il ne pouvait pas faire ça. Et puis si. Bien sûr que si.

Il attendit que Schueller soit endormi, puis envoya une sonde télépathique à titre d'essai. Lorsqu'il atteignit la

conscience de l'homme plongé dans son rêve, il y inséra l'image de Rick.

Aide-moi à le retrouver, Marcus. Montre-moi où il est.

Schueller grommela quelques sons, changea de position, tenta de se redresser. Julian s'empressa de rompre la connexion, par crainte que la sonde ait été trop puissante, trop directe. L'homme allait-il se réveiller avec ce souvenir encore présent à son esprit ?

Non. Le dormeur roula sur le dos en marmonnant des propos inintelligibles qui, au bout de quelques secondes, se mélangèrent à des ronflements soutenus. Bien !

Julian se reconnecta et se laissa envahir par les images.

Il était dans l'espace, à bord d'une station orbitale. Il vit son frère descendre le long d'un couloir, entrer dans un compartiment où il enfila une combinaison pressurisée verte à double épaisseur. Puis Rick s'amarra au câble de sécurité, ouvrit le sas et se propulsa télékinésiquement dans le vide. La porte se referma derrière lui. Lentement, il se rapprocha de la plate-forme hérissée de poutrelles. Au-dessous et au-dessus, flottaient des soudeurs penchés selon des angles impossibles, chacun absorbé à sa tâche. Certains se servaient des chalumeaux adaptés à l'absence d'atmosphère, tandis que d'autres utilisaient la seule efficacité de leurs pouvoirs mutants.

On voyait se dessiner l'armature d'un pavillon semblable à celui que Rick venait de quitter, maintenue en place de part et d'autre de la plate-forme. Des jets d'étincelles ici et là témoignaient de l'activité constante des soudeurs. Rick les rejoignit et prit son poste de travail. Il devait assembler des plaques d'acier et de céramique intercalées et décalées les unes par rapport aux autres. Et soudain, il décela un défaut dans le matériau. Attention ! Non !... L'armature fléchit, commença à céder, et la plate-forme à plusieurs niveaux qui la retenait se rompit brusquement. Hurlant de peur sous leurs masques pressurisés, les hommes et les femmes tentèrent de s'écartier. Avec pour seul résultat d'être balayés par les poutrelles flottant dans le vide, tels des insectes volant au ralenti, leurs câbles de sécurité sectionnés. Condamnés à dériver dans l'espace, impuissants, emportée toujours plus loin au-delà du pavillon.

Rick était parmi eux. Il flottait sur le dos, inconscient ou mort. Près de lui, un autre corps dont le visage était familier à Julian : Alanna. L'un et l'autre semblaient pétrifiés. Puis une paupière battit, et Rick ouvrit les yeux. Retrouvant ses sens, il roula sur la gauche et tendit la main vers Alanna. Après l'avoir fermement agrippée, il utilisa son pouvoir télékinésique pour ramener les ouvriers en direction du pavillon. Quelques autres mutants ne tardèrent pas à ajouter leurs talents au sien. Bien vite, tout le monde fut récupéré par les équipes de sauvetage. Sauf Rick, qui demeura à l'extérieur, repoussant toutes les mains prévenantes qui voulaient l'attirer à l'intérieur de la station.

Il se propulsa vers les débris et resta suspendu à proximité du reste de la plate-forme, le regard concentré. Alors, il ferma les yeux.

Le métal tordu retrouva sa rigidité. Les panneaux brisés se reformèrent comme les pièces d'un puzzle s'ordonnant sous une main invisible. Et sous les yeux de Julian, son frère répara le pavillon en cours de construction. Il parvint ensuite à parcourir la moitié de la distance qui le séparait du pavillon de Hawkins, avant que ses forces l'abandonnent et qu'on soit obligé de le remorquer à l'intérieur.

La vision s'estompa. Julian se redressa sur le divan.

Il savait où était son frère. Ou du moins où il allait être.

La courbe bleue de la Terre emplissait les deux tiers de la fenêtre. Rick contemplait le spectacle, fasciné. La satisfaction se lut sur son visage lorsque son regard embrassa l'immensité sombre de l'espace. Alanna était à côté de lui, sans voix.

Un homme maigre au teint olive et au visage allongé entra dans la pièce.

— Je suis Jasper Saladin, dit-il. Je suis chargé de superviser votre travail. La soudure dans l'espace, vous connaissez ?

— Non.

— Et le travail en apesanteur ? (Rick fit un signe de tête négatif.) Formidable. (Saladin eut un sourire amer.) Autant dire qu'on part de zéro.

— Si j'en crois le colonel Hawkins, vous vouliez des télékinésistes. Alors vous n'avez qu'à nous former.

Saladin, sans dire un mot, regarda le jeune homme, et le coin de sa bouche se tordit en un sourire forcé.

— Très bien, dit-il. Commençons donc, sans perdre de temps.

Rick et Alanna le suivirent le long du couloir. Ils descendirent plusieurs niveaux, pour arriver dans une large travée.

— Vous avez des combinaisons pressurisées suspendues au mur, indiqua Saladin. Enfilez-les et laissez-moi vérifier les fermetures et la réserve d'oxygène. (Lui-même s'était sanglé dans une combinaison rouge avec masque assorti ; sa voix dans l'intercom avait un timbre étrangement plat.) Bon, il faut vous habituer à vous déplacer dans cette tenue en apesanteur. Assurez-vous que les câbles de sécurité sont en place. Vous avez des sangles croisées sur les semelles de vos combinaisons et les passants dans lesquels vous devez les enfiler pour vous maintenir en position. Si jamais vous commençiez à dériver dans l'espace, ces câbles sont le seul moyen que nous avons de vous ramener.

— Le seul moyen ? s'étonna Rick. Ça me paraît dangereux.

Saladin lui lança un regard indéchiffrable.

— Vous avez raison, dit-il. Maintenant, plantez-vous solidement sur la rampe. Je vais ouvrir le sas et nous serons dans le vide. Tout le monde est attaché ?

Il pressa une plaque fixée sur la paroi. Au son d'un klaxon avertisseur, les portes derrière eux coulissèrent pour condamner l'entrée dans le corps principal du pavillon. À l'autre bout de la travée, un pan glissa et révéla l'océan de ténèbres s'étendant au-delà.

Rick sentit un frisson de panique descendre le long de son échine. L'espace. Le vide. C'était ce qu'il avait demandé, non ?

— Tout le monde est fin prêt ? (Saladin jeta un rapide coup d'œil vers les deux jeunes gens.) Maintenant, essayez d'avancer.

Rick souleva un pied de la rampe adhésive, geste qui lui parut durer une éternité. Le pas qu'il fit tenait davantage du sautillement. Il dut forcer sa jambe à redescendre, sa jambe qui

oscillait du fait de l'absence de pesanteur. C'était comme s'il marchait dans l'eau, sans éprouver aucune résistance.

— Pas aussi facile que vous le pensiez ? railla Saladin.

— Ça manque vraiment d'efficacité, fit observer Alanna. Pas étonnant que vous soyez en retard.

— Ah oui ? Et que suggérez-vous ?

— Ceci. (Elle libéra un pied, puis l'autre, et en suspension au-dessus de la rampe, elle fléchit les jambes et soudain partit en avant, comme propulsée.) C'est beaucoup plus facile de faire ça télékinésiquement.

Rick regretta que le masque protecteur de Saladin l'empêchât de voir la réaction de l'homme.

— J'en suis convaincu, dit celui-ci au bout d'un moment. Quant à moi, je vous suggère de garder vos talents pour le travail qui vous attend.

— Quand allons-nous essayer la soudure ?

— Je pensais commencer demain...

— Allons-y tout de suite, dit Rick. Nous sommes là pour ça.

— Très bien. Parfait. Par ici. (En sautillant de manière ridicule, Saladin se dirigea vers une zone de travail proche du sas de sortie.) Ces trucs-là sont les poutrelles en acier trempé que nous utilisons habituellement dans la construction des pavillons.

— Pourquoi ne pas simplement les assembler sur Terre et les convoyer jusqu'ici ? demanda Alanna.

— L'opération de mise en orbite est trop onéreuse. Et les coûts d'assurance sont prohibitifs. Nous ne pouvons garantir le succès de chaque lancement avec des structures de cette dimension.

Rick observa les supports de métal. Ce serait facile de les faire fondre. Un jeu d'enfant. Il attendit que Saladin ait terminé ses laborieuses explications, puis commença à souder les poutres comme s'il avait fait ça toute sa vie. Une petite pression ici ; là, on se concentre ; une décharge mentale vite fait bien fait, et voilà.

— Du joli travail, commenta Saladin.

Rick entreprit alors de plier les poutres pour dessiner des sculptures abstraites.

— Vous gaspillez du matériel qui coûte cher.

— À d'autres, Saladin ! Cet équipement est prévu pour être gaspillé, dans le cadre de notre formation.

Les poutrelles grises présentaient un aspect lisse. Ici et là, miroitaient des reflets brillants dus aux fragments de mica incrustés dans le mélange d'époxy et de céramique. Sous les yeux de Rick, les grains de mica se mirent à scintiller et à grossir. La surface de la poutrelle devint rugueuse et grêlée, criblée de trous et de bulles. Rick prit alors conscience qu'il regardait à l'intérieur de la poutrelle, qu'il observait la structure même de l'objet. Il discerna des chaînes de molécules s'enroulant les unes autour des autres. Et il comprit qu'il y avait quelque chose qui clochait dans ce réseau entrelacé, quelque chose d'instable et de dangereux.

— Vous avez utilisé beaucoup de cet alliage sur le nouveau pavillon ? demanda-t-il.

— Drôle de question, dit Saladin. En quoi ça...

— Contentez-vous de répondre !

— Une tonne, peut-être.

— Il va falloir tout remplacer, annonça Rick. Et tout de suite.

— Vous plaisantez.

— C'est criblé de défauts, Saladin. Un examen microscopique vous révélera ce qui ne va pas et où sont les failles.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer une chose pareille ?

— Je le vois.

Alanna se rapprocha en pivotant au ralenti.

— Tu vois quoi ? Rick, de quoi parles-tu ?

— J'ignore comment, dit-il. Mais je vois à l'intérieur du métal. Je vois où sont les microbulles.

— Des bulles ? (Rick sentit au ton de Saladin que celui-ci venait d'entendre dans sa tête une sonnette d'alarme.) Mais nous avons minutieusement vérifié toutes ces poutrelles.

— Alors, revérifiez.

— Mais comment pouvez-vous voir les défauts ?

— Je vous l'ai dit, répliqua sèchement Rick. Je l'ignore. Mais ils sont là. Et vous feriez mieux de faire quelque chose pour y remédier ou vous risquez un terrible accident.

Alanna se pencha vers son compagnon.

— Tu vois ça aussi ?

Rick ferma les yeux. Des images de poutrelles tordues, de corps inertes et de câbles de sécurité sectionnés. Le chaos. La mort œuvrant en silence dans l'espace infini.

— Oui. Oui, je le vois. Saladin, il faut arrêter ça, vous entendez ?

Saladin était déjà à l'intercom.

— Cessez le travail. Oui, je sais que Hawkins n'appréciera pas. Dites-lui que je lui expliquerai. Et faites faire un examen microscopique de la dernière livraison d'acier.

Il se retourna, ferma les portes du sas. Le siflement de l'air réintégrant la travée emplit les oreilles des trois occupants, qui retrouvèrent progressivement la sensation de poids dans leurs membres à mesure que la gravitation se réinstallait. Saladin ôta son casque.

— Nous allons devoir attendre les résultats du test pour être sûrs de notre fait. Mais si vous avez raison, Akimura, il y a quelqu'un qui aura des comptes à rendre. (Il marqua un petit temps d'arrêt.) Et Dieu vous vienne en aide si vous avez tort. Je ne savais pas que les mutants pouvaient voir à l'intérieur des objets. Ou prévoir l'avenir.

Rick eut un sourire sardonique et ouvrit sa combinaison.

— Moi non plus, lâcha-t-il.

Alanna l'observait avec, sur son visage, une expression de malaise. Lorsque ses yeux croisèrent les siens, elle le scruta intensément, comme si elle était capable de lire dans son âme. Elle prit un air songeur, voire inquiet, puis détourna les yeux.

— Ce que tu es en train de me dire, c'est qu'il faut stopper la construction ! (Hawkins regarda Saladin comme si celui-ci avait perdu l'esprit.) Je t'amène deux télékinésistes et la première chose que j'entends, c'est que vous avez tout arrêté.

Saladin faisait une mine encore plus revêche que d'habitude.

— Akimura a décelé des défauts dans l'acier.

— Quoi ? Je croyais que tu avais tout vérifié.

— Je l'ai fait. Mais il avait raison. Je ne sais pas comment il l'a découvert, mais si nous avions poursuivi la construction, des cassures auraient eu lieu tôt ou tard. Peut-être même une rupture de l'ensemble de la structure. Je n'ose pas y penser.

— Tu as eu confirmation ?

— Oui.

— Combien de temps va prendre la réparation ?

— Un mois.

Hawkins poussa un soupir.

— Tu peux t'en tenir à ce délai ?

— Je vais essayer.

D'un signe de tête, Hawkins donna congé à Saladin, qui toutefois s'attarda, l'air particulièrement nerveux.

— Autre chose ?

— C'est Akimura.

— Fait-il des difficultés ?

— Pas exactement. Mais après avoir décelé les défauts, il s'est mis à me décrire le type de cassures qui devaient se produire. Il voyait ça aussi nettement que s'il regardait dans une boule de cristal.

— Pures spéculations.

— Je ne crois pas.

— Sa petite amie ne s'est quand même pas mise à te lire l'avenir, elle aussi ?

Saladin se pencha vers son supérieur.

— Alanna semble n'avoir qu'un pouvoir télékinésique. Mais ce garçon est spécial.

— J'ai bien l'impression. Surtout s'il est capable d'étonner un vieux cynique comme toi, Jasper.

Saladin se renfrogna et sortit. *Aussi nettement que s'il regardait dans une boule de cristal...*

Était-ce possible ? Hawkins aimait se considérer comme un homme d'affaires à la tête froide. Mais l'expérience qu'il avait vécue au laboratoire de Berkeley et ce qu'il venait d'entendre aujourd'hui, voilà qui ébranlait son rationalisme habituel. Et si Rick Akimura pouvait effectivement voir à l'intérieur des objets ? Et dans l'avenir ?

Il lui fallait sans tarder rencontrer ce garçon. Et l'interroger.

— Leporello, trouve-moi Rick Akimura.

— Il est au niveau du gymnase. Dans la piscine.

— Appelle-le. Non, attends. Je vais aller lui parler moi-même. (Hawkins se leva.) La seule façon d'obtenir des réponses, c'est de poser les bonnes questions.

10

La piscine miroitait dans son champ de gravitation, telle une énorme aigue-marine gélifiée. Rick se laissa aller en arrière et flotter sur le coussin liquide, savourant la sensation de chaleur, contemplant la galaxie à travers les baies vitrées qui entouraient le gymnase.

Soudain, la piscine se volatilisa. Et la salle avec. Il n'était plus dans le pavillon. Il se trouvait loin de la Terre. Du sable d'une étrange couleur rouge crissait sous ses pieds. Des silhouettes revêtues d'encombrantes combinaisons pressurisées avançaient péniblement le long de sentiers taillés dans les collines rocailleuses. Le ciel était bleu nuit, presque noir. Mars. Ce devait être Mars. Mais quand ? À cinq minutes dans le futur ? Cinq ans ?

— Ça vous ennuie si je me joins à vous ?

Le paysage de sable rouge disparut. Un *plouf* ramena Rick à la réalité. Il ouvrit les yeux. Ethan Hawkins se balançait dans l'eau à côté de lui.

— C'est grand, il y a largement de la place pour deux, répondit Rick tout en se demandant combien de temps il avait dérivé dans cet ailleurs, spatial ou temporel.

— Navré d'interrompre vos méditations, dit Hawkins qui n'avait pas l'air si désolé que ça.

— Il y a du nouveau pour ma demande d'embauche ? demanda le jeune homme.

— Pas encore. Ces choses-là prennent du temps. Et puis, le syndicat hésite à accueillir des télékinésistes en trop grand nombre, Rick. Vous savez bien qu'ils ont peur de perdre leur boulot.

— Ouais. Je comprends pourquoi. Mais faire le jaune, ça ne me plaît guère.

— Vous n'êtes pas un jaune, Rick. Vous ne brisez aucune grève.

— C'est en tout cas l'impression que j'ai, avec les gars du syndicat qui me battent froid.

— Il fallait bien s'y attendre. Ils savent que vous avez un contrat spécial.

— Appelez ça comme vous voudrez, mais ces soudeurs n'apprécient pas que je ne sois pas au syndicat. Ils ne veulent que des ouvriers syndiqués. Et moi, je leur impose une exception.

— Laissez-moi ce souci. (Hawkins s'étira paresseusement.) Je ferais bien une longueur ou deux. Ça vous dit ?

— Une course ? proposa Rick.

— Excellent. Mais je dois vous avertir que la natation était mon premier sport à l'université.

— Génial. J'adore les défis.

Ils gagnèrent le côté le moins profond, attendirent que le robot leur donne le signal de départ et s'élancèrent du bord du champ de gravitation.

Comme Rick l'avait pensé, Hawkins était un nageur puissant, surtout avec cette prothèse qui lui tenait lieu de bras. La jonction entre l'épaule et le membre montrait une cicatrice rose clair. Mais à part ça, le bras avait l'air quasi normal. Hawkins fendait l'eau comme un requin, déterminé, implacable, sûr de sa force.

Si Rick ne pouvait espérer égaler la puissance de Hawkins, il était tout aussi résolu et réussit à maintenir la même allure. Un moment, il fut tenté d'utiliser la télékinésie pour prendre la tête, mais non. Non. Fais-le sans tes trucs de mutant. Il lança les bras dans un effort désespéré, à la limite de l'asphyxie, battant frénétiquement des jambes, et commença à prendre de l'avance. Devrais-je laisser gagner le patron ? Il ne s'était pas plus tôt posé la question qu'il mit encore plus de distance entre Hawkins et lui. C'est chacun pour soi, se dit-il. Son avance augmenta. Considérablement. Au moment où Hawkins touchait le bord de la piscine, Rick était assis sur la margelle, les jambes pendait dans l'eau, prêt à lui tendre une serviette.

Une expression dépitée passa sur le visage de Hawkins.

— Grande forme, dit-il sans sourire. J'ignorais que vous étiez si bon nageur.

— Je suis un type plein de surprises, répondit Rick avec un sourire narquois.

— Je n'en doute pas. (Hawkins se hissa hors du bassin et mit une serviette autour de sa taille.) J'ai cru comprendre que vous aviez découvert des défauts dans le métal que Jasper Saladin vous a demandé de souder.

— Oui. C'était criblé de trous. Vraiment, vous devriez renforcer les contrôles sur la qualité du matériel, colonel.

Hawkins lui lança un regard mauvais.

— Je suppose que les défauts n'étaient visibles qu'à un niveau microscopique. Il vous faut de sacrés bons yeux pour voir ça. (Comme Rick haussait les épaules, l'homme poursuivit :) Saladin m'a dit aussi que vous lui aviez expliqué de façon précise comment les défauts déformerait le nouveau pavillon. Vous lui avez décrit le tracé des cassures...

— Et alors ?

— C'est ce que j'appellerais un don prophétique.

— Ah oui ?

— Et je dirais que tout individu qui dispose d'un don aussi sûr est un homme chanceux. Et riche. Qu'en pensez-vous, Rick ?

Celui-ci le regarda froidement dans les yeux.

— Qu'est-ce que vous offrez ?

— Tout ce que vous voulez.

Impossible de ne pas reconnaître l'empreinte de la cupidité dans la voix du colonel.

— Vous aimeriez m'embaucher comme voyant attitré pour Aria Corporation, afin que je vous dise où placer vos billes. (Rick secoua la tête.) Même si je le pouvais, je ne le ferais pas.

— Mais vous voyez l'avenir.

— C'est ce que vous affirmez. Moi, j'ai simplement signalé à Saladin l'éventualité d'une catastrophe.

— Mais vous l'avez vue.

— J'ai vu quelque chose. Une possibilité. Je ne garantis rien.

— Je ne vous demande pas des garanties.

— Ah non ?

— Rick, pourquoi vous contenter de flotter dans l'espace à souder du métal quand vous pourriez être allongé sur une plage quelque part...

— Cette vision m'est apparue, coupa le jeune homme. Je ne suis pas allé la chercher. Il ne suffit pas de claquer des doigts pour voir le futur. Même si je le voulais, je serais incapable de vous dire ce que vous ferez dans dix minutes. Ou dans un an. Ça ne marche pas comme ça.

— Dommage.

— Oui.

La montre-écran de Hawkins fit entendre des bips.

— Veuillez m'excuser.

Le colonel se leva et se dirigea vers la porte du gymnase.

Rick huma les émanations extra-sensorielles qu'il laissait dans son sillage. Il saisit des bouffées de projets ambitieux, l'étrange écho d'une ou deux mesures d'un air d'opéra... et deux images de lui-même.

Dans la première, il était assis à une table couverte d'une riche nappe de velours, avec une coiffe bizarre sur la tête, comme un turban, et il se concentrait sur une boule de cristal dont l'intérieur révélait l'immensité de l'espace.

Dans la seconde, il était suspendu au bout d'une corde d'argent, des étoiles scintillant en toile de fond, et dérivait désespérément dans le vide.

Cette dernière vision tenait-elle de la réalité ou n'était-ce qu'une projection paranoïaque ? Ces petits jeux de télépathie avaient de quoi flanquer la frousse. Où est la réalité là-dedans ? se demanda-t-il avec angoisse.

Une vague de nostalgie le submergea au souvenir de ses virées en moto, de l'existence tellement plus simple qu'il menait lorsqu'il n'était qu'un infirme se grisant de vitesse. Pas de syndicat de soudeurs. Pas de visions du futur. Ici, il s'enfonçait de plus en plus. Mais quoi qu'il puisse arriver, décréta-t-il, il saurait manœuvrer. Il le fallait.

Des secousses ébranlèrent la salle qui se mit à tanguer, tandis qu'un grondement de tonnerre emplissait l'air. Des panneaux se détachèrent du mur et s'abattirent avec fracas sur le plancher du laboratoire. Des instruments extrêmement coûteux se brisèrent en mille morceaux, entre les tables. Les fenêtres explosèrent, projetant des fragments de verre alentour.

Julian se rassit et ôta casque et micro. Son cœur jouait un solo de batterie endiablé. Il parvint néanmoins à retrouver son calme et se précipita dans le bureau d’Eva.

— Nous devons quitter le bâtiment, dit-il à la jeune femme.

Celle-ci le regarda d’un air surpris.

— Julian, que fais-tu ici ? Tu es censé être à ton poste.

— Écoute-moi, insista-t-il en lui prenant le bras. Il va y avoir un tremblement de terre. Un gros. On risque d’y passer.

— C’est ce que tu viens de voir ? Mais ça ne signifie rien.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Julian, il me semble que tu perds un tout petit peu le sens des réalités, non ? Rien ne garantit que ces visions nous prédisent le futur. Et même si c’était le cas, elles ne nous disent pas à quel moment ça se produira.

— Je sais, Eva. Mais crois-moi, je le sens. Quelque chose me le dit, comme un sixième sens.

— Respire un bon coup. Compte jusqu’à dix.

— Tu n’y crois pas, n’est-ce pas ? (Julian lui lança un regard noir à travers les larmes de rage frustrée qui lui brouillaient la vue.) Tu n’y as jamais cru.

— Calme-toi maintenant.

— Non, répliqua-t-il. Non, tout ceci n’est qu’une manœuvre cynique du Dr Eva Seguy pour assurer la prolongation de son bail. Tu ne crois pas une seconde au contenu précognitif de ces visions. Tu n’y as jamais cru.

Les joues de la femme se colorèrent d’un rouge vif.

— Comment oses-tu me parler ainsi !

— Dis-moi la vérité !

Eva refusa de soutenir le regard du jeune homme. Il porta ses yeux ailleurs, sur les fleurs blanc et rose dans le vase vert céladon trônant sur le bureau. Les orchidées se penchèrent vers lui, s’inclinant avec grâce sur leurs longues tiges. Pendant un moment, cela l’amusa. Des fleurs qui saluaient ? Alors, retentit la sirène du sismographe, sonnant l’alarme en staccato, et les lumières s’éteignirent.

Sous leurs pieds, le sol fut agité d’un long et lent roulement. Julian traversa la pièce plongée dans la pénombre pour agripper Eva. Autour d’eux, les divans se mirent à bouger, s’élèvèrent

brusquement dans les airs, retombèrent bruyamment. La salle s'emplit du vacarme des appareils basculant sur le plancher, des panneaux se défaisant, des écrans explosant.

— C'est du sérieux ! cria Eva. Il faut sortir d'ici.

— Pas le temps.

Julian empoigna la jeune femme par l'épaule et la tira sous le bureau. Ils se tapirent dans le noir, l'un contre l'autre. Le sol trembla. Et trembla encore. Julian redoutait que le plafond ne dégringole. Tous les laboratoires avaient été aménagés des années auparavant pour résister aux secousses sismiques, mais il n'y avait pas la moindre garantie qu'ils puissent subir sans dommages un séisme de plus de quinze secondes. Et celui-ci avait déjà dépassé la demi-minute. Julian essaya de se rappeler si sa vision lui avait révélé l'étendue des dégâts. Non. Il était condamné à vivre ça en temps réel, à affronter la mort autrement qu'en rêve.

Le plancher oscilla, les projetant tous deux contre un montant du bureau. Des pans de plafond vinrent s'écraser au sol en éclaboussant le mur de milliers de débris.

Eva murmurait quelque chose qui ressemblait au *Notre-Père*. Julian éprouva un petit pincement d'envie : il aurait prié lui aussi, s'il avait su.

Le grondement s'affaiblit, l'écho distant du tonnerre mourut. Julian leva la tête.

Une poussière épaisse envahissait la pièce. Et avec la poussière, s'était installé le silence, brisé seulement de temps à autre par le bruit saccadé du plâtre s'émiétant. Pas un seul meuble n'était resté debout ; les divans étaient éparpillés dans la salle, comme les accessoires d'une maison de poupée. De grandes brèches dentelées couraient le long des murs jusqu'au plafond. Quelque part, une ligne électrique bourdonnait en crachotant.

— Mon Dieu, tu avais raison, dit Eva. Tu avais raison. Si seulement je t'avais écouté...

— On s'en est sortis, n'est-ce pas ? Tout va bien.

— Non, tout ne va pas bien...

Le hurlement d'une sirène d'ambulance troua le silence. Puis une autre, et encore une autre, jusqu'à ce qu'un concert de sonneries stridentes se répercute le long des collines.

— Le labo est en ruine, reprit-elle. On ne peut plus continuer la recherche. Julian, nous sommes fichus. Le programme est mort et enterré.

— Alanna, je vous ai affectée au département hydroponique pour que vous leur donniez un coup de main en attendant qu'on ait résolu le problème des poutrelles. Ça vous va ?

D'un hochement de tête, la jeune fille signifia son accord à l'holo-image de Jasper Saladin.

— Bien sûr, c'est parfait, confirma-t-elle.

— Bon. Ils vous attendent.

L'image vacilla. Alanna partit aussitôt vers le laboratoire d'hydroponique. En chemin, elle profita avec émerveillement du spectacle de la Terre à travers les fenêtres à coupole. C'était comme un diamant bleu et blanc, songea-t-elle. Un lapis-lazuli tout rond. Si quelqu'un lui avait dit un mois plus tôt qu'elle allait vivre dans l'espace, elle lui aurait ri au nez. Mais n'avait-elle pas souhaité goûter à la vraie vie ? Eh bien, aujourd'hui, elle était sur le pavillon de Hawkins. Avec Rick.

Rick. Les changements qu'il avait subis l'intriguaient et l'effrayaient à la fois. L'infirme, dont le charme empreint de rudesse l'avait attirée lors de la réunion du Conseil mutant, était désormais un multitalent plus doué qu'elle, avec son unique don télékinésique.

C'est vraiment bizarre, se dit-elle. Mais après tout, la métamorphose n'était-elle pas le sujet favori des grands poètes ? D'ailleurs, elle devrait prendre des notes. Était-ce sa rencontre avec Rick qui avait déclenché chez le garçon cette curieuse évolution ? À cette pensée, elle sentit un frisson lui parcourir l'échine. Tu t'imagines ? Jouer un rôle catalyseur dans une transformation aussi profonde. Elle en jubilait presque.

Elle sourit et pressa la plaque qui commandait l'entrée du laboratoire.

La porte coulissa, pour dévoiler une vaste jungle vert et gris, emplie d'odeurs, de vapeurs et du chuintement des

humidificateurs. Alanna aspira une grande bouffée de sa nouvelle existence et s'avança à l'intérieur.

Les murs de l'atelier renvoyaient l'écho bourdonnant d'une activité constante. Rick s'appuya sur son établi et jeta un œil vers les autres soudeurs alignés le long de la chaîne. Concentrés, silencieux, le visage couvert d'un masque protecteur, ils étaient penchés au-dessus de petites fioles contenant des gaz acides ; aussi attentifs à leur tâche que des chirurgiens.

Rick travaillait au laboratoire de chimie en attendant l'arrivée d'une nouvelle cargaison d'acier. Un travail moins exigeant que ce qu'il avait fait chez Shoggie, lorsqu'il réparait des cerveaux électroniques, et qui ne s'effectuait pas dans le vide. Sceller des fioles d'acide destinées au transport, mettre en place et fixer les cales séparant les petits flacons et leur dangereux mélange. Un jeu d'enfant.

Avant l'heure du déjeuner, il avait terminé son quota. Aussi, il se pencha vers le soudeur le plus proche.

— Vous voulez un coup de main ?

— Tire-toi, mutant, dit la femme. Je n'ai pas besoin de l'aide d'un salopard de vendu.

Rick recula.

— Désolé, lâcha-t-il.

Elle fit comme s'il n'était pas là, à l'instar des autres soudeurs. Quand retentit la sonnerie du déjeuner, ils se levèrent et quittèrent la pièce sans un regard vers lui.

Qu'est-ce qu'on s'amuse, se dit Rick. Mais je ne peux pas non plus leur en vouloir.

Il fut distrait de ses pensées par un sifflement. Ça venait de son établi. Non. De l'établi près de la porte.

Il considéra la rangée de fioles toutes identiques. *Là. Celle-ci. Une fuite.*

Rick décela les piqûres, aussi microscopiques que des trous d'aiguille. Délibérées ou accidentnelles ? Toutes les ampoules contenaient un gaz corrosif, du genre à vous ronger la chair jusqu'à l'os. Ou à attaquer les murs. Rick établit aussitôt un champ télépathique autour de la fiole afin de contenir la fuite.

Puis il perçut un autre sifflement. Puis encore un autre. La pièce s'emplit des échos de centaines de serpents en colère.

Panique : son sang ne fit qu'un tour. Il ne pouvait stopper toutes ces fuites. L'acide allait le tuer, peut-être même dissoudre la coque du pavillon. Il était impuissant. Il assena un coup de poing sur l'alarme murale. Rien. Déconnectée ?

Pendant un court instant de folie, il se demanda si les soudeurs du syndicat n'avaient pas saboté l'écran et les fioles. Au lieu de se rendre au réfectoire, ils avaient peut-être tous sauté dans un engin spatial. Un petit assassinat avant le déjeuner. Puis il secoua la tête. Mais non. Ils ne mettraient pas en danger le pavillon tout entier à cause d'un seul ouvrier non syndiqué. Non, oublie ta paranoïa. C'est un défaut de fabrication dans les fioles.

Réfléchissons. Je ne peux pas arrêter la fuite. Puis-je alors arrêter le gaz ? Voyons, voyons.

Rick plongea son regard sur la fiole, à travers le verre, à l'intérieur même du gaz. C'était jaune pâle. Plus loin encore. La structure microscopique de la substance lui apparut. Des chaînes de molécules dansaient comme des colliers de perles jaunes. S'il déplaçait cette molécule ici et cette autre là, oui, il modifierait la structure du gaz, lui retirerait ses propriétés acides. Mais faire ça à toutes les fioles, et dans la minute qui suivait ? Il n'avait pas le choix. Il ferma les yeux pour rendre sa vision plus claire. Un à un, les sifflements s'arrêtaient. Rick sentait son énergie le quitter. C'était trop. Il allait s'épuiser, il ne lui resterait plus aucune force. Il s'agenouilla et se concentra, se concentra. Oui. Oui, ça allait marcher. Un moment encore, rien qu'un moment. Oui. Il eut soudain l'impression qu'on lui pilonnait le crâne. Il avait réussi mais... Dieu, sa tête ! La douleur dans sa tête ! Tout tourbillonna autour de lui. Juste avant de perdre conscience, il entendit des pas se rapprocher et des voix crier son nom.

Au Refuge, le voyant du vidéophone clignotait à un rythme fou : les quinze lignes étaient occupées. Rita Saiken observait les jeunes guérisseurs qui passaient sans sourciller d'une ligne à l'autre, dirigeant les appels vers les services concernés,

promettant des réponses, notant l'adresse des victimes. À côté de Saiken, Hesta Doherty secoua la tête d'un air accablé.

— Fichu tremblement de terre, on n'arrive plus à répondre aux demandes. J'ai dû mettre tout notre effectif sur deux postes à la fois, trois là où c'était nécessaire.

Saiken hocha la tête.

— On ne pourra pas tenir cette cadence plus de quelques jours, fit observer Saiken.

— J'ai envoyé une requête au Refuge de la côte Est pour obtenir du renfort.

— Ils se rendent directement à Berkeley ?

— Bien sûr.

Kristof Jenner leva les yeux de son écran et interpella Doherty :

— J'ai un appel prioritaire du colonel Ethan Hawkins sur la ligne trois.

— Il faudra qu'il attende, répliqua Doherty, déjà occupée avec une liste d'appels que lui avait remise un autre guérisseur.

— Ça concerne Rick Akimura.

— Je le prends, dit Saiken. (Elle marcha rapidement jusqu'à un moniteur de réserve et pressa la touche d'entrée. Sur l'écran, apparut le visage basané d'Ethan Hawkins, le front ridé par l'anxiété.) Colonel, que se passe-t-il ?

— C'est Rick Akimura. Il a perdu connaissance. Il a l'air dans le coma. Mes médecins sont incapables de le réveiller. J'ai pensé qu'un guérisseur mutant aurait de meilleurs résultats.

— Il s'est effondré comme ça, subitement ? Hawkins eut un instant d'hésitation.

— Non. Non, il était en train de sceller des fioles d'acide qui fuyaient. Toutes les fioles de l'atelier. Il nous a tous sauvés. (La voix de Hawkins se fit plus grave :) Je lui dois la vie.

— Aurait-il encore accru ses talents ? Colonel, je suis sûre que vous vous rendez compte que nous arrivons à peine à répondre à toutes les demandes d'aide qui nous parviennent à la suite du séisme.

— Une chose effroyable. Mais ne pourriez-vous pas libérer ne serait-ce qu'un seul de...

Un sourire matois éclaira le visage de Saiken.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-elle.

— Je mets une navette à votre disposition.

— Parfait, colonel. Je vous envoie un guérisseur. (Elle éteignit l'écran et se tourna vers le Premier Guérisseur.) Hesta, le colonel Hawkins a une urgence sur son pavillon orbital. Je lui ai offert d'aller le...

— Impossible, objecta sèchement Doherty. Je ne peux me passer de toi en ce moment, Rita. As-tu perdu l'esprit ? Quel que soit son problème, Hawkins devra attendre.

Saiken sentit le rouge lui monter aux joues.

— Mais c'est sérieux, répliqua-t-elle. Rick Akimura est dans le coma. Et les médecins de Hawkins n'arrivent pas à l'en sortir.

Doherty secoua la tête.

— Des non-mutants. Que savent-ils ? C'est bien dommage pour Akimura, mais nous avons des problèmes autrement plus sérieux ici.

Avec une obstination acharnée, Saiken se raccrocha à un dernier espoir.

— S'il m'est impossible d'y aller, permets-moi au moins d'envoyer un autre guérisseur le soigner.

— Très bien. Si tu en trouves un. Mais assure-toi que nous ne lésons personne dont le cas serait plus urgent. Et si je peux me permettre, Rita, je crois que tu es en train de développer une fixation tout à fait malsaine sur cet infirme. Quand tout ça sera fini, il faudra qu'on en parle.

Saiken attendit que le chef guérisseur ait quitté la pièce, puis elle délaissa le tumulte des appels téléphoniques pour gagner son bureau privé. Le temps de presser la touche d'entrée de son moniteur, et elle avait sous les yeux Paula Byrne, gardienne du Livre de l'armée des Vrais Fidèles.

— Ma sœur, dit Saiken. As-tu conservé quelques notions de ta formation de guérisseur ?

Byrne inclina la tête, ses cheveux blancs tombant par-dessus son visage.

— C'était il y a longtemps, mais on n'oublie jamais les préceptes de base. En quoi puis-je être utile ? S'agit-il du tremblement de terre ?

— Non. (Saiken prit une profonde inspiration. Un sentiment de triomphe faisait battre son cœur.) C'est Rick Akimura. Tu dois aller le voir. Immédiatement.

Paula Byrne revint vers le corps immobile sur le lit. Rick Akimura était plongé dans une transe apaisante, probablement provoquée par lui-même.

Byrne envoya un petit coup de sonde télépathique.

Rick ? Est-ce que tu m'entends ?

Elle ne reçut pour toute réponse que l'écho de ses propres pensées.

Bon, on va sonder plus profond.

RICK ! RÉVEILLE-TOI.

L'écho assourdissant qui lui fut renvoyé la fit grimacer de douleur. Elle n'aurait pas cru rencontrer autant de résistance.

Sollicitant toute son énergie, elle projeta dans l'esprit du jeune homme une décharge mentale d'une puissance considérable. Le retour fut si rapide qu'elle faillit se brûler à sa propre sonde.

Remarquable, songea-t-elle. L'accès au subconscient de Rick était barré par un épais mur gris : un formidable bouclier à verrouillages multiples, semblable à ceux qu'on utilisait dans la Guilde des guérisseurs. Rita Saiken disait vrai. Akimura était un multitalent tout à fait inhabituel. Ethan Hawkins lui avait brièvement raconté ce que le garçon avait réalisé : une prouesse dont bien peu de mutants étaient capables. Très prometteur.

Elle se tourna vers l'écran et composa le numéro de Saiken.

— Je suis avec Rick Akimura, dit-elle. Saiken leva les sourcils.

— Comment va-t-il ? s'enquit-elle.

— Comme tu l'avais pensé, il est parti en état de fugue après avoir accru ses pouvoirs. En ce moment même, il est en train de se refaire une santé. Mais je me suis heurtée à une barrière phénoménale lorsque je l'ai sondé.

— Ça ne m'étonne pas. Il a pénétré et copié mes systèmes de défense.

— Quand il se réveillera, dois-je le mettre en contact avec toi ?

— Non. Expédie-moi simplement un échantillon du tissu. (Une lueur s'alluma dans les yeux de Saiken.) J'aimerais effectuer quelques tests.

— Je comprends, dit Byrne avec un sourire. Et je me réjouis à la perspective de la délivrance prochaine.

— Tu penses donc que c'est lui ?

— Tout porte à le croire.

— Tu vas rester avec lui ?

— Naturellement. Saiken hocha la tête.

— Je te salue, par le Livre.

— Par le Livre, ma sœur...

— J'espère qu'elle sait ce qu'elle fait, dit Ethan Hawkins en regardant sur l'écran la guérisseuse aux cheveux blancs se pencher une fois de plus sur Rick Akimura. Tout ça me paraît relever de pratiques de sorcellerie.

— Et c'est elle la sorcière ? souffla Leporello.

— Elle en a l'allure, n'est-ce pas ? Mais grâce à Dieu, elle est venue. Je ne peux me permettre de perdre Akimura. Pas en ce moment.

— Colonel, vous avez Eva Seguy en réponse à votre appel.

— Passe-la-moi.

L'image de Leporello s'évanouit, remplacée par celle d'Eva. Elle avait le teint blême et des yeux sans éclat, vitreux.

— Eva, Dieu merci, vous êtes saine et sauve !

— Oui, ça va. (Sa voix était terne.) Mais le labo est en ruine. Le programme est fichu.

— Je suis affreusement désolé. Est-ce qu'il y a eu beaucoup de dégâts ?

— Plutôt. Le campus a été très touché et nous ne serons pas sur la liste des réparations prioritaires.

— Je suppose que même si je glissais un mot... Elle secoua la tête.

— Ça ne me semble pas très indiqué pour l'instant. Le campus doit enterrer ses morts. Les requêtes personnelles devront attendre leur tour. Merci quand même pour l'offre.

— Ça a dû être horrible, non ?

— Je remercie le ciel d'avoir survécu. Le pire, c'est que Julian m'avait prévenue. Il a vu le tremblement de terre lors

d'une liaison extra-sensorielle. Mais je ne l'ai pas cru. Je n'ai pas voulu croire que mon propre programme de recherche pouvait réellement prévoir un danger pareil. (Elle esquissa un sourire.) J'en suis un peu secouée, je dirais.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je ne sais pas trop.

— Eh bien, vous allez venir ici, le plus vite possible.

— Je ne pense pas...

— Moi, si. Il n'y a plus rien qui vous retient à Berkeley à présent. Vous ne servirez à rien pour reconstruire le labo. Moi, je peux utiliser votre talent. Et ça vous fera le plus grand bien de vous éloigner de ce gâchis.

— Vous êtes très gentil.

— Je ne suis pas gentil du tout, Eva. Mais j'ai l'intention de faire au mieux pour vous. Même si, pour l'instant, cela ne vous paraît pas évident.

Elle eut l'air troublée.

— Vous savez, je pense tout de même que je devrais rester ici.

— Sottises. Je vous envoie ma navette privée. Vous serez mon invitée, aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Ethan, je ne sais plus quoi vous dire.

— Ne dites rien. Contentez-vous de venir.

Rick dérivait dans un vide sidéral, insensible au froid, à la douleur, à son sort. De temps à autre, une faible voix s'insinuait en lui : quelqu'un essayait d'établir le contact. Mais il faisait comme s'il ne l'entendait pas, et la voix finissait par s'en aller.

Dans le cocon de son corps, son cœur battait comme un tam-tam frénétique. Un message de vie. De puissance. Et quelle puissance. Rick se contempla, émerveillé par lui-même.

La Terre, dont le bleu des océans était caché sous des nuages tourbillonnants, montra son gros ventre. Rick demeura fasciné devant le spectacle.

Un éclair tonna dans sa direction et fendit le vide sous ses pieds. Rick plongea dans un vaste océan de ténèbres, puis émergea à la lumière. Il passa au-dessus d'étranges contrées balayées de tempêtes de sable, flotta lentement vers une oasis de verdure délimitée par des montagnes boisées. Une clairière à

peu près circulaire lui révéla les toits pointus de petites huttes. Il était sur le sol à présent, à minuit, sous les étoiles qui scintillaient dans le ciel, soudain traversé par une grosse sphère dorée qui s'enflamma. Le vent hurla dans les collines, et des oiseaux effrayés s'envolèrent des arbres pour se perdre à tire-d'aile dans la nuit.

Flash !

Il se tenait devant la hutte où se déroulait l'accouchement. La sage-femme sortit, le visage livide, et lui présenta le nouveau-né : son premier fils. Dans les bras de la femme, le bébé aux joues rouges avait l'air en parfaite santé. Il s'éveilla et leva vers son père des yeux dorés.

Flash !

Il observait deux de ses copains d'enfance en train de s'approcher furtivement de la calèche du maire. Dans les ombres du crépuscule, flottant derrière l'attelage, ils n'eurent aucune difficulté à ôter les équipements et ornements de cuivre. Plus tard, les petits farceurs passèrent à des choses plus sérieuses. Plus d'un de ses amis perdit la vie en tentant de dévaliser les riches demeures de la ville.

Flash !

Il était assis à une table avec dix autres copains, tandis qu'un onzième faisait le guet près de la porte de la cabane. Ils chuchotaient des incantations, absorbés dans un rituel consistant à se tenir les mains, à connecter leurs esprits et à élire un gardien du Livre qui conserverait l'histoire de leur peuple.

Flash !

Il s'avancait jusqu'à une cabine de vote où il appuyait sur le levier en face du nom d'Eleanor Jacobsen. Il la voyait le soir même apprenant son élection de premier sénateur mutant de l'histoire des États-Unis d'Amérique. Et puis il assistait, avec horreur, à l'assassinat de cette femme au milieu d'une foule hurlant de peur. Mais un autre mutant prenait sa place. Et un autre encore.

Flash !

Rick était assis au bord d'un sentier dans une forêt de séquoias ; et là encore, il n'était pas seul. Il projeta une sonde

mentale vers les marcheurs qui étaient tout près, pour capter leurs pensées et leurs émotions. Toujours relié psychiquement à eux, il élargit son rayon d'action jusqu'à la ville la plus proche, où il se connecta avec les habitants. Et puis au-delà, jusqu'aux confins de l'État, à travers tout le pays, autour de la planète, tissant un immense réseau de communication. Rassemblant tous les citoyens du monde, hommes et femmes, mutants ou non, dans une tendre étreinte mentale. Il étendit sa sonde encore plus loin, là-haut, dans l'espace, vers la féerie des plateformes orbitales et des satellites conçus par le génie humain, jusqu'à la surface froide et plantée de cratères de la Lune, à l'intérieur de la station lunaire, et encore au-delà, vers Mars la Rouge et les isolés du monde qui vivaient sur Marsbase. *Vous n'êtes pas seuls*, transmit-il. *Plus jamais*. Il se déploya plus largement, irriguant l'univers, bouclant l'incommensurable circuit à l'intérieur et à l'extérieur de lui-même, revenant sans cesse à la source pour repartir une fois encore tisser sa toile.

Il se sentait emporté par une force irrésistible, transporté d'allégresse, libéré de la peur.

Flash !

Il s'enfonçait dans un vide radieux. Des couleurs éclataient en gerbes d'étincelles, dans un crépitement qui aurait presque pu les rendre vivantes. Argent, bleu, vert, or, orange, jaune ; puis or et argent, or et noir, des yeux dorés qui regardaient, le regardaient, lui et les autres. Des centaines, des milliers d'yeux mutants, brillants comme des diamants, inflexibles, exigeants, froids et immobiles.

Il était dévisagé par une armée de mutants, aux visages aussi sombres que leurs habits. Chacun d'eux portait à l'oreille un pendent scintillant, un anneau d'or enchâssé d'un cercle plus petit sur lequel était gravé le vieil emblème de l'unité : l'œil entouré de mains jointes en une couronne d'amitié. Rick se souvint avoir vu le vieux Charmat porter ce symbole à la réunion du Conseil, des années auparavant. Mais ceux-ci étaient différents.

La foule bougea. Des bras se levèrent, et des doigts accusateurs pointèrent dans sa direction. *Nous avons attendu*.

Grave et sonore, la voix couvrait plusieurs octaves, concentrant cent, mille voix individuelles. Elle se répercuta à travers les siècles en échos insistants. Rick voulut se protéger les oreilles, se boucher les yeux, mais quelque chose lui imposait de regarder. *Toute attente a une fin.*

Et la foule sourit à l'unisson. Un océan de bouches de dents blanches et pointues. Rick se sentit attiré vers ces mains qui ne demandaient qu'à l'empoigner, vers ces dents redoutables qui allaient le déchiqueter et ensuite le dévorer. Non, non, non... Une main se posa sur son épaule. Julian.

Oui, son frère. Mais étonnamment métamorphosé, plus grand, avec une étrange lueur dans le regard. Arborant le même sourire que cette extravagante armée de fanatiques, toute en lèvres et en dents.

Julian s'adressa à lui par la pensée : *N'aie pas peur. Il ne t'arrivera rien.*

— Julian, de quoi parles-tu ? Où as-tu trouvé cette robe ?

La réponse de Julian fut absorbée par les premières notes du chant rythmé qui montait de la foule : « Nous en appelons au cercle radieux. Nous en appelons au cercle radieux. »

Les anneaux d'or miroitaient. Des mains se levèrent pour former une haie.

— Le cercle. Le cercle.

Ils le pourchassèrent le long de froides avenues de pierre où résonnaient leurs voix. Une meute aux visages livides et terrifiants.

Et à la tête de la meute, se tenait Alanna, son visage marqué de la même expression irréelle et résolue. Du même sourire hideux.

Rick tenta de les distancer, accélérant l'allure, toujours plus, jusqu'à courir à toutes jambes, ses pieds martelant la chaussée, le souffle haletant, la foule toujours sur ses talons. À l'instant où il pensait tomber entre leurs mains, il tourna à un angle de rue, se précipita sous un porche, franchit une longue ruelle qui le fit déboucher sur une autre rue. La foule s'était volatilisée. Il avait quitté le cœur de l'étrange cité. Autour de lui, il n'y avait plus que de blondes collines à l'aspect familier, aux sommets plantés de chênes verts, des maisons d'apparence soignée et des cours

bien entretenues. Il apercevait au loin la douce arabesque de l'eau bleue, les flèches d'immeubles étincelant au gré de la lumière trouant la brume. Berkeley. Sur le campus, épargné par le séisme, régnait un calme serein. La ville s'alanguissait dans l'une de ses perpétuelles journées de la mi-printemps, avec le brouillard matinal noyant les couleurs du feuillage et des maisons. Une brume étouffant les sons et posant des bulles de rosée sur les longues feuilles gris-vert des eucalyptus. L'air était d'une fraîcheur délicieuse. Rick descendit Hearst Street jusqu'à Oxford et obliqua sur sa droite, s'éloignant du campus. Là, il trouva des maisons plus petites, dont la construction remontait à cent ans et plus. Les cours étaient remplies d'arbres fruitiers à fleurs roses et de glycines où grimpaient des fleurs blanches et mauves.

Rick tourna à nouveau et marcha vers University Avenue. Parvenu au coin de Shattuck, il fit halte. Devant lui, et tout autour, des gens se pressaient, chacun absorbé dans ses petits soucis, avançant tête baissée et le regard fuyant. Des étudiants qui gloussaient ; des professeurs au visage fermé, engoncés dans leur costume bleu, propriété de l'université ; des hommes d'affaires et des mendiants, des avocats se hâtant vers leur déjeuner. Pendant un moment, il n'y eut plus rien d'autre pour Rick qu'une foule anonyme, peuplée d'inconnus. Puis un déclic se produisit, une vibration subtile qui annonçait l'ouverture des verrous, le percement des défenses, et ce n'étaient plus désormais des étrangers. Chaque petite bizarrerie, chaque faiblesse, chaque espoir et chaque crainte lui était accessible, aussi lisible qu'une ligne sur un écran.

Cette vieille femme en paletot vert, là-bas, qui pleurait encore son fils mort il y a vingt ans. Cet homme d'un certain âge, visiblement cultivé, qui craignait d'être renvoyé. Cette femme qui se demandait ce qu'était devenu son ami d'enfance. Cet adolescent boutonneux qui avait peur de ne jamais réussir à se faire une place au soleil, peur d'être à jamais condamné à la solitude.

Mais leurs angoisses étaient toutes les mêmes. Et au moment où il s'en rendait compte, Rick resta sidéré à cette idée. Il jeta des regards fascinés autour de lui. Ces gens éprouvaient

différents petits tracas obsessionnels, mais ils demeuraient englués dans le même tourment, noyés dans les mêmes émotions. Leurs multiples voix se rejoignaient en un étrange accord mental qui résonnait dans la conscience de Rick comme autant de notes dissonantes et pourtant sous-tendues par la même harmonique : mille et mille tonalités particulières jouant sur l'étendue de la gamme, venant ici et là se confondre en un chœur vibrant, pour interpréter la symphonie de l'humanité. Chacun était seul, et aucun ne l'était. Si ces gens l'ignoraient, Rick, lui, le voyait très bien, puisqu'il pouvait se promener à la fois parmi eux et dans leur esprit. Il avait la faculté de lire leurs victoires, leurs blessures et leurs peurs. Oui, il pouvait les aimer. Pour un moment.

Il eut l'envie soudaine d'agripper l'épaule du type qui mangeait un rouleau de choba au coin de la rue et de le serrer dans ses bras. Et aussi la petite femme blonde avec sa fillette de deux ans, là-bas, devant l'entrée de la crèche de l'université. Et cet homme maigre dans son fauteuil roulant à basse gravité. L'envie de saisir des mains et de révéler tout ce qu'il savait – tout ce qu'ils auraient pu savoir aussi. Pour apaiser leur douleur. Allez. Vas-y. Fais-le.

Il tremblait d'excitation et d'angoisse. Il tendit ses bras, remplis d'un ardent espoir, vers l'étranger le plus proche. Mais ses mains n'arrêtaient pas de vibrer. Tout son corps tremblait.

Le décor se désintégra. Il était couché sur le dos, les yeux au plafond. Ethan Hawkins le tenait à l'épaule et le secouait. Derrière l'homme, se tenait Alanna, le visage pâle. Dans l'angle de la pièce, une femme inconnue, avec des yeux dorés et un nuage de cheveux blancs autour de la tête, lui souriait d'un air étrange.

— Rick, m'entendez-vous ? dit Hawkins. Est-ce que ça va ?

— Très bien, répondit le jeune homme en se relevant lentement. Ça va très bien, colonel. En fait, ça va encore mieux que ça. Je me sens dans une forme remarquable.

11

— Madame Akimura ? Mon nom est Rita Saiken.

Une grande femme, vêtue de la tenue bleue des guérisseurs, se tenait dans l'entrée du bureau de Mélanie. Celle-ci tapa sur la touche « pause » de son moniteur. L'image se figea : mince, les cheveux noirs, le visage peint de motifs violets, la femme était suspendue au-dessus du sol, comme immobilisée dans son élan.

— Je ne vous attendais pas, dit Mélanie. Vous me surprenez en plein montage vidéo.

— Il s'agit de votre fils.

— Julian ? Je viens de lui parler à l'instant. Il allait très bien.

— L'autre.

— Vous savez où est Rick ? demanda Mélanie en levant aussitôt les sourcils. D'après Julian, il se serait fait embaucher à la compagnie de navettes marchandes.

— Il est dans l'espace. Sur le pavillon d'Ethan Hawkins.

— Mais pourtant, quand j'ai appelé, Hawkins m'a dit qu'il ne l'avait pas vu. (Mélanie adressa à la femme un regard suspicieux.) Comment le savez-vous ?

— Une de mes sœurs vient de le soigner.

— Rick était blessé ?

— Il va bien, maintenant, répondit la guérisseuse. Nous pensons qu'il a considérablement accru ses nouveaux pouvoirs. Mélanie se pencha vers elle.

— Alors, c'est vrai ? Il est devenu un mutant fonctionnel ?

— Oui. Votre fils est un multitalent tout à fait exceptionnel.

— Je dois dire que j'ai du mal à y croire.

— Nous avons effectué une analyse complète des tissus et une sonde mentale partielle, indiqua Saiken avec son air un brin condescendant. Autant qu'on puisse en juger, votre fils est un cas unique. Vous, bien sûr, vous êtes une infirme à cent pour cent. (Le ton était neutre, sans appel.) D'un autre côté, le père, lui, est pleinement opérationnel. Vous comprendrez que nous

voulons absolument étudier ce cas dans le détail. Mon souhait, c'est de le faire en coopération avec les deux parents biologiques. Les gènes du père devaient avoir des propriétés particulières. Couplés aux vôtres, ces gènes ont engendré chez votre fils des pouvoirs au déclenchement tardif. Peut-être la condition d'infirme n'est-elle qu'une période de latence. Une fois combinée à certaines caractéristiques...

— Le père ? (Le cœur de Mélanie batit plus fort.) Vous voulez dire que vous savez qui est le père biologique ? Je croyais que ces archives s'étaient volatilisées depuis des années.

Le sourire de Saiken se fit encore plus narquois.

— Oui, c'est exact, répondit-elle. Mais nous avons effectué assez de tests et d'analyses de sang pour être absolument sûrs de l'identité du géniteur.

— Mon Dieu ! Je n'aurais jamais cru devoir affronter cela.

Mélanie s'adossa à sa chaise et se détourna de la guérisseuse.

— Puis-je ? demanda Saiken en brandissant un cube-mémoire. (Comme engourdie, Mélanie le prit et l'inséra dans le lecteur.) Vous voyez ? Ici et ici, les cartes génétiques sont presque identiques.

Un tableau, marqué au nom de Rick Akimura, s'inscrivait en orange sur la partie gauche de l'écran. Dans le milieu, apparaissaient deux cartes génétiques superposées, presque jumelles. Et sur la droite, un autre tableau, en vert celui-ci. Mélanie ne connaissait que trop le nom inscrit au-dessus. Elle n'en croyait pas ses yeux. Non. Pas ça.

— Skerry ?

Non, non. Impossible.

Skerry l'excentrique, Skerry le fantasque serait le père de Rick et de Julian ? Mélanie eut l'impression de voir les murs avancer et reculer. Elle se sentit bizarre, comme prise d'un étourdissement, de vertiges. *Rick était le fils de Skerry. Et il était amoureux d'Alanna. Sa sœur.*

— Il doit y avoir une erreur, dit-elle d'une voix éteinte qu'elle ne reconnut pas, comme si quelqu'un d'autre avait parlé à sa place.

— Aucune erreur, affirma Saiken. Nous allons d'ailleurs informer le père.

— Attendez ! s'écria Mélanie. Vous ne pouvez pas faire ça !

— Il a le droit de savoir. Et nous aimerions pouvoir prélever sur lui un échantillon de tissu tout frais.

— S'il vous plaît. Laissez-moi le lui annoncer.

— Mais cet échantillon... C'est vital pour procéder à une identification définitive. Nous ne pouvons pas démarrer l'étude d'un phénomène génétique de cette importance sans être absolument certains de savoir qui sont les parents. Et évidemment, Rick doit aussi subir des tests. Dans nos laboratoires, de préférence.

Sur ces paroles, Saiken eut un étrange sourire.

— Je lui en parlerai, dit Mélanie. Je vais lui demander de vous rencontrer. Il m'écouterera.

— Ce serait mieux pour lui. (La guérisseuse se leva.) Eh bien, dans ce cas, je vais vous laisser.

Mélanie entendit la porte se fermer. Elle était seule dans son bureau. Lentement, les mains tremblantes, elle actionna l'intercom.

— Pas d'appels, Jeannine. Je ne prends aucune communication pour le restant de la journée.

Yosh, muet de stupeur, regardait sa femme assise de l'autre côté de la table.

— Je sais que c'est dur, dit Mélanie, les yeux abattus. Je suis désolée. Ça m'ennuie terriblement de devoir t'annoncer ça.

Yosh feignit de réagir comme si cela ne changeait rien. Elle était là devant lui, sous l'éclairage fluo de la cuisine qui diffusait une douce chaleur, élégante dans sa soie rouge : son épouse depuis environ trente ans. Et les mots qu'elle venait de prononcer lui glaçaient le cœur. Ses fils étaient les enfants de Skerry. Impensable, non ?

À son grand étonnement et à son désarroi, il éprouva un sentiment de colère, de jalousie... et toutes ces émotions ataviques qui lui venaient à l'esprit. Si on lui avait demandé d'en faire une musique, il aurait écrit une partition pleine de cordes

grinçantes et de stridences atonales. Wagner revu par Schoenberg. La nouvelle symphonie : la Folie d'Akimura.

— Tu en es absolument certaine ?

— Ça fait trois fois que tu me poses la question.

Le visage de Mélanie était pâle. L'air méditatif, elle buvait à petites gorgées au goulot d'une bouteille de saké auto-réchauffante. De temps à autre, elle pressait deux doigts contre le pendentif organique aux reflets opalins qui battait sur sa gorge. Un calme composé — Mel était si douée pour ça. Dans le passé, Yosh l'avait parfois taquinée à propos de ses soi-disant « talismans contre l'anxiété ». Aujourd'hui, il l'enviait.

— Est-ce que Skerry doit être mis au courant ?

— Oui. Ils disent que c'est nécessaire. J'ai demandé à pouvoir lui annoncer moi-même.

— Mais tu ne lui as encore rien dit, n'est-ce pas ?

Mélanie pressa une nouvelle fois le pendentif et ferma les yeux.

— Non, pas encore. Je ne l'ai même pas dit à Julian.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Elle ouvrit les yeux, regarda son mari bien en face.

— Je voulais que tu le saches le premier, répondit-elle.

Yosh avait fini par s'habituer à ses yeux, avec cet éclat doré qui était la marque des mutants, si différents des yeux bleus qu'il avait remarqués la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, lorsqu'elle portait des lentilles de contact. À cette époque, elle n'aspirait qu'à lui cacher sa véritable nature. Il n'était pas question d'enfants, ni d'insémination artificielle. Ils vivaient dans un univers finalement assez étriqué, et néanmoins plus radieux. Aujourd'hui, il se sentait tellement fatigué d'un seul coup.

— Je suis heureux que tu aies attendu, dit-il en avançant la main au-dessus de la table pour serrer celle de Mélanie.

— Mais tu es fâché.

— Évidemment. C'est beaucoup plus facile quand le donneur de sperme n'est qu'une entité abstraite, anonyme. Là, ça vient compliquer tant de choses, bouleverser tant d'existences. Devons-nous avertir Narlydda et Skerry ?

— J'ai bien peur que oui. Skerry doit subir des tests pour s'assurer qu'il n'y a pas eu d'erreur dans les dossiers. Après tout, il faut bien que les guérisseurs sachent s'il est réellement le père. Ils n'ont jamais vu jusqu'ici de cas comme Rick. Identifier les gènes de Skerry est d'une importance vitale pour leurs recherches. Et si je ne lui annonce pas la nouvelle, c'est Rita Saiken qui s'en chargera. Et puis, tout ça entraîne une autre complication. (Elle s'interrompit. Des larmes brillaient dans ses yeux.) Rick et Alanna. Ils vivent ensemble sur le pavillon de Hawkins. Yosh, ils sont frère et sœur. Quel choix avons-nous ? Il faut le dire à Skerry. Et aux enfants. (Elle secoua la tête.) Pauvre Rick.

— D'après toi, comment va-t-il le prendre ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas le savoir.

Sa voix se brisa. Elle posa sa tête dans ses mains. Tu parles de talismans !

Yosh fit le tour de la banquette circulaire et s'approcha de Mélanie. Doucement, il la prit dans ses bras et la berça contre son épaule tandis qu'elle sanglotait.

— Chut ! murmura-t-il, à moitié pour lui-même. Tout va très bien se passer.

— Comment leur annoncer ?

— Nous trouverons un moyen, répondit Yosh en tentant de donner de l'assurance à son intonation. Nous trouverons un moyen. Mais d'abord, on va appeler Julian.

Julian en avait assez d'avaler de la poussière. Il commençait à être fatigué de fouiller les débris à la recherche d'éventuels survivants. Quand ses parents l'avaient supplié de rentrer à la maison, il avait négligé leurs appels pressants pour s'engager dans une des équipes de secours de Berkeley, estimant que ses pouvoirs télépathiques seraient utiles pour repérer les survivants coincés sous les décombres. Aujourd'hui, une semaine après, il se sentait las, démoralisé et bien seul. Il avait sorti, par lévitation, tant de corps sans vie. Il avait vu tellement d'existences et de foyers détruits. D'une violence terrible, le tremblement de terre s'était propagé en « ricochets », épargnant la plupart des communautés environnantes, tandis que

plusieurs ondes de choc s'étaient dissipées dans l'océan. San Francisco n'avait subi que des dommages mineurs : quelques vitres et canalisations brisées. Berkeley et Oakland, toutefois, n'avaient pas eu autant de chance. Petit à petit, chaque ville se remettait du séisme. Les équipes de réfection étaient déjà au travail, réparant les installations électriques, replâtrant, commençant à reconstruire. Mais tout ça prendrait du temps.

Le voyant des messages clignotait faiblement sur l'écran : la batterie auxiliaire était presque épuisée. D'une pichenette, Julian monta le son. Il n'y avait pas d'image ; néanmoins la voix d'Eva lui parvint, quelque peu atténuée : « Julian, je me suis absenteé. Je ne sais pas pour combien de temps. Écoute, je suis navrée, mais il le fallait. Je t'expliquerai à mon retour. »

Eva avait abandonné le laboratoire ? Et lui, par la même occasion ? Comment pouvait-elle lui faire ça ? Où était-elle partie ? La colère et la consternation le submergèrent : envie de fracasser l'écran d'un coup de poing.

Tire-toi d'ici, se dit-il. Va au labo. Va mettre un peu d'ordre. Fais quelque chose.

Un quart d'heure après, il se tenait debout sous le porche de ce qui avait été le laboratoire de recherche sur les visions. À l'intérieur, Hugh Dalheim, le chef du département de psychologie, parlait à un ouvrier pendant qu'une équipe de robots s'affairait à réparer le réseau électrique. Au plafond, des lampes s'allumaient et s'éteignaient comme dans les théâtres d'antan.

Dalheim se démenait comme un beau diable. Il portait le brassard et le casque de l'escouade d'intervention de l'université.

— Julian, dit-il. Eva est ici ?

— Non.

— Elle revient quand ?

— Je l'ignore.

Dalheim le regarda avec des yeux de poisson frit, à travers les verres bombés de ses lunettes de protection.

— Tu veux dire qu'elle t'a planté ici pour ramasser les morceaux ?

— Non, pas exactement. Elle ne va pas tarder à venir.

— Bon. Dis-lui que, désormais, ce local est affecté aux chimpanzés de Henderson. Une fois retapé, évidemment.

— Mais ça signifie annuler le projet de recherche sur les visions. Et ma thèse...

Dalheim prit une mine compatissante.

— Je suis désolé, mon gars, répondit-il. Mais comme tu peux le constater, dans l'état où il est, le labo n'est plus d'aucune utilité pour Eva. Nous ne pouvons pas nous permettre de remplacer l'équipement. Henderson nous coûte moins cher. (Il marqua un temps d'arrêt.) Écoute, tu sais quoi ? Viens me voir d'ici un mois, et je parlerai de toi à Ron Henderson. Je sais qu'il s'intéresse à des étudiants diplômés et brillants comme toi. (Des particules de poussière et de plâtre tombèrent en pluie depuis le plafond, se déposant sur le crâne et les épaules du garçon.) Et mets un casque si tu as l'intention de traîner par ici, suggéra Dalheim en se dirigeant vers la sortie.

— Merci du conseil.

Julian essuya la poussière sur sa chemise. D'un air découragé, il regarda les robots vaquer à leur besogne dans le laboratoire – le laboratoire de Henderson, à présent. Il n'avait plus rien à faire ici.

Il retourna à pas lents vers son appartement, tête basse. L'électricité avait été rétablie. Peut-être restait-il quelque chose à manger dans la réserve.

Un message clignotait sur l'écran, en lettres rouges sur fond jaune : « Rentre à la maison. URGENT. »

Pas question de discuter. D'ailleurs, Julian n'en avait même pas envie.

Il empaqueta ses affaires en toute hâte et fila à la gare. Trois heures plus tard, il entrait dans la maison de ses parents à Westwood.

Sa mère était dans la cuisine, assise près de la fenêtre du patio, le regard perdu sur les hibiscus aux fleurs roses et jaunes. Elle avait les yeux rouges et gonflés. Elle lui adressa un sourire larmoyant.

— Assieds-toi, Julian, dit son père, appuyé au comptoir, les bras croisés.

— Qu'est-ce qui se passe ? (Ses parents échangèrent un regard que Julian ne put déchiffrer.) Il s'agit de Rick, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Yosh. Autant qu'on sache, ton frère va bien.

— C'est quoi alors ?

— C'est ton père..., dit Yosh.

Julian le dévisagea, visiblement déconcerté.

— C'est toi, mon père.

— Pas vraiment. Tu le sais.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Mélanie se redressa, le menton figé.

— Nous avons appris, tout à fait inopinément, qui est ton père biologique. Ça t'intéresse de le savoir ?

— Mon père biologique ? répéta Julian, soudain envahi par la curiosité. Oui, bien sûr. Dites-moi ! (Devant l'hésitation de sa mère, il devenait impatient :) Qu'attends-tu ? Ce n'est pas Jack l'Éventreur !

Yosh ébaucha un sourire.

— Pas loin.

— C'est Skerry, dit Mélanie. Skerry est ton père.

— Très drôle, réagit Julian avec un petit rire nerveux. Allez, c'est qui ?

Il cessa brusquement de rire. Yosh arpenta la cuisine, la tête baissée vers le plancher. Mélanie avait les yeux braqués sur son fils ; et ses lèvres tremblaient.

— Skerry. C'est impossible, lança Julian.

— Nous en avons la preuve.

— La preuve ? Quelle preuve ? (Le jeune homme bondit sur ses pieds.) De quoi est-ce que vous parlez ?

— Analyses de sang. Empreintes génétiques.

— Je croyais que ces archives avaient été détruites par un incendie, il y a des années.

— Effectivement. Mais un guérisseur a prélevé un échantillon de tissu sur ton frère au pavillon de Hawkins. Il a effectué toute une batterie de tests, avant de consulter le fichier génétique du Conseil mutant, pour en arriver à l'inévitable conclusion.

— Un guérisseur a prélevé un échantillon de tissu sur Rick ? Comment est-ce possible ?

— Ton frère a vu ses pouvoirs se développer de façon démesurée et il n'a pas tenu le choc.

— Alors, là, je suis sidéré.

Julian se sentit soudain pris de vertige. Il se rassit à côté de sa mère.

— Tu n'es pas le seul, dit celle-ci. Et on pense que ton frère est réellement devenu opérationnel. C'est un multitalent.

— Mon Dieu ! C'est pas vrai !

Tout allait trop vite. Rick, un multi ? C'est ce qui expliquerait ces étranges visions ? Rick, au départ démunie de tout pouvoir, qui se métamorphose en multi. En un sens, ça paraissait logique. Mais Skerry, leur père ? Comment était-ce possible ? Julian laissa errer son regard sur ce décor qu'il connaissait si bien, comme s'il le découvrait pour la première fois. C'était Yosh son père. C'était Yosh qui lui avait appris à léviter et à jouer de la claviflûte. C'était encore lui qui l'avait emmené à l'école, chez le docteur. Qui lui avait donné le confort et la discipline du corps et de l'esprit. Son sens de l'humour. Son amour des autres. Tout ça comptait bien plus que n'importe quelle analyse de sang, non ? Julian prit une profonde inspiration.

Puis il pensa subitement à Alanna.

— En avez-vous parlé à Skerry ou à Narlydda ? demanda-t-il.

— Nous avons pensé que tu devais être informé d'abord, répondit Mélanie. Qu'est-ce que tu ressens ?

— Bizarre. Je ne me suis jamais senti très proche de Skerry. Il m'a toujours paru un peu tordu. Encore aujourd'hui. (Julian secoua la tête.) J'imagine qu'il me faudra un peu de temps pour m'y faire.

Mélanie esquissa un vague sourire.

— Plus tard, peut-être, tu auras envie de mieux le connaître.

— Peut-être.

— Mel, essaie de rappeler Rick, intervint Yosh. À mon avis, il ne prendra pas ça aussi bien que Julian.

— Je sais, dit Mélanie. J'ai envoyé un message. Pas de réponse, jusqu'ici.

— Je vais y aller.

— Non, Julian. Ce n'est pas ta place,...

— Et pourquoi donc ?

— Tu as ton doctorat...

— Mon doctorat est au point mort. (Comme le reste de ma vie, songea le jeune homme.) Ethan Hawkins me trouvera peut-être un travail, à moi aussi.

— Ne plaisante pas avec ça.

Julian prit la main de sa mère dans la sienne.

— Maman, dit-il, je sais que tu te sacrifierais bien volontiers. Mais je ne te laisserai pas faire. Je dois parler à Rick. Laisse-moi au moins essayer. (Comme son père s'apprêtait à s'éclipser de la cuisine, Julian l'interpella :) Papa, où vas-tu ?

— Je pensais que, peut-être, ta mère et toi, vous devriez discuter de tout ça...

— Tout ça concerne toute la famille. Et la famille, c'est nous. Tu es mon père. Je me fous complètement qu'un autre ait pu apporter sa quote-part génétique, il y a vingt-cinq ans. Je t'aime.

Le visage de Yosh se radoucit. Un sourire s'y dessina.

— O.K. ! Je reste.

— Et c'est décidé. Je prends un vol pour le pavillon de Hawkins et j'annonce la nouvelle à Rick.

— Et Alanna ? dit Mélanie.

— Quoi, Alanna ?

— On pense qu'elle est là-bas avec Rick. Et il faudra bien qu'elle soit informée, elle aussi.

— Ah oui. Bien sûr. (Julian commençait à regretter son offre. Il était peut-être allé un peu vite. Mais il lui était désormais impossible de faire marche arrière.) O.K. ! Ça fera d'une pierre deux coups. Yosh hocha la tête.

— Oui. Justement, fais attention à la façon dont tu en parles.

— Et souhaite-nous bonne chance, ajouta Mélanie.

— Bien sûr, maman. Pourquoi ?

— Nous allons devoir aussi annoncer la nouvelle à Narlydda et à Skerry.

Alanna papillonnait autour de Rick, empressée à redonner du volume à son oreiller.

— Tu veux un verre de jus ? Comment te sens-tu ? As-tu besoin de quoi que ce soit ?

C'était la cinquième fois en un quart d'heure qu'elle lui proposait la même chose.

— Tu vas arrêter ! s'exclama-t-il. Cesse de me traiter comme si j'étais impotent.

Elle lui lança un regard plein de reproche.

— Le colonel Hawkins m'a demandé de prendre soin de toi. Tu as été très malade, tu sais. J'ai cru que tu allais mourir. Oh, Rick, j'ai eu si peur !

— Viens ici, dit-il en tapotant le lit. Approche. Après un petit moment d'hésitation, elle se glissa dans les bras du garçon et posa la tête sur son épaule.

— Je vais très bien, lui assura-t-il. Vraiment. (Il l'embrassa.) Tu vois ?

— Mais tu es resté inconscient si longtemps.

— Eh bien, maintenant, je suis conscient. Et puisque je suis...

Il dégraça la tunique rouge et commença à embrasser doucement Alanna. Puis un peu moins doucement. Celle-ci commença à gémir de plaisir sous les caresses...

Et se volatilisa. Et tout le décor avec elle. Rick contemplait à nouveau, hébété, les sombres profondeurs de l'espace. Mais je n'ai pas de combinaison pressurisée, songea-t-il. Je vais suffoquer. Me congeler sur place.

Alanna s'assit sur le lit et fixa le garçon avec un regard noir.

— Ce n'est rien, dit-il.

Il n'était pas question de révéler à Alanna qu'il était juste parti faire un tour dans une de ses visions. Pas encore. Ça aurait pu l'effrayer.

— Je ne te crois pas, répliqua-t-elle. Je savais bien que tu n'étais pas encore guéri.

— Alors, guéris-moi.

Il l'attira de nouveau contre lui et se concentra sur son seul plaisir physique, afin d'éloigner ses visions vagabondes. Finalement, Alanna s'endormit, épuisée, dans ses bras.

Il caressa ses cheveux bruns et l'observa un long moment.

Je t'aime, pensa-t-il. Je veux te donner tout ce que tu désires. Et plus encore.

Et tandis qu'il reposait près de la jeune fille endormie contre lui, Rick comprit la signification de ses visions. Il sut, brusquement, qu'il pouvait modifier le futur au gré de ses désirs. En fait, il serait fou de ne pas utiliser ses nouveaux talents à son avantage. Et à celui d'Alanna.

— Je vais bien m'occuper de toi, chuchota-t-il. Je vais bien m'occuper de nous tous.

Il se glissa avec précaution hors du lit, enfila des leggins gris et une chemise vert électrique, puis prit la navette intérieure qui descendait sur la plateforme d'observation. À travers la paroi vitrée, il voyait la Terre, telle une cellule bleu et blanc sous un microscope géant. Et à la surface de cette cellule, des hommes marchaient, dans la lumière du soleil ou dans l'ombre de la nuit. Il commençait à regretter l'absence d'un ciel bleu au-dessus de lui ; il avait besoin de la terre ferme sous ses pieds.

Plus il pensait à la Terre, plus il se sentait gagné par la nostalgie. Se promener le long de la plage de Santa Cruz par une chaude journée, sous une douce brise qui éparpille le sable en dessinant devant vous des motifs aléatoires, voilà qui serait délicieux.

Un nuage noir s'interposa entre le soleil et lui. Il eut soudain l'impression qu'on lui arrachait les entrailles, que sa peau se décollait, que tout son être s'effilochait en filaments ténus pour tresser une longue et fine corde de neurones, de dendrites, d'os, de nerfs et de vaisseaux, de muscles qui s'étiraient loin, loin dans l'espace, jusqu'à la Terre, avant de revenir en formant une boucle fermée. Le cordon vivant que le garçon avait formé se tendit, se tendit... et cassa net. Rick fut précipité à travers la lumière aveuglante, dans un brasier de douleur hallucinante. Les ténèbres s'abattirent sur lui. Lorsqu'il put récupérer ses esprits, il était sur une plage de sable chaud, le souffle haletant, sous un ciel bleu moucheté de nuages floconneux.

Des vagues vertes déferlèrent jusqu'à venir lui lécher les pieds. Pris de vertige, il se retrouva assis sur le sable brûlant dont il sentit la chaleur irradier à travers ses vêtements. Son cœur battait comme s'il venait de courir plusieurs kilomètres. Des élancements violents lui trouaient le crâne.

Ce n'était pas réel. Ça ne pouvait pas être réel. Il s'allongea sur le sable et ferma les yeux, laissant refluer la douleur dans sa tête.

C'est une illusion, se dit-il. Encore une de ces étranges visions. Et quand je vais ouvrir les yeux, je serai dans l'espace, dans le pavillon de Hawkins. C'est ça, je vais ouvrir les yeux. Un, deux...

Trois. Il souleva lentement les paupières. L'éclat du soleil lui fit aussitôt cligner les yeux. La plage était encore là, avec les vagues qui venaient se briser à ses pieds. Il était toujours sur la Terre. Ou alors complètement fou.

Il se mit à rire, d'un rire si irrépressible que des larmes coulèrent bientôt sur ses joues. Puis, sur un clin d'œil, il s'évapora, ne laissant derrière lui que l'empreinte d'un corps sur le sable.

Il réapparut dans le couloir qui donnait directement dans le bureau de Hawkins. À bout de souffle, les jambes cassées, il s'agrippa à la rampe et parvint à peine à s'asseoir sur un coussin flottant bleu. Une terrible douleur martelait sa tête ; il avait l'impression que ses poumons allaient éclater. Puis, progressivement, les élancements s'estompèrent. Sa respiration se ralenti.

Le couloir était désert. Rick risqua un œil dans l'entrée du bureau de Hawkins. Vide, à l'exception d'un écran mural.

Celui-ci était allumé, et un homme à la face rubiconde, coiffé d'un chapeau rouge, souriait à Rick d'un air espiègle.

- Puis-je vous aider ?
- Je voudrais voir le colonel.
- Vous avez rendez-vous ?
- Non. Je suis Rick Akimura.

Et je n'ai nul besoin de rendez-vous, ajouta-t-il à part lui. Et je n'apprécie pas vraiment non plus de discuter avec une image

virtuelle de secrétaire. Même si, je dois le reconnaître, c'est un prodige de technique.

— Je suis affreusement navré...

— Veuillez, s'il vous plaît, informer le colonel que je suis là et que j'aimerais m'entretenir avec lui.

— Mais...

— Ça vous ennuie tant que ça d'essayer ?

— Très bien. (La face du simulacre revêtit une expression bizarre, puis ses yeux sombres se fixèrent à nouveau sur Rick.) Entrez, dit-il.

Une porte coulissa dans le mur opposé. Rick découvrit une grande baie vitrée au-delà de laquelle apparaissait la face froide de la lune. Il avança d'un pas résolu.

Hawkins était assis près de la fenêtre, la mine stupéfaite.

— Je suppose que vous avez une bonne raison pour débarquer ici comme ça.

— Colonel, j'ai décidé d'accepter votre proposition.

— En êtes-vous sûr ? Je vous entends encore me dire qu'il n'en était pas question, même si vous le pouviez.

— C'était avant.

Une coupe en cuivre, remplie de fruits, trônait sur le bureau. Rick fit léviter jusqu'à lui une poire jaune charnue et commença à la manger.

— Je ne saurais vous dire à quel point je me sens mieux, déclara-t-il. J'ai plus d'appétit que jamais.

— Je suis ravi de l'apprendre. Mais vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

Rick regarda le trognon de poire dans sa main.

— Eh bien, j'ai pensé que je préférerais avoir un boulot confortable à l'intérieur plutôt que de jouer les bouées flottantes dans l'espace. (Il jeta le trognon en l'air. Celui-ci s'évanouit comme par enchantement.) Non, merci.

Hawkins lui décocha un regard d'acier.

— Alors, vous voulez travailler avec moi ?

— Comme voyant attitré ? Mais oui, bien sûr. Du moment que je reçois un salaire et une participation.

Les sourcils du colonel dessinèrent deux arcs symétriques.

— Une participation ?

— Oui. Prenez, par exemple, les catastrophes écologiques, les chutes de la Bourse, l'assassinat politique. Tous ces événements ont un effet direct sur les affaires.

— Mais je croyais qu'il était impossible de modifier le futur...

— Qui a parlé de modifier le futur ? Il est seulement question d'en profiter. Je veux une part du gâteau, colonel. C'est à prendre ou à laisser.

— Vous ne m'accordez pas beaucoup de marge de manœuvre.

— C'est un peu ça.

— En ce cas, je prends.

Rick sourit.

— Je n'en attendais pas moins.

Sur ce, il se volatilisa pour se rematérialiser près du gymnase, à peine essoufflé.

Rick. Rick Akimura.

L'appel mental lui fit l'effet d'ongles raclant un tableau d'ardoise.

Qui parle ?

Je suis Paula Byrne, gardienne du Livre de l'armée des Vrais Fidèles.

En se retournant, il vit s'approcher une vieille femme maigre, auréolée d'un nuage de cheveux blancs, avec des yeux qui jetaient un éclat doré. Elle était vêtue de la robe noire de cérémonie des gardiens du Livre. Elle lui rappelait vaguement quelque chose. Il fouilla dans sa mémoire. Oui, Paula Byrne, qui présidait cette étrange secte de mutants fondamentalistes à San Diego. Que faisait-elle ici ? Et n'était-elle pas dans la chambre où il s'était réveillé après sa fugue mentale ?

Tu ne te souviens pas de moi. Je t'ai soigné pendant ton sommeil réparateur. Si je suis là, c'est parce que tu nous as été révélé. Je viens te demander de t'acquitter de ton devoir. De partager tes dons avec nous comme il a été écrit. De prendre part à la Grande Communion.

Je ne comprends pas. De quoi parles-tu ?

Ton éducation laisse à désirer. Plus que je ne pensais. Touche ma main et je te montrerai.

La vieille femme se rapprocha de lui. Dans ses yeux, brillait une lueur avide. Elle avait vraiment l'air dérangée.

Vous pouvez me montrer tout ce que vous voulez, ça ne m'intéresse pas.

Pourtant, tu dois voir.

Elle lui empoigna l'épaule de ses doigts noueux pareils à des griffes, et il sentit comme une décharge électrique lui irradiant tout le dos. Des images tourbillonnaient dans sa tête : des pages du Livre contant la vénérable chronique des mutants. On y prédisait l'avènement d'un frère qui apporterait à tous les siens la Grande Communion ; il devait les rassembler dans une union mentale permanente qui aboutirait à la naissance du Tout-Esprit.

Est-ce que tu vois ? Est-ce que tu vois ?

Rick voulut s'arracher à cette vision, mais il était comme paralysé. Puis d'autres images apparaissent, et il ne put que regarder, ébahi par la scène qui se déroulait sous ses yeux. Il était assis à la place d'honneur d'une table aux dimensions si colossales que l'extrémité opposée n'était même pas visible. Et il présidait une communion à laquelle participait une foule immense. Des milliers de mutants se tenaient les mains, chaque cerveau connecté au sien. Ils sillonnaient sa conscience, ses trajets d'énergie. Des vampires. Qui allaient le vider de son âme s'il les laissait faire. Des parasites de l'esprit, des fantômes suceurs de vie.

— Non !

Et alors que Paula Byrne s'accrochait désespérément à lui, Rick la repoussa d'une violente décharge télékinésique. Avec un cri mental strident, elle alla voler dans les airs, par-dessus le terrain de badminton, avant de tomber dans la piscine glacée en soulevant une grande gerbe. Durant quelques secondes, elle demeura sous l'eau, puis sa tête réapparut à la surface. Elle posa sur Rick un regard de stupeur mêlé d'effroi.

Tiens-toi éloignée de moi, vieille femme. Je ne veux rien savoir de ton culte grotesque. Tout ce que je veux, c'est être libre de vivre ma vie, comme il me plaît. Je ne dois rien à personne, tu m'entends ? Personne ne s'est foutrement intéressé à moi avant, quand j'étais un infirme. Aussi, tiens-toi

à distance. Si tu t'approches une fois de plus, tu vas te faire amocher. Je te le promets.

Il laissa les mots résonner encore un moment dans la tête de la femme. Puis il coupa la connexion et se téléporta mentalement dans sa chambre.

12

Skerry accueillit Yosh et Mélanie sur le pas de la porte.

— Vous aviez déjà des mines de déterrés à l'écran, dit-il. Mais là, c'est pire. On dirait que vous venez de rencontrer un fantôme. Entrez, vous allez prendre quelque chose. Lydda est dans la véranda.

De fait, Narlydda était affalée dans un rocking-chair en osier et acier tressés.

— Salut, vous deux. Quoi de neuf ?

Mélanie et Yosh s'assirent, très raides, sur les coussins violets posés à terre. Leurs visages, même celui de Yosh, étaient très pâles.

— Nous avons appris des choses bien étranges, commença Mélanie.

— Des choses étranges ? C'est celles que je préfère, dit Skerry.

— C'est à propos de Rick.

— Rien de surprenant à ça.

Mélanie foudroya Skerry du regard.

— En vérité, c'est tout à fait surprenant. Rick est devenu opérationnel.

— Il a développé un pouvoir mutant ? dit Narlydda en se redressant. Comment est-ce possible ?

— Des *pouvoirs*. C'est un multitalent.

— Ça, c'est trop fort ! s'exclama Skerry. D'infirme à multi. Joli coup.

— Mais c'est formidable, renchérit Narlydda. (Après un temps, elle ajouta :) Vous n'avez pas l'air particulièrement ravis. Où est Rick ?

— Il travaille pour Ethan Hawkins sur son pavillon orbital, répondit Yosh.

Skerry fronça les sourcils.

— Et je parie qu'Alanna travaille là-haut avec lui.

— C'est la raison qui nous amène, indiqua Mélanie. Rick est tombé dans une fugue comateuse. Alors ils ont appelé un guérisseur qui a prélevé un échantillon de tissu. (Sa voix s'enroua.) Nous avons découvert qui est le père biologique des jumeaux.

— Ah oui ? dit Skerry sans avoir l'air vraiment intéressé.

— Bon, très bien. Et c'est qui ? demanda Narlydda. Ne prolongez pas le suspense.

Mélanie ouvrit la bouche, mais elle ne pouvait pas articuler un mot.

— C'est Skerry, répondit Yosh. Et sans le moindre doute.

— Quoi ? (Narlydda dévisagea ses hôtes, à la fois furieuse et incrédule.) Comment peuvent-ils l'affirmer ?

— Ils ont comparé les empreintes génétiques, expliqua Mélanie.

— Mais je pensais qu'on avait perdu ces archives...

— Nous aussi.

— Je ne peux pas le croire. Je refuse d'y croire. Tu viens de traverser une mauvaise passe, Mel, et ça t'a perturbé l'esprit.

Narlydda jeta un regard vers Skerry, qui restait muet à côté d'elle. Elle attendait qu'il exprime lui aussi son humiliation. Au lieu de cela, il secoua la tête, se leva et se dirigea vers le robobar. Écartant violemment la porte en émail rouge, il ouvrit le distributeur, saisit une seringue bleu pâle et enfonça l'aiguille dans son bras. Narlydda le regarda faire, abasourdie. De la Valédrine ? Skerry n'y touchait jamais. Cela voulait-il dire qu'il croyait à l'histoire abracadabrante de Mélanie ?

— Bien évidemment je la crois, lança-t-il. Traite-moi de tous les noms si tu veux. J'ai donné mon sperme à cette banque juste comme ça ; à l'époque c'était pour rigoler. Je l'avais même oublié. Je m'étais dit : si quelqu'un utilise un jour ma semence, il engendrera un monstre à deux têtes. Bonne blague, hein ? (Il plongea à nouveau la main dans le bar, prit un Red Jack et le torcha en trois gorgées. Tout en s'essuyant la bouche du revers de la main, il pivota sur lui-même, face à Narlydda.) Ça ne sert à rien de nier l'évidence, Lydda. C'est la vérité. Même si ça m'ennuie terriblement de l'admettre. Rick et Julian ne sont pas seulement les enfants de Mel et de Yosh, mais aussi les miens.

(Il la tint prisonnière sous son regard implacable.) Et ça veut dire aussi qu'Alanna est leur sœur.

Narlydda détourna les yeux vers la fenêtre et plongea son regard dans la nuit. Il n'y avait pas de lune, aucune lumière dans le ciel à l'exception de la lueur lointaine des étoiles. Et même les astres se brouillèrent à sa vue lorsque des larmes coulèrent sur ses joues.

— Pourquoi ? sanglota-t-elle. Pourquoi a-t-il fallu que tu ailles fouiller là-dedans, Mel ? Après toutes ces années. Ça a servi à quoi ?

— Parce que tu t'imagines que je suis partie à la pêche avec l'idée d'accrocher Skerry au bout de mon hameçon ? Narlydda, je suis désolée. Ça me fait souffrir moi aussi. Je ne me suis pas battue pour le savoir. Mais l'information m'est tombée dessus sans que je le veuille. J'ai même failli ne pas vous le dire.

À travers ses larmes, Narlydda lui lança un regard noir.

— J'aurais préféré ! Qu'est-ce qu'on va raconter à Alanna ? Il faut la mettre au courant immédiatement.

— Tu ne crois pas que nous ferions mieux d'en parler à Rick ? suggéra doucement Yosh.

— Elle va probablement entrer dans un couvent, dit Narlydda.

Mélanie hocha la tête.

— Et moi avec.

Narlydda essaya de sourire, mais elle avait plutôt l'impression de grimacer comme un singe. Elle aurait souhaité que Yosh et Mélanie s'en aillent et les laissent seuls, Skerry et elle. Elle avait besoin de panser ses blessures, de prendre le temps d'accepter la réalité qui lui tombait dessus. Elle avait envie de se tourner vers Skerry, de s'appuyer sur lui et de le sentir faire de même, jusqu'à ce qu'ils retrouvent un équilibre entre eux. Mais à son grand désarroi, elle le vit alors enfiler son vieux blouson de cuir et foncer vers la porte.

— Où vas-tu ? cria-t-elle.

— Dehors. J'ai besoin d'être seul un moment. Mel. Yosh. À plus tard.

Skerry leur sembla devenir de plus en plus transparent, avant de s'évaporer totalement. Ils demeurèrent tous les trois le

regard rivé sur les ténèbres qui se découpaient dans l'ouverture de l'entrée.

— Narlydda, je suis désolée, répéta Mélanie. J'aurais aimé trouver une autre façon de t'apprendre les choses.

Elle se leva, marcha timidement vers son amie et lui tendit les bras. À contrecœur, Narlydda accepta qu'elle l'embrasse, avant de lancer un regard larmoyant vers Yosh.

— Il faudra qu'on en discute encore, dit-elle. Elle les accompagna à la porte et leur souhaita un bon retour. Elle réussit ensuite à monter la moitié des marches avant de s'effondrer au milieu de l'escalier, seule au monde, et de rester prostrée les bras croisés sur la poitrine, à se bercer, se bercer et se bercer encore, en pleurant toutes les larmes de son corps.

Les yeux fixés sur la fenêtre, Eva Seguy contemplait le fascinant spectacle de la Lune. Là, à la lueur de l'astre d'argent, dans sa tunique et son pantalon en satin couleur ivoire, elle ressemblait, songea Hawkins, à un lutin gracieux.

— C'est si beau, dit-elle. J'avais presque peur d'être déçue en la voyant de si près.

Hawkins sourit.

— Oui, j'ai ressenti la même chose. Mais elle est encore plus magnifique, comme une femme après qu'on l'a connue intimement.

— Voilà qui est très sentimental. Je ne m'attendais pas à ça de la part d'un pilote de l'espace endurci.

— Je préfère le terme romantique. Elle lui adressa un regard mutin.

— Est-ce pour des raisons romantiques que vous m'avez invitée ici ? demanda-t-elle.

— En partie. Il y a des raisons pratiques, également. Je sais que votre programme à Berkeley est sérieusement compromis...

— Condamné, vous voulez dire. Hawkins hocha le menton.

— Et je suis sûr que vous aimeriez vous remettre au travail le plus tôt possible.

Il vit une étincelle s'allumer dans les yeux d'Eva.

— Vous me comprenez mieux que je n'aurais cru, avoua-t-elle.

— Je l'espère. Eva, je vais vous faire une offre rare. (La main droite de Hawkins tremblait légèrement, sans qu'il ait pu dire si c'était l'excitation ou bien la manifestation d'une étrange tension nerveuse.) J'aimerais vous construire un laboratoire ici. Afin de vous procurer toutes les facilités pour poursuivre vos recherches sur le phénomène des visions. Ou quoi que ce soit d'autre qui puisse vous intéresser.

Elle le regarda avec stupeur.

— Quoi ? Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— Vous pouvez avoir un nouveau labo, Eva. Ici. Tout de suite.

— Et en retour ?

— Rien.

— Difficile à croire.

— Alors, c'est peut-être que je vous comprends mieux que vous ne le faites. Je n'hésite pas à demander des avantages de type professionnel en échange de mon patronage. Mais cela reste des faveurs professionnelles. Pas personnelles.

— Je vois, dit Eva dont les joues avaient subitement rougi. Désolée.

— Vous pourriez être employée par Aria Corp. Aux yeux des autres, je serais votre patron.

— Et en réalité ?

— Vous auriez toute liberté d'action. Je ne tiens pas à fourrer mon nez dans vos recherches. Cela dit, si vous dépassiez le budget, on aurait peut-être à discuter. Mais je pense qu'on peut se mettre d'accord sur un financement de base qui subviendrait largement à vos besoins.

Elle se pencha vers lui et demanda :

— Et vous, Ethan, de quoi avez-vous besoin ?

— Est-ce une question personnelle ou professionnelle ?

— Les deux. (Il avança la main vers le visage de la jeune femme et suivit la courbe de son menton d'un doigt caressant. Elle frissonna, sans toutefois se dérober.) Je croyais que vous ne réclamiez pas de faveurs personnelles, dit-elle, presque dans un souffle.

— Réclamer, c'est un bien grand mot. Comme je vous l'ai dit, vous avez toute liberté d'action. Et il n'est pas question que j'obtienne de vous des faveurs.

L'envie de prolonger la caresse était forte. Hawkins résista et retira sa main. Eva réagit aussitôt ; d'un geste vif, elle plaqua sa main sur celle de l'homme. Quand elle parla, son regard était direct, presque désarmant.

— Vous ai-je dit que je voulais que vous arrêtez ?

— Non.

Ses lèvres dessinèrent un petit sourire.

— Alors, n'arrêtez pas, Ethan. Je ne vous l'ai pas demandé.

La navette apponta en douceur sur la plate-forme du pavillon de Hawkins. Comme Julian franchissait le sas orange, il aperçut Rick, vêtu de la combinaison élastique bleue des employés d'Aria Corp. Il l'attendait à la porte. Son frère avait l'air bien reposé et heureux de vivre. Tout compte fait, les craintes qu'il avait éprouvées à son endroit n'étaient peut-être pas fondées.

Ils se donnèrent une brève accolade.

— Ce vieux sixième sens des jumeaux, dit Julian. J'aurais dû deviner que tu serais là pour m'accueillir.

Rick eut un grand sourire.

— Ouais. J'ai senti se dresser les poils de ma nuque et quelque chose m'a dit que tu étais dans cette navette. Cela dit, je dois admettre que je suis surpris de te voir. Qu'est-ce qui t'amène dans l'espace ?

— Toi.

— Ah, je vois. (Rick rentra dans sa coquille. Avec un hochement de tête entendu, il ajouta :) Ça fait toujours plaisir d'apprendre qu'il y a des gens qui vous regrettent...

Il y avait dans ses propos un ton étrangement distant qui troubla Julian. Celui-ci agrippa son frère par le bras. Regarde-moi, pensa-t-il. Ne fuis pas comme ça.

— Mais oui, dit-il en s'appliquant à conserver un ton léger, c'est sûr qu'on te regrette. Maman, d'abord. Et quelques autres personnes que je ne nommerai pas. Mais je ne suis pas venu te dresser un tableau. Rick, il faut qu'on parle.

Son frère fit un grand geste du bras.

— À ton aise.

— Non. Pas ici.

— Ah, c'est un entretien privé que tu veux. En ce cas, allons à mon bureau.

Le visage marqué d'un étrange sourire, Rick conduisit Julian le long du couloir, jusqu'à la navette intérieure qui les amena plusieurs niveaux au-dessus. Là, ils gagnèrent une suite garnie de coussins muraux, de tables basses et d'un sofa en plasti-gel marron. Ils s'installèrent.

— Tu veux un verre ? proposa Rick.

— Bien sûr.

Le même sourire bizarre apparut à nouveau sur le visage du garçon, qui dirigea son regard vers le robobar installé contre le mur. Une porte s'ouvrit ; une seringue remplie d'un liquide ambré s'éleva dans les airs et se mit à flotter paresseusement comme une hyacinthe arachnéenne, pour venir finalement se nicher dans la paume ouverte de Rick. Le regard de Julian alla de la seringue au visage de son frère.

— Alors c'est vrai. Tu es réellement devenu un multi.

— Mais quand on y assiste soi-même, c'est à ne pas y croire, n'est-ce pas ? dit le garçon avec une expression de sympathie amusée. Félicite-moi, Julian. Je suis un mutant d'une espèce nouvelle, à marquer d'une croix. Pas de pouvoirs pendant les vingt-cinq premières années, mais après... attention les yeux !

— Alors là, je n'en reviens pas.

Rick pressa la seringue contre son bras et sentit ses muscles se délier lorsque l'alcool pénétra dans son sang.

— Oh, tu peux y croire, dit Rick d'un ton enjoué.

— Comment te sens-tu ?

— En super-forme.

— Pas de problèmes d'adaptation ? Rick haussa les épaules.

— Plus aucun, depuis que les effets du premier choc se sont dissipés.

— C'est tellement étonnant, fit observer Julian. Un tel changement. C'est peut-être un contrecoup du tremblement de terre. Mais même avant ça... Récemment, dans le labo, j'ai vu des images tout à fait surprenantes pendant mes expériences de

vision extrasensorielle. Des scènes de cauchemar, avec des tas de personnages.

— Qu'y a-t-il de surprenant là-dedans ? N'est-ce pas justement le genre de visions que tu recherchais ?

Julian planta son regard dans celui de son frère.

— Mais je connais ces personnages, Rick.

— De qui s'agit-il ?

— Toi. Alanna. Skerry.

— C'est une coïncidence. Ou alors c'est ton subconscient qui te joue des tours.

— Rick, j'ai le sentiment qu'il va se passer quelque chose de terrible.

— Pire qu'un tremblement de terre ? demanda Rick avec une espèce de ton cassant. Quoi, par exemple ?

— Je ne sais pas. Malheureusement. Et si ces images mentales étaient la clé d'une prophétie ? Je ne sais plus quoi penser. Pourquoi est-ce que je vois toujours les gens que j'aime ? Toujours eux, encore et encore !

— Bonne question, dit Rick. Il va peut-être effectivement se passer quelque chose.

— Ou alors ça s'est déjà passé.

Rick posa sur son frère un regard étonné.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je sais qui est notre père biologique.

— Ah oui ?

— Oui. Et je pense que ça ne va pas beaucoup te plaire.

— Mais on avait pourtant perdu les archives, si je me souviens bien. (Les traits du garçon s'assombrirent.) Comment as-tu fait pour découvrir quelque chose ?

— C'est une longue histoire, répondit Julian. On en parlera plus tard. Est-ce que ça t'intéresse, oui ou non, de connaître le nom de ton père ?

— Je pense bien. Ce vieux papa-bio. Mieux vaut tard que jamais. Qui est-ce ?

— Accroche-toi, Rick. C'est Skerry.

— Skerry ? Notre père ? (Rick eut un petit rire nerveux.) J'aurais dû le savoir. Vrai, j'aurais dû voir ça.

Il prit une gorgée de bière, secoua la tête, sous les yeux de Julian qui l'observait, bouche bée.

— Et tu t'en moques ?

— Pas exactement. Je devrais être bouleversé ?

— Je ne te crois pas, Rick. (Julian se redressa, le visage grave.) Ne comprends-tu pas ce que ça signifie ? Que vas-tu dire à Alanna ?

Le regard de Rick se durcit.

— Dire quoi à Alanna ? Mais rien.

— Mais c'est ta... notre sœur.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ?

Le ton de Rick était glacial. Julian ne savait plus comment réagir. Pourquoi son frère se montrait-il si obtus ?

— Ben, c'est uninceste, non ?

— Et après ? La principale objection à l'inceste est d'ordre génétique.

— Et il y a de bonnes raisons pour ça. Tu ne voudrais quand même pas transmettre par consanguinité des tares génétiques à tes enfants.

— Oui, mais... qu'est-ce que tu fais de l'idée de conserver la supériorité génétique ? Je veux dire, les pharaons d'Égypte n'ont-ils pas épousé l'un après l'autre leur propre sœur ? Et l'Égypte est pourtant restée la plus grande nation au monde pendant des milliers d'années. D'ailleurs, qui dit qu'Alanna et moi voulons des enfants ?

— Mais même, rétorqua Julian. C'est ta sœur, Rick. Il y a un tabou culturel contre l'inceste.

— La barbe avec ça ! Elle n'est ma sœur que d'un point de vue biologique. Nous n'avons pas grandi ensemble. Elle n'a pas partagé notre vie à la maison. Je ne peux pas la percevoir comme ma sœur.

— C'est ta sœur, néanmoins. Et elle est ici avec toi, n'est-ce pas ? Pour elle, ça pourrait changer des tas de choses.

— Pas pour moi. Julian se leva.

— Si tu ne veux pas lui dire, je le lui annoncerai personnellement, déclara-t-il.

— Ah oui ?

Un éclat flamboyant passa dans les yeux de Rick. Brusquement, Julian se retrouva étendu par terre, avec tout le poids du monde qui semblait vouloir lui écraser les côtes contre la colonne vertébrale. La silhouette de son frère se découpait au-dessus de lui, gigantesque, terrifiante. Le message mental se répercuta dans la conscience de Julian en échos de tonnerre qui lui vrillaient le crâne.

Tu ne diras rien du tout à Alanna, frère. Elle est à moi. Personne ne pourra me l'enlever. Personne. Aussi, remballe tes tabous culturels et ta merde génétique, et disparaîs ! Reste hors de ma vue et tu t'en porteras bien mieux. Compris ?

Comme dans un état lymphatique, Julian hocha la tête.

Bon. Merci pour la petite causerie. Bien des choses à maman et à papa.

L'obscurité gagna peu à peu la pièce. Puis ce ne furent que ténèbres et silence.

Quand Julian se réveilla, il était assis sur une banquette murale près du sas de la navette. Aucune trace de son frère.

Il se demanda un instant s'il n'avait pas rêvé leur rencontre. Mais non. Non, ce n'était pas une hallucination. Rick connaissait maintenant la vérité. Et si Julian avait été surpris par la réaction de son frère jumeau, celui-ci avait en tout cas clairement démontré ce qu'il pensait de tout ça. Julian s'adossa à la banquette, envahi par une sensation de fatigue et un sentiment de solitude. Rick était libre d'agir à sa guise ; s'il choisissait de ne rien révéler à Alanna, c'était son affaire. Mais tôt ou tard, elle apprendrait la vérité, c'était inévitable. Et Julian formait le vœu ardent de se trouver de l'autre côté de la Lune quand cela se produirait. Il avait rempli son rôle de messager. Il était temps pour lui de retourner sur Terre et de réfléchir à ce qu'il allait faire ensuite.

— Julian ! héla une chaude voix féminine. C'est toi ?

Eva Seguy descendait précipitamment le couloir d'accès dans sa direction. Elle portait une tenue jaune d'Aria Corp. Elle l'écrasa quasiment entre ses bras.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas plutôt à moi de te poser la question ? (La stupeur se lisait dans le regard de Julian.) Tu ne m'as jamais dit que tu partais pour le pavillon de Hawkins.

— J'ai pensé que tu essaierais de m'en empêcher.

— Tu as eu sacrément raison. Eva, je croyais qu'on s'était mis d'accord pour...

Elle lui appliqua gentiment la main sur la bouche.

— On parlera de ça plus tard, dit-elle. Pour le moment, j'ai quelque chose à te montrer.

Elle le prit par le bras et l'entraîna à travers le passage ; ils entrèrent dans une cabine qui les descendit jusqu'à un autre couloir, qu'ils suivirent avant de s'arrêter dans une pièce remplie d'holoécrans. Eva pressa une touche. Sur chacun des écrans, la représentation schématique en trois dimensions d'un décor de salle apparut nettement.

— Voilà.

Julian écarquilla les yeux sur les lignes bleues.

— On dirait notre labo, souffla-t-il.

— C'est notre labo. Ou plutôt, ça pourrait le devenir, devrais-je dire.

— Mais Dalheim a réaffecté cet espace au programme de Henderson.

— Quoi ?

— Il est venu après le tremblement de terre, après que tu étais partie, et c'est ce qu'il m'a dit.

— Le salaud ! cracha Eva. Il n'a jamais voulu de ce programme. Il pense sans doute choisir la bonne solution. En l'état actuel des choses, nous ne pourrions pas utiliser le local, alors que ça ne doit pas poser trop de problèmes à Henderson. Mais oublions Berkeley, Julian. Ethan... le colonel... enfin, il est d'accord pour reconstruire le labo ici. Deux fois plus grand. N'est-ce pas merveilleux ? Nous allons pouvoir continuer les recherches. Julian la regarda d'un air atterré.

— Comme un petit élément de l'industrie privée de Hawkins ? Non, merci.

— Mais, Julian...

— Je croyais que c'était toi qui ne voulais pas travailler pour des capitaux privés. J'ai dû l'imaginer.

— Il faut se montrer pragmatique, Julian. Il prit ses mains dans les siennes.

— Il y a d'autres façons d'être pragmatique, dit-il d'un ton sec. J'aurai mon doctorat à la fin de l'année et...

— Julian, tu sais à quel point je crois en ce projet. Même si c'est le seul moyen de poursuivre le programme, je dois l'utiliser.

Julian lui lâcha les mains. Il s'était passé quelque chose ici. Quelque chose qui ne lui plaisait pas.

— Je ne te crois pas.

— Julian, tu ne comprends pas. Je suis convaincue que ces recherches ont d'énormes implications. Pour les mutants comme pour les non-mutants. Je ne peux quand même pas rester plantée là, à regarder quelqu'un d'autre terminer ce que j'ai commencé. C'est ce qui arrivera. Si je ne le fais pas, Hawkins engagera quelqu'un d'autre.

— C'est ce qu'il a dit ?

— Non. Mais je le sais bien.

— Eva, je n'en crois pas mes oreilles.

— Disons que les choses changent. (Le ton était conciliant.) J'avais espéré que tu te joindrais à moi, Julian.

La réplique fut agressive.

— Pour quoi faire, Eva ? Tu as besoin d'un petit assistant qui te lèche la main ? Quelqu'un que tu peux prendre et puis jeter au gré de ta fantaisie ?

— Tu deviens hystérique.

— Et après ? Tu penses que je vais demeurer bien sage et rationnel alors que la femme que j'aime me traite comme une merde ?

Eva ferma les yeux.

— Je t'ai dit que j'avais des doutes sur notre relation.

C'était donc ça. Julian eut soudain l'impression que son estomac pesait une tonne.

— Oui, répondit-il. Et en plus, tu ne veux surtout pas subir le moindre reproche, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas la sainte que tu imagines ! (Un éclair passa dans les yeux d'Eva.) Julian, sois réaliste. Tu comptes beaucoup

pour moi. À la fois sur un plan personnel et aussi en tant que collègue.

— Es-tu en train de dire que nous devrions tout reprendre, ici, sur cette station ?

— Ce que je dis, c'est que tu as là une formidable opportunité de progresser au plan professionnel, avec le fin du fin en matière d'équipement, en te consacrant au travail que tu aimes.

Julian la dévisagea. À ce moment-là, il eut la vision d'Eva dans les bras de Hawkins. Dans la mémoire de la jeune femme, il lut que l'événement était récent. Julian serra les lèvres.

— Je m'aperçois en effet que les choses ont vraiment changé, dit-il. Tu n'abordes que tes préoccupations professionnelles, sans parler de tes désirs personnels. Bon, je n'ai pas envie de courir pour l'écurie de Hawkins, Eva.

— Et moi qui croyais que les mutants respectaient l'intimité de la pensée.

Il éclata d'un rire où perçait la colère.

— Je n'ai pas eu à t'espionner, rétorqua-t-il. C'est comme si tu émettais sur grandes ondes. Haut et clair.

Sa fureur le laissait froid, comme s'il avait les sens engourdis. Les joues d'Eva, par contre, se teintèrent d'un rouge vif.

— Si on mettait de côté pour un instant les considérations personnelles ? proposa-t-elle. Tu as ta thèse à finir. Je fais encore partie de l'université de Californie. Et j'ai besoin de ton aide.

À l'évidence, elle attendait désespérément une réponse positive de Julian. Elle avait besoin de lui à ses côtés pour continuer son programme. Et ses motivations n'étaient pas toutes d'ordre purement professionnel. Il percevait une profonde ambivalence dans son attitude à son égard. Cela ne faisait que renforcer son désir de dire non, de lui faire comprendre qu'elle pouvait aller au diable. Mais il y avait sa thèse. S'il arrêtait maintenant, c'était toute une année de travail gaspillée.

— C'est bon, déclara-t-il. Je reste. Mais seulement jusqu'à ce que j'aie terminé mon doctorat.

La sonnerie le réveilla en sursaut : trois bips aigus, trois autres de tonalité basse. Rick grommela quelque chose et ouvrit un œil. La lumière violette d'une aube artificielle emplissait la pièce. À côté de lui, Alanna remua et s'assit sur le lit.

— C'est l'heure d'aller au boulot, dit-elle en bâillant.

Il étendit la main vers elle.

— N'y va pas. Je peux t'éviter ça, tu sais. J'ai le bras long.

Elle lui adressa un regard à moitié dégoûté.

— Et je ferais quoi ? Rester ici en attendant que monsieur revienne d'une de ses réunions avec Hawkins ? Ou d'une tournée d'inspection dans je ne sais quel endroit secret ? Non, merci. Si je suis venue ici, c'est pour faire autre chose que de rester plantée à guetter le moment où tu voudras bien faire attention à moi.

— Tu penses que je suis trop occupé ? lui demanda-t-il d'un air anxieux. Est-ce que je te néglige ?

— Peut-être.

Se dérobant à ses mains, elle sauta du lit et disparut dans la salle de bains. Il haussa le ton pour se faire entendre par-dessus le bruit de la douche — elle lui avait demandé de ne pas employer le langage télépathique avec elle avant midi, sous prétexte que ça lui faisait mal à la tête.

— Tu sais très bien que c'est du temps que j'investis dans notre intérêt, Alanna. Gagner un maximum d'argent maintenant, et ensuite, à nous la belle vie, ailleurs.

Elle sortit de la salle de bains en tressant ses cheveux.

— Et je n'ai donc qu'à me soumettre et à la fermer ?

— Non. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. (Il la regarda s'habiller, luttant contre le désir de l'attirer dans le lit.) J'aimerais simplement que tu comprennes la situation.

— Ah oui ? (Moulée dans une combinaison de travail noire, elle se campa devant lui, les mains sur les hanches.) Comprendre quoi ? Les changements qui sont intervenus chez toi ? Laisse tomber, Rick. Je n'arriverai jamais à comprendre ce qui t'est arrivé. Je ne veux même pas essayer. (Elle s'arrêta à la porte.) Parfois, tu m'effraies.

— Tu es bien la dernière personne à qui j'ai envie de faire peur. Tu veux dire, au lit ? Je suis trop...

— Oh, question sexe, c'est parfait. Ce serait plutôt ton attitude hors du lit. Un coup tu es en plein trip, l'instant d'après en train de rire. Je ne sais jamais quel Rick je vais retrouver quand je quitte le boulot.

Il leva les mains en signe d'impuissance.

— Mais c'est toujours le même moi, Alanna. Je n'ai quand même pas changé à ce point. Ce n'est pas possible, je le sais.

— Bien sûr. Continue à penser ça. (Elle secoua la tête.) Écoute, ne te tracasse plus. Je suis en retard. Je te vois cet après-midi.

— Ouais.

Rick regarda la porte coulisser derrière elle. Elle finirait par s'y faire. D'une façon ou d'une autre, il saurait lui faire comprendre. Il roula sur le flanc et tomba dans un sommeil léger.

Il y avait des hommes en uniforme chamois qui rampaient sur un terrain broussailleux. Ils avaient d'énormes fusils laser et des ceintures de grenades à fragmentation sanglées sur le dos. Rick prit soudain conscience qu'il n'était pas dans un rêve. Il était en Asie, peut-être en Corée, à trois ans de là, dans le futur. Lorsqu'il voulut se fondre dans le décor, la vision fut remplacée par une autre : un pétrolier géant couché sur la coque, qui perdait sa précieuse cargaison au large du golfe d'Akaba. La séquence était rapide, nette et répétitive, un peu comme des images montées en boucle. Il percevait aussi un écho subliminal, crépitant comme une pluie torrentielle s'abattant sur la pierre ; une sorte de chuchotement dont on aurait augmenté l'intensité.

TU ES L'ÉLU. TU ES LE LIEN. TU ES NOTRE ESPoir. LE SAUVEUR PROMIS. TU NOUS RAMÈNERAS AU LIVRE. TU ES LE LIEN.

Le message lui martelait l'esprit. Ivre de rage, il le refoula et finit par l'éjecter. Une sonde télépathique à répétition ! Paula Byrne et ses trucs de sorcière. C'était quasiment signé. Mais où se trouvait-elle ?

Il envoya un coup de sonde à faible portée et ne tarda pas à la localiser trois niveaux au-dessus de lui, sur la plate-forme d'observation. Elle était restée connectée sur lui.

Espèce de vieille folle ! Sors de ma tête !

Mais tu dois m'écouter.

Ça te dirait que je teste ma propre suggestion subliminale sur toi ? Je pourrais par exemple t'obliger à embarquer sur la prochaine navette en partance pour la Lune et puis, à mi-chemin, je te demanderais d'ouvrir les sas. Et tu le ferais aussi !

Amplifiant le message mental, il lui montra l'étendue de ses pouvoirs.

Non, non. Je t'en supplie !

L'horreur et la peur se reflétaient dans son cri muet.

Rick s'arrêta, étonné par la violence de sa réaction. Il n'avait pas eu vraiment l'intention d'agir comme il venait de le faire. Mais il avait l'impression que sa tête allait exploser. Tout le monde s'accrochait à lui, à réclamer un morceau de son être.

Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse tranquille, formula sa conscience. Découvrir ce que je suis devenu désormais.

Tu es le prochain pas...

Paula, si tu continues à m'emmerder, je t'expédie sur Jupiter ! Rick jura à voix haute. Il avait presque envie de mettre sa menace à exécution. *Tu as de la chance que je sois fatigué, Paula. Te conduire au suicide me prendrait trop d'énergie en ce moment. Aussi, je te suggère de partir de ton propre gré. Profites-en maintenant. Et en souvenir de notre rencontre, je vais te laisser une petite migraine hallucinatoire. Ça devrait se dissiper d'ici une heure ou deux.*

Paula Byrne se renversa sur sa couchette, l'esprit ravagé par une douleur insupportable. Elle s'était montrée stupide, imprudente même. Dans sa folle impatience, elle était allée trop loin. Le jeune Akimura était plus difficile à manier qu'elle n'avait cru. Incontrôlable. Dangereux, peut-être.

Elle se redressa lentement. Des couleurs aveuglantes dansaient à la périphérie de son champ de vision, accompagnées d'une cacophonie déchirante. Elle eut un

mouvement de recul, froissant les draps sous elle. Elle se força à rester immobile, et le vacarme dans sa tête s'atténuait.

D'une voix entrecoupée, elle commença à chanter pour retrouver sa maîtrise et se libérer de la douleur. Le tumulte s'apaisa, pour reprendre aussitôt de plus belle, jetant d'horribles échos autour de son crâne. Les chants s'avéraient inefficaces ; il lui fallait des neurodépresseurs. Mais pour ça, elle devait arriver jusqu'à la salle de bains. Trop loin. La douleur, pourtant, était insupportable. Tu dois le faire. C'est urgent.

Elle posa un pied sur le plancher, puis l'autre. Le décor se mit à tournoyer tandis que s'élevait un étrange concert de voix aux cris dissonants. Elle chancela, se sentit tomber, agrippa un siège mural, puis avança vers la salle de bains en se traînant à moitié. Encore cinq pas. Deux. Elle se cramponna à la sangle et chercha dans sa trousse le sachet de seringues. Haletant de douleur, elle s'enfonça deux aiguilles dans le bras. Les clameurs stridentes diminuèrent d'intensité, décrurent encore, jusqu'à cesser complètement.

Sauve-toi, songea Paula Byrne. Tu dois fuir ce garçon. Il est trop fort pour toi. Peut-être même trop fort pour qui que ce soit.

Après avoir pris son petit déjeuner, Ethan Hawkins entama sa tournée d'inspection quotidienne. De sa fabrique en Birmanie à son agence de Tokyo, de New York à Francfort, faisant le tour de ses usines, sollicitant ses investisseurs et ses conseillers. Le marché du diamant était en baisse ; pour l'industrie biochimique, le marché à terme restait ferme ; quant à la construction lunaire, les actions en Bourse étaient florissantes. Attendez seulement qu'on démarre Mars, pensa Hawkins. Avec ce projet, le monde allait connaître un boom économique qui dominera le début du XXII^e siècle. Avec un peu de chance – et l'assistance de Rick Akimura –, Aria Corp. serait fin prêt pour tirer un maximum de profit de la surenchère sur les terrains. Satisfait, Hawkins hocha la tête, vérifia encore une fois les cotations de ses titres, puis éteignit son écran. À tout prendre, une matinée bien ordinaire.

Il s'étira, plia son bras artificiel pour dénouer les muscles de ses épaules. Une petite marche lui ferait du bien.

Il prit son ascenseur privé pour descendre au niveau du gymnase et gagna l'atrium en foulant la moquette verte. Il nota au passage que les broméliacées de l'entrée avaient besoin de soin. Leurs feuilles vert pâle et blanc avaient un aspect terne, comme fané. Des détails. Personne ne se souciait jamais des détails.

Sa montre-écran bourdonna.

— Colonel Hawkins ?

— Qu'y a-t-il, Leporello ?

— Le détecteur de messages a livré une information qui pourrait vous intéresser.

L'image d'une mutante aux cheveux blancs en bataille, aux traits tirés et à la mine terrorisée apparut sur l'écran : Paula Byrne, la guérisseuse qui avait secouru Rick Akimura. Elle était vêtue d'une combinaison pressurisée bleu passé.

« Rita, disait-elle, je tenais à te parler avant de quitter le pavillon de Hawkins. Je sais à présent que Rick Akimura est bien l'élu. »

Hawkins ralentit le pas et prêta une oreille plus attentive.

« En es-tu certaine ? » demanda une voix de femme. Une ombre de frayeur traversa le visage de Paula Byrne.

« Il est la réponse aux prières, répondit-elle. Celui qui nous conduira à l'ère nouvelle. Rick Akimura est un mutant doté de super-pouvoirs. »

— Leporello, arrêt sur image, notifia Hawkins. Quand cette conversation a-t-elle eu lieu ?

— Tôt ce matin.

— Paula Byrne est-elle encore sur le pavillon ?

— Non. Elle est partie par la première navette.

— Dommage. Continue.

À l'écran, Paula Byrne reprit ses explications : « Oui, sœur. Il possède tous les talents que tu peux imaginer, et d'autres. Il voit le futur, il est capable de se déplacer dans le passé et l'avenir. Il est à la fois télépathe et télékinésique, doué de pouvoirs qui dépassent nos rêves les plus fous. Il est le prochain pas dans l'évolution mutante. »

« Qu'allons-nous faire ? »

« Il faut que j'y réfléchisse. On en discutera à mon retour. »

« Bon, j'attends ta visite. Bien à toi, par le Livre, sœur. »

« Par le Livre. »

L'écran s'éteignit.

— Fin de la transmission, indiqua Leporello. Vous avez des instructions ?

— Rien pour le moment, répondit Hawkins. Mais reste à l'écoute.

Gagné par une certaine anxiété, le colonel se mit à arpenter le niveau supérieur de la plate-forme d'observation, indifférent cette fois à la santé de ses fleurs. Des mutants aux super-pouvoirs ? Qu'est-ce que cela signifiait ? À l'évidence, la femme était folle. Rick Akimura, un phénomène génétique ? Comment l'avait-elle appelé ? L'élu ? La réponse aux prières ? Ridicule. Ces gens-là étaient pathétiques avec leurs cultes grotesques. Hawkins cultivait avec fierté ce qu'on nomme un esprit sceptique. Il ne croyait pas au croque-mitaine, ni au monstre de la Lune, et certainement pas à l'élu des mutants. Pourtant, s'il s'avérait que Rick soit effectivement un phénomène génétique ? Le prochain pas dans l'évolution mutante, comme le prétendait Paul Byrne. Ce serait en effet un article rare. Et ça valait le coup d'étudier la question.

Supposons qu'il soit réellement ce que cette femme affirme, se dit Hawkins. Simple supposition.

Il s'empressa de rejoindre son bureau.

— Colonel Hawkins, l'accueillit Leporello. J'étais sur le point de vous faire appeler. Vous avez Jasper Saladin sur l'écran un.

Sur l'holoécran, apparut le visage maigre, taillé à la serpe, de Saladin.

— Bonjour, Ethan, dit-il. J'ai les chiffres que vous m'avez demandés. Il semblerait qu'on soit encore bons pour une de ces sordides affaires de greffe génétique. Bébés éprouvettes et tout ça.

— Encore ? Eh bien, ça devrait nous être profitable, non ?

Dans un recoin du cerveau de Hawkins, une sonnette avait retenti. La recherche génétique. Les greffes. Mais bien sûr. Bien entendu. Il entrevit subitement une autre voie dans laquelle Rick Akimura pouvait se révéler utile. Jasper, déclara-t-il, que

dirais-tu si je t'annonçais que nous avons à notre disposition un réservoir potentiel de matériel génétique qui pourrait révolutionner l'industrie des transplants et donner un nouveau sens à la notion de recherche ? Saladin fronça les sourcils.

— Je dirais que vous êtes tombé sur la tête. Les lois qui réglementent ce type de recherche sont draconiennes, et c'est un euphémisme.

Hawkins eut un sourire machiavélique.

— Sur Terre, dans les milieux universitaires, oui. Mais pas en dehors. Pas encore.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu connais l'expansion du marché de la recherche génétique : régulation des naissances, autoproduction d'insuline chez les personnes diabétiques, d'interférons destinés à tuer dans l'œuf les tumeurs cancéreuses ou à combattre les maladies virales.

Saladin eut un hochement de tête impatient.

— Oui, naturellement. Mais vous me parlez de quelque chose qui est en dehors de mon domaine.

— Juste pour le plaisir de la discussion. Jasper, quelle, serait ta réaction si tu avais accès au matériel génétique d'un être véritablement supérieur ? Un mutant, disons, sur lequel tu pourrais prélever les gènes responsables de la télépathie, de la télékinésie, et j'en passe, pour les greffer sur quelqu'un d'autre.

— Il me semblait, pourtant, que même les généticiens mutants étaient incapables de greffer des gènes spécifiques. En outre, on ne peut pas vraiment dire qu'ils diffusent largement les résultats de leurs recherches. À plus d'une occasion, il a fallu une injonction du tribunal pour leur soutirer une information qui a permis de sauver des vies.

— C'est vrai, admit Hawkins. Mais nous en savons suffisamment sur la greffe génétique pour convenir qu'un protoplasme prélevé sur un multitalent peut conférer un don au receveur, même s'il n'acquiert pas la totalité des talents du donneur. Beaucoup de gens seraient prêts à payer le prix fort pour profiter de cette aubaine.

— Et d'autres paieraient autant pour les en empêcher. On s'engage sur un terrain dangereux, Ethan.

— Je sais, je sais. J'ai lu les récits des diverses chasses aux sorcières du siècle passé. Le tollé général contre les compagnies qui étaient présumées engendrer des monstres dans leurs laboratoires. Encore aujourd'hui, il nous faut composer avec cette mentalité antitechnologique qui frise la paranoïa.

— Vous voulez parler des « Bleus » de la Mongolie et du Tibet ?

— Oui. Et des tas d'autres factions analogues qui prônent le retour à la nature. Jusque-là, c'est parfait. Et puis, un beau jour, ils ont besoin d'une couverture médiatique ; et, bizarrement, tu les vois recourir à des techniques sophistiquées ; ils retrouvent d'un seul coup un bon sens surprenant.

— Souvenez-vous que vous n'avez pas besoin de mauvaise publicité, Ethan.

— N'essaie pas de m'apprendre mon boulot. Jasper. J'imagine fort bien Mélanie Akimura à la tête d'un détachement de journalistes. Elle viendrait me sauter à la gorge si je touchais un seul des cheveux de son précieux bambin. Tu as peut-être raison. Jasper. Je devrais sans doute laisser l'ingénierie génétique aux mutants.

Saladin esquissa un sourire acide.

— Je vous connais, Ethan, dit-il. Vous n'êtes pas homme à renoncer aussi facilement. (Il s'interrompit, visiblement intrigué.) Ainsi, le donneur potentiel serait Rick Akimura ?

— Oui. Et nous n'avons pas de généticien parmi le personnel ?

— Si. Mais il nous faudrait des échantillons de tissu.

— Je peux les obtenir.

— Alors, foncez, Ethan. Avant que ce soit quelqu'un d'autre qui le fasse.

13

Eva faufila sa tête à l'intérieur de la pièce. Elle avait l'air aux anges.

— Ils ont commencé à travailler sur le laboratoire, annonça-t-elle. Tu veux jeter un coup d'œil ?

— Pourquoi pas ? répondit Julian.

Sans enthousiasme, il la rejoignit dans le couloir. Il était étonné par sa faculté d'adaptation. Eva était passée avec une incroyable facilité de la Terre à un environnement orbital, du cadre universitaire à la recherche privée, et tout cela en conservant une évidente stabilité d'esprit. Elle regarda à travers le hublot avec une joie non contenue.

— Julian, c'est encore plus beau que je n'avais imaginé. Ethan a créé ici son petit paradis privé.

Le jeune homme jeta un œil vers la sphère terrestre en partie recouverte de nuages, non sans faire un effort sur lui-même pour se détendre et apprécier le spectacle.

— Tu as raison, dit-il. Le résultat est plus impressionnant que je n'aurais cru.

De fait, le satellite artificiel, avec ses nombreux niveaux, regorgeait de merveilles. Mais Julian avait beau se forcer, il ne parvenait pas à chasser le ressentiment qu'il éprouvait envers Hawkins. Cet homme lui avait volé la femme qu'il aimait.

Ils traversèrent les jardins de l'atrium, les serres hydroponiques, la piscine posée dans son champ de gravitation, et dont l'eau jetait des reflets brillants comme ceux d'un diamant bleu. Finalement, ils arrivèrent au laboratoire.

En le découvrant, Eva poussa un petit cri jubilatoire et saisit le bras de Julian, qui comprit tout à fait la raison de son excitation. Déjà, le laboratoire prenait forme. Très rapidement, le local serait équipé d'un matériel flambant neuf, dernier cri de la technique.

— Ce salaud va nous construire un truc parfait, commenta Julian.

— Tu peux lui dire merci, claironna Eva. Il nous donne une deuxième chance. Tu termineras ton doctorat dans les temps.

— Je suppose qu'en plus de ça il s'est arrangé pour engager des mutants souffrant d'hallucinations ?

— Naturellement. Marcus Schueller est en route.

— Hawkins pense à tout, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, dit Eva avant de pointer un doigt vers un enchevêtrement de fils et d'électrodes. Regarde. J'ai fait fabriquer un casque capteur. Dès que Marcus sera là, on pourra se mettre au travail.

— Ce ne serait pas mieux d'attendre que le labo soit achevé, pour qu'on puisse reprendre nos postes habituels ?

Le regard d'Eva montra toute sa détermination.

— Je ne veux pas attendre, signifia-t-elle. Rien à faire. Marcus doit débarquer cet après-midi. On commencera tout de suite.

Rick envoya une sonde mentale dans le bureau de Hawkins. Personne. Excellent. Il se téléporta sur trois niveaux et se matérialisa devant l'holoécran. Une nouvelle fois, il s'assura qu'il était seul, puis il dressa un bouclier psychique autour de lui pour se rendre invisible de tout observateur éventuel.

— Leporello, appela-t-il d'une voix profonde et puissante, presque la copie parfaite de la voix de basse de Hawkins.

Les écrans demeurèrent noirs.

Il ajouta un peu plus de résonance, une touche de tonalité baryton avec un léger accent mélano-africain.

— Leporello, reprit-il, réponds-moi.

L'écran trembla, et la face suave de l'assistant de Hawkins apparut à l'image.

— Colonel ? (Leporello jeta un regard interdit autour de la pièce.) Je croyais que vous étiez sur la passerelle d'observation.

— Eh bien, je suis revenu au bureau.

— Où ça ?

— Tu ne me vois pas ?

— Non.

— Pourtant, je suis là, en face de toi.

— C'est peut-être mes circuits visuels, dit le simulacre d'un ton dubitatif. Je vais les faire vérifier sans tarder. En attendant, en quoi puis-je vous être utile ?

— Je voudrais un état à ce jour des profits réalisés cette année par Aria Corp.

— Maintenant ? Mais nous ne sommes même pas à la fin du premier trimestre.

— Maintenant. Et sur l'écran.

— Très bien.

L'image de Leporello s'évapora, pour laisser place à une cascade de chiffres orange qui dansaient dans les airs devant l'holoécran.

Rick resta abasourdi. Comment Hawkins pouvait-il digérer toutes ces données ?

Un morceau du *Die Fledermans*, fredonné par une voix de basse, flotta dans la pièce. Hawkins s'amenaît.

— Éteins l'écran, intima Rick.

Les chiffres orange se volatilisèrent. Rick s'assit rapidement sur le siège mural le plus proche. Hawkins s'avança, toujours chantonnant. La surprise le figea sur place.

— Rick, que faites-vous ici ? Je ne m'attendais pas à vous voir avant le début de l'après-midi.

Pense, vite.

— Colonel, je veux que vous déménagiez tout ce que vous possédez sur la bordure du Pacifique. La révolution en Thaïlande va désorganiser toute l'industrie privée.

— C'est aller un peu vite ! répliqua Hawkins. D'ailleurs, souvenez-vous que la semaine dernière, vous m'avez conseillé d'investir à fond là-bas.

— Je sais, je sais. Je n'ai pas prévu le bouleversement. Mais dites-vous une chose : il y a un certain nombre de facteurs aléatoires qui peuvent modifier une prévision dans un sens ou dans l'autre. (Rick se passa la main dans les cheveux.) Quoi qu'il en soit, vous devez vous retirer de ce pays. Pourquoi ne pas déménager vos bureaux en Afrique ?

Hawkins inclina la tête d'un geste moqueur.

— Vous me pardonnerez si je prends cela comme un simple conseil ? dit-il.

L'écran bourdonna.

— Colonel Hawkins, vous avez un appel de Jasper Saladin.

— Veuillez m'excuser, Rick. Passe-le-moi. L'image en trois dimensions de Saladin prit forme au-dessus de l'holoécran.

— Ethan, nous sommes dans le pétrin.

— Comment ça ?

— Nous devons remplacer rapidement l'impulseur numéro cinq sous le pavillon : la coque est brisée et commence à se détacher.

— Seigneur, maugréa Hawkins. N'y a-t-il pas un moyen de le réparer ? Si on faisait fondre cette coque ?

— On a essayé. On a même envoyé un télékinésiste pour aider les robots. Mais ça n'a rien donné.

— Combien de temps faut-il pour avoir une pièce de rechange ?

— Deux jours. Hawkins se renfrogna.

— Peut-on tenir jusque-là ? demanda-t-il.

— Je l'espère. Ce qu'il me faudrait, c'est un technicien qui ait autant de force dans les bras que vous en avez avec votre prothèse.

— En ce cas, je pourrais y aller moi-même ! J'ai déjà manié des outils, dans le temps.

— Ethan, ce n'est guère orthodoxe de voir le président-directeur général s'occuper personnellement des réparations...

— Écoute ! Tu viens pratiquement d'affirmer que je suis l'homme de la situation. Et puis, une petite promenade dans l'espace, ça devrait être excitant. Je vais m'y coller, Jasper. Envoie-moi les schémas.

Saladin acquiesça de la tête, puis son image s'effaça. Sans bruit, le moniteur expulsa une feuille de listing ; Hawkins commença à l'étudier attentivement. Il semblait avoir totalement oublié la présence de Rick.

— Colonel ?

Hawkins leva les yeux des schémas imprimés et sourit.

— Pardonnez-moi, Rick. Y a-t-il autre chose ?

— Non. Pas pour l'instant, répondit le jeune homme en se préparant à quitter la pièce.

Hawkins le regarda alors d'un air intéressé.

— Au fait, Rick, ça vous dirait de m'accompagner ?

— Dans l'espace ?

— Je pourrais avoir besoin d'une autre paire de mains.

Rick marqua un temps d'hésitation.

— Je ne sais pas. C'est risqué, non ?

— Vous serez autant en sécurité que vous l'êtes en ce moment, assura Hawkins avec un grand sourire.

— Si vous le dites.

Rick estima qu'il n'avait rien à redouter. Il pourrait toujours se téléporter sur le pavillon. Et même sur Terre.

— Parfait, conclut Hawkins. Rendez-vous au sas numéro trois dans une heure.

— Entendu.

Rick s'avança vers la sortie. Mais Hawkins n'en avait pas encore fini avec lui. D'un ton particulièrement circonspect, il déclara :

— Rick, je ne saurais vous dire combien je suis ravi de notre petite association.

— Ne vous donnez pas cette peine. Faites seulement en sorte que mon compte en banque soit approvisionné.

— Que diriez-vous d'une augmentation ?

— Comment ça ?

Hawkins prit une profonde inspiration, puis se jeta à l'eau.

— Que pensez-vous de la greffe génétique ?

— Vous voulez dire utiliser mes gènes ? demanda Rick en regardant Hawkins d'un air amusé.

— Eh bien, oui, répondit celui-ci. Vous admettrez volontiers que vous possédez de remarquables talents. Et si vous vouliez les partager...

Rick s'était appuyé au chambranle de la porte.

— Ce genre d'intervention n'est-il pas purement théorique ? coupa-t-il.

— Oui, dans une certaine mesure. Mais la science avance à grands pas. Il me faudra bien sûr consulter des chercheurs, des

spécialistes. S'ils me donnaient le feu vert, quelle serait votre réponse ?

— Ça pourrait peut-être m'intéresser. Je dis bien peut-être. (Il braqua les yeux sur Hawkins.) Mais peut-être pas. À vous de me dire d'abord ce que les spécialistes en pensent, et ensuite je prendrai ma décision.

Là-dessus, il sortit du bureau, sans se presser, prenant soin de conserver une allure désinvolte. Lorsqu'il fut hors de vue, il se projeta télékinésiquement dans sa chambre. La cascade de chiffres orange valsait encore dans sa mémoire. Il était flagrant que Hawkins avait en tête d'exploiter au maximum ses pouvoirs, aussi Rick sut-il très clairement ce qu'il avait à faire.

Il alluma son écran.

— Bouclier de protection, s'il te plaît. (L'écran accéda à sa requête en générant un halo d'un vert brillant. Après un petit coup de sonde, Rick le jugea d'une efficacité satisfaisante.) Passe-moi la Banque. Au bout de quelques secondes, une femme aux cheveux bleus apparut à l'écran. Ses traits affichaient la symétrie parfaite caractéristique d'un simulacre.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-elle.

— J'aimerais ouvrir un compte privé, protégé numéroté.

— À activation vocale ?

— Est-ce la meilleure garantie que vous offrez ? Le simulacre sourit.

— Pour les comptes tout à fait spéciaux, nous exigeons, en plus de la voix, un balayage rétinien.

— O.K. ! dit Rick. Ouvrez-moi un truc comme ça.

Rita Saiken prit les mains de Paula Byrne dans les siennes.

— Sœur, je suis venue dès que j'ai eu ton message. La gardienne du Livre de l'armée des Vrais Fidèles s'adossa aux coussins roses de sa chambre et posa sur Saiken un regard vitreux. Ses lèvres peinaient pour former un mot.

— Monstre, parvint-elle enfin à articuler. C'est un monstre.

— Qui ça ?

— Rick Akimura.

— Comment ? dit Saiken en dévisageant la guérisseuse d'un air incrédule. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Trop fort. Il est trop fort pour nous, Rita. Beaucoup trop fort. (Des larmes coulèrent sur le visage de Byrne.) Il a failli me tuer avec une sonde mentale. Il ne s'est même pas rendu compte de sa force. J'en ai encore des crises résiduelles.

— Par le Livre !

— Seuls les neurodépresseurs arrivent à masquer la douleur. (Sa gorge se serra.) Il est peut-être l'élu, Rita, mais il ne nous aidera pas. J'en suis convaincue. C'est une abomination. Un démon.

— Je ne peux pas le croire, dit Saiken. Sœur, il faut te calmer. Permets-moi de me connecter à toi et d'apaiser...

— Non ! s'écria Byrne en la repoussant. Reste en dehors de mon esprit si tu tiens à ta santé mentale.

— Mais nos recherches, Paula. Nous avons déjà contacté la mère. Elle a promis son entière collaboration.

— Et le père ?

— Elle s'est engagée pour lui aussi.

— Mais tu ne lui as pas encore parlé ?

— Non.

Byrne se pinça la lèvre.

— Alors, tu dois partir. Convoque une session plénière du Conseil de l'Ouest.

— Maintenant ? On n'est même pas en milieu d'année.

— On ne peut plus attendre. (Subitement, le regard de Byrne se fit d'une dureté implacable.) Rita, c'est urgent ! Urgent. Bientôt, Rick Akimura va chercher à tester les limites de ses pouvoirs. Il faut alerter notre communauté.

— Et les non-mutants ? Que fait-on pour eux ? Byrne lâcha un soupir.

— Oui. Oui, bien sûr. Préviens-les aussi. Préviens tout le monde.

Rick se téléporta dans le couloir donnant sur le sas numéro trois. Il aperçut trop tard Hawkins, qui se tenait devant une grande baie d'où il contemplait la lune. La collision était inévitable.

— Désolé !

Le colonel fit volte-face, les poings serrés comme pour se défendre.

— Rick, je ne vous ai pas vu arriver. (Il se détendit.) Vous ne devriez pas sauter sur les gens comme ça.

— Ouais.

Une chance que Hawkins regardait par la fenêtre plutôt que vers le couloir. Je dois me montrer plus prudent.

— Les combinaisons pressurisées sont là, dans la pièce à côté du sas, derrière les rideaux. Laissez-moi vérifier la vôtre avant de nous aventurer dans le grand vide.

— Vous attendez ça avec impatience, n'est-ce pas ? Les yeux de Hawkins brillaient d'un éclat vif.

— Et pourquoi pas ? Une petite balade dans l'espace. Je n'en fais plus assez souvent à mon goût. (Il tapota l'épaule de Rick.) N'oubliez pas ces fermetures, là.

— O.K. !

Rick se demanda s'il était capable de générer un champ de force suffisamment puissant pour résister aux rigueurs de l'espace. Peut-être pourrait-il le vérifier, une fois qu'ils seraient dehors.

Sa combinaison était comme une seconde peau : étroitement ajustée, et cependant assez souple pour autoriser une pirouette si nécessaire. Rick nota la présence du parachute réacto-propulseur : à emporter en cas de besoin.

— Pourrez-vous me prêter vos talents télékinésiques si je n'arrive pas à faire fondre la coque ? demanda Hawkins.

— Pas de problème. Vous n'aurez qu'à crier au secours.

— Excellent. Vous êtes prêt ?

À travers le hublot, Rick considéra l'écrin noir de l'espace, la courbe bleutée de la Terre, et leva les pouces à l'adresse du colonel.

Dans un chuintement, la porte du sas coulissa. Rick s'avança dans le passage, où Hawkins l'amarra au câble tenseur, le cordon ombilical qui le reliait à la station. Hawkins s'attacha à son tour. Les deux hommes, par une souple flexion des jambes, se propulsèrent doucement au-dehors, dans le vide entourant le pavillon, insectes suspendus au-dessus de la Terre et de la Lune.

La planète mère évoquait une grosse boule de marbre bleu sous les pieds de Rick. Au-dessus et tout autour, les étoiles. Le jeune homme ressentit une délicieuse sensation de désorientation, qui allait presque jusqu'à la griserie. Flottant dans une pesanteur nulle, il esquissa de lents mouvements de brasse. Le soleil lui apparut comme une petite balle d'un blanc fluorescent ; il aurait pu le glisser dans sa poche.

— Quel effet ça fait, Rick ?

La voix de Hawkins résonnait comme un chuchotement ouaté dans l'émetteur-récepteur de la combinaison spatiale.

— Irréel !

— Vous voyez cette navette qui s'approche ? C'est une des miennes.

Rick vit un oiseau d'argent aux lignes pures contourner la courbure de la Terre, traverser l'immensité sombre et se diriger, silencieusement et à vive allure, vers la plate-forme d'appontage du pavillon.

Près de lui, un mouvement attira son attention : Hawkins pivotait lentement pour suivre le passage de la navette. Sa combinaison accrocha un reflet de soleil. Rick perçut l'excitation qui gagnait le colonel en pensant à la cargaison que transportait le vaisseau. Et pourquoi pas ? Il avait bien le droit de s'enthousiasmer de toutes ces merveilles qu'il avait sous les yeux. C'était son royaume, après tout.

Pour la première fois, Rick éprouva un picotement d'envie. Comment Hawkins avait-il pu réussir si brillamment sa vie ? Le jeune homme envoya un coup de sonde discret et entrevit l'image d'un enfant particulièrement éveillé, choyé par la plus tendre des mères. Il perçut aussi l'autorité rigide d'un père déçu que son fils ne l'ait pas suivi dans le cabinet d'avocats familial. Plus tard, étaient venus l'ambition démesurée, le goût de la discipline et du danger qui l'avaient conduit à la carrière militaire. D'abord et avant tout, Hawkins s'était découvert une passion pour la connaissance, doublée d'un grand amour pour la musique. Ces domaines avaient enflammé son cœur, autant qu'aujourd'hui l'attrait du pouvoir. À quel moment le changement s'était-il produit ? Rick sonda plus en profondeur. Et il vit l'accident qui avait coûté son bras à Hawkins. Bien sûr.

Une infirmité qu'il n'avait jamais vraiment acceptée. Depuis, il s'était toujours considéré comme un être diminué, et tout ce qu'il avait accompli par la suite n'était qu'une sorte de revanche. Une manière de dresser un monument funéraire colossal à cette partie de son être disparue.

Comme la navette approchait du pavillon, Rick porta un moment son attention sur elle. Bel oiseau de l'espace, songea-t-il.

Les étoiles parurent papilloter, projetant des ombres étranges. Sans doute une hallucination. Soudain, Rick se retrouva dans deux endroits à la fois, les sens dédoublés. Une petite partie de lui flottait, arrimée à la station, dans l'espace et le temps réel, répondant aux commentaires exaltés de Hawkins, appréciant ses talents de réparateur. Mais pour l'essentiel, sa conscience s'évadait le long d'un fil d'argent, vers les visions insolites d'incroyables futurs.

Là, il acceptait la cape de gardien du Livre des Conseils unifiés, et la loi venait de supprimer les laboratoires de génétique. Là, des gens s'agenouillaient à la porte de la salle du Conseil, attendant qu'il vienne les bénir. Là, il ouvrait toutes les assemblées du Conseil aux mutants et aux non-mutants. Et là... il était avec Alanna, et il lui faisait l'amour par une chaude nuit d'été traversée d'étoiles filantes dont les reflets jouaient sur les murs de leur chambre. Il vit le ventre de son aimée s'enfler de l'être qui vivait en elle, tandis qu'elle attendait paisiblement la délivrance. Il la vit donner naissance à son fils. Et tout serait comme il le voyait. Il unifierait les Conseils, éliminerait les cinglés de tout poil et les fondamentalistes, pour accueillir tous ceux qui voudraient se joindre à lui. Les nécessiteux trouveraient le réconfort. Ceux qui auraient faim seraient nourris.

Il était assis au bout d'une immense table, devant une foule en attente. L'angoisse desséchait sa bouche. Que leur dire ? Comment leur expliquer ? Qu'attendaient-ils de lui ?

Il le savait très bien. Oh ! il ne le savait que trop. Il avait vu leurs désirs cupides, et cela l'effrayait plus que tout ce qu'il avait connu au cours de sa brève existence. Mais il n'avait pas le

choix. Il devait donner tout ce qu'il pouvait pour apaiser leurs souffrances.

Il se mouilla les lèvres et parla :

— Je sais que vous avez entendu dire bien des choses à mon propos. Et je sais que vous placez beaucoup d'espoirs en moi. Il m'est impossible d'y répondre. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai pénétré vos esprits et que j'y ai lu vos préoccupations. Pour cela, je mérite peut-être vos louanges. Mais en termes de sensibilité, je ne suis pas différent de vous. D'aucun d'entre vous. Je ressens ce que tout autre homme ou femme ressent. J'ai été seul, abandonné. Je me suis senti comme un proscrit au milieu d'une foule chaleureuse. J'ai eu faim d'amour et de compréhension. Et je me suis montré cruel, froid, distant, indifférent. Égoïste.

(Un murmure d'incrédulité courut dans l'assistance. Rick leva les mains.)

— Oui, j'ai parfois refusé d'aider les autres. À cause de mes propres angoisses. Parce que je pensais ne pas en être capable.

— Mais tu es le super-mutant ! aboya une voix dans la foule.

— Je suis un super-rien du tout, répliqua Rick d'un ton sec. C'est le nom qu'un journaliste m'a collé. Je ne suis pas un être bizarre doté de pouvoirs supérieurs. Je suis un homme. Un être humain.

— Tu es un mutant, cria une femme.

— Oui, un mutant, acquiesça Rick. Mais récemment encore, je n'étais qu'un mutant dysfonctionnel. Ces talents ne sont apparus que tardivement. Je ne suis pas un sauveur, un *Übermensch*, ou je ne sais quelle réponse à la prière des gens. Je ne suis qu'un homme qui a éprouvé les mêmes tourments que vous. J'ai connu les heures sombres du découragement — nous sommes tous passés par là, je crois — et le feu brûlant de la colère. L'aiguillon glacé du mépris. La douleur de la solitude. En cela, je ne me différencie de personne. Je suis exactement ce que vous êtes. Vos souffrances sont les miennes. Nos joies, nos peurs sont identiques. Nous partageons tout cela en vertu d'un héritage commun : celui d'appartenir à la race humaine.

» En raison de cet héritage, de ce lien qui nous rassemble, nous avons une responsabilité. Une responsabilité envers nous-

mêmes et envers les autres. Celle de reconnaître notre isolement, nos différences, nos désirs et nos angoisses. Il nous faut jeter un pont sur le gouffre de nos désaccords, de l'indifférence et de la peur, pour nous rejoindre et former cette communauté à laquelle nous appartenons. Nous sommes restés isolés trop longtemps. S'il est une chose que je peux faire, et que je ferai volontiers, c'est celle-ci : je serai le lien par lequel nous formerons le cercle qui nous unit dans la même communion d'esprits. Je ressens votre peine parce que c'est la mienne. Ensemble, appelons à la félicité du cercle.

Il sut alors que le cercle serait le symbole de bienvenue. Son emblème. Il serait peint sur chaque mur de la salle du Conseil et sur les portes de ceux qui y croiraient.

— Qui croiraient en quoi ? souffla une petite voix dans sa tête.

— Qui croiraient en moi, répondit-il. Je suis le lien, celui qui va nous rassembler.

Son esprit se déploya, vers la Terre, vers la Lune et au-delà, vers la lointaine Mars. Même ici, dans le vide glacé de l'espace, il sentait battre le pouls de l'humanité, bourdonner les synapses de tant et tant de cerveaux au travail. Il sentait l'aliénation et les peurs qui maintenaient les hommes dans leur isolement, alors que ces mêmes sentiments pouvaient les réunir dans une volonté commune qui n'avait rien d'inaccessible. Et ils allaient atteindre cet état grâce à lui. Il embrassa l'humanité dans un seul et même élan de compassion.

Cette femme, dehors dans le froid à 4 heures du matin, devant un relais routier d'Omaha, soûlée de mauvais vin et qui se cognait la tête contre le sol en béton ; il pénétra son esprit et arrêta son geste de désespoir. Et l'homme en train de battre sa femme dans une chambre d'hôtel près de Douala ; arrêté, lui aussi. La jeune mère affolée, à Prague, qui berçait son bébé malade ; c'est lui, Rick, qui la berça de sa douce bienveillance. Et le frêle vieillard assis sur sa couche dans la nuit d'Edimbourg, les yeux apeurés fixés sur la fenêtre, bientôt gagné par un sommeil libérateur.

Tous autant que vous êtes, votre sort est le mien. Tout en étant étonné par cette révélation, Rick éprouva un sentiment

d'humilité. Il ne s'était jamais senti aussi proche des hommes ; il n'avait jamais eu un désir aussi fort de se donner à eux, d'apaiser leurs souffrances. Maintenant, je sais, songea-t-il. La communion humaine est le seul chemin qui mène à la liberté.

Alors qu'il était sur le point de se confondre avec les hommes et de les délivrer de leurs tourments, une petite secousse insistante à la taille détourna son attention et le ramena à la dure réalité du présent.

Il flottait dans l'immensité, relié au pavillon de Hawkins par un fil des plus ténus. Le vertige s'empara de lui. Il secoua la tête. Un rêve ? Une vision sortie de son imagination ? Autour de lui, les étoiles étaient comme autant de piqûres d'épingle étincelant sur l'écrin noir de l'espace, projetant leur lumière en lui.

Tel un danseur de ballet aux gestes ralentis par l'apesanteur, Hawkins lui fit signe de le suivre. Il avait achevé seul le travail. Il était temps de regagner le pavillon. Depuis combien d'heures étaient-ils là, dehors ?

En reprenant conscience de sa situation, Rick hésita. Il aurait voulu rester, suspendu entre les étoiles, pour écouter battre le pouls de l'humanité dans sa tête. Mais non. Ce n'étaient que rêves et visions. Des images parcellaires surgies d'un futur improbable, alors que chacun voulait s'arracher un morceau de ses pouvoirs, depuis les membres des Conseils mutants jusqu'à ces industriels de l'espace dévorés d'ambition comme Hawkins. C'était ridicule. Et prétentieux. Rick ne serait jamais le Premier gardien du Livre. Rassembler les clans ? Et pourquoi donc ? Comment avait-il pu s'imaginer ordonnateur des bonnes œuvres ? Absurde. Foutaises. D'ailleurs, pouvait-il même guérir les maux des hommes ? Et même s'il en avait la possibilité, pourquoi devrait-il s'y consacrer ? Il n'était pas un saint.

Il lisait très clairement dans l'esprit du colonel son projet : celui-ci voulait cloner ses gènes et les vendre à des fins de greffes. Il voyait aussi, au bout du compte, l'échec d'un tel programme. Les procès qui se succédaient en cascade, et la mauvaise presse que cela vaudrait à Hawkins. Mais s'il était vraiment résolu à fabriquer ce futur, Rick ne l'en empêcherait pas. En fait, ça pourrait peut-être rendre les choses plus faciles.

On pouvait même imaginer un avenir différent pour Aria Corp., un avenir dont Ethan Hawkins serait exclu.

Rick abaissa le regard sur l'énorme sphère bleue de la Terre. Il pouvait presque discerner les esprits affamés, les bouches ouvertes de millions d'oisillons qui n'attendaient que lui, le père nourricier, pour assouvir leurs appétits primitifs.

Eh bien, il allait les décevoir. Car il était au moins sûr d'une chose : il n'appartiendrait jamais à personne d'autre que lui-même.

Il adressa un cri à la Terre : Hé ! Et moi ?

Ce qu'il désirait plus que tout, c'était Alanna. Au diable la biologie, au diable la généalogie et les tabous. Il voulait vivre avec elle dans un endroit éloigné des importuns, des mutants et des industriels, un lieu où ils pourraient échapper aux foudres de la famille. À quoi bon posséder des pouvoirs s'il ne pouvait pas les utiliser pour aménager sa propre vie ?

Il se sentit à nouveau tiré par la taille et se rendit compte qu'on était en train de le haler à bord de la station. Très bien, se dit-il. Je vais jouer selon vos règles. Encore quelque temps, pas plus. Empli d'une détermination nouvelle, il tourna le dos au vide et réintégra le royaume de la gravité artificielle et du temps réel.

— J'espère que vous avez aimé ça, dit Hawkins. Vous étiez très calme.

Ils se trouvaient dans le vestiaire juste à côté du sas. Hawkins serra les attaches de son costume en tissu extensible et accrocha sa combinaison pressurisée à une patère.

— Je me suis contenté d'observer le panorama, répondit Rick.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? Après tout ce temps passé ici, j'en reste encore baba à chaque fois. Il n'y a rien de mieux qu'une petite balade dans l'espace pour vous faire apprécier les merveilles de notre système solaire. On remettra ça, un de ces jours. Mais pour l'heure, les affaires nous appellent.

Rick secoua la tête d'un air narquois.

— Malgré toute cette richesse, Ethan, vous n'arrivez pas à trouver un moment de libre.

Un sourire rapace éclaira le visage du colonel.

— Si vous avez cette chance, Rick, répliqua Hawkins, vous découvrirez que la richesse ne fait qu'engendrer de nouvelles responsabilités.

Et avec un hochement du menton, il sortit du vestiaire.

Vincent Guindelle, le gardien du Livre du Conseil de l'Ouest, adressa à Rita Saiken un regard outré qui la mit en fureur.

— Docteur Saiken, dit-il, j'ai cru comprendre que vous vouliez que j'interdise la présence de tous les non-mutants à cette assemblée extraordinaire.

— En effet. J'espérais que vous accéderiez à ma requête.

— C'est impossible, répondit Guindelle. Il n'est pas dans nos intentions d'interdire l'entrée de la réunion à ceux qui veulent y participer. (Il fronça les sourcils.) Vous m'avez dit, d'ailleurs, détenir des informations concernant des faits de la plus extrême gravité, qui risquaient d'avoir un impact sur l'ensemble de l'humanité. Cela inclut donc les non-mutants, n'est-ce pas ?

— Je pensais que nous les consulterions plus tard.

— Je suis désolé. Quand les gens ont appris que vous aviez sollicité cette réunion exceptionnelle, il y a eu une très forte demande pour y participer. Vous êtes une autorité respectée, Rita. De nombreuses personnes sont anxieuses d'apprendre ce que vous avez à dire.

Saiken agrippa l'antique lutrin de bois qu'elle serra jusqu'à s'en faire blanchir les articulations. Des centaines d'yeux étaient levés vers elle ; des yeux dorés, et des marron, des bleus, des verts. Ils devaient tous être avertis de la menace que représentait Rick Akimura. Elle l'avait promis à Paula Byrne. Elle ne pouvait plus esquiver sa responsabilité.

À sa grande surprise, le trac s'empara brusquement d'elle. Elle lutta de toutes ses forces contre l'envie croissante de se précipiter hors de la salle, de fuir ces visages en attente. Mais non, elle avait une obligation envers ces gens. L'assistance donnait des signes d'agitation.

— Docteur Saiken ? l'exhorta Guindelle.

Elle s'éclaircit la gorge. Du calme, se dit-elle. Détends-toi. Là, vas-y.

— Je suis venue vous annoncer que nous courons un grand danger. (Il y eut des murmures parmi la foule, et quelques visages blêmirent. La voix de Saiken se fit plus ferme :) Un danger qu'aucun d'entre nous n'a su prévoir. Certains parmi vous auront peut-être du mal à accepter ce fait.

Les murmures grandirent.

— Un danger ? Quel danger ? cria une voix.

— Rita, à quel danger sommes-nous confrontés ? questionna quelqu'un d'autre. Dis-nous.

— Le mutant aux pouvoirs supérieurs, déclara-t-elle. Celui qui peut soit nous guider, soit nous détruire. Il est venu.

Le silence tomba sur l'assistance.

— Il est fort, poursuivit-elle, et sa voix retentit dans le silence, et quand elle hocha la tête, son image fut multipliée par autant d'écrans de télévision qui formaient un mur immense au fond de la scène. Il est très fort. Nous devons conjuguer nos énergies pour nous protéger. Nous organiser. Agir avec prudence. Peut-être nous écouterait-il si nous parlons d'une seule et même voix.

Un vieil homme aux mèches blanches clairsemées et aux yeux dorés se leva.

— Qui donc incarne ce danger ? demanda-t-il. Saiken respira à fond et répondit :

— Rick Akimura.

« Akimura, Akimura, Akimura... », chuchotèrent les écrans.

— Je connais les Akimura, dit l'homme. Ce garçon est un infirme. Vous dites qu'un infirme menace la communauté mutante ? Mais comment est-ce possible ?

— Il est devenu un multitalent. Ses dons outrepassent ceux des meilleurs d'entre nous.

Dans la salle, mutants et non-mutants se lançaient des regards perplexes et incrédules. Une voix s'éleva :

— Un infirme devenu un multitalent ? Je n'y crois pas !

— Pourtant, c'est la vérité, répliqua Saiken. Il est fou, incontrôlable. Et il commence tout juste à tester sa puissance. Il est urgent de nous préparer dès maintenant.

À nouveau, le silence s'installa dans la salle. Puis un homme aux cheveux roux, en vêtements de travail, se mit debout. L'inquiétude brillait dans ses yeux dorés.

— Comment pouvons-nous le contrôler ? demanda-t-il.

— Il nous faut un groupe de télépathes, travaillant de concert avec des télékinésistes, répondit Saiken.

— Mais nous nous épuiserions, à la longue. Que se passerait-il alors ?

— On pourrait utiliser des neurodépresseurs, indiqua Saiken. Combiner l'emploi de médicaments et une action télépathique groupée.

— Mais vous n'êtes pas certaine que ça marchera. Saiken eut un instant d'hésitation.

— Non. Mais on peut parler de certitude raisonnable...

— Certitude raisonnable ? Face à une espèce de super-mutant ?

— Il n'y a aucune garantie de réussite. Nous ignorons les limites de ses pouvoirs. Et c'est bien pourquoi nous devons agir. Une fois neutralisé, il saura enfin où est la raison. Il travaillera avec nous. Nous guidera.

— Et en retour, nous le vénérerons ? s'écria une femme. Est-ce cela que tu nous amènes ? Un super-mutant, qu'il faut capturer pour en faire ensuite une idole ? À qui crois-tu donc t'adresser ? À une tribu primitive ?

Les rires fusèrent d'un peu partout, tandis que d'autres voix se mêlaient pour lancer des cris de joie et de soulagement.

— C'est encore cette vieille rengaine de super-mutant, entendit-on dans la foule. Qu'on nous chante encore quelques couplets et, qui sait, on va peut-être commencer à danser.

— Un super-mutant ? Ben voyons ! Et c'est pour ça qu'elle nous a fait venir ?

— Au secours ! Sauvez-moi ! Voilà le super-mutant !

Ce n'est pas Mélanie Akimura, qui s'est débarrassée du dernier super-mutant qui s'était pointé ici ? Tu devrais peut-être lui toucher un mot au sujet de Rick, qu'elle lui administre une bonne fessée.

Rita, aurais-tu un peu forcé sur la coke ? Moi qui pensais que c'était fortement déconseillé aux guérisseurs.

— S'il vous plaît, écoutez avant qu'il ne soit trop tard, s'écria Saiken. Il est ici. Rick Akimura est l'authentique mutant supérieur que nous attendions.

— Rita, retourne à Mendocino. Va retrouver ton croquemitaine.

Garde tes contes de fées pour les enfants. Ça fait longtemps qu'on ne croit plus au père Noël, aux cloches de Pâques ou au super-mutant.

Un super-mutant pour nous guider ? Qui a demandé ça ? Y a quelqu'un ici qui a commandé un super-mutant ?

— Écoutez-moi, insista Saiken. Vous devez m'écouter ! Le danger est réel. Il est jeune, insouciant. Il faut le contrôler tant qu'il n'a pas acquis la maturité suffisante pour mettre ses talents au service de la communauté.

Sa voix se perdit dans le brouhaha. Jusqu'à Vincent Guindelle qui riait en secouant la tête. Personne ne regardait plus les écrans.

— Je vous en prie !

Elle eut beau essayer une fois encore de se faire entendre, sa voix s'enrouait à force de crier. D'ailleurs, plus personne n'écoutait. Ça ne servait à rien de continuer. On ne la croyait pas. On se moquait de ses avertissements. Rick n'aurait aucune difficulté à s'emparer de leurs esprits.

— Tant pis pour vous, dit-elle. J'aurai essayé.

Avec un geste de tristesse et de frustration, elle abandonna l'estrade et s'empressa de quitter la salle. L'écho des rires la suivit jusque dans le couloir.

Il y avait une personne, cependant, qui ne riait pas.

— Hé, Rita. Attendez ! Une minute.

Elle fit volte-face et vit se ruer vers elle un homme de grande taille, à la barbe et aux cheveux gris, ceux-ci rassemblés en une queue-de-cheval.

Skerry.

— Tu es son père, dit-elle.

— Je sais. Je sais. Écoutez, êtes-vous sérieuse quand vous affirmez qu'il est incontrôlable ?

— Oui. Paula Byrne est allée le voir.

— Cette toquée de gardienne du Livre de San Diego ?

Saiken lui décocha un regard rageur.

— Sœur Paula a beaucoup à donner aux autres.

— J'en suis sûr. (Il marqua un temps d'arrêt.) Désolé. Que diable est-elle allée faire ?

— Elle a pensé qu'il pouvait être l'élu.

— L'élu ?

— Les Vrais Fidèles croient qu'un mutant aux pouvoirs supérieurs doit venir nous guider et...

— O.K. ! je comprends. Un messie mutant. Et vous pensez que mon fils est le messie mutant. (Skerry s'esclaffa.) Comment Paula Byrne a-t-elle décrété ça ?

— Je lui ai dit qu'il y avait des chances pour que ce soit lui. Et elle l'a confirmé, après l'avoir examiné.

— D'accord. Vous avez reçu un appel d'Ethan Hawkins et envoyé Paula Byrne là-bas pour qu'elle soigne Rick. Et alors, qu'est-ce qu'il a fait ? Il lui a balancé un coup de pied au cul ? Mentalement, je veux dire...

— Eh bien, pratiquement, oui.

— C'est exactement ce que j'aurais fait. Écoutez, Rita, à mon avis, il vous a bluffées. Et vous êtes tombées dans le panneau. En tout cas, j'irai lui parler.

— Vous ne devriez pas y aller seul.

— Voir mon petit garçon ? (La voix de Skerry était cassante.) Vous pensez que j'ai besoin de me faire escorter par la cavalerie mutante ? Des fusils ? Des chevaux, peut-être ?

Saiken secoua la tête.

— Faites ce que vous voulez, dit-elle. Mais pour votre propre sécurité, n'y allez pas seul.

— Je travaille toujours en solo. (Une lueur passa dans les yeux de Skerry.) Mais merci du conseil.

Il se fondit peu à peu dans le décor, tandis que Rita Saiken demeurait là, comme pétrifiée, dans le couloir désert.

— As-tu perdu ce qui te reste de bon sens ? protestait Narlydda. Rita Saiken nous dit que ton fils est à deux doigts de devenir l'antéchrist, et toi tu décides d'aller lui rendre visite. Non, c'est absolument non. Je te l'interdis, Skerry !

— Écarte-toi, Lydda. Personne ne m'interdit quoi que ce soit. L'aurais-tu oublié ?

— Je sais que tu es bouleversé au sujet d'Alanna...

— C'est peu de le dire. Et si elle est là-haut, en train de flotter dans le pavillon de plaisance de Hawkins, alors qu'il commence à pousser des cornes et des sabots fourchus à Rick, tu ne crois pas que quelqu'un devrait tenter d'aller la chercher ?

— Je croyais que c'était justement ce que voulait faire Julian.

— Ouais. Mais il a dû trouver l'hébergement à son goût et il est resté. Depuis maintenant deux semaines. Aucun signe d'Alanna. Entre-temps, voilà Mélanie qui m'apprend que Julian et Rick ont eu une altercation. À mon avis, il est grand temps que je me pointe là-haut.

Narlydda eut un rire sardonique.

— Et bientôt, tu vas me dire que tu crois au mythe du super-mutant, vitupéra-t-elle.

Les yeux de Skerry lancèrent des éclairs.

— Je ne crois rien, et tu le sais, répliqua-t-il. Mais je te l'ai déjà dit : il y a quelque chose de bizarre chez Rick. Bizarre et profondément ancré. Je pensais seulement que c'était un gosse coléreux, violent. Je me suis peut-être trompé.

— Oh, allons, Skerry. Tu tiens des propos aussi abracadabrant que ceux de Rita Saiken.

— Ne plaisante pas, Lydda. Même s'il n'y a qu'un soupçon de vérité dans l'histoire de Saiken, nous devons prendre ça en considération. Notre fille est là-haut. Ainsi que mon... fils. (Il s'interrompit un instant.) J'ai laissé Julian apporter le message, espérant qu'Alanna prendrait ses jambes à son cou. Mais à présent, je dois aller faire une petite visite au pavillon de Hawkins, afin de voir par moi-même ce qui se passe. Et puis, je n'aime pas la proposition de Saiken de constituer un groupe de télépathes travaillant en commun : ça me donne la chair de poule. À mon avis, personne ne sait ce qui se passe réellement avec Rick.

— S'il est dangereux, il faut l'arrêter.

— Peut-être. Mais un multitalent contre vingt-cinq télépathes, les chances sont minces.

— Surtout quand le multitalent en question n'est autre que ton fils.

En silence, ils grimpèrent le chemin pour regagner leur glisseur. Narlydda se tourna vers lui, les yeux brillants.

— N'es-tu pas un peu âgé pour ce genre d'escapade ? dit-elle.

Skerry planta son regard dans le sien avant de répliquer :

— Épargne-moi les insultes, Lydda. Et si Rick était *effectivement* une espèce de mutant super-développé ? Un mutant évolué, si tu préfères. Je n'y crois pas vraiment, mais j'ignore la vérité. Un infirme qui se transforme en un multitalent : c'est dingue. Oui, je sais, il pourrait être dangereux. Et j'en suis en partie responsable. Que je le veuille ou non.

— Cela ne signifie pas que tu doives te précipiter dans l'espace à cause d'une gaminerie qui remonte à des années. Pour qui donc te prends-tu ? Pour le chevalier Galaad ?

— Une gaminerie. Si ce que dit Rita Saiken est vrai, j'ai contribué à créer un mutant supérieur. Qui met en péril l'ensemble de la communauté mutante. Au minimum. Ha ! je me marre. Tu n'en as pas une autre comme celle-là ?

— Alors, tu y crois.

— Je commence, oui. Je dois découvrir ce que Rick est devenu exactement. Et je vais tenter de sauver ces gosses, avant qu'il ne soit trop tard.

Narlydda soupira.

— Tu fais une sorte de complexe du héros, Skerry. Es-tu sûr que tu n'as pas simplement besoin d'un prétexte pour te sortir de ton fauteuil flottant ?

Il ouvrit la portière du glisseur et entra à l'intérieur.

— Je n'appellerais pas ça un complexe du héros, Lydda. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'un cas de paternité difficile. Vraiment difficile.

14

On mangeait bien au pavillon. Quant au sommeil, Julian n'aurait pu demander mieux, malgré l'absence d'Eva à ses côtés. Il est vrai qu'il s'habitait peu à peu à leur nouvelle situation, comme ex-amants et collègues. Le travail l'absorbait beaucoup ; et chaque fois qu'il jetait un œil par la fenêtre, c'était pour découvrir le panorama étoilé, la face blanche de la Lune posant sur lui un regard empreint de sérénité, ou le magnifique spectacle de la courbe bleue de la Terre.

Le programme de recherche sur les visions avançait lentement mais sûrement, grâce à l'équipement de fortune bricolé par Eva. Et petit à petit, le laboratoire prenait forme autour d'eux. Encore deux semaines et tous les postes pourraient fonctionner normalement.

Il se redressa sur le divan, émergeant de son dernier voyage extra-sensoriel. Il n'avait pas vu grand-chose : quelques véhicules se traînant à la surface d'un paysage de sable rouge. Mars, très probablement. Il consigna ses observations, puis quitta le laboratoire pour aller déjeuner.

Il n'y avait que deux personnes le long du comptoir de la cafétéria robotisée. La première était un mutant aux cheveux gris, portant moustache et une combinaison orange de pilote de navette, reconnaissable à l'insigne sur l'épaule. Derrière lui, une femme vêtue d'un ensemble moulant bleu, dont Julian admira la silhouette gracieuse et la longue chevelure brune. Il lui semblait la connaître. Comme elle se tournait vers les tables, il entrevit un instant son visage. Ces pommettes hautes, ce teint vert pâle : Alanna. Elle croisa son regard, les yeux écarquillés de surprise.

— Julian ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que tu fabriques sur le pavillon de Hawkins ? Je te croyais à Berkeley, en train de préparer ton doctorat.

— J'y travaille toujours, mais ici. Sur un projet de recherche financé par le colonel Hawkins.

— Vraiment ? Je travaille pour lui moi aussi. Service technique. (Elle sourit d'un air fatigué. Des cernes soulignaient ses yeux.) Viens me tenir compagnie. On pourra discuter en mangeant.

Julian la suivit à une table.

— As-tu des nouvelles de tes parents ? demanda-t-il.

— Pas récemment. Je ne pense pas qu'ils soient réellement enchantés de me savoir avec Rick. (Alanna adressa au jeune homme un regard soupçonneux.) Est-ce que Rick sait que tu es ici ?

— Eh bien, pas vraiment. (Depuis le jour de son arrivée, Julian n'avait pas encore revu son frère.) Ne lui dis pas que tu m'as vu. On s'est un peu chamaillés.

Cette fois, il se sentit comme transpercé par le regard qu'elle lui décocha.

— Je suis désolée, déclara-t-elle. Ces derniers temps, il était un peu... ombrageux.

— Je suis au courant pour les changements qu'il a subis, Alanna.

Elle ferma les yeux et abaissa les épaules dans un geste de soulagement.

— Ah bon. Je ne savais pas si je devais t'en parler.

— S'est-il montré brutal avec toi ?

— Pas exactement. (Elle sourit. Il y avait juste une pointe de tristesse dans ses yeux.) Il était, disons, distant. Différent. Il affiche de telles prétentions, c'est à peine si je le reconnaiss.

— Des prétentions ? À quel propos ?

— Des trucs. Il veut gagner un tas de fric et acheter une grande maison. Il veut qu'on se marie. Rick, se marier !

— Et comment réagis-tu ? questionna Julian en s'efforçant de conserver un ton placide.

Alanna haussa les épaules.

— Oh, je pense que j'en ai envie. Je me plaignais toujours qu'il n'ait aucun projet dans l'existence. Mais je commence à regretter le Rick que j'ai connu avant qu'il ne développe ces fameux pouvoirs mutants.

— Ouais, je comprends très bien ce que tu veux dire.

Julian s'interrompit. Devait-il lui révéler la vérité alors que, visiblement, Rick s'en était abstenu ? Mais comment le lui dire ? Comme ça, en passant ? Tu prends une gorgée de café, et tu balances : « Au fait, savais-tu que tu es ma demi-sœur ? Et donc que tu ne peux pas épouser Rick ? » Alanna leva la tête.

— Tiens, voilà Rick, annonça-t-elle.

Julian se retourna et vit son frère s'approcher d'eux d'un bon pas. Il lut l'anxiété sur ses traits tendus.

— Je te croyais parti depuis longtemps, Julian, dit Rick. Alanna, qu'est-ce que tu fais avec lui ?

Elle le regarda d'un air stupéfait.

— Je déjeune. Y a-t-il une loi qui l'interdit ?

— Désormais, oui. Une loi spéciale Akimura. Je ne veux plus vous voir ensemble, tous les deux.

Julian se leva.

— Attends un instant, Rick...

— Alanna, je t'attends dans notre chambre.

— Quoi ? fit-elle en repoussant sa chaise et en bondissant sur ses pieds.

— Tout de suite.

— Rick, si tu te figures que tu peux me parler comme...

La voix d'Alanna se perdit dans un murmure presque inaudible. Sa silhouette trembla, comme agitée de l'intérieur par une forte brise. Un moment, Julian distingua le mur du fond de la cafétéria à travers la tunique bleue de la jeune fille. Puis celle-ci s'effaça totalement du décor.

— Rick, s'emporta Julian. Que lui as-tu fait ? Avec un sourire sarcastique, son frère répondit :

— Ne t'affole pas. Elle va très bien. Je l'ai juste téléportée hors d'ici. Tu lui as dit quelque chose ?

— Non. Et toi non plus, bien sûr ? Pour l'amour de Dieu, Rick, sois raisonnable. Elle doit savoir. Combien de temps va durer cette situation ?

— Aussi longtemps que je veux. Au fait, je croyais t'avoir dit de te tirer. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je travaille pour Hawkins, au quatrième niveau.

— Pas étonnant que je ne t'aie pas vu avant. Mais ça ne change rien. Tu représentes une menace trop grande. Je devrais peut-être te téléporter toi aussi. Jusqu'à Berkeley, par exemple. Ou jusqu'à Vénus. Oui, je pourrais faire ça, si tu ne te tiens pas à distance d'Alanna.

— De notre *sœur* ? dit Julian en appuyant sur le dernier mot. Mais bien sûr, Rick. Tu comptes me menacer encore longtemps ?

— Tant que cela sera nécessaire, répondit son frère. Le regard qu'il lui lança était tellement chargé de colère que Julian sentit la peur monter en lui.

— Julian, c'est qui, ton ami ? (C'était la voix d'Eva Seguy, qui posa son plateau sur la table à côté.) Je disais : C'est qui, ton ami ?

Julian fit une brusque volte-face pour se camper devant la jeune femme.

— Je te présente mon frère, Rick.

— L'autre jumeau ? J'ignorais qu'il était ici, lui aussi.

Rick regarda Eva Seguy de la tête aux pieds. Il sourit, subitement transformé en être tout à fait charmant.

— Julian est le plus jeune, indiqua-t-il. De huit minutes et demie. Je travaille pour Hawkins. Télépathe appointé, à votre service.

— Télépathe ? Mais je croyais que vous étiez un mutant infirme...

— Je ne le suis plus.

— C'est une blague.

— Absolument pas.

— Mais c'est formidable ! Je n'aurais jamais pensé que ce genre de choses pouvait se produire. (Eva se tourna vers Julian.) Tu dois être tellement heureux pour lui.

— Je suis au comble de la joie, dit Julian.

— Rick, ça vous intéresserait de travailler avec nous au labo ?

— Me promener dans le futur à travers les visions des autres ? (Rick émit un ricanement.) Je n'ai besoin de personne pour voir le futur, docteur.

Eva pointa le menton dans une attitude de défense.

— Je ne vous proposais pas une petite balade, répliqua-t-elle. Je suis sérieuse. Mon programme accueillerait volontiers un deuxième télépathe, au talent avéré. Les résultats n'en seraient que plus rapides.

Julian s'attendait à un sourire méprisant de la part de son frère, avant qu'il ne les plante là. Au lieu de cela, Rick s'assit, le visage éclairé d'une expression amusée.

— D'accord, dit-il au bout d'un moment. Allez, c'est décidé. Je ferais tout pour aider mon frère.

Si le ton était léger, le regard qu'il adressa à Julian était particulièrement froid.

— Eva, nous devrions en discuter, objecta ce dernier.

— Plus tard, Julian, répondit la jeune femme. Rick, quand voulez-vous commencer ?

— Après déjeuner. (Rick se pencha vers la table et prit un rouleau de choba dans l'assiette d'Eva.) Je déteste aller dans le futur le ventre vide.

Quand Alanna s'éveilla, elle était couchée sur son lit. Elle s'étira et bâilla. Quelle heure était-il ? Elle allait être en retard à son boulot au laboratoire hydroponique. La mémoire lui revint alors et elle se redressa brusquement, droite comme un piquet.

J'étais dans la cafétéria, pensa-t-elle. Je parlais à Julian. Puis Rick est arrivé. Et... comment ai-je atterri ici ?

Un mélange confus d'images tournoyait dans sa tête au point de lui donner la migraine. Bon, Rick l'avait ramenée dans leur chambre. Mais s'était-elle évanouie ? Ou l'avait-il frappée ?

Que lui arrive-t-il ? Je ne comprends pas. L'espace d'un instant, elle éprouva l'immense besoin de se confier à son père ou à sa mère. À quelqu'un qui serait capable de lui expliquer l'attitude étrange de Rick.

Elle se leva. La seule personne susceptible de lui apporter les réponses à ses questions, c'était Rick lui-même. Elle irait le trouver et exigerait qu'il lui dise ce qu'il avait fait. Il n'avait pas le droit de lui cacher la vérité.

La porte de la chambre était verrouillée. Elle pressa la plaque. À part un faible bourdonnement, rien ne se produisit. Bizarre, se dit-elle. Elle envoya une légère impulsion télékinésique dans la serrure et sonda la réaction. Il n'y en eut

pas. Elle augmenta la puissance. Toujours aucun effet. Avec un hochement de tête agacé, elle libéra une décharge télépathique qui brisa la serrure en plusieurs morceaux, puis elle poussa la porte.

C'était Rick le responsable, songea-t-elle. Il a voulu m'enfermer. Eh bien, il va falloir qu'il s'explique. Et il ferait mieux d'être convaincant, s'il ne tient pas à dormir tout seul à l'avenir. Rejetant la tête en arrière, elle partit dans le couloir, résolue à obtenir des réponses.

Rick promenait un regard perplexe sur les installations à moitié achevées. Tous ces fils, ces écouteurs à l'aspect insolite. Certes, Eva Seguy était mignonne ; mais dès qu'on touchait au domaine de la science, elle avait une drôle de lueur dans les yeux. Mais Rick trouvait cela amusant. Et puis, l'expression sur le visage de Julian, quand il avait accepté la proposition d'Eva, valait bien l'indignité d'être harnaché comme un animal de laboratoire.

— Prêt, Rick ? fit la voix d'Eva, qui rendait un son métallique dans le casque à la conception rudimentaire.

À côté de lui, le dormeur, Marcus Schueller, ronflait sur un lit de camp.

— Euh, oui, répondit Rick. Je pense que oui. Vous êtes sûre qu'il ne va pas se réveiller ? Est-ce que c'est dououreux ?

— Il est O.K. Et vous ne sentirez rien.

— Eh bien, c'est bon. On y va.

Son frère se tenait derrière Eva, près de la porte. Je m'occuperai de toi plus tard, pensa Rick. Je vais t'expédier loin du pavillon. Dans pas longtemps.

Il établit la connexion télépathique avec Schueller et se retrouva plongé dans un maelstrom de particules multicolores, emporté vers la vision de l'autre. Il essaya de toucher au vol des éclats de lumière, mais ce jeu ne l'amusait guère. Puis le feu d'artifice vira au blanc brillant, et une image émergea peu à peu, comme si elle venait à sa rencontre à travers une tempête de neige aveuglante.

Une jeune femme aux cheveux noirs et aux yeux dorés se trémoussait sur la scène d'un cabaret rempli de fumée. Curieux !

Elle ressemblait à sa mère en plus jeune. Oui, c'était elle. Rick se mit à transpirer. C'était plutôt gênant. Sa mère en train de faire un strip-tease, quasiment nue. Il éprouva un sentiment curieux, à mi-chemin entre l'excitation et la répulsion. La jeune Mélanie termina son numéro de danse, quitta la scène, enfila un peignoir. Rick se détendit...

Hé là ! Qui c'est ce tordu qui s'amène en douce derrière elle ? Retourne-toi, maman. Le type l'empoigna et commença à l'étrangler. Rick assistait à la lutte, impuissant. Bats-toi, maman. N'y a-t-il donc personne pour venir à son secours ? Un inconnu, un homme aux cheveux bruns et au teint olive, la débarrassa du type. Ouf ! sauvée. Puis Mélanie rentra chez elle, en compagnie de l'homme qui l'avait arrachée des mains du maniaque. Ils restèrent là un moment. Mais voilà qu'à présent elle courait, tentant désespérément d'échapper à son libérateur. Qu'était-il arrivé ? Regarde, elle lui donne des coups de pied ! Sa mère avait toujours été discrète sur son passé ; il comprenait maintenant pourquoi. Cours, lui cria-t-il dans son rêve. Fuis ce personnage répugnant. Rick aurait voulu pouvoir se téléporter à travers le temps ; il aurait réglé son compte à ce salaud. Peut-être saurait-il découvrir où il se cachait aujourd'hui et...

— Rick, ça va ? (La voix discordante d'Eva le ramena dans le présent. La vision s'effaça.) Le tracé de vos stimuli témoignait d'une grande agitation.

— Oui, tout va bien. C'est parce que j'ai vu une jolie fille, seulement habillée d'un cache-sexe. Ça me fait ça à chaque fois.

— Et c'est tout ce que vous avez vu ?

— Oui, et... attendez, j'ai une autre vision qui s'amène.

Cette fois, il voyait son frère, en train de présider une assemblée dans une salle immense. Julian, gardien du Livre ? Ça lui ressemblait assez. Toutefois, la scène changea, et Rick vit apparaître quelqu'un dont les traits lui étaient très familiers, un peu à l'image de Skerry. Le garçon se redressa alors brusquement. Ce n'était pas Skerry. C'était lui, Rick. Plus âgé et la carrure plus forte. Il affichait une mine robuste, florissante. Vêtu d'un costume de soie noire, il était assis derrière un secrétaire tout à fait semblable à celui que Hawkins possédait dans son bureau privé. Par la fenêtre, on apercevait la face bleu

et blanc de la Terre. Rick à la barre d'Aria Corp. Ainsi, ce qu'il avait prévu se produirait.

— C'est bon ! dit-il en s'asseyant sur le divan et en ôtant les écouteurs.

— Qu'avez-vous vu ? demanda Eva Seguy.

— La clé de mon avenir. Merci, Eva.

— Un instant. Où allez-vous ? Il lui adressa un grand sourire.

— Je dois m'y mettre tout de suite. L'avenir n'attend pas.

Il se téléporta du laboratoire au bureau de Hawkins. Il n'y avait personne, et les holoécrans étaient éteints. D'une impulsion télékinésique, il verrouilla la porte, puis installa un champ mental qui l'avertirait de l'éventuelle arrivée du colonel. Pour finir, il se rendit invisible.

— Leporello, appela-t-il avec le roulement de basse caractéristique de la voix de Hawkins.

— Oui, colonel ?

— Montre-moi le document établissant le droit de propriété d'Aria Corp.

— Tout le fichier ?

— Oui.

Une page couverte de caractères verts fluorescents apparut sur l'écran. Rick la parcourut et passa à la suivante. Il dut en faire défiler quinze, avant de tomber sur le document qu'il recherchait.

Il arrêta l'image et lut la page avec attention. En cas de décès du colonel, celui-ci léguait Aria Corp. pour partie à sa mère, et pour l'autre à Jasper Saladin. Il y avait aussi une part importante de la trésorerie de la compagnie réservée au financement du programme spatial. Eh bien, ça ne durerait pas longtemps.

— Leporello, j'aimerais modifier les dispositions de cette page. Au cas où je disparaîtrai, l'administrateur en chef sera Rick Akimura.

— Très bien, colonel. Dois-je également modifier les exemplaires qui sont dans les coffres ?

— S'il te plaît.

— Y a-t-il autre chose ?

— Oui. J'aimerais que tu transfères certains fonds.

— Je te l'ai dit, on ne peut pas lui faire confiance, réitéra Julian.

Il frémit en son for intérieur. Rick était capable de se téléporter. Se téléporter ! Aucun autre mutant ne savait le faire. Depuis des années, on débattait de cette possibilité, mais on l'avait bien vite rangée dans la catégorie des fantasmes. De quoi Rick était-il encore capable ?

— J'aurais dû t'écouter, acquiesça Eva. Ton frère est un vrai feu follet, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais vu un mutant faire ça.

— C'est gentiment dit.

Julian agrippa la rampe murale. Il tremblait d'épuisement. Par mesure de précaution, il s'était branché télépathiquement sur le subconscient de son frère, pour épier ses visions. Il n'arrivait toujours pas à croire ce qu'il avait vu. Sa mère dans cette scène étrange de cabaret. Et ensuite, lui-même en gardien du Livre, pendant que Rick présidait aux destinées d'Aria Corp. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Comment Rick réussirait-il à s'emparer des intérêts de Hawkins ?

Julian s'assit au bord de la galerie d'observation. Il était convaincu que Rick avait l'intention d'extorquer au colonel tout ce qu'il possédait. Et qu'il envisageait sans doute, si Hawkins s'y opposait, de le tuer... en maquillant le crime en accident. Un frisson d'horreur parcourut Julian. C'était une perspective abominable. Inacceptable. Il fallait mettre Rick hors d'état de nuire. Mais comment ? Eva lui toucha le bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-elle. Julian hésita avant de répondre. S'il racontait tout à Eva et qu'elle le croie, elle courrait un grave danger. Non. Il valait mieux la protéger de tout cela.

— J'ai des vertiges. Je me sens bizarre. Je couve peut-être une grippe. Ce dernier voyage a dû me pomper plus d'énergie que je ne pensais.

— Veux-tu que j'appelle l'infirmerie ?

— Non. Je vais aller m'étendre un moment.

Après un sourire forcé, Julian sortit précipitamment de la salle. Le trajet à son appartement dura quinze minutes, qui lui

parurent une éternité. Il sentait des picotements brûlants dans le milieu de son dos, comme si on lui avait tiré une balle explosive entre les omoplates.

Il ferma la porte à clé derrière lui, alluma l'écran, appela la ligne privée de Hawkins. Pas de réponse. Et merde !

Une petite voix dans sa tête se fit entendre : Pourquoi te montres-tu constamment si empressé de sauver Hawkins ? N'est-il pas ton rival ? Ne t'a-t-il pas volé Eva ? Si tu laissais Rick agir comme il l'entend, Eva te reviendrait.

Sa main tremblait au-dessus du clavier. Oui, mais s'il ne faisait rien, Hawkins perdrait sa compagnie. Et la vie. Non, pas comme ça. Je n'ai pas envie de gagner parce que Hawkins va disparaître de ce monde.

Comme c'est noble de ta part. Rick !

Bien pensé, Julian. Je vois que tu m'as percé à jour. Ah, ce vieux sixième sens des jumeaux ! Toujours aussi efficace ! Bon, cela étant, pourquoi ne pas prendre les choses calmement ? Une fois qu'Aria sera à moi, tu pourras avoir ton propre laboratoire, et cette savante petite dame, pour jouer avec.

Tire-toi de ma tête.

Ne sois pas insolent, petit frère.

C'est un meurtre que tu projettes, Rick. Et ça ne te tourmente pas ?

Qui a parlé d'assassinat ? Il n'arrivera rien à Hawkins tant qu'il ne fera pas d'ennuis.

Parce que tu t'imagines qu'il va tout bonnement s'écraser en disant : Mais bien sûr, Rick, voici les clés de la station spatiale et de mes coffres ?

Peut-être. Tout dépend de la façon dont on lui présente les choses. Mais je pense qu'il y a du vrai dans ce que tu dis.

L'écran mural de Julian grésilla et un bip retentit. L'image de Rick apparut à travers une pluie d'étincelles vertes et violettes. Il était assis au bureau du colonel, dans son fauteuil.

— Qu'as-tu fait à Hawkins ? questionna Julian. Et à Leporello ?

— Rien, répondit Rick.

— Qu'est-ce que tu fiches dans le bureau de Hawkins ? Où est-il ?

— Je passais dans le quartier. Où il est ? Comment le saurais-je ? Cesse de poser sans arrêt des questions, Julian. Tu vivras plus longtemps.

Le pouls de Julian s'accéléra.

— C'est encore une menace ? dit-il.

Rick éclata d'un rire aussi soudain que bref.

— Ne sois pas aussi mélodramatique, Julian. Je n'ai pas l'intention de te faire du mal, ni à toi ni à personne. Y compris Hawkins. Aussi, je t'offre une alternative : ou tu entres dans mon jeu, ou tu quittes le pavillon. De cette façon, tu restes en bonne santé.

— Je ne peux pas partir, répliqua Julian. Tu sais que j'ai ma thèse à finir. Et je ne peux pas te laisser commettre un crime pareil.

— Quel crime ? objecta Rick avec des yeux candides.

— Voler ses biens à Hawkins, pour commencer. Rick eut un geste de dénégation.

— Je ne vole pas vraiment, dit-il. S'il le pouvait, notre gentil colonel tirerait profit du moindre cheveu sur ma tête. Je veux simplement obtenir une belle compensation.

— Appelle ça comme tu voudras. Je ne peux pas te laisser faire.

— Me *laisser* faire ? répéta Rick avec un sourire condescendant. Et comment comptes-tu m'en empêcher ?

Julian respira à fond.

— Je vais avertir...

— Tu ne vas avertir personne. À partir de maintenant, tu es en quarantaine. On dira à Eva que tu as attrapé un virus, que tu es couché et indisponible pour un moment. Et à ta place, je n'essaierais même pas de me servir de l'écran pour appeler de l'aide. Il est temporairement hors service. (L'image s'évanouit dans un scintillement éblouissant de particules grises et rouges.) Mais ne t'inquiète pas. Tu as des provisions pour deux semaines dans tes distributeurs. Après ça, tu pourras toujours essayer de bouffer les draps de lit. À moins que je décide de te *laisser* sortir. Si tu es gentil.

— Rick ! Attends, ne pars pas.

Il n'y eut que le silence pour réponse. Julian manœuvra le verrou de sa porte, qui refusa de jouer. Il envoya une sonde télépathique qui lui revint aussitôt. Rick, espèce de fumier ! Julian s'effondra sur le lit. Son frère avait-il véritablement l'intention de le tuer ? Et si oui, y avait-il un moyen de l'arrêter ?

Ethan Hawkins entama l'après-midi par un survol de ses exploitations de pierres précieuses sur la Lune. Le diamant naturel était à la hausse ; il voulait dire à son contremaître de réorienter deux des gisements de rubis.

— Jasper Saladin en ligne, colonel. Hawkins s'empressa d'allumer les écrans.

— Jasper, qu'y a-t-il ?

— Des nouvelles intéressantes. (Sous l'effet holographique, le visage anguleux de Saladin était baigné d'un arc-en-ciel de couleurs.) Oui, un truc vraiment curieux. Un de mes amis, un chercheur de chez John Hopkins, est tombé par hasard, dans la réserve de biogels, sur quelque chose de pas ordinaire : des ovules. Des ovules humains. Sans étiquette. Personne ne les a réclamés. Personne ne sait comment ils sont arrivés là. Ils étaient au frigo depuis au moins dix ans. Peut-être plus, mais toujours viables. Et les tests révèlent un caractère mutant.

Hawkins sentit les battements de son cœur s'accélérer. S'il pouvait récupérer le matériel génétique de Rick et inséminer un ovule fertilisé...

— Peux-tu obtenir un échantillon ?

— Je peux faire mieux encore. Le lot complet est en route par courrier spécial. Et mon ami de Baltimore prendrait volontiers un congé sabbatique pour s'occuper de ça.

— Excellent. Envoie-moi la facture.

— Naturellement.

— Colonel Hawkins ? fit la voix de Leporello dont la face apparut sur l'autre écran. Rick Akimura désire vous voir.

— Il faut que j'y aille, Jasper. Je t'avertirai dès que ton colis spécial sera arrivé.

Rick entra d'un pas décidé dans le bureau de Hawkins et s'installa sur un canapé confortablement rembourré.

— Ethan, dit-il en caressant le cuir lustré couleur bronze d'un geste de propriétaire.

— Vous avez un conseil à me donner, Rick ?

— Je pense que vous devriez envisager d'augmenter les crédits alloués au génie biologique. Il est évident que ce domaine va connaître un boom avant la fin du siècle.

— Parfait, parfait. (Hawkins se pencha en avant.) Je comptais justement faire quelque chose en ce sens, Rick. Vous n'avez pas oublié ma proposition ?

— La greffe génétique ?

— Oui. D'après mes chercheurs, ça vaut le coup d'essayer. Êtes-vous partant ?

Hawkins aurait beau adopter un ton désinvolte, il n'en observait pas moins attentivement les réactions du jeune mutant. Celui-ci haussa les épaules et répondit :

— Du moment que ça rapporte.

— Excellent. On va prélever un échantillon, ça ne prendra pas longtemps. (Hawkins fit pivoter son fauteuil.) Leporello, fais venir un robomedecin dans...

Le visage de Jasper Saladin réapparut sur l'holo-écran.

— Ethan ? Nous avons un problème.

— Quoi encore ?

— La réparation que vous avez faite. Elle n'a pas tenu.

— Mais je croyais que tu avais tout remis en place. Saladin fit la grimace.

— Ce n'était pas suffisant. Je peux installer un générateur de champ gravitationnel, qui devrait marcher jusqu'à ce que la deuxième coque soit livrée. Mais je crains d'avoir à nouveau besoin de vous pour le fixer.

— Pour l'amour de Dieu, maugréa Hawkins, ne peux-tu pas envoyer deux télékinésistes avec un robot mécanicien ? Peut-être qu'Alanna...

— Je ne peux pas garantir la qualité de leur travail. Avec vous, on est sûrs du résultat.

Hawkins se renfrogna.

— Je n'ai pas de temps pour ça, Jasper, dit-il.

— Il vaudrait mieux prendre le temps maintenant, insista Saladin. Ça nous en fera gagner par la suite.

— D'accord, nom de nom ! Fais apporter ce générateur près du sas trois dans dix minutes. Tu entends, Jasper ? Dix minutes.

Saladin acquiesça d'un signe de tête. Son image s'effaça, remplacée par celle de Leporello.

— Colonel, le robomedecin est là, annonça-t-il.

— Annule, lança Hawkins avant d'éteindre son écran. Vous venez, Rick ?

— Bien sûr.

— Je vous retrouve près du sas trois dans huit minutes.

Alors qu'il revêtait sa combinaison pressurisée, Rick se dit que cette sortie dans l'espace était peut-être l'occasion idéale. Il en profiterait pour suggérer à Hawkins de le prendre comme associé dans son affaire. Oui, une fois qu'ils seraient dehors, c'est ce qu'il allait faire.

D'un coup de sonde télépathique, il testa la structure du câble tenseur de Hawkins, cherchant à y déceler d'éventuels défauts. Ah, voilà. Une faille mineure, mais on pouvait toujours corriger ça dans le bon sens. Une petite entaille ici et là pour disjoindre les molécules. Parfait.

Utilisant son pouvoir télékinésique, il incisa soigneusement le câble. Ce serait si facile, une fois la porte du sas franchie, de rompre le cordon qui retenait le colonel à la station. Après tout, il était important de se doter des outils nécessaires pour la négociation. Et si Hawkins rechignait à la proposition de Rick, eh bien, il pourrait se produire un curieux et tragique accident, comme l'explosion du carburant contenu dans le parachute réacto-propulseur.

Évidemment, songea Rick, si ce malencontreux événement devait survenir, il faudrait que je fasse en sorte de me trouver assez loin du point d'explosion. Un champ télépathique constituerait certes une excellente protection, mais ce serait un peu trop visible. Enfin, espérons que je n'aie pas à recourir à une solution extrême. Je détesterais ça. Mais peut-être Hawkins se montrera-t-il coopératif.

Le colonel s'avança résolument dans le sas, combinaison et collier en place. Il jeta un œil mécontent sur la masse volumineuse du générateur.

— Cet engin est plus gros que je ne pensais.

— Je peux m'en charger, proposa Rick.

— Par télékinésie ? Très bien. Allons-y.

Avec un grand moulinet du bras, Rick fit léviter l'objet.

— Après vous, colonel, dit-il.

Hawkins posa la main sur le bouton commandant l'ouverture du sas.

L'écran émit un bip. La face de Leporello apparut.

— Colonel ?

— Suspend tous les appels, Leporello.

— Mais, colonel, ceci n'est pas un appel.

Hawkins plissa le front d'un air agacé.

— C'est quoi alors ?

— Colonel, c'est pour Rick Akimura.

Rick, manifestement contrarié, s'avança.

— Ça ne peut pas attendre ? Qu'y a-t-il de si urgent ?

Leporello lui adressa un sourire mielleux.

— Rick, dit-il, votre père est ici. Il aimerait vous voir. Tout de suite. (Le simulacre marqua un temps d'arrêt, avant d'ajouter :) Je crois qu'à l'heure où nous parlons Alanna est en route pour le rencontrer.

— Skerry, ici ? Rick abandonna le générateur, qui tomba dans un grand fracas sur le plancher.

— Où est-il ?

— Au bar, niveau cinq.

— Rick, intervint Hawkins. Attendez ! Je vais...

Le jeune homme coupa court en se téléportant jusqu'au salon aux murs bleus. Il se dématérialisa au moment précis où Alanna entrait dans la pièce, équipée d'un tablier en tôle galvanisée et de lunettes de soudeur.

Skerry se tenait près de la fenêtre, les bras croisés. Dans ses yeux, brillait une lueur indéchiffrable. Son regard se porta d'abord sur Rick, puis sur Alanna.

— Papa ! s'exclama Alanna en glissant les lunettes de protection dans l'étui autour de son cou. Que fais-tu ici ? Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

Tout en hochant la tête, elle l'entoura de ses bras. Skerry la tint un moment contre lui, avant de l'écartier doucement.

— Chérie, dit-il, fais tes bagages.

15

Pendant quelques secondes, personne ne bougea. Rick restait cloué sur place, l'esprit en émoi. Comment Skerry avait-il pu s'amener ici à son insu ? C'était un désastre. Il aurait dû le prévoir, être averti d'une façon ou d'une autre. Et que faire maintenant ? Saisir Alanna et se téléporter ailleurs ? Attendre de voir comment allait réagir Skerry ? Et s'il décidait de fuir avec Alanna, combien de temps lui faudrait-il pour les rattraper ? Il ne pouvait quand même pas passer toute sa vie à fuir son père.

Alanna, elle, avait les yeux fixés sur Skerry. La confusion se lisait dans son regard.

— Faire mes bagages ? dit-elle. Papa, qu'est-ce que tu racontes ? Je ne pars pas.

Skerry hocha la tête.

— Tu changeras d'avis après avoir entendu ce que j'ai à te dire.

Rick sonda rapidement le cerveau de Skerry et y vit ses intentions. Il allait tout révéler à Alanna. Et l'emmener avec lui.

— Non !

Rick projeta vers le vieil homme une décharge mentale, si puissante qu'elle aurait pu assommer n'importe quel homme normalement constitué.

Skerry leva les yeux, afficha même un petit sourire et, sans émettre le moindre son, fit dévier la trajectoire de l'onde mentale. Puis il s'adressa télépathiquement au garçon.

Tu perds ton temps, Rick. Je sais que je suis un vieux schnock, mais j'ai encore quelques tours dans mon sac. Du reste, le coup aurait pu me tuer. Et je ne pense pas que tu veuilles commettre un parricide. En tout cas, pas encore.

— Arrête ! s'écria Rick. Je ne te laisserai pas...

Tu n'as pas voix au chapitre ici. Je comprends ce que tu ressens – du moins, je crois. Mais tu n'es pas honnête envers Alanna. Et je ne peux pas permettre ça.

La jeune fille tira sur les bras de son père comme ferait un enfant capricieux.

— Papa, ne joue pas avec Rick. Ses pouvoirs sont tout récents et il est...

— Je sais tout ça, ma chérie, coupa Skerry d'un ton bonhomme. Mais je n'ai rien à craindre de lui. Par contre, je crois qu'il a besoin d'être un peu secoué. Et toi aussi, mon cœur. Alanna, dit-il d'une voix plus sévère, j'espère que tu pourras supporter ce que tu vas entendre. Sinon, tu m'en vois navré, mais tu dois savoir. Et comme, apparemment, je suis le seul à vouloir t'apprendre la vérité... (Il prit une profonde inspiration.) Rick est plus que ton cousin. C'est ton demi-frère. Julian aussi. Tous les deux sont mes fils. Par insémination artificielle.

Une seconde, la jeune fille demeura muette. Quand elle parla, la réprobation se lisait dans ses yeux.

— Allons, papa. Tu es capable de faire beaucoup mieux. (Elle secoua la tête.) Je sais très bien que tu ne veux pas que je vive avec lui. Mais ça, c'est grotesque. Mon frère ? Quelle blague ! (Elle se tourna vers Rick pour partager avec lui la bonne plaisanterie. Lorsque son regard croisa le sien, son rire s'éteignit instantanément.) Rick, souffla-t-elle en tendant la main vers lui jusqu'à le toucher. Qu'est-ce que ça veut dire ? Il plaisante, n'est-ce pas ? (Ses yeux étaient à présent écarquillés de stupeur.) Rick, dis-moi que c'est une blague, je t'en prie. Je t'en prie. Le jeune homme se mouilla les lèvres.

— Oui, acquiesça-t-il. Il est fou. Il...

— Allez, Rick, dis-lui, l'incita Skerry, le regard braqué sur lui.

Le garçon sentit sa résolution vaciller. Il y avait, dans le regard implacable de ces yeux dorés, toute l'énergie de la détermination et de la colère, voire de la condamnation. Mais plus que tout, Rick y vit un défi. Son père – son vrai père, son père biologique – le mettait au défi de mentir à Alanna. De la tromper. Et il ne pouvait pas faire ça. Et Skerry le savait. Rick

laissa tomber les bras, paumes ouvertes vers la jeune fille, en signe d'impuissance.

— Je suis désolé, Alanna. (Elle le dévisagea et lut le désespoir dans ses yeux, et même la peur. Il se détourna.) Il te dit la vérité, avoua-t-il.

— Ô Seigneur, je ne peux pas y croire, murmura la jeune fille.

Et tandis que son regard allait de l'un à l'autre, Rick nota pour la première fois un air de famille qui transparaissait dans son attitude, dans ces épaules larges, dans la fierté — voire l'arrogance — de ce menton saillant. Et il lui sembla l'entendre penser : Non, non, non, non.

— Alanna, dit-il d'une voix brisée. Je t'aime. Je n'aime que toi.

Elle recula en lâchant un cri où s'exprimait tout le déchirement qui la traversait.

— Tu le savais, n'est-ce pas ? Et Julian aussi le savait. Il voulait me le dire, voilà pourquoi tu as tenté de l'éloigner de moi.

— Alanna, laisse-moi t'expliquer.

Il lui prit la main, mais elle se dégagea aussitôt, le visage en larmes. Skerry vint s'interposer.

— Fiche-lui la paix, Rick, intima-t-il.

— Pousse-toi de mon chemin.

— Non.

C'est toi le responsable, songea Rick. Tout ça est de ta faute.

— Pourquoi nous harcèles-tu ? s'écria-t-il. Pourquoi es-tu venu ici pour tout détruire ?

— Tu ne peux pas prendre en considération que tes seules envies, déclara Skerry. Comme si le reste n'existant pas. De vous deux, c'est toi que je plains le plus. Tu as encore beaucoup de choses à apprendre.

Et il le planta là pour se tourner vers la jeune fille.

— Toi aussi, père, ajouta Rick comme une insulte. Il libéra alors une violente décharge d'énergie en direction de Skerry. Au sifflement, celui-ci fit volte-face, et son regard impassible croisa celui du garçon. Un second jet brûlant jaillit au niveau du front du vieil homme et partit à la rencontre du premier en grésillant

et en sifflant, comme si c'était quelque chose de vivant. L'espace d'un instant, les deux forces s'affrontèrent, puis l'énergie se dissipa dans les airs.

C'est un truc de gamin, Rick. Crois ce que tu veux, pépé.

Le garçon alla puiser au fin fond de ses talents. Il sollicita toute son énergie, toute sa puissance. Le trait suivant retentit comme un coup de tonnerre.

Les boucliers psychiques de Skerry tinrent bon. *Je ne veux pas me battre avec toi, fils.*

Rick ne répondit pas. Il expédia une autre décharge. Et encore une autre.

— Arrête, Rick, cria Alanna.

La tornade électrique s'abattit sur Skerry. Serrant les poings, il se courba sous la menace, jetant toutes ses défenses dans la bataille. Mais ses forces s'avérèrent insuffisantes. Avec des hurlements d'une puissance démoniaque, Rick parvint à percer l'armature mentale du vieil homme et, brisant ses protections une à une, l'envoya voler à travers la pièce et percuter le mur comme une poupée de chiffon.

— Papa, gémit Alanna.

La tornade se maintint quelques brèves secondes, puis s'apaisa. Le calme revint.

Alanna se précipita vers son père et s'agenouilla à côté de lui.

— Est-ce que tu m'entends ? dit-elle. Ne bouge pas. On va aller chercher un guérisseur.

Skerry souleva une main et effleura le visage de sa fille.

— Ma chérie, chuchota-t-il dans un souffle rauque. Elle pressa la paume contre sa joue.

— Papa, je t'aime. Je t'aime tant.

Un sourire apparut sur les lèvres de l'homme, qui voulut dire quelque chose. Puis saisi d'un frisson, il ferma les yeux. Rick tint son souffle. Que se passait-il ? Il fixa son regard sur ce sourire, oubliant tout le reste. Ce sourire qui persistait même après que Skerry eut cessé de respirer.

— Papa ? Papa, réponds-moi, supplia Alanna. (Elle leva la tête vers le garçon.) Rick, qu'as-tu fait ? Sauve-le. Sauve-le !

Rick s'agenouilla à côté de Skerry. Son pouls ne battait plus. Le corps ne donnait plus aucun signe de vie. Le jeune homme posa un regard stupéfait sur le visage éteint.

— Je n'avais pas l'intention de le tuer..., balbutia-t-il.

Les traits d'Alanna étaient tordus de douleur, ses yeux remplis de rage.

— C'est pourtant ce que tu as fait. Tu l'as tué parce qu'il m'a appris la vérité.

Ethan Hawkins entra dans la salle en courant.

— Bon sang, qu'est-ce... ? (Abasourdi, il baissa les yeux sur Skerry.) Mais je connais cet homme. Je lui ai sauvé la vie une fois, oui, c'est bien lui. (Il tourna la tête vers Rick.) Qu'est-il arrivé ? Où est votre père ?

Rick voulut parler. Les mots refusèrent de sortir de sa bouche.

— C'était notre père, dit Alanna d'une voix enrouée. (Des larmes coulaient sur son visage.) Rick l'a tué.

— Votre père ? répéta Hawkins dont le regard effaré allait de l'un à l'autre. Je ne comprends pas. (Il secoua la tête et fit un geste d'une main comme s'il ôtait des toiles d'araignée devant lui.) On verra ça plus tard, dit-il en se tournant vers l'écran mural. Un docteur au niveau cinq. Urgent.

— Rick, implora Alanna, fais quelque chose. Il lui adressa un regard d'impuissance.

— Je ne peux pas ramener un cadavre à la vie, marmonna-t-il.

— Assassin ! Tu es un menteur et un assassin ! Tu peux te téléporter, non ? Tu m'as dit une fois que tu pouvais te téléporter à travers le temps. Eh bien, remonte dans le passé et sauve-le !

Ce coup-ci, Rick lui lança un regard incrédule.

— Alanna, je ne peux pas modifier le passé, changer ce qui s'est déjà produit. Si j'étais convaincu de pouvoir le faire, ne crois-tu pas que j'agirais ?

Les yeux de la jeune fille étaient deux fentes étroites.

— Je te déteste, s'écria-t-elle. Tu l'as tué. Je voudrais que tu sois mort à sa place.

Elle se releva d'un bond et courut vers la porte, ses cheveux flottant derrière elle, comme la crinière d'une jument emballée.

— Attends, appela Rick. S'il te plaît, Alanna, laisse-moi t'expliquer.

Mais elle ne l'entendait plus. Rick leva les yeux vers Hawkins, qui braqua sur lui un regard dur comme la pierre.

— Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé, dit le colonel. Mais il va bien falloir démêler tout ça. Et je dois avertir les autorités, Rick. (Après un instant d'interruption, il demanda :) Était-ce vraiment votre père ?

Durant quelques secondes, Rick demeura comme paralysé devant Hawkins. Puis il tourna les yeux vers le cadavre. Un instant secoué par ce qui ressemblait à un sanglot, il disparut instantanément du décor, se téléportant jusqu'à sa chambre.

— Alanna ? appela-t-il.

La pièce était vide. Où était son amie ? Il fallait qu'il la retrouve, qu'il lui fasse comprendre ce qui était arrivé, pour qu'elle lui pardonne. Il entendit un clic.

Il essaya d'ouvrir la porte, qui s'avéra verrouillée de l'extérieur. Hawkins ? Sans doute. Le colonel s'imaginait probablement pouvoir le retenir ici en attendant l'arrivée de la police spatiale. Eh bien, il allait avoir une surprise, le colonel.

Rick se téléporta jusqu'au bureau de Hawkins, dont il bloqua la porte. Il installa ensuite un écran psychique tout autour de la suite et s'assit dans le grand fauteuil de cuir gris pour examiner tranquillement les options qui s'offraient à lui.

Il pouvait se téléporter sur Terre ou sur la Lune. Emmener peut-être Alanna avec lui. À condition d'abord de la retrouver. Il contrefit la voix du colonel.

— Leporello, cherche-moi Alanna dans le pavillon. C'est une demande prioritaire.

— Tout de suite. Je pense l'avoir localisée.

— Où est-elle ?

— Dans le secteur quatre.

— Où ça ? Sois plus précis, Leporello. Je n'ai pas envie de jouer à cache-cache.

Sa voix, entrecoupée par l'émotion, se brisa et reprit son registre plus aigu. Le simulacre fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas Hawkins, dit-il. L'imitation était bonne. Néanmoins, je décèle dans votre structure vocale naturelle la personnalité de Rick Akimura. Et je ne suis pas à votre service.

L'écran s'éteignit. *Merde ! Foutu robot.*

On martela la porte. Une voix de basse étouffée criait son nom.

— Rick ! Ouvrez.

Puis il entendit la plainte sourde d'un fusil laser. Le périmètre de la porte prit une coloration rouge vif, jaune, puis blanche. Une odeur de métal roussi envahit la pièce. Dans un grincement, la porte bascula vers l'intérieur et s'abattit sur le plancher, projetant des fragments de métal en tous sens.

Hawkins se tenait dans l'entrée, accompagné de ce qui avait l'air d'un petit escadron d'hommes revêtus de l'uniforme vert des gardiens de la sécurité d'Aria Corp.

Je vais vous expédier sur Mars, pensa Rick. Tous tant que vous êtes. Allez, hop, dans l'espace !

Mais l'exaltation céda la place à l'horreur, lorsqu'il imagina leurs corps ravagés par les effets de l'apesanteur. Non, se dit-il. Ils sont trop nombreux. Je ne pourrais pas faire ça. Je ne veux pas.

— Rick, la police est en route, déclara Hawkins. Inutile d'essayer de fuir.

— Compte là-dessus, lança le jeune homme.

Il voulut se téléporter... n'y réussit pas. Quelque chose faisait obstacle. Il sonda le couloir. Hawkins avait fait installer une sorte de générateur de champ neural, qui produisait juste assez d'interférences pour empêcher le jeune homme de se téléporter. Ses défenses étaient réduites à néant. Malin, le colonel. Presque assez malin.

Rick braqua ses yeux sur le mur près de la porte. Les panneaux rouges commencèrent à vibrer, à se soulever, à enfler. Lentement, le mur gauchit, et un pan se détacha ; puis un autre, et un autre, de plus en plus vite. Un énorme tronçon s'abattit sur le générateur, annihilant aussitôt son effet.

Rick hocha le menton de satisfaction. Alors, le monde explosa autour de lui, comme si une poutre l'avait frappé en plein visage. Sa tête roula en arrière au point qu'il crut un

instant que sa nuque allait se briser. Un pan de mur était-il aussi tombé sur lui ? Non. C'était Hawkins. Qui lui avait envoyé un uppercut du gauche. De toute la puissance de son bras artificiel. Un autre crochet du même genre, et Rick était bon pour être K.O. Malgré les élancements dans sa tête, il rassembla son énergie, la dirigea sur Hawkins, qu'il parvint à repousser contre le mur où se trouvait la fenêtre. Il lui balança une table, le manqua. Sa vision était brouillée, il avait du mal à se concentrer. Il s'effondra sur les genoux.

— Emparez-vous de lui, cria Hawkins. Avant qu'il ne démolisse tout.

Le groupe d'hommes en uniforme entoura Rick. Derrière eux, les ténèbres tombaient déjà sur le décor. Non. Non. Rick se secoua pour se libérer du voile de la nuit, respira à fond et... se téléporta une fois de plus.

Julian tournait en rond dans sa chambre comme un ours en cage. Quelqu'un finirait bien par remarquer son absence. Eva. Ses parents. Peut-être Rick se lasserait-il de ce petit jeu et allait-il le libérer.

Il entendit un bruit ; on tripotait la serrure. On ébranla la porte, puis il entendit l'écho assourdi d'une explosion. La porte s'ouvrit violemment, et Ethan Hawkins s'avança dans la pièce. Son costume vert était déchiré, son visage maculé de poussière.

— Colonel ?

— Ces foutues serrures, jura Hawkins. D'abord, il faut que je me paie celle de mon propre bureau. Maintenant, votre chambre. Pourquoi diable votre porte était-elle verrouillée ?

— Mon frère m'a enfermé. Hawkins leva une main fatiguée.

— Bien sûr, j'aurais dû deviner. N'en dites pas davantage. C'est justement à cause de lui que je suis ici.

— Rick ? Qu'a-t-il fait ?

Le colonel s'assit lourdement sur le siège mural.

— Je n'ai pas la manière pour annoncer les catastrophes, Julian. Je crois bien qu'il a tué votre père.

— Mon père ! Skerry, vous voulez dire ? Hawkins hocha le menton d'un air accablé.

— Il est mort, confirma-t-il. Je crois qu'ils ont eu une espèce de duel télépathique. Ça s'est passé il y a à peine quelques minutes. Je crois comprendre que Rick n'a pas apprécié que Skerry débarque ici.

— Skerry ici ? Mais pourquoi ? Et Rick l'a tué ? Julian eut soudain l'impression de voir le décor tournoyer. Il se laissa tomber sur le plasti-lit.

— Reprenez-vous, dit Hawkins. On a besoin d'esprits lucides. Votre frère a perdu tout contrôle de lui-même. Si nous n'y prenons garde, il est capable de détruire le pavillon et de tous nous tuer.

— La police...

— Je les ai appelés. Mais que vont-ils faire face à un super-mutant ? Je doute qu'ils obtiennent plus de résultats que moi, déclara le colonel avec une expression désabusée.

— Il est devenu fou.

— Je le crains. (Hawkins braqua son regard sur Julian.) C'est votre frère. Vous devez faire quelque chose.

Dans les yeux du jeune homme, transparut une lueur de rage impuissante.

— Faire quoi ? dit-il. Il m'a retenu prisonnier ici pendant trois jours. Que suggérez-vous, colonel ? Que je lui donne une tape sur la main ?

— Vous êtes un mutant. Vous devez bien avoir en réserve quelques petits trucs.

— Oh, mais oui. Le temps de puiser dans ma trousse d'urgence et je vous sors le remède, c'est ça ? (Un rire nerveux secoua Julian.) Mauvaise nouvelle, colonel. Je suis aussi démunie que vous l'êtes. Je ne suis qu'un simple télépathe. Avec Rick, par contre, nous sommes confrontés à l'inconnu total. Personne ne sait comment s'y prendre avec lui.

— En ce cas, il faut le supprimer.

— Non !

Il y avait presque comme un sentiment de compassion dans le regard de Hawkins.

— Je comprends ce que vous ressentez.

— Je ne crois pas, colonel, répliqua Julian dont la colère finit par éclater. D'abord, vous prenez la femme que j'aime. À

présent, vous voulez tuer mon *frère* jumeau. Non, je doute fort que vous puissiez comprendre mes sentiments.

— J'ai pris la femme que vous aimez ? (Hawkins avait les yeux écarquillés de stupeur.) Eva ? À aucun moment, je m'étais imaginé que vous et elle...

— Ah, vraiment ? Voyez-vous ça ! Hawkins eut un geste de lassitude.

— Je suis désolé, Julian. Je suppose que l'heure est mal choisie pour en parler. Mais en ce qui me concerne, j'éprouve pour elle un amour sincère. Je veux l'épouser.

— Je me sens déjà beaucoup mieux, lança Julian d'un ton amer.

— J'estime mériter ça.

— Peut-être.

Julian aurait aimé en dire davantage. Mais en réalité, Hawkins était sans doute un meilleur parti pour Eva. Il s'était raconté des histoires, avec leur merveilleux roman d'amour. C'était quelqu'un d'autre qu'il lui fallait. Quelqu'un comme le colonel. Julian respira à fond, puis déclara :

— Écoutez, laissons tomber ça. Hawkins hocha la tête.

— Le vrai problème ici, c'est Rick, dit-il.

— Je sais, ce qu'il a fait est horrible. J'ai du mal à comprendre pourquoi. Vous avez raison de vous méfier de lui. (Non sans éprouver un certain malaise, Julian pensa aux projets que Rick réservait au colonel.) Mais malgré ce qu'il a fait, je ne peux vous laisser tuer mon frère.

— Alors, allez lui parler. Persuadez-le de se livrer à la police. Sinon, s'il entreprend de démolir le pavillon et que nos vies soient menacées, je devrai prendre les mesures qui s'imposent.

— Où est-il ?

Hawkins se tourna vers l'écran mural.

— Leporello ? appela-t-il. (L'écran resta noir.) Merde, pestait-il, Rick tient le circuit holo. (D'un geste vif, il activa sa montre-écran et réitéra son appel :) Leporello ?

— Oui, colonel ?

— Peux-tu retrouver Rick Akimura ?

— Sas numéro cinq. Il est dans le vestiaire.

Le regard de Hawkins croisa celui de Julian, qui y vit autant de fermeté que de commisération. L'homme se contenta d'un simple hochement de tête et de ces deux mots :

— Bonne chance.

Le pont cinq était désert. Julian pressa la plaque commandant l'ouverture de la porte du vestiaire. Rien.

— Rick ?

Tire-toi.

— Rick, laisse-moi entrer.

Non.

Accorde-moi cinq minutes. S'il te plaît. Je n'en demande pas plus. Pas de réponse. C'est au sujet d'Alanna.

Il se produisit un déclic, et la porte coulissa. Seule la froide clarté des étoiles lointaines éclairait un peu la pièce. Rick était assis par terre, appuyé contre le mur du fond. Une large ecchymose barrait sa joue. Ses yeux luisaient dans la pénombre.

Julian lutta contre la peur qui lui nouait l'estomac. C'est ton frère, se dit-il. Pas de panique.

Et alors, Alanna ?

Rick, est-ce que tu as tué Skerry ? As-tu vraiment assassiné notre père ?

Alanna ? Sais-tu où elle est en ce moment ?

Réponds-moi, nom de Dieu !

Pourquoi es-tu venu ?

Parce que Hawkins m'a dit que tu avais perdu l'esprit et tué Skerry.

Tire-toi. Tire-toi ou tu vas y passer à ton tour.

Eh bien, vas-y. Tue-moi.

Julian attendit, le cœur cognant dans sa poitrine. Son frère était-il capable de le tuer ? Probablement.

Le feu ? Allait-il le carboniser sur place d'une décharge mentale ? Ou bien l'expédier dans le vide où il périrait de suffocation ?

Les secondes s'égrenèrent, lentement.

Julian commença à s'impatienter.

Que se passe-t-il, Rick ? Pourquoi ne pas en finir ?

Sors d'ici, Julian.

Je croyais que tu devais me tuer ?

J'ai dit : sors d'ici.

Fais-moi sortir.

Avec un cri de rage, Rick se jeta sur son frère et le renversa sur le plancher. Ils entamèrent une lutte désespérée, un corps-à-corps qui ressemblait un peu à leurs batailles de gosses. Le plus souvent, Rick sortait vainqueur de ces joutes enfantines. Il opposait une plus grande force aux hallucinations visuelles que lui imposait Julian, aidé par son pouvoir télépathique. Là, il avait saisi son frère par le cou et était sur le point de le clouer au sol. Julian sentit les doigts d'acier se refermer autour de sa gorge. L'obscurité commença à envahir la pièce.

Il va me tuer, pensa Julian avec stupéfaction. Mon frère va me tuer. Non, il faut que je l'arrête. Que je le délivre de sa folie.

Il rassembla son énergie et força les mots à s'extraire de sa gorge. Les sons étaient rauques, grotesques.

— Frère, je t'aime.

Rick resta le visage pétrifié, les yeux tout ronds. Durant quelques secondes, il resserra sa prise. Puis ses forces semblèrent l'abandonner.

— Qu'as-tu dit ?

— Je t'aime, Rick. Je t'aime.

— Tu m'aimes, moi ? balbutia le garçon. (Des larmes coulèrent sur ses joues.) Que dis-tu ? Je suis en train de te tuer, et tu me dis que tu m'aimes. Comment peux-tu m'aimer ? Tu as toujours été un pauvre con, Julian.

Sanglotant et riant tout à la fois, Rick lâcha Julian et s'effondra sur lui.

Ses sanglots redoublèrent. D'un geste maladroit, Julian berça son frère en lui tapotant l'épaule.

Après un long moment, Rick s'écarta et s'assit par terre, la mine pâle et défaite.

— Je ne voulais pas lui faire de mal, dit-il d'une voix caverneuse. Skerry a tout raconté à Alanna. Il allait l'emmener avec lui. J'étais en colère. Je n'ai pas réfléchi. Mais je ne voulais pas le tuer. Est-ce que tu me crois ?

— Oui, sans doute.

— Les visions, Julian. Elles déferlaient sur moi à un tel rythme. Toutes ces choses que je voyais. Le futur, le futur de quelqu'un d'autre, c'était si excitant. Grisant. Même si je ne comprenais pas. Je ne comprends rien à tout ça. Et je n'en voulais pas. (Rick s'interrompit un instant. Il tremblait.) Tout ça a dû me faire perdre la tête. J'ignorais comment maîtriser ces nouveaux pouvoirs. Et maintenant... Maintenant, il est trop tard. (Sa voix se cassa sur un sanglot, et il retomba dans le silence, luttant pour retrouver le contrôle de soi. Finalement, il leva des yeux larmoyants.) Que vais-je faire ? gémit-il. Dis-moi, Julian. Dis-moi.

Julian posa son regard sur lui.

— Il y a une seule chose que tu puisses faire, répondit-il. Tu dois te livrer.

Il lui tendit une main, que Rick refusa.

— Vivre dans une sorte de prison, bourré de neurodépresseurs ? Ingurgiter médicament sur médicament pour être plus facile à manier ? Non. Pas question. Mieux vaut mourir en se battant. Ou alors je ferais peut-être mieux de me téléporter dans l'espace, une autre façon de dire adieu à l'existence.

— Ne sois pas ridicule. Écoute-moi. Il faut que tu te livres à la police.

— Pourquoi ? À cause d'une stupide et tragique erreur ? Crois-tu que c'est ce que veulent maman et papa ? Ce que voudrait Skerry ?

— Je ne peux pas répondre à leur place, dit Julian d'une voix douce. Je sais qu'il s'agit d'une erreur. Tu n'avais pas l'intention de le faire. Mais tu as quand même tué un homme. Notre père. (Un tremblement dans sa voix trahit son émotion. Il s'efforça de se dominer.) Et Alanna, elle pourrait vouloir te faire payer ça.

— Je l'ai perdue. C'est ce qui me torture le plus. J'ai hérité de tous ces terribles pouvoirs mutants que je n'ai jamais demandés. Qui m'ont transformé en... je ne sais même pas quoi. Et j'ai perdu tous mes proches. Ma famille. Même toi.

Julian demeura le regard fixé sur son frère, incapable de lui apporter une réponse.

Pauvre surhomme, songea-t-il. Pauvre et pitoyable super-mutant.

Rick braqua les yeux sur lui et reprit sa douloureuse litanie :

— Que puis-je faire ? Je ne veux pas me livrer à la police. Je ne veux pas vivre en cage.

Au-delà du pavillon, se levait la Terre bleutée, de plus en plus brillante et de plus en plus grosse à chaque seconde qui passait. Julian tourna la tête vers cette vision, puis revint sur son frère. Il sentit alors monter en lui un sentiment de tristesse. De tristesse et de grande compassion.

— Ta combinaison spatiale, dit-il soudain. Je vais t'aider à la mettre. (Rick le regarda, apparemment sans comprendre.) Tu dois partir, énonça-t-il d'une voix calme.

— Partir ?

— Oui. (Julian ferma le devant de la combinaison – de Rick, puis le col, avec des gestes délicats, comme s'il habillait un enfant.) Trouve-toi une cachette, Rick. N'importe où. Sur Mars, sur la Lune, dans le désert. Où tu veux. Que personne ne puisse te retrouver. Et restes-y le plus longtemps possible. L'éternité, s'il le faut. Disparaîs. Et purifie ton âme. Essaie de te racheter. (Son frère eut un instant d'hésitation. Il semblait comme abasourdi.) Pars, répéta Julian. Pars. Tout de suite. Au revoir, Rick.

Des larmes brillèrent à nouveau dans les yeux dorés du garçon. Il voulut dire quelque chose, mais se retint. Il hocha la tête et serra la main de Julian.

La pièce s'emplit du siflement du vide atmosphérique s'engouffrant dans le sas, comme un millier d'oiseaux battant des ailes.

Et Julian se retrouva seul, face au hublot, contemplant le monde qui l'avait vu naître.

Il sortit du vestiaire. Le silence régnait dans le pavillon. Le jeune homme se sentait plus seul que jamais. Même la sensation familière d'appartenir à un être double, d'avoir partagé avec l'autre la même matrice, l'avait quitté. Tout ce qu'il éprouvait à présent n'était que tristesse. Détresse et désolation.

— Julian ?

Une voix de femme, presque un murmure.

Il se retourna. Alanna se tenait à l'entrée du sas. Elle avait les yeux rougis par les larmes, les cheveux en bataille.

Sans un mot, ils se regardèrent. Puis Julian tendit les mains. Alanna fit un pas vers lui. S'arrêta.

— Où est Rick ? demanda-t-elle.

— Parti. Très loin.

— Oh ! fit-elle. (Et avec un soupir qui était aussi un sanglot, elle se blottit dans les bras du jeune homme.) Je ne le reverrai plus jamais, n'est-ce pas ?

— Non.

Ses épaules se soulevaient au rythme de ses pleurs.

— Julian, dit-elle, jamais je ne lui pardonnerai. Mais je l'aime encore. Peux-tu comprendre ça ?

— Je crois.

— La police va-t-elle le retrouver ? Et l'arrêter ?

— Non, s'il fait preuve de prudence. (Un temps.) Je pense qu'il saura où est son intérêt.

— Eh bien, c'est une bonne chose, n'est-ce pas ? Mieux que d'aller en prison.

— Oui, dit Julian en caressant doucement les cheveux bruns de sa sœur. Oui, c'est bien.

— J'étais là. Je l'ai vu tuer papa. C'était tellement horrible. Papa a essayé de l'en empêcher, mais Rick était trop fort. Il est devenu fou.

— Je sais. Je suis désolé.

— Comment apprendre ça à maman ? Je n'y arriverai pas, Julian. Je ne me vois même pas me présenter devant elle.

Le jeune homme hocha la tête.

— Je sais, ce sera dur. Pour tous nos parents. Elle leva vers lui son visage strié de larmes.

— Pauvre Julian, murmura-t-elle. Te voilà vraiment seul à présent.

Il pressa sa main dans la sienne.

— Pas tout à fait.

— Non. Sans doute que non. (Elle esquissa un sourire.) Tu perds un frère, tu gagnes une sœur. (Mais ses lèvres tremblaient.) Qu'allons-nous devenir ?

Julian tourna la tête vers le hublot. La Terre était toujours là, compagne familière et fidèle.

— J'en ai assez de l'espace, dit-il. Rentrons chez nous.

Le soleil toucha la ligne bleue de l'océan, teintant l'horizon d'une nuance abricot, orange, puis rouille, avant de disparaître. La terre et la mer parurent se retirer brusquement sous le ciel piqueté d'étoiles. À l'est, une lune pleine entama sa lente ascension.

Debout, un homme solitaire regardait le jour se fondre dans le crépuscule, et le crépuscule dans la nuit. Il resta là un moment, immobile dans l'obscurité. Puis, tournant le dos à la mer et aux lumières de la ville, il partit vers les vastes terres arides, au-delà des montagnes.

FIN